ACCADEMIA DI MEDICINA DI TORINO

PRATIQUE DES MALADIES AIGUES ET DE TOUTES CELLES QUI DEPENDENT DE LA FERMENTATION DES LIQUEURS.

Par M. TAUVRY, *de l'Academie Royale des Sciences, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris.*

TROISIÉME ÉDITION,

Revûë, corrigée & nouvellement augmentée sur les Memoires de l'Auteur.

TOME SECOND.

A PARIS.

Chez LAURENT D'HOURY, au bas de la ruë de la Harpe, au Saint-Esprit devant la ruë saint Severin.

M. DCC. XIII.

Avec Approbations & Privilege du Roy.

TABLE DES CHAPITRES DU SECOND TOME.

CHAP. I. DEs Fiévres continues, pag. 1
Ch. II. *Des Synoques*, 8
Ch. III. *De la Synoque putride*, 34
Ch. IV. *Du Causus*, 43
Ch. V. *De la Quotidienne continue*, 64
Ch. VI. *De la fievre quarte continue*, 69
Ch. VII. *Des Fiévres irregulieres ou composées*, 73
Ch. VIII. *Des Fiévres symptômatiques*, 83
Ch. IX. *Des Fiévres lentes & hectiques*, 98
Ch. X. *Des Fiévres catharrales & des autres Fiévres symptomatiques*, 120
Ch. XI. *De la Fiévre de lait*, 136
Ch. XII. *Des principaux symptômes qui arrivent dans les Fiévres continues aiguës, & premierement des affections soporeuses*, 138
Ch. XIII. *Des Affections convulsives*, 149

Ch. XIV. *De la Phrénesie & du delire*, 156
Ch. XV. *de l'Esquinancie*, 162
Ch. XVI. *De la Pleuresie & de la Peripneumonie*, 175
Ch. XVII. *Du Hoquet & du Vomissement ; de l'inflammation du ventricule & des intestins*, 194
Ch. XVIII. *Des Diarrhées & des Coliques*, 225
Ch. XIX. *De la suppression d'Urine*, 256
Ch. XX. *Contenant diverses observations sur les Fiévres continues, ardentes, symptomatiques, & autres*, 262, 263 & *suiv.*
Ch. XXI. *Des Fiévres malignes*, 292
Ch. XXII. *Du Bubon pestilentiel*, 341
Ch. XXIII. *Du Charbon*, 346
Ch. XXIV. *Des Parotides*, 352
Ch. XXV. *De la petite Verole & de la Rougeole*, 355
Ch. XXVI. *Des Taches pourprées*, 399
Ch. XXVII. *De la Fiévre de Hongrie*, 412
Ch. XXVIII. *Où l'on rapporte plusieurs Observations sur les Fiévres malignes*, 423

MATIERE des Additions distinguée par articles.

NOuvelle Dissertation sur la petite verole, 443
De l'origine & de l'étendue de ce mal, 443, 444, 445
Description des petites veroles, 446
Leur Etimologie, 447
De la disposition des humeurs dans cette maladie, 449
Des causes éloignées & occasionnelles de cette fermentation extraordinaire des humeurs, 452
De la force du levain de la même maladie, & de quelle façon elle se transmet, 458, 459, & *suiv.*
Raisons des symptômes qui paroissent dans la petite verole, lorsqu'elle pousse, 463, 464
Explication des symptômes qui surviennent quand les pustules percent, supurent & se dessechent; de ceux qui paroissent lorsqu'elles sortent lentement, ou qu'elles semblent rentrer; & de ceux qui sont particuliers aux femmes grosses affligées de ces maux, 475, 476, & *suiv.*
Du Prognostic des petites veroles, 485

De la cure des petites veroles par la saignée & les clysteres, par les émulsions, par les juleps, par les ptisannes, par les pomades, & par le petit lait, 489, 490, 491, &c.
Maniere de traiter les restes de la petite verole par les remedes pour les yeux, pour les oreilles, pour la carie des os, & par les remedes generaux, 502, 503, 504
De la rougeole & des pustules aqueuses, 506

Autres Additions nouvellles.

Des maladies aigues ordinaires aux petits Enfans, 509
Ces Maladies se reduisent à un même genre, 510
Du pouls & des urines particulieres aux petits Enfans. 512
Leurs causes les plus prochaines, 515
Leurs Causes éloignées 520
Des symptômes les plus communs aux petits enfans malades, 521
Origine des tranchées, du rachitis & des écrouelles, 522, 523
Cure de tous ces maux par les reme-

des qui detruisent l'acide, & par ceux qui sont les plus doux, simples ou composez, 524, 525, &c.
Preference des coquillages pour absorber les acides, & de la rhubarbe pour purger, 535, 538 & 542
Des dents qui percent aux enfans & de ce qu'il faut observer pour remedier aux symptômes qui s'en produisent, 551
Des aphtes des enfans, petits ulceres qui leur viennent dans la bouche; comme on les guérit, 552, 553
Ramolissans & mitigeans mêlez aux testacées sont propres à temperer l'acidité des humeurs, 555, 556, &c.
Diverses Observations sur la Methode de traiter les maladies des enfans par les testacées, 562, 563, 564, &c.

PRATIQUE POUR LES MALADIES AIGUES.

CHAPITRE I.

Des Fiévres continuës.

IL y a deux sortes de fiévres continuës : les unes sont sujettes aux redoublemens, les autres persistent dans le même degré. Celles-là ont des redoublemens ou tous les jours, ou de deux jours l'un, ou le quatriéme jour ; ou bien elles augmentent ou diminuent sans regle : & on les appelle à l'exemple des intermittentes, fiévres continuës, quotidiennes, tierces, quartes; ou fiévres dereglées continuës. Nous

Deux sortes de fiévres continuës.

allons commencer par celles qui n'ont point de redoublemens, parce qu'elles paroissent plus simples.

Caracteres de la fiévre Ephemere.

La fiévre éphémere est celle où l'on voit une chaleur douce & sans acreté, étant également répanduë par tout le corps : ordinairement elle nous prend tout d'un coup sans être précedée d'aucun dégoût, de frisson, de lassitude, ni de bâillemens ; & le plus souvent elle est immédiatement produite par quelque cause externe, comme par un exercice trop rude, par des agitations violentes, par l'ardeur du Soleil, ou par la débauche : le pouls y est plus vîte & plus fréquent que de coûtume : mais il est toûjours grand, égal & reglé. L'urine se change peu, la respiration y est accelerée : cependant quand cette fiévre vient après des jeûnes, des indigestions, par un grand froid, ou enfin par une grande crainte, le pouls devient plus languissant, & la respiration plus tardive : on n'y observe aucune inquiétude, ni même aucunes douleurs.

Causes exterieures

Cette fiévre a communément pour causes, ainsi que nous l'avons dit, la grande chaleur du Soleil, un travail excessif, des lassitudes, de longues

veilles, les abſtinences, les études & les autres applications d'eſprit, la colere, les ſoins, la triſteſſe, l'yvrognerie, & pour la pire de toutes, l'indigeſtion des alimens ſolides ou liquides, ſoit qu'on en ait trop pris, ou qu'ils fuſſent de mauvaiſe qualité: par exemple, cette fiévre arrive ſouvent pour avoir trop bû de liqueurs, pour avoir trop mangé de fruits qui n'étoient pas meurs: elle vient auſſi quelquefois par des glandes qui croiſſant dans les aines, aprés de grandes fatigues, cauſent des douleurs qui excitent une fiévre paſſagere. Il eſt encore fort ordinaire qu'elle procéde d'une ſupreſſion de mois, d'une rétention d'excrémens groſſiers, ou d'une ſueur empêchée ſoit par une boiſſon froide, ſoit par le bain, ou par l'air froid. De plus il eſt certain qu'elle ſuit toûjours, ou du moins ſouvent, toutes ſortes de grandes douleurs, produites tant par des playes, que par des inflammations. Cette maladie eſt fréquente en Eté, & familiere dans les Pays chauds de l'Orient.

Par toutes ces cauſes il ſe fait des fermentations dans le ſang, qui quoique plus violentes que celles qui luy arrivent d'ordinaire, ne changent pas *Explication*

néanmoins beaucoup sa tissure : car les mouvemens du corps, l'ardeur du Soleil, &c. n'introduisant rien d'étranger dans les humeurs, & ne rompant aucune fibre ne peuvent gueres causer qu'une médiocre augmentation de mouvement, ou une espece d'ébulition dans le sang, laquelle doit cesser en vingt-quatre heures, si le sang ne contient point de parties étérogénes ou de principes trop exaltés. Il est vray que les fiévres qui viennent par l'usage des fruits qui ne sont pas meurs, ou par l'yvrognerie, ou bien par le défaut de la transpiration peuvent durer plus long-tems, parce que toutes ces causes mêlent, ou retiennent quelques particules fermentatives dans la masse du sang. Si toutefois le malade est d'une bonne constitution, les principes qui composent ce fluide n'en sont qu'un peu plus émus ou débarrassés, & il se délivre aisément par quelques fermentations, des corpuscules nuisibles qui s'y sont mêlez : ce qui cause une fiévre éphémere d'un, ou de peu de jours. La legere irritation qui peut être causée par l'augmentation de l'effervescence du sang ne rend pas le pouls inégal, puisque ce nouveau degré d'é-

motion est également distribué dans toute cette humeur; mais avec cette égalité du pouls les principes étant un peu exaltez, l'urine en doit paroître en quelque façon changée.

Prognostic. Cette fiévre n'a pas coûtume de durer plus d'un jour : cependant pour en porter un jugement solide, il faut attendre que la journée soit passée : car quand elle continuë, il se fait une synoque simple, c'est-à-dire, une fiévre éphémere de plusieurs jours, dans laquelle il y a du danger, principalement lorsqu'elle est accompagnée de bubons qui sont de mauvais signes dans toutes les fiévres, excepté dans celles qui finissent en vingt-quatre heures, & qui ne sont produites que par la violence de la douleur. Enfin celles qui suivent les indigestions alterent plûtôt les parties du sang ; de sorte que ces fiévres sont plus aisément suivies de synoques ou simples, ou putrides ; & comme souvent par la continuation de la fermentation les principes du sang peuvent s'exalter & se décomposer, il n'est pas étonnant que dans les corps cacochimes ces fiévres donnent naissance à d'autres maladies, particulierement quand elles sont pré-

cedées de frissons ou de tremblemens qui montrent la dépravation des humeurs.

Guérison. Cette maladie demande d'être traitée d'une differente façon suivant la diversité de ses causes : ainsi celle qui vient par la colere, par l'ardeur du Soleil, ou par d'autres occasions qui ne remuent & ne broüillent le sang que pour peu d'heures, se guerit par le repos, & par une maniere de vivre rafraichissante & humectante ; & si l'on trouve que le desordre soit grand ; on doit tranquiliser l'esprit, & en venir à la saignée & aux lavemens : mais quand elle procéde de quelque obstacle survenu à l'insensible transpiration à l'occasion d'un air froid qui a suivi un violent exercice, ou une grande chaleur ; on doit s'attacher aux sudorifiques principalement vers le déclin de la fiévre, afin que la matiere qui a été retenuë puisse être repoussée au dehors. L'on ne doit pas pourtant se servir de sudorifiques très-chauds & des plus violens, mais seulement de ceux qui peuvent agiter & dissoudre doucement le sang, comme de boüillons chauds, de vin subtil, de diaphoretique d'antimoine, ou bien d'eau de

ſcabieuſe, de geniévre, de chardon-benit, d'*ulmaria*, &c.

Si cette fiévre étoit produite par le travail & par le jeûne, il faudroit que le malade ſe tint en repos, & qu'il usât de bonne nourriture ; c'eſt-à-dire d'alimens ſucculens, de facile digeſtion, & qui engendrent peu d'excremens. *Guéri-ſon.*

Quand elle vient de triſteſſe, on doit réjoüir le malade & le divertir ; s'il eſt tombé dans cet état par un défaut de ſommeil, on tâchera de le lui procurer ; & ſi c'eſt par la force des douleurs, il ſera à propos de ſe ſervir d'anodins, de narcotiques, & quelquefois de ſaignées.

Toutefois ſi cette maladie ſe trouve dans un corps cacochime, on doit en venir à la purgation, principalement ſi l'on découvre qu'il y ait abondance de matiere dans les premieres voyes : car pour lors il faut ſuivre les indications que la Nature nous montre, ſoit par haut, ſoit par bas, de crainte que cette matiere ne paſſe dans le ſang. C'eſt par cette raiſon qu'après les débauches, les yvrogneries & les indigeſtions qui précedent ordinairement les fiévres dont nous parlons, l'on a coûtume de prévenir ces fâcheuſes ſui-

tes par des clysteres qu'on fait prendre promptement à la personne incommodée. L'on ordonne au malade un regime de vivre severe, & quelquefois les émetiques, ou les purgatifs, suivant que la matiere est contenuë dans le ventricule, ou qu'elle a déja passé dans les boyaux : mais sur tout on ne donnera ces sortes de remedes que sur la fin des vingt-quatre heures, parce que souvent elle finit d'elle-même ; on peut cependant donner quelques lavemens ; & s'il y avoit grande inclination pour purger, on pourroit le faire d'abord avec la casse & le catholicon, aprés avoir prescrit une saignée, ayant soin d'interdire le vin: l'on y pourra aussi employer utilement les frictions, les onctions, le bain ou la vapeur seule du bain pour relâcher & humecter le corps, & pour provoquer les sueurs.

CHAPITRE II.

Des Synoques.

LOrsque la fiévre éphemere persiste au de-là des vingt-quatre heures, elle devient synoque, n'ayant ni in-

termission, ni remission, ni redoublement, jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait terminée : cependant le malade est quelquefois plus mal dans les jours impairs : mais comme l'augmentation non plus que la diminution de la maladie ne vient pas tout d'un coup, les Medecins n'ont pas coutume de leur donner le nom de redoublement, ou de remission. Cette fiévre a presque les mêmes causes que la fiévre éphemere, mais elles sont un peu plus violentes : la peau est molle & chaude, & l'on n'y sent rien d'acre & de brûlant, au contraire elle est un peu humide, le malade a des douleurs & des pesanteurs de tête, sa face est rouge, & quelquefois il est endormi : on voit un mouvement sensible dans les arteres des temples, les veines des yeux sont gonflées, on sent dans les bras & dans les jambes une lassitude qui fatigue : ainsi il faut considerer cette fiévre comme une éphemere excitée par des impressions plus fortes qui produisant une plus grande fermentation dans le sang, ou qui rencontrant des humeurs plus propres à fermenter, y causent des alterations plus considerables : c'est pourquoy après les lassitudes dou-

Caractere des Synoques.

loureuses & les dégoûs dans un corps bouffi & grossier, les fiévres éphemeres sont capables de les faire naître, parce qu'en exaltant lès principes de la masse du sang, elles donnent lieu à des fermentations étrangeres.

L'on a coûtume de diviser les fiévres synoques en trois: mais cette division ne s'accorde pas avec l'experience, car celle qui semble diminuer toûjours depuis son commencement, ne peut étre qu'une fiévre éphemere qui a passé imperceptiblement du moment de sa naissance à celui de sa plus grande augmentation, & de-là à son déclin, puisque toutes les fermentations ne viennent pas tout d'un coup à leur plus haut période, mais elles doivent toûjours s'augmenter successivement, quoiqu'elles le fassent quelquefois d'une extréme vîtesse; de sorte que ces fiévres ayant réellement passé le commencement, l'augmentation, la vigueur, & l'état de diminution en vingt-quatre heures, elles doivent être de veritables éphemeres.

Causes exterieures. L'on compte deux autres especes de synoques qui ne me paroissent pas mieux fondées que la premiere; car celle qui va, dit-on, toûjours en aug-

mentant, doit avoir un état de vigueur ou de consistence, & diminuer par degrez comme toutes les autres maladies; quoique le changement d'état soit très peu sensible. Celle qu'on croit uniforme, & celle qu'on dit marcher d'un pas égal depuis sa naissance jusqu'à son extinction, ne laisse pas que d'avoir de même un commencement, une augmentation & une fin.

Il faut donc avoüer qu'il y a quelques-unes de ces fiévres qui s'allument presque d'abord par l'exaltation des principes propres à fermenter; & parce qu'ils sont en une très-grande quantité le Medecin ne voit la maladie qu'en sa vigueur qui dure long-tems. Il y en a une autre qui s'engendre par une grande abondance de levains; mais comme ils sont envelopez dans des matieres embarassantes qui les empêchent d'agir, ils ne se développent que peu-à-peu, de maniere que la fiévre paroît de jour en jour s'augmenter pendant un tems considerable.

Explication.

Toutes ces fiévres viennent sans une grande alteration des parties du sang: elles continuent souvent jusqu'au quatre & au sept; mais lorsqu'elles passent ces tems-là, elles rendent la

masse du sang plus acre par la désunion de ses principes & par la dissipation de ses particules spiritueuses: c'est de-là que viennent les fiévres putrides, les fiévres ardentes,&c. Elles finissent ordinairement par la sueur, ou par un saignement de nez. Les jeunes gens, & les personnes sanguines en sont souvent attaqués à l'entrée du printems.

Prognostics. Celle qui paroît diminuer dés son commencement doit être comptée pour une éphemere des plus legeres, comme nous avons déja dit. Celle qui semble venir tout d'un coup dans la vigueur & qui s'y maintient, est un peu plus perilleuse; quoi qu'elle le soit moins que celle qui paroît tous les jours s'augmenter: car souvent ces deux dernieres donnent lieu aux fiévres ardentes ou putrides par l'exaltation des humeurs. C'est ici qu'on pourroit répéter la plus grande partie des choses que nous avons dites en parlant des Crises & des Prognostics: car ces sortes de fiévres ont toûjours des changemens remarquables soit critiques, soit symptomatiques:& outre les évacuations, il se fait quelquefois des dépôts sur des parties nobles; mais

entre tous les accidens qui arrivent, le plus notable sans doute est la fluxion qui précede la mort dans plusieurs fiévres. C'est une espece de cathare, ou de cours d'humeurs qui descend de la tête par les jugulaires, & qui en peu de tems tuë un malade, parce que ce torrent se précipite avec le sang dans les parties qui servent à la respiration, & particulierement dans le poumon; & comme ceux qui meurent dans ce symptome ont apparemment quelques polypes qui se détachent par la rapidité de ces humeurs mêlées au sang, Kerkrin a pensé que les polypes qu'on trouvoit quelquefois dans leurs vaisseaux aprés leur mort, naissoient comme en un moment par l'affluence de ces matieres, ce qui néanmoins paroîtra très-déraisonnable, si l'on fait reflexion à la nature du polype, qui est une chair graisseuse, ferme & compacte qui a des attaches avec le cœur, & avec les plus gros vaisseaux. De plus il ne faut pas s'étonner si ces fluxions arrivent ordinairement dans de telles fiévres à ceux qui ont des polypes; car la masse du sang qui est disposée à la coagulation s'arrête facilement en certaines parties qui sont ca-

pables de la retenir, & quand elle se fait jour par son propre poids & par la fermentation, elle doit causer beaucoup de fracas ; & même quand il n'y auroit point de polypes, elle pourroit séjourner dans les vaisseaux capillaires du poumon, & y former un obstacle à la circulation.

Je suis fort étonné de ce que Morton avance, que toutes les fiévres synoques sont malignes, & beaucoup plus dangereuses que toutes les autres fiévres continuës qui ont quelque rémission, fondé sur son principe que leur venin est plus fort, ou égal à la force des esprits animaux ; tellement que suivant cet Auteur, ces fiévres ne peuvent se guerir qu'en changeant de nature, c'est-à-dire, en devenant susceptibles de relâchement, ou d'intermission : mais comme ce systême qu'il ne propose que pour donner lieu à l'usage de son antidote, qui est le quinquina, n'est point confirmé par l'experience, je croi qu'il est inutile d'apporter des raisons pour le combatre ; j'ajoûterai seulement que la vitesse du pouls, la chaleur de la peau, les inquiétudes, &c. marquent bien que les esprits ne sont pas mortifiez & abatus, comme il le prétend.

Les diverses indications qu'on doit avoir pour traiter cette maladie, se doivent tirer de ses differentes causes, à peu près comme dans la fiévre éphemere; cependant comme elle demande des remedes un peu plus puissans, il faut décrire la maniere de la guerir méthodiquement. Guerison.

On songera d'abord à diminuer la fermentation du sang; de crainte que quelques vaisseaux ne se rompent, ou qu'il ne se fasse des dépôts dans quelques parties internes.

Secondement, s'il y a quelque matiere éterogêne contenuë dans les premieres voyes, ou si la fermentation du sang y en jette peu-à-peu, il faut doucement l'évacuer, soit avec des lavemens, soit avec de petits purgatifs, qui ne doivent pas pourtant avoir icy beaucoup de lieu, si ce n'est sur la fin de la maladie, à moins que cette fiévre n'ait été précedée par une indigestion, par un long usage de fuits cruds, par l'yvrognerie, ou qu'enfin par quelque cause que ce puisse être, il se soit amassé des humeurs étrangeres corrompuës ou fermentatives dans l'estomac; vû qu'alors il faut d'abord donner un émétique qui les fasse sortir par

la voye la plus courte & la plus facile.

L'on voit par-là combien il est nécessaire de considerer les choses qui ont précedé cette maladie, si on la veut arrêter ; & comme dit Hippocrate dans ses Epidémies, l'on doit rechercher avec soin quelle a été la premiere occasion de tout le desordre, ce que l'on trouvera encore plus constant si l'on se donne la peine de lire quelques Observations sur ces especes de maladies. Il me souvient d'en avoir lû une rapportée pas *Zachius*, d'un enfant qui aprés avoir eu le filet coupé, n'ayant pas été tenu dans une situation commode à laisser sortir le sang de sa bouche, en avala une grande quantité, & fut pris d'une fiévre continuë accompagnée de cruels accidens: toutefois il fut gueri par le seul usage des lavemens & de l'huile d'amandes douces, ce qui lui fit rendre par en haut, & par en bas plusieurs grumeaux de sang.

Observation.

Quand au contraire ce mal dépend du défaut de l'insensible transpiration, comme pour être tombé, ou s'être baigné dans l'eau froide aprés un grand mouvement, ainsi que Fabrice Hildanus en rapporte plusieurs exemples,

cent. 1. ob. 95. On doit ſe ſervir de médicamens qui faſſent aiſément transpirer, ne négligeant pas néanmoins les ſaignées, ni les autres remedes.

Erreur de Galien.

Le régime de vivre doit être rafraichiſſant & humectant, ſans faire uſer au malade d'alimens ſolides; l'on doit même éviter ceux qui nourriſſent beaucoup, parce qu'ils excitent toûjours quelques fermentations qui augmentent celles qui ſont déja trop fortes dans le ſang : ce n'eſt pas qu'il faille imiter Galien, qui donnoit à ſes malades de l'eau pure, juſqu'à ce qu'ils devinſſent pâles & tremblans; car quoique l'eau ſimple ſoit fort profitable à ceux qui ſont jeunes & vigoureux, cependant étant priſe juſqu'à cet excés elle peut ruiner un eſtomac, & détruire le *tonus* ou reſſort de ſes fibres : Elle ne diſſout que quelques parties ſalines du ſang, & en coagule les parties ſulphurées & huileuſes, en ſorte que cette humeur ne retient plus ſa conſiſtance ordinaire, ſes principes ne ſont plus mêlez enſemble dans une ſi juſte proportion; en un mot la cachexie, l'hydropiſie ou d'autres maladies chroniques, ſont des ſuites aſſez fréquentes d'un rafraichiſſement extraordinaire.

Autres obſervations.

Il n'eſt pas beſoin de rapporter icy ce que les Synoques ont de commun avec toutes les fiévres en general, en ayant traité ailleurs ; par exemple, que le malade demeure en repos, qu'il parle le moins qu'il ſera poſſible, qu'il ne ſoit point expoſé à une lumiere trop vive, &c. parce que toutes ce choſes remuent les eſprits, & augmentent les fermentations.

Je ne croy pas non plus qu'il ſoit à propos de compoſer des ptiſanes avec quantité de ſortes de plantes ; car les ſucs de ces vegetaux qu'on mêle à l'eau ſimple, ſont capables, en paſſant dans le ſang, d'entretenir long-temps cette humeur dans ſes fermentations fébriles, ſur tout lors que les herbes ſont encore vertes, & que leurs ſucs n'ont point été purifiez par une eſpece de fermentation dans les fibres qui les contenoient, ou bien lorſqu'on met boüillir dans ces boiſſons des graines qui retiennent toûjours les principales parties fermentatives de leur plante. J'ajoûte qu'on fait encore plus mal d'y mêler les incraſſans, comme la ſemence de lin, la racine de guimauve, &c. qui outre les fermentations qu'elles peuvent exciter, communiquent

à la boiſſon des parties gluantes qui rendant le ſang plus épais en empêchent la dépuration. Mais entre les choſes qui peuvent être miſes dans l'eau des ptiſanes, l'on doit particulierement choiſir quelques ſels mixtes, tels que le nitre purifié, le nitre antimonié, le tartre ſoluble, & d'autres ſels de même nature qui ont la vertu de rendre l'eau plus facile à paſſer, de fortifier les fibres de l'eſtomac, de diſſoudre les parties gluantes qu'ils rencontrent, & de dompter ou de corriger les parties volatiles trop exaltées; cela fait que la ſoif s'appaiſe plus aiſément, que la chaleur & l'ardeur qui ſont répanduës par tout le corps, ſe moderent & s'adouciſſent. *Prenez, par exemple, trois livres d'eau de fontaine, un gros de nitre antimonié, & un peu de regliſſe*; battez le tout enſemble, & que le malade s'en ſerve comme de ptiſane pour en boire autant qu'il voudra.

Lorſque la ſoif eſt violente, & qu'on craint la trop grande fermentation des liqueurs, il faudra par le moyen de quelques acides corriger les ſels acres volatils; on les mêle, par exemple, dans l'eau ſimple juſqu'à une agréa-

ble acidité : il est indifferent qu'on tire ces acides des végetaux ou des mineraux; il semble pourtant que dans les fiévres qui n'ont rien de malin, ceux des végetaux sont plus convenables pour des raisons que nous dirõs dans la suite.

Le malade étant reduit à la ptisane & aux boüillons, prendra souvent des lavemens, soit qu'on les fasse avec la décoction de chicorée & de laitue, soit qu'on y employe d'autres herbes rafraichissantes, & qu'on y mêle du miel, ou qu'on n'y en mêle point; entre les miels qu'on peut ajoûter, l'on doit préferer le miel violat, ou d'autres miels rafraichissans, quoique ces sortes de choses ne soient pas d'une grande conséquence.

Lorsqu'on en vient à la saignée, on doit avoir beaucoup d'égard à l'âge & à la saison; ainsi dans les vieillards, & vers l'Automne il ne sera pas nécessaire de la faire si copieuse, & jamais il ne la faut porter dans ces regions Septentrionales jusqu'à la défaillance & à la syncope, comme faisoit Galien; à moins que ce ne soit dans des sujets qui y tombent aussi-tôt qu'on leur ouvre la veine : l'on ne saignera donc que suivant qu'on croira ne s'en pou-

voir dispenser pour temperer la trop grande fermentation du sang; & encore doit-on bien prendre garde que le malade n'ait pris peu de tems auparavant aucune nourriture; l'on peut réiterer cette operation tout autant de fois qu'on voit que la fermentation du sang s'allume trop, & qu'on appréhende quelque dépost dans les parties interieures, ou des ruptures de vaisseaux, de sorte qu'on est presque toûjours obligé de recourir à la saignée, & même plusieurs fois dans cette maladie, afin d'empêcher, de prévenir, ou de diminuer le délire, la difficulté de respirer, & plusieurs autres accidens.

Le choix des veines est tout-à-fait inutile, à raison de la fiévre; mais les circonstances nous obligent quelquefois de choisir plûtôt certains vaisseaux que d'autres; ainsi l'on saigne au pied dans le délire, & lorsque les mois sont supprimez, ou qu'ils coulent peu; au contraire l'on saigne du bras dans les maux de poitrine: nous justifierons cette pratique commune par plusieurs considerations, en parlant des symptomes.

Quoique les saignées qu'on fait jus-

qu'à perte de connoissance, soient souvent suivies de vomissemens, ou de déjections bilieuses, toutefois il est de la prudence de ne les jamais prescrire, puisqu'on a vû par plusieurs experiences, qu'au lieu d'une foiblesse, le malade expiroit: l'on peut même dire que ces sortes d'évacuations ne sont point utiles, & qu'elles apportent de très fâcheux accidens, comme nous dirons au sujet des syncopes.

Si la fiévre vient de quelque matiere contenuë dans le ventricule, l'on se servira immédiatement après la saignée, de vomitifs legers; & l'on s'assure de l'existence d'un levain morbifique par la recherche des causes exterieures qui l'ont pû produire, par l'amertume de bouche; par la couleur blanchâtre de la langue, par les envies de vomir, & par une élevation du ventre sans douleur. Quand on en sera certain on fera prendre au malade quelques grains de tartre émétique dans un boüillon pour éteindre la fiévre, en évacuant la matiere qui l'entretient: on donnera ce remède dans le commencement de la maladie, & avant que la fiévre soit fort allumée.

Pour la même raison, si l'on con-

noît par les causes externes, par de petites dispositions à la diarrhée, par un gonflement indolent de l'abdomen, par des bruits dans le ventre, ou par d'autres signes, qu'il y a beaucoup d'humeurs visqueuses amassées dans les boyaux, l'on pourra se servir des purgatifs, pourvû que ce soit de ceux qui sont capables de diminuer plûtôt que d'augmenter la fermentation du sang; tels sont le sel végetal & le sel policreste, le petit lait, la moëlle de casse, les tamarins, le sirop de pommes composé, &c. ou bien *prenez deux gros de sené, & la moitié d'un citron coupé par morceaux, avec une once de manne, versez dessus un demi-septier d'eau boüillante, fermez le vaisseau, entretenez doucement la chaleur & passez le tout; autrement prenez une livre de petit lait, faites boüillir dedans une once de tamarins & deux onces de manne, passez la composition par un linge, & en faites deux potions pour les prendre à une heure d'intervalle l'une de l'autre* : mais comme ces sortes de remedes contiennent beaucoup d'acides, il est bon d'être fort retenu dans leur administration : Enfin si la fermentation n'étoit point trop

grande, l'on pourroit ordonner une infusion de sené avec le sel végetal & la manne.

Lorsqu'on a nettoyé les premieres voies, il sera libre pour diminuer la fermentation, de se servir des Précipitans, comme d'yeux d'écrevice, de diaphoretique mineral, d'antihectique de Poterius, de son stomachique, de bezoard mineral, de sel de tartre, de tartre folié, & d'autres alkalis fixes.

Doute. Quelqu'un s'étonnera peut-être de ce que les alkalis fixes, & les aigres, corrigent quasi également les sels volatils acres, & de ce qu'ils ralentissent les fermentations; cependant l'experience confirme cette verité. Je croy que les uns & les autres peuvent ôter la *Solution* proportion qui se trouve entre les sels qui sont dans le sang: & comme il faut un certain rapport entre les principes des liqueurs pour y exciter une fermentation, ainsi qu'on le voit en mêlant l'esprit de vin avec l'esprit de nitre; il s'ensuit que ces deux especes de sels sont capables de dégager le sang de cette qualité fermentative en diminuant & changeant ce rapport; car il *Action des acides.* y a toute apparence que les acides corrigent les sels alkalis volatils, en les fixant

fixant & faiſant avec eux une eſpece de ſel ammoniac, parce qu'ils en rapprochent & coagulent les parties huileuſes qui ſont trop exaltées ; ces ſortes de remedes agiſſant promptement, mais n'aidant que bien peu à l'évacuation des matieres hétérogênes : & au contraire les alkalis fixes diſſoudent les parties terreſtres & ſulphurées, ce qui fait qu'ils ſe mêlent davantage aux alkalis volatils acres, & que les acides volatils qui fermentent avec eux, s'y absorbent, & s'y joignent plus facilement : il arrive même qu'ils s'uniſſent mieux à la portion ſereuſe, parce que les ſouphres qui les envelop-poient ſont plus écartez ; ainſi cette matiere corrompuë ſortira plus aiſément par la voye des ſueurs, ou des urines. S'il y a donc peu de levains acres dans le ſang, & que l'on craigne quelque deſordre de leur grand mouvement, l'on employera plûtôt les acides : mais lorſqu'on ſoupçonne que la matiere hétérogêne abonde dans cette humeur ſans y être en un mouvement fort rapide, on ſe ſervira plus ſeurement des précipitans & des alkalis fixes : l'on peut diſtinguer l'un de ces

Action des alkalis.

états d'avec l'autre, par les causes qui ont précedé la maladie, par la maniere dont la fiévre se développe, par les accidens qui accompagnent les impuretez des premieres voyes ; & enfin par la constitution du malade.

Formule. Lorsqu'on se sert des acides, on peut verser du sirop de limons, de verjus, ou d'épine-vinette dans l'eau de pourpier, ou dans l'eau de plantain, ou de chicorée, une once de celuy qu'on voudra de ces sirops sur quatre onces de quelqu'une de ces eaux ; l'on ne feroit point mal aussi de mêler les racines d'oseille dans la ptisanne, & d'y jetter quelques gouttes d'esprit de nitre dulcifié.

Potions. Lorsqu'au contraire, les précipitans ont lieu, il sera bon de préparer les potions avec les eaux de menthe & de chardon benit, où l'on dissout le diaphoretique mineral les yeux d'écrévices, & quelque peu de sel de tartre, avec le sirop de coquelico, ou d'œillets.

Quand on trouve que la fermentation du sang est languissante, comme il arrive souvent aux vieillards & aux enfans, ou bien à des malades qu'on aura trop saignez, de sorte que la sé-

paration des parties héterogênes ne se peut pas faire ; ou que selon *Sydenham*, le sang n'a pas la force de. pousser entierement son écume au dehors, on doit pour lors donner quelques cordiaux, pourvû que les premieres voyes ayent été vuidées par quelque émetique, ou que l'on soit assuré par d'autres signes qu'il n'y a pas beaucoup de matieres étrangeres ; & il ne faudra pas se contenter de simples eaux de chardon benit, d'ulmaria, de scabieuse; mais on y doit dissoudre la poudre de vipere, l'électuaire de Ovo, & même un peu de thériaque ou de diascordium de *Fracastor* ; ayant la précaution de joindre ces sortes de remedes avec des narcotiques, afin qu'ils empêchent les tumultes & les grandes commotions des humeurs ; c'est par cette raison qu'aprés l'operation d'un vomitif, l'on peut prescrire une potion cordiale & narcotique. Par exemple : *Prenez cinq onces d'eau de coquelico, un scrupule de poudre de vipere, demi gros de diascordium, six gros de sirop de diacode* ; dont on fera une potion qu'on donnera en une, ou en deux fois, suivant l'abatement du malade : cependant l'on doit prendre

garde de mêler les narcotiques aux cordiaux, si l'on voit quelque pente à l'assoupissement, ou qu'on se trouve dans le commencement d'une fluxion de poitrine.

Précaution. Quelques indications qui paroissent pour la saignée, quand la fermentation naturelle du sang est languissante, on ne doit point faire cette operation, & si on la pratique on doit tirer très peu de sang, & attendre qu'on ait rallumé cette fermentation avec les cordiaux; observant toutefois qu'il y ait un intervale considerable entre la fin de l'operation du cordial, & l'ouverture de la veine, sans cela l'on supprime d'abord les fermentations qu'on a excitées, l'on fatigue un malade par des efforts inutiles, & l'on empêche souvent les sueurs ou les autres évacuations, qui emportant beaucoup des impuretez du sang, soulageroient le malade.

Usage des lavemens. Je ne comprends pas la raison de la méthode de *Sydenham*, qui pour attendre la coction de la matiere fébrifique, ne veut point qu'on donne de lavemens dans les fiévres continuës, lorsque la fermentation du sang languit: car, dit-il, *comme la coction n'est*

que la ſeparation de l'humeur qui fait la maladie, l'on doit laiſſer continuer l'effervescence du ſang, pendant que les malades la peuvent ſupporter; or ſi vous vous ſerviez de lavemens dans ce tems-là, cela ne ſeroit pas moins ridicule que ſi quelqu'un laiſſoit un grand ſoupirail à la biere qui fermente; car la nature ne pourroit pas joindre ſes forces pour travailler à la ſéparation de la matiere morbifique, principalement ſi l'on faiſoit prendre les lavemens vers la fin de la maladie.
L'on voit par ces paroles que *Sydenham* blâme l'uſage des lavemens dans les fiévres continuës, parce qu'il prétend qu'ils ouvrent une eſpece de ſoupirail à la maſſe du ſang qui fermente: Mais en bonne foy peut-on penſer que la maſſe du ſang ait une aſſez grande communication avec les gros boyaux pour laiſſer échaper par la cavité de ces conduits vuides les particules ſpiritueuſes qui mettent le ſang en action; & en pourroit-il plus ſortir par ces endroits, que par les autres parties de nôtre corps? Quelqu'un dira peut-être que les lavemens rafaichiſſant les boyaux, le foye & les autres viſceres, temperent au moins pour un moment

l'ardeur du ſang : mais nous ne nous arrêterons point à cette raiſon, ſi nous faiſons reflexion qu'on donne les lavemens chauds ; & que ſi le fumier contenu dans les boyaux, peut aider en quelque maniere à faire fermenter le ſang, ce ne peut être qu'en communiquant des parties hétérogênes à cette humeur, ce que l'on doit ſur tout éviter, puiſqu'il eſt tout-à-fait ridicule de fournir une matiere étrangere & morbifique dans le ſang, afin que la ſéparation de la même matiere qui s'en fera dans la ſuite ſoit plus abondante. Je dis qu'on doit beaucoup attendre de l'uſage des lavemens, vers la fin de la maladie, parce que la matiere qui ſe ſépare déja, trouve les chemins plus ouverts par le rélâchement des fibres, & par les efforts que la matiere a faits, pour ſortir.

Autre erreur de Sydenham

Je ne ſçay en vûe de quel principe ce même Auteur ſe ſert du ſirop de citron, & d'autres acides qu'on doit ſans doute mettre au nombre des rafraichiſſans, pour aider, dit-il néanmoins, la fermentation du ſang ; puiſque dans ce tems-là il blâme l'uſage de tous les remedes qui rafraichiſſent : cependant toutes ſes formules ſont

quelques précipitans avec des acides dans des eaux distilées ; ce qui ne me paroît nullement s'accorder avec les indications qu'il a prises. Car quoiqu'il soit vray que les acides, lorsqu'ils sont mêlez à une grande quantité de souphres volatils, puissent dissoudre le sang, & y exciter de grandes commotions, l'on peut dire que ce fameux Praticien ne mêlant rien de volatil & de sulphureux dans ses potions, elles ne peuvent que rendre les fermentations du sang encore plus foibles: De plus les acides font avec leurs précipitans, des corps salins qui ne peuvent pas avoir grande vertu pour exciter les levains de la masse du sang, & qui même à cause des parties terrestres où ils sont enveloppez, ne passent pas quelquefois les premieres voyes.

Lorsque la fermentation du sang est considerablement diminuée, il en faut venir d'abord aux purgatifs, afin que la matiere hétérogêne qui a été separée de cette liqueur, & qui reste encore en partie dans les tuyaux excrétoires, soit tout-à-fait évacuée; sans cela elle deviendroit la source de plusieurs autres maladies: car quoiqu'elle ait été

filtrée, dégagée, adoucie, ou si vous voulez cuite par la Nature, elle retient cependant toûjours quelque chose de sa premiere acreté; ainsi lorsqu'en demeurant en quelque lieu, ses principes viennent à se développer, elle contracte bien-tôt une qualité aussi vicieuse que la premiere. C'est peut-être par cette raison que ceux qu'on ne purge pas aprés une crise, ont coûtume de retomber, principalement après les fiévres d'automne, ou d'hyver, dont la matiere étant plus grossiere, céde moins à l'impulsion que le bouillonnement du sang fait pour la chasser, & séjourne en d'autant plus grande quantité qu'elle ne trouve pas les chemins de la transpiration ouverts. Il y a donc plus de danger de differer la purgation dans ces sortes de saisons; ainsi on la doit ordonner dés que la fiévre commence à se ralentir; au contraire dans les fiévres d'été, & du printems, l'on peut attendre qu'elles ayent entierement cessé, parce qu'alors on risque moins de tarder; & cette regle doit s'étendre dans toutes les fiévres continuës. Quand on voudra purger, l'on pourra faire infuser deux gros de sené, & un scrupule de sel de tartre

Tems des purgatifs determiné par les saisons.

dans six onces d'eau de chicorée, avec une once de manne ; & après avoir passé cette composition on y versera une once de sirop de fleurs de pescher, l'on y ajoûtera quelques électuaires purgatifs, si le sujet se trouve difficile à purger.

Ensuite l'on conduira le malade peu à peu aux alimens solides & aux exercices accoûtumez, en lui faisant prendre d'abord de petites soupes, avant que d'en venir aux jaunes d'œufs, & aux chairs les plus délicates & les plus faciles à cuire. Il faut lui donner de tems en tems quelques lavemens, s'il a le ventre resserré. Il usera de vin trempé, & le levain de l'estomac s'accoûtumera ainsi insensiblement à digerer des nourritures solides, pendant que toutes les parties se fortifieront pour s'exercer dans leurs mouvemens ordinaires. *Reg. de val. sens.*

Les vieillards, les enfans, ceux qu'on a beaucoup saignés, & dont le sang a été fort dissout, & rendu presque tout sereux par la dissipation des parties balsamiques, ont quelquefois les jambes enflées, ou bien ils sentent une foiblesse universelle accompagnée d'une toux. Pour remedier à ces dé-

ſordres, ils doivent prendre des alimens un peu plus chauds, mais en petite quantité; l'on mêlera dans leurs bouillons un peu de canelle, ils prendront quelques cuillerées de vin d'Eſpagne, ou de l'hipocras, & des roties au vin : enfin ils ſe trouveront bien de mêler quelques aromats dans leurs alimens, ou dans leur boiſſon, & de réïterer plus ſouvent les purgations douces.

CHAPITRE III.

De la Synoque putride.

QUand par la fermentation du ſang les principes qui le compoſoient ſe ſéparent les uns des autres, il perd ſa douceur & ſa fluidité naturelles, il acquiert une chaleur plus acre, le pouls n'eſt pas ſeulement élevé & fréquent, il eſt encore inégal, l'urine devient épaiſſe, rouge, ſans ſédiment, la gorge s'enfle ſouvent & s'enflamme, ce qui cauſe une douleur au fond du goſier : l'appetit ſe détruit tout-à-fait, & pour lors cette fiévre eſt appellée ſynoque putride. Elle vient dans les corps

Caracteres.

mal constituez par la continuation de la précedente, je veux dire de la synoque simple, ou de la fiévre éphemere; ou immédiatement par un mauvais régime plus désordonné que celui qui est capable de produire la synoque simple ou l'éphemere; car si les parties du sang ne gardent pas entr'elles la proportion & le mélange que demande leur état ordinaire, les corpuscules les plus irréguliers qui s'échappent par la force de la fermentation, doivent faire sentir à la main qu'on applique sur la peau une chaleur plus rude & plus acre; la masse du sang dont les parties ne sont plus si bien liées, sont poussées d'un mouvement déreglé capable de les faire croupir en certains lieux, & la salive qui est chargée de sels très acrimonieux, déchire la tunique de la langue, la desséche, & met l'inflammation dans les membranes du gosier, d'autant plus que le malade étant obligé de respirer souvent, doit avoir la bouche séche par l'action de l'air sur ces mêmes parties. Cette même salive chargée de particules étrangeres empêche l'action du levain stomacal, & cause une soif fatiguante; & l'urine comme les autres

Causes externes.

Explication.

liqueurs qui se séparent du sang, se trouvant impregnée de beaucoup de sels doit être fort rouge pour les raisons que nous avons dites, sans néanmoins avoir de sédiment.

Progno-stic. Cette fiévre est plus dangereuse que les autres fiévres continuës que nous avons décrites, elle tuë quelquefois avant le septiéme jour ; & d'autrefois elle ne finit pas dans le quatorziéme. Celle qui semble toûjours s'augmenter, c'est-à-dire, dont le tems d'augmentation est fort long, est la plus affligeante & la plus dangereuse.

Ce sont encore de très-mauvais signes que d'avoir des urines quasi noirâtres, la langue brûlée, ou des especes de taches en differentes parties du corps, parce qu'on ne peut attribuer cela qu'à un amas notable d'aigres vitrioliques.

Les mouvemens convulsifs sont encore très-dangereux, parce qu'ils montrent que les matieres acres qui causent cette maladie passent dans le genre nerveux. Par la même raison le tremblement des tendons du carpe, les larmes involontaires, les yeux contournez ou ceux qui ne peuvent souffrir la lumiere, les tensions douloureu-

ſes du ventre, les urines cruës & aqueuſes, l'aſſoupiſſement & la peſanteur de tête, la difficulté de reſpirer, la foibleſſe, &c. ne prognoſtiquent rien que de ſiniſtre. Il ſeroit fort inutile d'en rapporter les raiſons, nous les avons dites, en traitant des prognoſtics en general; & il nous faudroit repeter ici tout ce qu'on a dit en parlant des marques des fermentations qui ſurviennent dans les maladies aiguës: nous ajoûterons ſeulement que ces fiévres ſe terminent ſouvent par des ſueurs, & par des hémorragies critiques qui arrivent ſur la fin des jours impairs, ce qui montre que quoique ces fiévres paroiſſent ſans redoublement, cependant elles ne ſont pas très éloignées de la nature des périodiques.

Gueriſon. Les indications qu'on doit avoir pour guerir cette maladie ne ſont pas differentes de celles qu'on prend pour la ſynoque ſimple. On doit cependant ſonger davantage aux ſymptomes, & ſur tout à la conſervation des forces, ſans toutefois nourrir davantage le malade; mais l'on ſera plus circonſpect ſur les ſaignées, ne les ordonnant jamais ni ſi grandes, ni fréquentes; il faudra même ſe donner de garde

d'en prescrire si cette fiévre est l'effet d'un épuisement, du travail, des débauches de femmes, des jeûnes, &c. au contraire l'on doit pourlors avec les choses qui humectent, en mêler d'autres qui fortifient ; & dans la suite les cordiaux sont d'un grand secours.

Le régime doit être rafraichissant & humectant, à moins qu'il n'y ait quelques signes de malignité, ou une extrême diminution de forces qui nous oblige de le changer en une maniere de vivre plus subtile, plus fortifiante, & plus échaufante. Les clysteres seront beaucoup recommandez, interdisant la saignée lorsqu'il y a de la corruption, ou que les forces sont abatuës: mais si le pouls est grand & fréquent, on peut saigner autant de fois qu'on le juge nécessaire pour apaiser la fermentation du sang; si l'on ne trouve point de tension douloureuse dans le ventre, & que cependant il paroisse rempli, l'on fera prendre dans le commencement de la maladie quelque émetique immédiatement après la saignée; & si dans la suite le ventre se remplissoit, on pourroit recommencer le même remede. Lorsqu'on voit qu'il se fait quelque évacuation, soit par

les selles, soit par les sueurs l'on ne doit pas ouvrir la veine, à moins que les symptomes ne soient bien pressans: auquel cas l'on regardera toûjours cette operation comme très-périlleuse, particulierement en ceux qui ont quelque soupçon de malignité, parce que la saignée diminuant la fermentation, empêche aussi l'expulsion de l'humeur morbifique, & ce qui commençoit déja à se filtrer pour sortir hors du corps, retourne dans les vaisseaux, parce qu'ils sont plus vuides.

Nous avons dit qu'il falloit recourir aux émetiques autant de fois qu'on jugeoit que le ventricule & tout le bas ventre se remplissoient: l'on doit ajoûter que lorsque le sang est en une trop grande fermentation, ou qu'on craint une inflammation à l'abdomen, ou que le malade est trop foible, il faut s'en abstenir; & quand on les donne pour une seconde fois il sera de la prudence de les mêlanger avec quelque purgatif.

Les cordiaux & les précipitans peuvent être donnez comme dans la synoque simple: mais lorsqu'on voit qu'il s'y joint un peu de malignité, les cordiaux doivent être beaucoup plus puissans, & plus chargés de parties volati-

les. Si l'on est ménacé d'un excés de fermentation dans le sang l'on jettera quelques acides dans les ptisannes; mais si l'on trouve d'un autre côté, que quoique la fermentation soit grande les forces ne laissent pas d'être très abatuës; l'on prendra deux livres d'eau de fontaine, un gros de salpêtre rafiné, deux gros d'eau de canelle, & un petit bâton de reglisse, pour battre le tout à froid, & en faire une ptisanne rafraichissante.

On s'étonnera peut-être de ce que nous ne mêlons point de feuilles ni de racines nouvellement cueillies pour cuire dans nos ptisannes, & que nous semblons mépriser les racines de chicorée & de scorsonere dans les fiévres soit continuës, soit intermittentes; mais on cessera d'en être surpris quand on considerera que tous les sucs des plantes qui se tirent par décoction ou par expression, sont très-propres à exciter des fermentations, comme nous avons déja dit, lorsqu'ils n'ont point été déja fermentés: ce qu'on peut prouver par l'exemple du vin doux & de la biere nouvelle: d'ailleurs puisque toutes les plantes vertes dans un lieu un peu chaud s'y corrompent en peu

de tems, il en faut conclure que ces ſortes de ptiſannes qui ſont fort chargées des ſucs de telles plantes ne ſont capables que d'entretenir la fiévre. Je repete cecy, parce qu'il eſt de conſequence qu'on en ſoit perſuadé.

Quand on a bien vuidé les premieres voyes avec des médicamens émetico-catartiques, l'on doit traiter cette fiévre comme la ſynoque ſimple; & vers l'état de vigueur de la maladie, prendre garde de ne pas beaucoup agiter le malade par des remedes, à cauſe des évacuations critiques qui ont accoûtumé de s'y faire: toutefois en celle dont la vigueur paroît toûjours durer, & qu'on nomme à cauſe de cela homotone, on pourra avec ſuccés dans le tems que les accidens preſſent, faire ſaigner & donner d'autres remedes ſuivant les differentes indications qui ſe préſenteront: par exemple, lorſqu'il ſurvient de grands vomiſſemens ou de grands cours de ventre: ce qui arrive quelquefois pour n'avoir pas aſſez purgé d'abord le malade non ſeulement dans la fiévre dont nous parlons, mais même dans toutes les continuës, l'on doit ſi le malade vomit, lui faire prendre le ſel d'abſinte dans le

ſuc de limons; ce qui tempere parfaitement bien les ſels acres qui lui déchirent l'eſtomac ; & dans les diarrhées on ſe ſervira de diaphoretiques & de narcotiques, comme d'un peu de thériaque, ſoit ſeule, ſoit mêlée au laudanum : mais quoique ces ſortes de remedes faſſent du bien, l'on ſe conduira plus ſagement ſi l'on ne les ordonne jamais ſans avoir ſuffiſamment évacué ſon ſujet, autrement il ſe feroit des ſuppreſſions trés-dangereuſes de ces ſortes d'évacuations ; & l'on doit bien s'abſtenir des médicamens chauds, dans la vigueur de la fermentation, parce qu'ils la pourroient trop augmenter, & que quand le ſang fermente avec tant de violence, il ne ſe ſépare rien par les ſueurs, les parties de cette humeur étant trop brouillées enſemble, & ne faiſant que gliſſer ſur les pôres des filtres. Les précipitans & les abſorbans ne peuvent au contraire que faire du bien dans ces rencontres : ainſi l'on ſe ſert du magiſtere de perles, de terre de lemnos, &c. Ce ſeroit ici le lieu de parler de l'adouciſſement de tous les ſymptomes qui accompagnent cette fiévre ; mais comme ils ſont communs à preſ-

que toutes les continuës, nous les examinerons en particulier.

Lorſque les urines paroiſſent déchargées, qu'elles ont un ſédiment épais, que les ſymptomes ſe trouvent adoucis, l'on doit purger le malade, afin de le préparer peu à peu à une nourriture plus ferme, comme nous avous remarqué en parlant de la fiévre ſynoque ſimple.

CHAPITRE IV.

Du Cauſus.

LE *Cauſus* ou la fiévre ardente, eſt une fermentation qui s'allume dans le ſang par une abondance extraordinaire de ſouphres fort exaltez. Il y en a de deux ſortes : les unes ſont avec redoublemens, & les autres ſans redoublemens, c'eſt-à-dire qu'elles ne ſont point ſujettes comme les premieres à s'augmenter de tems en tems, & à revenir alternativement dans leur degré plus ordinaire ; mais toutes ces deux eſpeces ſont accompagnées d'une chaleur brûlante, & d'une ſoif inextinguible.

Lorſque cette fiévre n'a point de redoublement, elle n'eſt pas differente de la ſynoque putride, ſi ce n'eſt par la chaleur & par la ſoif qui ſont plus grandes dans le *Cauſus*, ce qui vient de ce que les principes du ſang y ſont agitez avec plus de force, le danger y eſt auſſi un peu plus grand ; & l'on doit rafraichir & humecter davantage le malade. Ainſi l'on ſaigne beaucoup, l'on donne les acides avec le petit lait, & l'on réitere ſouvent les lavemens. Entre tous les cordiaux, on ne doit ſe ſervir que des précipitans, à moins qu'on ne voye quelques ſignes de malignité ; que le pouls ne paroiſſe petit & oppreſſé avec des forces languiſſantes & abatuës. On mêlera donc l'aigre de ſouphre dans les ptiſannes, ou bien on prendra quelques verrées du julep alexandrin qui ſe fait avec parties égales de ſuc de citron, d'eau roſe, & de ſucre. Quand on veut donner quelque émetique dans cette maladie, ce doit être vers le commencement, & non pas lorſque la fermentation eſt dans ſa force ; & quand on ſera obligé de procurer le vomiſſement on fera toûjours préceder de quelques heures, la ſaignée qui doit être aſſez abondante.

L'autre espece de fiévre ardente est une fiévre continuë avec des redoublemens qui viennent de deux jours l'un, quelquefois tous les jours ; & pour lors ceux des jours impairs sont un peu plus violens. Quand elle redouble de deux jours l'un, c'est une tierce continuë : lors qu'au contraire elle redouble tous les jours, elle est double tierce: cependant elle n'a aucun frisson, ou bien peu, avant le redoublement, excepté lorsqu'elle commence.

Quand on touche la peau du malade l'on y sent une chaleur acre, principalement dans le redoublement ; le pouls est élevé, vîte & inégal, & la respiration grande, inégale & difficile, le malade sent une très-grande ardeur, sur tout vers les hypocondres. Il y a quelquefois de cruelles douleurs d'estomac avec vomissemens, ou sans vomissemens ; il ne dort point, ou bien son sommeil est inquiet & mêlé de délire. Quelquefois il sent une soif qu'on ne peut pas éteindre : & en d'autres tems il n'est nullement alteré, quoique sa langue soit séche, noire & brûlée ; il perd tout-à-fait l'appetit & il a le ventre fort resserré, ou bien il l'a plus libre que de coûtume : enfin le *Caracteres.*

malade est chagrin, & semble ne pouvoir pas resister à sa maladie ; il rend une urine cruë, trouble & en petite quantité : d'autre fois aussi il la rend claire, mais fort rouge; il sent toûjours sa bouche amere, ce qui augemente son dégoût & sa soif ; il se plaint fréquemment de lassitudes, &c. Sur la fin du redoublement il lui survient d'ordinaire une mœteur, & ses urines sont moins chargées.

Causes externes. Cette fiévre paroît rarement produite par des causes externes, il semble qu'elle vient tout d'un coup par l'acrimonie des humeurs qui sont mêlées avec le sang, ou qui séjournent dans les tuyaux destinez aux filtrations, & qui s'y étant arrêtées pendant un longtems ont contracté le vice de fermenter contre nature : il semble en d'autres occasions que les causes exterieures ont donné un certain mouvement aux humeurs qu'elles ont trouvé disposées : quoiqu'il en soit, il est toûjours certain ou que des causes exterieures ont produit peu à peu les sucs acres, ou que tout d'un coup elles les ont émus: c'est pourquoi l'on remarque que cette fiévre arrive plûtôt à ceux qui mangent des alimens chauds, poivrez & aro-

matiques, & qui boivent des vins violens : car tout cela rend le ſang & les humeurs de nôtre corps beaucoup plus acrimonieuſes & plus fermentatives ; ce qui fait qu'il s'amaſſe une quantité prodigieuſe de bile qui demeure dans ſes reſervoirs, ou qui circulant avec le ſang le pervertit encore davantage; toutes les liqueurs de nôtre corps changent alors leur naturelle diſpoſition, le levain de l'eſtomac n'eſt plus propre à diſſoudre les alimens, les parties huileuſes qui n'ont pas été bien mêlées aux parties ſalines & ſereuſes ſont pouſſées dans le ſang, où elles s'enflamment par l'acreté de ſes parties;& comme cette humeur, auſſi bien que tout le corps, eſt remplie de ces parties acres & huileuſes, cette fermentation dure d'une maniere continuë & ſans intermiſſion ; toutefois puiſqu'au moment que les parties huileuſes des alimens ſe ſont mêlées avec le ſang, la fermentation a paru plus grande, il y à raiſon de dire que les parties héterogênes de ces mêmes alimens ſe ſéparent ſur la fin des redoublemens, & qu'elles recommencent après un jour de relâche à ſe remêler au ſang, comme dans la tierce intermittente, lorſ-

Explication.

que la matiere morbifique a repris dans toute ſa vigueur ſa premiere qualité par ſon mélange avec les parties du chyle ou des alimens; la vîteſſe du pouls & ſon inégalité dépendent de la fermentation du ſang, & du dérangement qui ſe trouve entre ſes parties; la ſoif inſuportable, la chaleur brûlante & les délires, ſont des ſuites de l'acreté des ſucs qui fermentent; tout cela a été expliqué aſſez au long dans les autres fiévres où de pareils ſymptomes ſe rencontroient; car ce qu'on peut ajoûter ici, c'eſt que les jeunes gens ſont plus ſujets au *Cauſus* que les vieillards, parce que leur ſang eſt rempli de ſucs plus acres, & de parties plus huileuſes; que les ſaiſons chaudes occaſionnent plûtôt cette maladie, parce que les humeurs y fermentent avec plus de facilité que dans les autres régions. Enfin les grandes paſſions, & ſur tout la colere peuvent puiſſamment développer les ſucs acrimonieux & propres à fermenter, en remuant le ſang & toute la machine de nôtre corps, & faiſant prendre aux organes des filtrations, par les diverſes contractions des fibres muſculeuſes qu'elles excitent, pluſieurs configurations ou tenſions & relâchemens

mens propres à atténuer le sang, & à exalter ses principes.

Le prognostic de cette fiévre ardente n'est pas fort different de celui de toutes les autres maladies aiguës; c'est une fiévre tres-violente qui ordinairement se termine dans le septiéme jour: cependant elle va souvent plus loin, quoique le malade reste toûjours dans le peril: elle se termine quelquefois par un saignement de nez, ou par des sueurs critiques, & d'autrefois par des cours de ventre: elle est plus dangereuse dans les personnes plus avancées en âge, parce que leurs vaisseaux ne resistent pas si bien à l'impétuosité de la fermentation. Lorsque le poumon s'enflamme, ou qu'il se forme quelque fluxion de poitrine, c'est un tres-mauvais signe; & lorsqu'on s'en apperçoit vers le cinq ou le six, on doit croire que la mort n'est pas éloignée. Ce que nous avons dit des délires, des urines, de la maniere dont le malade se couche, de son visage, de sa langue, de ses selles, de son vomissement, de ses sueurs, de la couleur de sa peau, en parlant des marques des fermentations, peut s'appliquer au Causus comme aux fiévres synoques.

Prognostic.

On peut encore tirer quelques prognostics de certains symptômes qui sont propres à cette maladie. Lorsque dans la plus grande force de la maladie les parties exterieures sont tout-à-fait froides, & que les interieures brûlent, c'est une fiévre qu'on nomme *Lypirias*, qui est la plus perilleuse de toutes les fiévres ardentes: car je ne croy pas qu'il y ait des fiévres, & je n'ay pas oüi dire qu'on en ait observé dans ce tems-cy, où depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin il y ait eu un froid continuel dans les parties externes du corps avec une chaleur brûlante au dedans.

Lypirias.

Si toutefois il existoit de telles fiévres il ne seroit pas difficile d'en rendre quelque raison: car les parties exterieures n'étant presque composées que de muscles, on pourroit dire que les sucs acres dont les humeurs qui s'y répandent sont mêlées, en irritent les fibres charnues, de maniere que par leurs diverses contractions elles rétreciront les vaisseaux sanguins qui les arrosent, & obligeront le sang de refluer dans ceux des parties interieures qui sont plus molles & qui par l'abondance de cette humeur fermentative s'échaufferont excessivement pendant tout le tems que ces sucs agiront.

Lorsque dans une fiévre ardente le malade se trouve tres-dégoûté, qu'il a des envies de vomir, des maux de cœur, & de grandes douleurs au haut de l'estomac, l'on nomme cette fiévre *assodes*; elle est tres-perilleuse : car **Assodes.** comme nous avons dit ailleurs, il est bon qu'un malade prenne & retienne les alimens qu'on luy donne; & de plus les douleurs que nous venons de marquer avec les envies de vomir nous font connoître qu'il y a un regorgement de sucs acres & grossiers, qui étant répandus dans les membranes de l'estomac en déchirent le tissu.

Quand dans cette sorte de fiévre la personne est toute trempée de sueurs qui continuent long-tems sans diminution de la fiévre, de maniere que le malade paroît se fondre, on appelle cette fiévre *colliquante* ou *elodes*. La **Elodes.** sueur dans cette rencontre ne profite point, & elle est une marque de la trop grande separation des principes aqueux du sang d'avec sa substance fibreuse consistante, de sorte qu'aprés avoir eu beaucoup de peine à adoucir & à tranquiliser cette humeur, il survient quelquefois une fiévre hectique, ou une fiévre lente.

Si de tems en tems l'on sent des frissons dans une fiévre ardente, & qu'ils ne soient point suivis de sueur, ou de quelque autre évacuation, c'est une fiévre nommée *fricodes*, ou fiévre horrifique. Nous avons déja dit en parlant des prognostics, que ces symptomes étoient tres-mauvais.

Fricodes.

Enfin si l'on tombe souvent en foiblesse, la fiévre sera *syncopale*, & le malade courera grand risque. Nous avons rapporté tous ces differens accidens dans la fiévre ardente, quoi qu'ils puissent se rencontrer dans d'autres fiévres; mais comme ils sont plus ordinaires dans celle-là, on a été bien aise d'en parler en cet endroit, pour s'éloigner de la pensée de plusieurs Auteurs qui attribuent specialement ces sortes de symptômes à la fiévre ardente : ce qui nous donnera lieu d'enseigner la maniere de remedier à ces maux quand ils arrivent. Ce n'est pas que la fiévre ardente, ne puisse être associée avec plusieurs autres symptomes; comme pleuresie, peripneumonie, esquinancie, phrenesie, *cholera morbus*, passion iliaque, &c. mais comme ces désordres sont communs à cette fiévre & aux autres fiévres conti-

Syncopale.

nuës, l'on n'a pas jugé à propos de les expliquer icy, le devant faire dans des chapitres particuliers.

Pour guérir cette maladie, il faut ordonner un regime de vie tres-rafraichissant, tres-humectant, & tres-peu nourrissant : c'est pourquoy les boüillons doivent être fort clairs, & peu succulens. Car lorsque la maladie est tres-aiguë, & qu'elle travaille le malade par des accidens considerables comme dans le cas où nous le supposons, le vivre, selon Hippocrate, doit être tres-mince & tres-leger, principalement vers l'instant de la vigueur où les symptomes sont plus violens, pourvû cependant que les forces puissent soûtenir cette grande abstinence : bien loin de suivre la pratique de quelques Modernes, qui dans l'état de consistence des maladies aiguës, ordonnent un regime moins exact, & des alimens plus nourrissans, pour prévenir, disent-ils, l'accablement du malade, & pour réveiller les esprits qui doivent combattre avec le venin morbifique durant la crise : sans doute si cette raison avoit lieu, l'on devroit donner de la nourriture dans les jours de redoublement; cependant tout le mon-

Guérison.

de avoue qu'il faut encore moins nourrir dans ces tems-là, permettant, lorsque la maladie ne fait encore que de naître, des boüillons un peu plus chargez ; mais les recommandant plus clairs vers l'état, & dans les jours de redoublement : néanmoins il faut par dessus toutes choses avoir égard aux forces du malade; ainsi quand cette maladie est une suite de quelque grande fatigue, si le corps du malade est fort sec, & que son pouls soit abatu, on le nourrira davantage. Il est inutile de repeter qu'on doit tenir le malade fort en repos, tranquille, &c.

On peut faire une ptisanne avec quelques rouelles de citron dans l'eau simple : ou bien l'on prendra un gros de nitre antimonié qu'on jettera sur deux pintes d'eau boüillante, avec deux scrupules de canelle en poudre, & quinze gouttes d'esprit acide de souphre : on en pourra mêler plus ou moins, suivant que la soif sera grande. Quelques-uns conseillent aussi de déterger avec une décoction d'orge où l'on aura versé du sirop rosat.

On doit souvent donner des lavemens avec des décoctions de plantes rafraichissantes, & une once de miel

violat dans la dissolution & on réiterera ces sortes de remedes, suivant qu'on verra que le malade en aura besoin.

Si les envies de vomir, les vomissemens, les douleurs d'estomac, les flux de ventre fatiguent le malade, on peut lui faire prendre quelque émetique, pourveu que ses vomissemens ne soient point violens, ou qu'on ne voye pas une trop grande disposition à un *cholera morbus*. Je ne puis être du sentiment de Morton qui préfere dans les fiévres continuës periodiques, un demi-gros de vitriol à une préparation d'antimoine. J'avouë pourtant qu'il ne faut donner ce dernier remede que dans les commencemens, avant que la fermentation se soit allumée, ou qu'on doit faire préceder la saignée, qui certainement est un des principaux secours dans cette maladie : car elle empêche que les vaisseaux ne se rompent par la violence de la fermentation, elle en diminuë la force, & même elle facilite la sortie des matieres acres:& il ne faut pas s'arrêter à quelques Auteurs qui prétendent que le sang est le frein de la bile;toutesfois cette doctrine ayant été

réveillée dans ces derniers tems par des Modernes d'une grande reputation, il est bon de l'examiner.

„ Ils disent que la saignée rend la „ bile plus ardente, parce que ceux „ qu'on saigne souvent sont plus dis„ posez à la fiévre: car plus on évacue „ de sang plus il rentre de parties sul„ phureuses en sa place, & le sel qui „ devroit arrêter les parties du sou„ phre étant ôté, le sang se remplit „ d'une plus grande quantité de sub„ stances huileuses: car ils supposent „ que plus le sang circule dans nos vaisseaux, plus il devient salé & moins huileux, parce que, selon eux, *le sel s'évapore moins qu'aucun autre principe du sang.*

Ces raisons me paroissent tres-foibles: puisqu'il est certain que les sels du sang étant continuellement dissous par les serositez, peuvent passer & passent en effet avec elles par les filtres des sueurs & des urines, & même plus facilement que les parties oléagineuses qui ne peuvent aussi bien se confondre avec les sereuses: ainsi l'on suppose mal que le sang devient plus salé en vieillissant. J'avouë que la portion saline du sang de même que la sulphureuse peut s'exalter par des cir-

culations réïterées, & que le chyle qui arrive de nouveau sert à envelopper ces principes qui avoient été trop volatilisez : c'est pourquoy il est à croire que les frequentes saignées rendent les hommes plus gras, parce qu'un chyle plus grossier tenant la place d'un sang qui a plusieurs fois circulé ne se volatise pas si aisément ; & la disette des parties volatiles dans le sang diminuë notablement de l'abondance des transpirations, d'où l'on peut inferer que ce chyle grossier contribuë beaucoup à la generation de la graisse, & à la vehemence des fermentations de nos humeurs par la grosseur & par la masse des parties qui le composent.

Mais lorsqu'on saigne dans la fiévre ardente on ne doit pas craindre ces sortes de suites, parce qu'on fait observer au malade une diette fort exacte ; & qu'ainsi il ne passe dans son sang qu'un chyle tres-aqueux qui ne peut que le rafraichir & en dissoudre les sels. Ce chyle n'est point chargé de souphres grossiers, ni de particules massives, qui soient capables d'entretenir & d'augmenter l'activité des levains. De plus l'on doit con-

siderer que la saignée rend la circulation plus libre, qu'elle diminuë la fermentation en diminuant l'impulsion des liqueurs, & que dégageant le ressort des vaisseaux qui ne seront pas alors en danger de se rompre si aisément, les filtrations & les separations des humeurs étrangeres s'accomplissent bien mieux, les canaux étant ainsi débarassez. A la verité l'on doit, si la maladie le permet, vuider les premieres voyes avant la saignée, ou immediatement aprés si l'on connoît par des indices assez surs qu'il y ait une matiere étrangere. On doit encore prendre garde de ne pas faire de copieuses saignées à ceux qui sont fort abatus, qui ont beaucoup travaillé, ou qui sont d'un temperament plein de feu, parce que la moindre perte de sang les fait tomber en foiblesse.

Cependant ces sortes de contr'indications ne doivent pas absolument empêcher la saignée à cause des accidens terribles qui peuvent arriver lorsqu'on la neglige ; & il est étonnant que Paul Æginete & Alexandre Trallian qui ont parlé de la cure de cette maladie, ayent obmis ce remede principal, apparemment sur le faux pré-

jugé que nous avons détruit.

Quand on est dans les jours de relâche, on doit ordonner de doux & de legers purgatifs, sur tout lorsqu'on voit que le ventre a besoin d'être débouché. Par exemple l'on se sert de tamarins, de petit lait, de moelle de casse, de manne, de sirop de pommes, ou de chicorée composé, &c. dont l'on peut faire differentes potions.

Dans les jours de redoublement les précipitans seront employez avec les eaux cordiales, si l'on ne remarque rien de violent; mais si la soif & les autres accidens sont fort pressans, l'on aura recours aux acides dans les ptisannes ou dans quelques eaux distilées, afin de moderer la fermentation & les symptômes.

Lorsque la vigueur de la maladie est passée, qu'on a vuidé suffisamment les premieres voyes, si la fiévre gardoit encore ses redoublemens & ses remissions, l'on pourroit dans les bons jours faire user de quelque opiate preparée avec le quinquina, parce que dans ce tems là l'on n'a rien à craindre de l'action des fermens.

Si l'on voit que les extremitez soient

froides, quoique le malade se sente brûlé au dedans (durant l'augmentation ou durant la vigueur) & qu'il ressente une soif insupportable causée par l'irritation de quelques humeurs acres, il faut mêler les aigres aux cordiaux sulphureux & volatils, afin de temperer par les acides l'acreté des sels qui sont dans le sang, & en même temps de dissoudre les parties du sang qui sont disposées à la coagulation; mais on observera que si le froid des parties exterieures est plus grand que la chaleur des interieures, il est bon de donner des volatils sulphureux plus puissans & en plus grande quantité; & qu'au contraire si l'ardeur brûlante du dedans est plus forte que le froid du dehors, l'on doit moins mettre de souphres volatils, & davantage d'acides. Par exemple dans le premier cas, où le froid l'emporte sur le chaud, *Prenez demi gros de theriaque, un scrupule de poudre de viperes, une demie once d'eau theriacale, en laquelle on aura fait dissoudre quinze grains de camphre, une once de sirop de limons, deux onces d'eau de chardon benit, & trois d'eau de reine des prez*, & faites de tous ces ingrédiens une potion pour prendre

à deux fois : mais lorsque la chaleur des parties internes sera plus forte que le froid exterieur, *l'on prendra quatre onces d'eau de coquelico, un scrupule de poudre de vipere, deux gros d'eau theriacale, & une demie once de Sirop de limons & douze goutes d'esprit de nitre dulcifié, pour en composer selon l'art une potion qui sera prise comme la précedente.*

Lorsque le malade se verra attaqué de cardialgies, de dégoût, de nauzées, l'on doit lui donner & même réiterer les émetiques, pour tirer ce qu'il y a d'étranger dans les premieres voyes ; & dans la suite l'on mêlera les cordiaux aux vomitifs, aprés quoi l'on tâchera de rétablir le levain de l'estomac avec les sels volatils ; mais peu-à-peu, & d'une maniere quasi insensible, ne presentant ces remedes qu'en tres-petite dose, par exemple, un grain à chaque fois dans une cueillerée d'eau distillée ; & l'on les peut mêler avec quelque narcotique : si ces maux continuoient, l'on donneroit le sirop de limons, ou quelques acides avec les cordiaux.

Pendant que le malade est travaillé d'une fiévre colliquante ou fondante, &

que ses sueurs l'abattent bien loin de lui profiter, il faut joindre les acides aux cordiaux qui ne remuent pas beaucoup, & même l'on peut quelquefois ajoûter des narcotiques. Par exemple: *Prenez cinq onces d'eau de chardon benit, une once de sirop de limons, & demie once de sirop de pavot blanc, & en preparez un julep*, pour faire prendre au malade.

L'on peut encore se servir de quelques incrassans, principalement vers la fin; ainsi l'on ordonnera au malade des bouillons aux écrévices, le sirop de tortue, quelques émulsions, &c.

Dans la fiévre ardente où il y a beaucoup de frissons, on prescrira à peu prés les mêmes remedes que dans le *lypirias*, c'est-à-dire qu'il faut aller à la guerison par des remedes qui participent des acides & des souphres volatils: Par exemple le sel ammoniac & le sel fixe de tartre, fondus & dissous séparement en quelques eaux sulphureuses, & pris l'un aprés l'autre, seront d'une grande utilité au malade; l'on peut même réveiller les esprits par la prise de quelques cordiaux plus actifs, & appliquer des vesicatoires qui rechauffent les parties exterieures,

Quand les défaillances & les syncopes sont frequentes, l'on est obligé d'en venir à une nourriture plus pleine, pourvû qu'il n'y ait point d'amas dans les premieres voyes; & dans la suite on aura recours aux cordiaux acides, si le pouls est trop élevé; & on leur substituera des alkalis volatils, s'il est trop languissant. Pour cet effet: *Prenez quatre onces d'eau de chardon benit, dix grains de sel volatil de vipere, dix grains de camphre dissout dans demi-once d'eau de canelle, une demi-once de sirop d'œillets, & autant de sirop de coquelico*; & faites-en un breuvage à consumer en deux fois, laissant une demie journée entre l'une & l'autre. Si la langue est noire & brûlée, il faut *prendre une once de beurre frais bien lavé, & y mêler un gros de salpestre subtilement pulverise*, pour en faire une espece de pomade, dont l'on donnera gros comme un poids au malade, pour le tenir dans sa bouche.

Il paroît assez par la maniere dont nous avons traité les autres maladies, que lorsque la fermentation du sang est sur la fin, il faut prendre le parti des purgatifs, de crainte que la maladie ne se change en quelque fiévre intermit-

tante, ou en une maladie chronique: car quoique quelques Auteurs estiment extrémement ces évenemens, je ne les considere pour l'ordinaire que comme des suites de la mauvaise pratique du Medecin, ou de la mauvaise conduite du malade qui n'aura pas permis l'évacuation des restes de son mal.

Lors donc qu'on verra que les urines se déchargent, & que la fiévre diminue, ou qu'il n'y en a plus absolument, on purgera le malade avec une chopine de petit lait, demi gros de sel vegetal, une once de manne, demi once de moëlle de casse, & trois gros d'électuaire de psyllio; composant de toutes ces drogues une medecine à partager en deux prises qui doivent être données deux heures l'une aprés l'autre; ensuite de quoi l'on conduira peu-à-peu le convalescent à sa maniere de vivre ordinaire.

CHAPITRE V.

De la Quotidienne continuë.

LA veritable quotidienne continuë est tres-rare; car celles qui redoublent tous les jours sont le plus souvent des fiévres qui ne reviennent point

aux mêmes heures, & dont les redoublemens qui répondent aux jours impairs sont plus violens ; de sorte que ce sont à proprement parler, des doubles tierces continuës ; & quand elles redoublent à la même heure, elles peuvent être une composition de plusieurs fiévres intermittentes, qui à cause de leur longueur, paroissent n'en faire qu'une seule continuë, & on les nomme subintrantes ; car il y a des fiévres intermittétes avec frissons, & il y en a sans frissons; quelques-unes sont accompagnées de sueurs sur la fin des accès, & d'autres ne le sont pas : cependant quand une fiévre redouble tous les jours à la même heure, sans commencer par le frisson, & sans finir par la sueur, qu'elle n'est jamais exempte de douleur & d'un petit froid dans les reins & au bas du dos, que les membres sont abatus, douloureux & comme meurtris, l'on doit dire que c'est une fiévre quotidienne continuë, principalement si le malade tombe en foiblesse au commencement du redoublement qui a coûtume d'arriver la nuit ou vers le soir. Cette fiévre est plus ordinaire aux femmes, aux vieillards & aux enfans qu'aux hommes

Caracteres.

Causes externes.

adultes ; elle vient dans les pays & dans les ſaiſons humides : en un mot, elle eſt produite par toutes les cauſes qui peuvent rendre les humiditez plus abondantes & moins pures; d'où vient que les Anciens la regardoient comme l'effet d'une pituite corrompue.

Prognoſtic. Son prognoſtic ſe doit regler ſur celui que nous avons donné en parlant des fiévres ſynoques, & de la quotidienne intermittente, parce qu'elle ſemble un compoſé des deux : lorſqu'elle eſt accompagnée de ſyncope & de défaillance, on la peut ſoupçonner de malignité, elle dure quelquefois plus de deux mois ; ce qui fait un relâchement dans les fibres de l'eſtomac, & une dépravation dans ſon levain ; de ſorte que la cachexie, l'hétiſie, & l'hydropiſie ſont ſouvent les triſtes ſuites de cette maladie ; lorſque le malade en revient.

Guériſon. L'on doit traiter cette fiévre à peu prés comme la quotidienne intermittente ; cependant il faut uſer d'un régime de vivre encore moins nourriſſant, mais l'on peut rafraichir davantage. Il eſt rare qu'on trouve des occaſions d'ordonner des ſaignées dans cette maladie, l'uſage des lavemens

y doit être fréquent, il seroit à propos d'administrer l'émétique dès la naissance de la maladie, ou de le faire toûjours avant les redoublemens. Pour les purgatifs, ils ne doivent être donnez que vers la fin du redoublement; observant toutefois qu'il y ait assez de temps pour qu'ils puissent faire leur operation avant qu'un autre redoublement recommence. Les raisons de toutes ces differentes précautions, ont été suffisamment expliquées en d'autres rencontres: Lorsqu'on se sert des précipitans, on les doit toûjours mêler à quelques stomachiques, afin de rétablir un peu le *tonus* de l'estomach qui est fort affoibly dans cette maladie. Par exemple, l'on se servira d'extrait de chardon benit, d'absinte ou de geniévre, même de stomachiques un peu plus volatils qui peuvent être tres-avantageux, aprés qu'on a suffisamment vuidé les humeurs vicieuses; tels sont les esprits qu'on tire par fermentation du geniévre; la teinture de canelle, ou de succin, l'élixir de propriété; l'on peut même employer quelques sels lixivieux, comme sont ceux d'absinte, de tamaris, de genest &c. ou les les-

ſives des cendres de ces differens bois.

Lorſqu'on a nettoyé les premieres voyes, ce qui doit être fait dans les trois ou quatre premiers jours, & qu'on a fortifié l'eſtomac pendant quelque tems, ſi la fiévre diminue, ou que les forces manquent, l'on nourrira davantage les malades en leur faiſant prendre des alimens plus ſucculens, ou en plus grande quantité : l'on mêlera à tous les purgatifs qui pourront convenir dans cette maladie, des atténuans & des aperitifs ; & lorſqu'il y a des vents & d'autres marques d'une matiere viſqueuſe, l'on peut mêler l'eſprit de genievre avec quelques goutes d'eſprit de nitre dulcifié au moyen de l'eau de menthe, ou de quelque autre liqueur apropriée.

Quant à la boiſſon l'on fera boüillir un gros de canelle en poudre ſur trois chopines d'eau, avec un peu de fleurs de romarin pour en faire une ptiſanne : dans la ſuite, aprés la diminution de la fiévre, l'on en préparera une avec les racines d'eſquine, le ſaſſaphras, & même un peu d'écorce de gayac : enſuite l'on recommence les purgations, & l'on or-

donne un regime assez atténuant: lorsqu'on voit de la malignité, il faut mêler parmi tous ces stomachiques, quelques sels volatils, les poudres de vipere, la teinture d'antimoine, &c. Enfin si les intervalles de tems qui se passent entre les redoublemens deviennent longs, on prendra hors du redoublement quelques verrées de vin de quinquina, ou du quinquina en opiate. Par exemple, un gros de quinquina en bol pour deux fois dans chaque rémission.

CHAPITRE VI.

De la Quarte continuë.

LA Quarte continuë qui redouble au quatriéme, au septiéme ou au dixiéme, & au treiziéme jour, &c. vient rarement: quand elle paroît, elle est accompagnée d'une chaleur, qui quoiqu'assez cachée, ne laisse pas d'être acre & piquante aux premiers instans que les redoublemens se font, le pouls est petit, il devient plus plein, plus grand & plus vîte dans la suite; l'on crache souvent, mais cette fiévre *Caractere.*

n'a proprement pour marque ſpécifique que la meſure du tems qui s'écoule entre ſes redoublemens ; elle a cependant coutume de laiſſer, aprés les redoublemens, des douleurs univerſelles par tout le corps : je regarde cette fiévre comme un mêlange de la quarte intermittente, avec une fiévre ſynoque ; ainſi l'on peut dire que toutes les cauſes qui peuvent exciter une fiévre ſynoque ſont capables de produire celle-ci, ſi elles ſe trouvent dans un temperament ſcorbutique, hypocondriaque, ou d'une conſtitution favorable à la fiévre quarte : car comme le ſang eſt plus groſſier, il ne peut pas fermenter d'une maniere ſi vive & ſi active ; toutes fois comme il fait des dépots de matieres en differens endroits, elles ne laiſſent pas de s'y ſubtiliſer, & de pouvoir exciter un tumulte plus conſiderable le quatriéme jour : cette fiévre eſt tres-rare à cauſe que la maſſe du ſang étant remplie d'acides fixes & groſſiers, n'eſt pas en état de fermenter continuellement ; car il ſemble que comme elle eſt dépoüillée de ſes parties ſulphureuſes & balſamiques, elle ne peut produire de fermentation qu'a-

Cauſes externes

Explication.

vec le chyle qui s'y mêle de nouveau.

Elle doit être difficile à guérir, & fort longue, à raison de l'acidité & de la viscosité de la matiere qui la cause; quand elle attaque vers l'automne, elle dure souvent plus de quarante jours, & elle est quelquefois suivie de la fiévre hectique; & lorsqu'on la voit arriver, elle a presque toûjours été précédée, ou bien elle est accompagnée du scorbut. *Prognostics.*

Nous devons traiter cette fiévre d'une maniere qui doit extrêmement varier, selon les differens accidens, & suivant la nature des maladies ausquelles elle est jointe; cependant l'on peut dire en general, qu'il faut faire observer une diete exacte & rafraichissante au malade, en le mettant à la ptisanne & aux boüillons, par les mêmes raisons que dans les autres fiévres continuës, & l'on doit suivre les mêmes indications dans cette maladie pour se déterminer au choix des vomitifs & des purgatifs: l'on y saignera pourtant beaucoup moins que dans la fiévre synoque, le causus & les autres fiévres aiguës; & l'on se servira particulierement des aperitifs tirez du mars, lesquels on mêlera aux anti-scorbutiques & aux *Guérison.*

anti-hypocondriaques ; ainſi outre les précipitans l'on fera prendre au malade le crocus de mars, le mars diaphoretique, la teinture d'antimoine, les eaux de bugloſe, de bourrache, de cochlearia, de berle, de creſſon & de quelques autres plantes ſemblables: il n'eſt pas beſoin de preſcrire de tous ces divers remedes d'autres formules que celles que nous en avons propoſées ailleurs; & il ſeroit encore plus inutile d'expliquer la maniere dont ils agiſſent, vû que par les choſes que j'en ay dites cy-deſſus il eſt facile de la comprendre ſur les indications pour leſquelles je les ordonne.

Outre les fiévres ſynoques & les fiévres continuës & periodiques, il y a encore d'autres fiévres continuës avec redoublemens irreguliers ; ſçavoir les fiévres déſordonnées qui ne gardent aucune regle, les fiévres épiales & les hemitrites, les fiévres lentes & les ſymptomatiques.

Les fiévres continuës dont les redoublemens déréglez viennent ſans être précédez de froid, ou dont les petits friſſons ſont ſujets à ſe redoubler trois ou quatre fois dans un jour, peuvent avoir des ſymptomes conſiderables.

Elles

Elles viennent ſouvent des fautes qui ont été commiſes dans la cure des fiévres intermittentes, ou continuës periodiques, ou des abſcès qui ſe forment dans quelque partie.

Il faut toûjours regarder ces fiévres comme difficiles à guérir & à connoître : cependant l'on peut faire un prognoſtic plus ou moins favorable, ſelon la qualité des accidens dont on les voit accompagnées.

L'on doit ordonner les alimens & les médicamens, ſuivant les méthodes que nous avons décrites dans les fiévres continuës qui leur auront donné origine, ou avec leſquelles elles auront plus de rapport; cependant il eſt bon de ſe ſervir ſpécialement des vulneraires, & des aperitifs, & d'empêcher autant qu'il eſt poſſible, les dépoſts dont les parties internes ſont menacées dans ces ſortes de continuës.

CHAPITRE VII.

Des Fiévres irrégulieres, ou compoſées.

LA fiévre épiale qui conſiſte dans un ſentiment de froid & de cha-

leur que le malade éprouve au même tems en chaque partie de son corps, se fait, comme dit *Platerus*, ou par la composition des fiévres intermittentes, quand dans le même jour le frisson du dernier accès d'une fiévre commence avant que le chaud du premier de l'autre intermittente soit fini; ou bien lorsqu'une intermittente dont les frissons sont longs, est jointe avec une continuë : dans les fiévres subintrantes, cet accident ne change point l'espece de la maladie; & dans les fiévres composées de continuës & d'intermittentes, l'on verra comment l'on doit remedier à ce simptome, par ce que nous allons dire de la fiévre hemitrite : l'on remarquera en passant que l'épiale n'est point du genre des fiévres continuës simples, & qu'ainsi elle est mal rangée dans la plûpart des Auteurs au nombre des quotidiennes continuës.

Epiale.

Hemitrite. Caracteres.

La fiévre hemitrite, demi-tierce, ou horrifique, est composée suivant les Auteurs d'une tierce intermittente & d'une quotidienne continuë: elle commence, ou plûtôt se redouble dans les jours impairs, avec frisson, & même il semble qu'elle a dans ces jours-là

deux redoublemens, l'un par un frisson, l'autre par un froid des extrémitez, étant tous deux suivis d'une chaleur assez douce ; au contraire chaque jour pair, c'est-à-dire les jours qui suivent les impairs, les malades n'ont qu'un redoublement, qui commence par un froid des parties exterieures, le pouls est fréquent, excepté quand la maladie se r'augmente ; mais il est toûjours inégal. Les urines sont crues & quelquefois troubles, quelquesfois le malade ressent dans le même redoublement des mouvemens de frisson tres-inégaux qui reviennent de tems en tems aprés quelques intervalles d'autres fois le malade est affligé de dégousts & de nauzées, puis d'un vomissement ou d'un flux de ventre : sur la fin du redoublement il sent une vapeur humide qui se répand sur la peau, & qui devient ensuite une veritable sueur, lorsque le froid des extrémitez qui survient rassemble les gouttes éparses : ainsi elle ne laisse point de parfait relâche, & on la peut mettre entre les continues déréglées, quoiqu'on puisse dire que les jours impairs où il y a deux redoublemens sont plus mauvais, non seu-

lement à cause du grand trouble qui arrive dans l'œconomie animale par la contrarieté de ces deux mouvemens extraordinaires ; mais aussi parce que la chaleur qui suit le premier, est fort acre ; les redoublemens de cette fiévre sont ordinairement de vingt-quatre heures ; si ce n'est ceux qui prennent dans les jours impairs ; cependant il est certain que quoique le second commence, le premier ne finit pas : elle est accompagnée de veilles, de forces abatues, de secheresse de langue, souvent de délire, & d'un sommeil soporeux ou profond.

Causes externes. Elle suit assez fréquemment les fiévres tierces intermittentes, principalement quand elles se trouvent dans un corps lent ou lâche & pituiteux ; elle procede aussi quelquefois des fiévres catharales dans les jeunes gens, maigres, secs & disposez par leur constitution naturelle à la phtisie. Lors qu'elle vient d'elle-même sans avoir été précedée par aucune maladie, on peut acuser le déréglement des saisons, & la maniere de vivre, ou l'usage des alimens cruds & indigestes, ou le mélange des fruits avec des choses chaudes & spiritueuses ; de sorte que

par toutes ces causes il peut se former dans la masse du sang, un temperament tout-à-fait opposé à celui des liqueurs qui ont été filtrées en quelques réservoirs : Par exemple, par un long usage de vivres chauds & aromatiques, il s'engendre une bile fort acre : Lorsqu'on se gouverne tout autrement, il s'engendre un sang & un chyle grossier ; ce qui se prouve, parce que dans ceux qui meurent de cette fievre, l'on trouve un sang épais & quasi laiteux : Supposons maintenant que cette bile acre vienne à sortir de ses réservoirs, par quelque cause que ce puisse être, ses particules acrimonieuses picoteront le ventricule & les intestins ; d'où s'exciteront des frissonnemens par tout le corps, qui seront finis par une chaleur douce ou beaucoup moins considerable que dans la fiévre tierce ordinaire, parce que le sang est bien plus grossier dans celle-là : Mais comme durant la fermentation lente du sang, il se filtre de nouvelle bile, elle peut de nouveau ressortir de ses réservoirs, & recommencer les frissons. Explication.

Cette fiévre est fort rare, à moins qu'on ne la prenne pour quelque

continuë maligne, de laquelle la description seroit peu differente de celle que nous avons faite de la maladie maligne dont il est question; cependant elles ne sont point réglées comme celle-cy dans leurs frissonnemens, & les forces y sont plus abatuës : Mais quoique cette maladie se voye peu dans ce pays-cy, néanmoins, suivant Galien, elle est fort commune à Rome : elle est toûjours accompagnée d'accidens considerables, & n'est jamais sans péril. Elle dure long-tems, & souvent sept mois, si l'on en croit Avicenne; & pour lors, comme dans une circulation précipitée & persévérante d'une humeur grossiere il ne manque point de se faire des embaras, il n'est pas étonnant qu'elle laisse après elle des obstructions dans les parties qui produisent des maladies longues, des fiévres lentes & des phtisies, particulierement quand cette fiévre vient dans l'Automne; elle est aussi quelquefois suivie de maladies soporeuses.

Progno-stic.

Guéri-son.

Pour la guérir, il faut ordonner une diete qui ne soit ni rafraichissante, ni échauffante, qui ne donne pas beaucoup de nourriture au malade, & qui cependant soûtienne ses for-

ces; En un mot, l'on doit, comme dit Celse, fournir des alimens qui ne ſoient pas propres par eux-mêmes à exciter la fiévre, mais qui rendent cependant le malade capable de ſoûtenir ſes longs redoublemens; il faudra défendre toute nourriture ſolide excepté dans les jours où il n'y a point deux redoublemens; & lorſque la rémiſſion eſt longue & apparente, l'on peut mettre dans les ptiſannes & dans les bouillons, quelques plantes inciſives & atténuantes, comme le perſil, le ſelleri, l'hyſope, &c. Au reſte, le malade boira fort ſobrement du vin, à cauſe de la partie tartareuſe de cette liqueur: enfin l'on pourra preſcrire à peu prés le même régime dans cette fiévre, que dans la tierce bâtarde.

Il faut donner avant l'accés ou plûtôt avant le premier redoublement du jour impair, un vomitif; cette méthode a été pratiquée avec ſuccés par Avicenne, & la raiſon y paroît trés-conforme; puiſque les nauzées, les vomiſſemens, les bouleverſemens d'eſtomac, & les autres ſignes qui marquent que les premieres voyes ſont fort chargées l'accompagnent preſque toûjours: quant aux purgatifs on

les tiendra prêts pour quatre ou cinq heures avant la fin du redoublement, de crainte que ces remédes ne commencent leur operation avec la fiévre suivante. Pour en composer un des plus efficaces, prenez : *deux scrupules d'agaric en trochisques, un gros de sené, demi gros de turbit gommeux concassé, & demi gros de semence de carthame ; faites infuser le tout en suffisante quantité d'eau commune, passez-le, & dissolvez-y trois gros d'électuaire de citro solutif avec une once de sirop de roses pâles.*

Cependant l'on doit bien se donner de garde de purger aussi fortement lorsqu'on voit une disposition à la fiévre hétique ou à la phtisie ; mais on prendra plûtôt le parti des émétiques, lorsqu'on y trouvera des indications, quoique cela paroisse contre la doctrine d'Hippocrate dans ses Aphorismes ; mais ce même Autheur nous est favorable ailleurs, puisque dans le Livre second des maladies il fait vomir les phtisiques, & leur ordonne l'ellebore.

Les meilleurs cordiaux qu'on employera seront les extraits de geniévre & d'absinthe ; quelquefois, lors-

que la fermentation est trop grande on est obligé d'avoir recours à la saignée pour empêcher les embaras qui se peuvent faire dans les parties; mais il faut pour cela que la saignée soit faite dans les commencemens de la maladie, comme remarque fort bien Celse, observant aussi de ne la pas pratiquer dans les fiévres hémitrites qui suivent d'autres maladies: car l'épuisement des forces y est à craindre; ainsi il est pour lors plus à propos de donner une plus grande quantité de boisson aperitive ou rafraichissante, de réiterer les lavemens, & d'éviter les cordiaux trop acres. En un mot, le Médecin doit prendre differentes indications suivant les differens symptome qui se présenteront à luy. Si les douleurs d'estomac, ou ses subversions sont grandes, il sera bon de faire des onctions sur cette partie avec l'huile de nard, de mastic, de coings, de muscade; ou bien avec quelqu'autre embrocation fortifiante & échauffante. L'on peut se servir de fébrifuges absorbans, lorsqu'on voit de la rémission, ou un relâchement considerable, c'est-à-dire, dans les jours pairs; mais ils ne doivent pas être tout à fait si fermenta-

tifs que le quinquina ; par exemple l'on mêlera un ſcrupule de fleurs de camomille pulveriſées , avec du diaforétique minéral & du ſel d'abſinthe de chacun demi ſcrupule , pour faire un bol au moyen d'un peu de ſirop d'œillets.

J'ajoûte que la fiévre hémitrite qui ſurvient à quelqu'autre maladie, doit être à peu prés traitée comme cette même maladie qui ſemble luy avoir donné naiſſance, & qu'à l'égard de celle qui s'excite ſans avoir été précédée, il faut ſe comporter comme dans une tierce bâtarde; avec cette difference, que ſi les accidens approchent davantage de la tierce, le tout doit être beaucoup plus rafraichiſſant & plus exact; & que ſi elle a des ſymptomes plus conformes à ceux de la quotidienne ; par exemple, ſi le malade eſt aſſoupi, ſans ſoif, &c. l'on donnera davantage de cordiaux, & d'échauffans.

CHAPITRE VIII.

Des Fiévres symptomatiques.

NOUS appellons fiévres symptomatiques celles qui accompagnent quelques maladies, quand elles ont un tel rapport ensemble, que l'une cesse lorsqu'on guerit l'autre ; dans ce sens-là l'on peut dire que les inflammations des parties internes sont accompaqnées de fiévres symptomatiques, quoique peut-être la fiévre ait causé l'inflammation, & le dépôt qui s'est fait sur le viscere.

Ces sortes de fiévres qui accompagnent ou qui sont accompagnées des inflammations des parties internes, sont toûjours du genre des fiévres continuës, parce que cette chaleur contre nature altere incessamment le sang qui passe par l'organe qu'elle affecte, & dont les fibres agitées mettent dans une émotion perpétuelle celles de toutes les autres parties avec lesquelles il a liaison: les symptomatiques se distinguent seulement des autres, par les signes propres & particuliers à l'in-

flammation de la partie principalement offensée : mais avant que ces sortes de signes se déclarent, il est bon de sçavoir que quoique les fiévres continuës symptomatiques ressemblent fort à celles qui ne le sont pas, toutefois il est aisé d'en faire le discernement en ce que les symptomatiques ne gardent point d'ordre dans leurs redoublemens ; les urines ne sont point si rouges, ni si troubles dans les commencemens de cette fiévre que dans ceux des autres : en un mot il est entierement inutile de compter ici les jours qui sont destinez aux crises, car le malade ne s'y trouve d'ordinaire ny plus mal, ny mieux : mais tous ces signes qui sont fort équivoques, sont bien-tôt confirmez, ou mis hors de doute par les douleurs de quelque partie interne, par l'empêchement de son action, ou de celles des parties voisines, par les excrémens que le malade rend, comme par les crachats dans les inflammations de poitrine, ou par les vomissemens ; par les flux de ventre, ou par la tension douloureuse de l'abdomen dans l'inflammation de quelqu'un des organes qui y sont contenus : Enfin le

Caracteres.

Medecin doit examiner s'il ne ſurvient point des accidens particuliers aux inflammations des parties internes, comme nous l'expliquerons dans la ſuite en détail.

Tout le monde peut voir, parce que nous avons dit pluſieurs fois ailleurs, que ces eſpéces de fiévres peuvent provenir de la violence de la fermentation des liqueurs, & de l'affoibliſſement du reſſort des vaiſſeaux qui les contiennent: car pour lors il ſe peut faire des dépôts & des ruptures dans les parties dont le tiſſu eſt délicat.

Cauſes exterieures.

On auroit encore lieu de les attribuer à l'acreté des liqueurs qui fermèntent, qui corrodent & qui déchirent le tiſſu des parties par où elles paſſent.

Explication.

Mais il eſt beaucoup plus ordinaire que cela vienne de ce que le ſang eſt trop groſſier pour ſuivre l'impétuoſité de la fermentation, & de l'impulſion qui luy eſt donnée pour circuler dans les tuyaux capillaires des parties, ſur tout lorſqu'il acquiert de la groſſiereté aprés qu'il a commencé d'entrer en fermentation, comme il arrive lorſqu'il paſſe quelque matiere groſſiere des premieres voyes dans la maſſe du ſang; car cette matiere n'ayant pas la

liberté de traverser les vaisseaux capillaires, s'y arrête, & y cause une inflammation qui n'augmente pas seulement la maladie, mais qui a aussi des redoublemens particuliers, en mettant un desordre dans les esprits par l'irritation des nerfs & des membranes.

Prognostic. L'on doit fort craindre de telles maladies ne se terminent par suppuration; auquel cas l'inflammation seroit suivie d'une collection de plus & d'un ulcere qui conduiroient le malade dans une fiévre lente, & dans un amaigrissement universel. L'on pouroit ici répeter la plûpart des signes que nous avons rapportez en parlant des marques des fermentations dans les maladies aiguës, lorsque nous considerions plus précisément les forces du malade, la grandeur des symptomes spécialement de la douleur, & sur tout les excrétions: par exemple, les crachats dans les inflammations de poitrine, les vomissemens & les excrémens du ventre dans celles des parties de l'abdomen, & particuliérement du foye; les urines dans les inflammations de la vessie & des parties voisines. En vain donc nous expose-

rions en ce lieu les signes communs & généraux à toutes ces maladies, puisque nous les avons expliquez ailleurs, ou que nous les examinerons dans le détail, cy-aprés.

Toutes les inflammations des parties internes demandent à peu prés les mêmes remédes; par exemple, d'observer une diéte fort sévére comme dans toutes les maladies aiguës, de recourir d'abord aux vomitifs, lorsque les premiers conduits sont embarrassez de matieres fermentatives, avec cette difference, que si l'on craint seulement l'inflammation, & qu'elle ne soit pas formée, l'émétique ou le purgatif doit être donné sur l'heure même; car c'est *l'orgasme*, dont parle Hippocrate, où l'on fait trés-mal de differer: au contraire si l'inflammation s'est déja emparée du ventricule ou des intestins, l'on ne doit employer ny purgatif, ni vomitif; mais si elle est éloignée, on pourra user de ces remédes aprés avoir fait une grande saignée, afin que les vaisseaux soient assez desemplis, que les liqueurs circulent plus aisément, que les fibres des intestins soient moins tenduës, & qu'enfin l'irritation du purgatif n'augmente point la chaleur Guerison.

étrangere de la partie. J'ajoûte, qu'on feroit encore trés-bien d'attendre la fin du redoublement, afin que les fibres des parties enflammées soient moins tenduës par le boüillonnement des liqueurs.

Il est bon, lorsque le tems le permet, de donner avant tous les autres remédes des lavemens au malade pour nettoyer le bas ventre, parce que les premieres voyes étant dégagées elles pourront mieux recevoir les parties fermentatives qui se séparent du sang. De plus ces sortes d'évacuans diminuent un peu la fermentation des sucs.

Aprés avoir empêché par les purgatifs, que la matiere qui résidoit dans les premieres voyes ne fit, ou n'augmentât l'inflammation en passant dans le sang, & lorsqu'en diminuant considerablement de la quantité de cette humeur on a donné lieu aux vaisseaux à demi vuides de recevoir plus aisément les sucs qui fermentent dans la partie enflammée, les principales indications doivent être d'atténuer ce sang, & de le rendre plus fluide, afin que celui qui est arrêté reprenant sa liquidité & son cours ordinaire, sor-

te de la partie où il séjournoit. On peut esperer cet effet de toutes les matieres absorbantes, & des volatiles : c'est pourquoi tous les coquillages, les yeux d'écrevice, les perles, la dent de sanglier : la machoire de brochet, seront très-recommandées, aussi bien que les sels volatils ammoniac, de corne de cerf, &c. & même les médicamens qui abondent en de tels principes, comme la fiente de cheval ou de mulet dans le vin, le sang de bouc préparé à la maniere de Vanhelmont. Les eaux sudorifiques, &c. doivent être d'un grand secours.

Il ne reste plus qu'une indication à remplir, qni est d'appaiser la douleur de la partie, de fortifier son ressort, & de faciliter la transpiration de l'humeur par quelques remédes exterieurs: ce qu'on obtiendra en faisant sur l'endroit affligé des fomentations avec les herbes chaudes & aromatiques, & se servant pour le même effet d'huiles chargées de parties volatiles & pénétrantes, comme ont les huiles d'anet & d'iris avec la poudre d'iris & le safran. Je me suis bien trouvé d'avoir fait appliquer des blancs d'œufs batus & étendus sur des étou-

pes à froid, aprés les avoir parsemez de poudre de gingembre & de poivre principalement dans la pleurésie. *Faventinus* recommande l'onguent d'*altaa* avec l'huile d'amandes douces les mêlant à la poudre de cumin, & mettant une feüille de chou par dessus. L'huile de cire ne s'est pas moins acquis de réputation en cette rencontre: mais le liniment suivant réüssit encore mieux que tout cela.

Prenez de l'huile de vers, de l'huile de crapaud, & de l'huile de scorpion, de chacune demi-once : faites-les bouillir avec une once de suc de pavot jusqu'à la consomption dudit suc : retirez du feu la composition, & y ajoûtez un gros d'esprit volatil de sel ammoniac pour en oindre la partie que vous recouvrirez d'une vessie de porc. Ce remede est puissant, il dissipe la matiere, lorsqu'on s'en sert de bonne heure; & si le pus commence déja à se former il en procure la sortie au dehors en évinçant & rarefiant les tégumens. Cet onguent est incomparablement meilleur que le baume anodin de l'Abé *Rousseau*, qui bien qu'il convienne assez par les parties volatiles que quelques plantes communiquent à l'huile

ne laisse pas d'être de peu d'effet par le trop grand nombre de drogues qui y entrent : ce qui prouve que l'Auteur n'entendoit gueres la nature des médicamens, puisque ce baume si excellent devoit recevoir comme les autres, sa vertu par l'exaltation de ses principes ; & par conséquent de la fermentation qu'il étouffoit presque. Il est tems de parler de la maniere dont on se doit conduire méthodiquement dans l'application de tous ces differens remédes.

Les lavemens doivent être faits avec des plantes émollientes & rafraichissantes; si l'on soupçonne des vents, on les préparera avec les carminatifs ; mais cela dépend en partie de la grandeur de la fiévre. Par exemple, si la fiévre est fort allumée; on se contentera d'une décoction de laituë avec un peu de miel violat; si elle est foible, on donnera un lavement avec la décoction de menthe, ou d'origan, ou de geniévre, dans laquelle on mettra le diaphœnic.

Pour la ptisanne, on la peut faire avec le nitre & un bâton de reglisse, mettant un gros de nitre sur une pinte d'eau; & le malade boira beaucoup de cette ptisanne. Si la fiévre est forte, on

pourra aprés que les premieres voyes seront vuidées composer cette boisson d'un gros d'yeux d'écrevices préparez, qu'on fera boüillir avec un gros de nitre dans deux pintes d'eau qu'on réduira à trois chopines, en y ajoûtant, lors qu'on retirera le tout d'auprés du feu, un bâton de reglisse, & agitant la ptisanne avant que de la donner à boire au malade.

Si néanmoins le malade a beaucoup de peine à cracher, & que l'inflammation soit dans la poitrine, on pourra faire boüillir les fleurs de coquelico dans l'eau commune, & ajoûter un gros de canelle battuë sur trois chopines de cette ptisanne boüillante, & même une petite pincée d'anis battu; mais l'on n'y doit mêler la canelle & l'anis, que lorsque les premieres voyes sont vuidées.

Les évacuations, & les saignées doivent être faites, s'il se peut, avant les quatre premiers jours. Cependant si les accidens redemandoient l'un ou l'autre remede, il faudroit y retourner même dans l'état de la maladie; mais pour cela, il est besoin de toute la prudence d'un Medecin éclairé.

On observera de plus qu'en prescri-

vant un émétique dans l'état de la maladie, on le doit toûjours joindre à un sudorifique & à un purgatif, afin de ne pas détourner les évacuations que la Nature pourroit faire dans ce tems-là par d'autres voyes; mais il ne le faut ordonner que lorsqu'on a des indications bien pressantes.

Plusieurs personnes qui ne sont pas attentives à ce qui se remarque tous les jours chez les malades, aux jugemens des plus célébres Medecins, & aux raisons que nous avons données en rapportant quelques- unes de nos indications, s'étonneront, sans doute, de ce que nous conseillons des purgatifs dans des inflammations internes, parce qu'Hippocrate les défend dans quelques-uns de ses Livres, & que des Modernes prévenus de faux principes soûtiennent, que de tels remédes sont de vrais poisons dans ces sortes de maladies.

Mais si l'on fait réflexion qu'Hippocrate luy-même ordonne des purgatifs violens & émétiques dans les pleurésies où il y a quelques embaras dans les hypocondres; que presque tous les Medecins purgent d'abord les esquinancies, que *Rulandus*, Quer-

cetan, *Angelus Sala*, Monsieur Postel, & une infinité d'autres nous citent des observations sans nombre, où les émetiques ont fait des guérisons qui approchoient du miracle dans les inflammations internes; que dans toutes les fluxions de poitrine malignes qui ont regné ces années dernieres, l'on a vû ce remede avoir des succés surprenans, l'on sera bientôt détrompé de cette fausse opinion où l'on étoit qu'il ne falloit donner ni émetiques, ni purgatifs dans les inflammations internes; & l'*ypecacuana* qui réüssit si souvent dans les dysenteries, n'est il pas un émetique & un purgatif assez violent? Nous voyons même que le tartre stibié dans une potion cordiale, fait à peu prés à l'égard des dysenteries les mêmes effets que l'*ypecacuana*.

Je ne voudrois pas néanmoins assurer que toutes les inflammations internes demandassent des émetiques, ou des pargatifs. Dans le *cholera morbus*, où il se fait une fonte & une décharge universelle de toutes les parties acres du sang dans les premieres voyes, où les vomissemens sont continuels, où les matieres ne sont point adhérantes, où l'estomac & les boyaux sont presque

tout écorchez par les pointes des sucs corrosifs dont ils sont pénétrez, & par les efforts des convulsions qui font des distractions violentes aux fibres des organes qu'elles attaquent, il ne s'agit sans doute que de calmer, de fortifier, & d'adoucir. Quand au contraire il ne reste point de levain étranger dans les premieres voyes; & que tout ce qu'elles en contenoient est passé dans la masse du sang; il seroit fort inutile de donner un médicament qui travailleroit le malade, qui augmenteroit la fermentation des humeurs, & la tension du bas ventre s'il y en avoit, & qui exciteroit une inflammation s'il n'y en avoit point.

Mais lorsqu'il y a des matieres étérogénes dans les premieres voyes, l'on ne doit pas craindre que les efforts du malade pour s'en décharger par le vomissement ou par les selles fassent rompre quelques fibres, principalement si l'on a dégagé les vaisseaux par la saignée, ou si la fermentation du sang n'est pas encore fort grande, en un mot, si l'inflammation & le dépôt ne sont pas encore faits: au contraire les convulsions du diaphragme secouant rudement les poumons en chasseront

le ſang groſſier qui commençoit à y ſéjourner: les agitations des muſcles de l'abdomen preſſeront la veſſie, & en pourront faire ſortir l'urine, ſi elle eſt retenuë par l'inflammation ou par le reſſerrement du ſphincter: & l'on a vû des perſonnes à qui l'on étoit prêt de faire l'operation du bubonocelle, qu'un émétique donné à propos a délivrez de l'étranglement de l'inteſtin.

Quand on veut donner des ſudorifiques, l'on doit commencer par les précipitans, pour continuer par les remédes un peu temperez, comme ſont les fleurs de ſel ammoniac, la pomme de Quercetan; & enfin paſſer aux ſels volatils diſſous dans des eaux ſudorifiques auſquelles on ajoûtera quelques gouttes de *laudanum* afin d'appaiſer la douleur.

Lorſque la fermentation & les accidens commencent à diminuer, & que la maladie tend à ſa fin, il faut retourner à la purgation qu'on donnera pour lors ſans aucun émétique, & même fort douce, pour venir enſuite à d'autres un peu plus fortes; & remettre inſenſiblement le malade dans le train ordinaire en ce qui regardera ſon boire, ſon manger, & ſes exercices.

Lorſque

Lorsque la fiévre sympromatique vient sans aucun embarras dans les premieres voyes, & que l'inflammation des parties internes a été produite par l'acreté du sang, ou par la grandeur de la fermentation ; ce que l'on connoîtra par les causes, & même par les symptomes qui sont plus vifs & plus aigus, l'on doit s'abstenir de toutes sortes de purgatifs, & même des remedes trop volatils. Les grands remedes sont les précipitans, les saignées, les eaux de plantes rafraichissantes que l'on pourra fortifier par le nitre. Il ne faut pas néanmoins se servir d'acides, parce que ces sortes de remedes coagulent ordinairement les matieres qu'ils trouvent engagées dans les parties: si toutefois l'on étoit obligé d'en employer quelqu'un, l'esprit de souphre seroit préferable, parce qu'il fige moins le sang que les autres. Ce-cy suffira pour le géneral des inflammations, puis que nous entrerons dans le détail des principaux symptomes qu'elles produisent.

CHAPITRE IX.

Des Fiévres lentes.

IL faut ajoûter aux fiévres dont nous venons de parler une espece de fiévre continuë symptomatique d'une autre nature : elle est tres-souvent une suite des désordres que peuvent avoir causez les maladies précédentes. On l'appelle fiévre lente, parce qu'elle est la moins violente de toutes les fiévres continuës : elle accompagne presque toûjours les ulceres & les abscés des parties internes : le malade paroît ne souffrir aucune incommodité considerable : cependant son corps amaigrit & semble se fondre peu-à-peu ; & quoiqu'il prenne de la nourriture, on ne voit pas que cela luy profite. Il perd insensiblement ses forces ; & enfin à peine se peut-il mouvoir.

Caractere.

Cette maladie est communément l'effet d'un reste des levains de quelques indispositions précédentes : ou bien elle prendra naissance dans des corps d'une mauvaise constitution; par exemple dans des filles qui ont les

pales couleurs, & dans ceux qui ont la phtisie. Les urines sont quelquefois troubles, & quelquefois claires & sans couleur; d'autres fois il semble qu'il y ait de l'huile dans leur superficie; & l'on en remarque qui sont rouges & briquetées; le pouls est vîte, fréquent, inégal, petit; la maladie croît obscurément, les évacuans & les autres remedes y sont pour l'ordinaire, d'un foible soulagement; & les malades tombent souvent en défaillance à la moindre occasion.

Quand il paroît un abscés ou un ulcere aprés l'inflammation d'une partie interne, on peut dire que l'abscés & l'ulcere sont des especes de réservoirs d'une matiere acre, qui se méle continuellement au sang qui passe par la partie ulcerée, corrompant ainsi toute la masse de ce liquide; de sorte que les humeurs ne fermentent plus d'une maniere aussi insensible que dans l'état naturel; & que par leur acreté elles perdent cette qualité douce & balsamique qui les rendoit propres à la nourriture des parties. De plus les petites fibres qui sont rompuës dans l'ucere, laissent échapper des parties chyleuses & lymphatiques qui se sé-

parent d'avec le ſang, & qui croupiſſant dans la cavité de l'ulcere s'y aigriſſent & deviennent ſi corroſives par l'alteration & la corruption qui y ſurvient, qu'en ſe remêlant de nouveau au ſang elles en détruiſent toute la temperature.

Quelquefois auſſi ces ſortes de fiévres lentes ne ſont accompagnées ni d'abſcés, ni d'ulceres : le ſang ayant contracté de lui-même par les cauſes externes, ou par une mauvaiſe habitude héréditaire, des qualitez ſi contraires aux naturelles, qu'il n'eſt pas capable de nourrir les parties; mais quoiqu'il ſoit privé de cette prérogative, néanmoins il ne les ulcere & ne les déchire pas toûjours. Souvent par ſon épiſſeur ou par la viſcoſité de la lymphe il ſe fait dans les glandes du meſentere des embaras qui peuvent diminuer, ou même empêcher le paſſage du chyle dans le ſang : quelquefois auſſi les poumons deviennent ſecs & arides, ſe rempliſſant d'une matiere ſemblable à du ſable, ou à de la craye.

Cauſes externes.

Explication.

On peut demander ſi la premiere origine de la maladie vient du ſang ou des parties ſolides : il eſt vraiſemblable que comme le ſang exceſſivement

ſalé ulcere les parties, quelquefois auſſi les ulceres des parties peuvent rendre le ſang plus acre & plus ſalé qu'à l'ordinaire, ſelon que nous l'avons expliqué ci-deſſus. Ainſi comme la diſpoſition maligne du ſang peut alterer la ſtructure des parties ſolides ; de même l'alteration des parties ſolides peut changer la ſaine conſtitution de cette humeur.

Quant au prognoſtic, il eſt très-difficile de guérir cette maladie ſur tout lorſqu'elle eſt jointe à un abſcés ou à un ulcere du foye, ou du poumon, ou de quelque autre partie noble, ou bien à un empiéme : cependant quand les abſcés des parties internes, qui accompagnent cette fiévre, ſe terminent & aboutiſſent en dehors ; ou qu'on a les moyens de les couper ou de les cauteriſer, ſi le pus qui ſort en grande quantité eſt blanc & bien formé, ſouvent les malades réchappent. Les purgatifs ordinaires aigriſſent cette maladie & l'augmentent, parce qu'en évacuant les ſeroſitez, le ſang en devient plus ſalé & plus acre. Cette dépravation dure plus de quarante jours, & les malades empirent dans l'Automne. Mais on doit particulierement con- *Prognoſtic.*

ſiderer la grandeur des ſymptomes, & les forces du ſujet pour juger de l'événement.

Guéri-ſon. Dans la cure de cette fiévre, le principal point doit être d'adoucir le ſang, de le diſſoudre lorſqu'il eſt dans une diſpoſition écrouelleuſe, & enfin de netoyer, & de conſolider l'ulcere. On eſt pourtant contraint quelquefois, quand la fiévre s'augmente, d'ouvrir la veine, & d'ordonner un régime de vivre rafraichiſſant & même incraſſant : lorſque le ſang ſe trouve trop acre & trop diſſout, l'on doit s'abſtenir de tout ce qui eſt poivré, ſalé, de toutes ſortes de ragouts, & même du vin. Il faut auſſi défendre au malade les alimens durs & indigeſtes ; de même que les choſes qui ſe corrompent trop aiſément comme les ſucreries. Les lavemens ſont de tems en tems d'une aſſez grande utilité, parce qu'ils nettoyent le bas ventre : toutefois lorſque cette maladie eſt mêlée à quelque diſpoſition ſcorbutique ou hypocondriaque, comme cela arrive ſouvent, les clyſteres n'auront lieu que quand le ventre ſera plein d'excrémens, parce que dans les autres cas les lavemens font remonter les

vents & produiſent des vapeurs, ce qui cauſe un étouffement & de cruelles douleurs au malade ſans qu'il en tire aucun profit. Lorſqu'on voit dans ces ſortes de maladies beaucoup de dégouſt, ou un trop grand appétit, on doit preſque toûjours commencer par faire vomir, & ne point ſe rebuter lorſque ſix & huit grains de tartre ſtibié n'operent pas, parce que ſouvent ceux qui ont ces ſortes de maladies vomiſſent tres-difficilement, il faudra plûtôt augmenter la doſe de ce médicament juſqu'à dix ou douze grains, ou donner une once & demie de vin émétique.

Les purgatifs nuiſent preſque toûjours aux malades, à moins qu'il ne croupiſſe des matieres dans les premieres voyes; & pour lors il faudroit preſcrire des purgatifs tres-doux & incapables d'exciter de grandes fermentations dans le ſang, comme ſont la caſſe, la manne, la rhubarbe, le ſirop de roſes, celui de pommes, &c. Cependant s'il y avoit quelque viſcoſité dans le ſang & dans la lymphe, il ſeroit bon de préparer quelques purgatifs fondans; tel eſt le *calomelanos* de Riviere, que je croy être fait avec dix grains de diagrede, douze de mercure

doux, & quinze de sel fixe de tartre: par ce remede, ou par d'autres semblables, Riviere se vante d'avoir guéri plusieurs fiévres lentes.

Il est néanmoins constant que les purgatifs si fréquemment administrez sont dangereux, & qu'on doit plûtôt corriger l'acreté des humeurs avec les précipitans, quoiqu'il arrive quelquefois que ces remedes en dissolvant les viscositez du sang, rendent les symptomes plus fâcheux à cause de la liquidité qu'ils communiquent aux humeurs; ce qui fait que les malades ne veulent pas continuer une pratique qui dans la suite leur seroit profitable. Entre les précipitans, les coraux, les yeux d'écrevice, & l'antimoine diaphoretique doivent être les plus recommandez, parce qu'ils peuvent absorber les parties salines qui abondent dans les humeurs.

On doit aussi se servir des vulneraires remplis de parties volatiles & balsamiques, qui peuvent & nettoyer l'ulcere, & rétablir la masse du sang. On en peut faire des ptisannes, des apozêmes, des eaux distilées, &c. Entre ces vulneraires, il faut particulierement compter le *bellis*, la bugle,

la sanicle, la veronique, le *symphytum*, la pulmonaire, le lierre de terre, la pirole, &c.

Quelques-uns ordonnent encore comme un souverain spécifique, d'éteindre de la chaux vive dans une décoction de plantes vulneraires; & d'en tirer l'eau claire pour en faire boire quatre onces le matin à jeun au malade qui restera plusieurs jours dans l'usage de ce remede.

Lorsqu'on a bien corrigé & adouci les levains qui sont dans les premieres voyes, l'on mettra le malade au lait qu'on lui fera prendre le matin seulement, ou pendant toute la journée, pourvû qu'il s'abstienne de toute autre nourriture, excepté de pain, & de ris, ayant soin d'écrémer le lait. Si l'on n'en prend qu'une fois le jour, celui d'anesse est préferable. Lorsqu'il y a une disposition visqueuse & scrophuleuse dans le sang, ou dans la lymphe, il ne faut point du tout employer le lait, à cause que par la grossiereté de ses parties, il augmenteroit celle du sang: De même lorsque la fiévre est de conséquence, & qu'on trouve quelque disposition à la coagulation, le lait ne convient point.

Je m'étonne fort de voir tant d'Auteurs recommandables par leur érudition, nous assurer que la conserve de roses nouvellement faite a guéri des fiévres lentes & des phtisiques : car j'en ai vû si peu d'effet que tout ce que je puis dire de raisonnable là-dessus. c'est qu'un homme affligé de cette maladie usant de ce remede se sent tout d'un coup soulagé quand l'ulcere de son poumon devient assez grand pour contenir une certaine quantité de pus, & assez calleux pour rendre les membranes beaucoup moins sensibles ; ce qui fait qu'ils ont des relâches considerables sans incommodité ; & cette guérison fardée peut arriver dans l'usage de toutes sortes de remedes, & même de ceux qui augmentent la cause de la maladie au nombre desquels je mets la conserve de roses quand on la prend en aussi grande quantité que les Auteurs l'ordonnent. C'est ainsi que nous avons vû le Marquis de C... guérir une persenne de qualité, que des Medecins croyoient dans une phtisie désesperée, quoiqu'il ne se servît que de quelques solutions métalliques faites par des esprits acides, ce qui sans doute est une conduite tres-opposée à

là cure éradicative de la maladie.

Lorſque le ſang eſt fort viſqueux, on peut mêler aux décoctions des vulneraires, l'écorce de gayac, la ſalſepareille ou le ſaſſafras; pourvû cependant que le malade ne ſoit pas déja extrêmement atténué.

On pourra auſſi dans ces rencontres ſe ſervir des aperitifs, & particulierement de ceux qu'on tire du mars, ſurtout lorſqu'on ſoupçonne des embarras & des obſtructions.

Mais lorſqu'il n'y a point d'embarras, & qu'au contraire le ſang par l'exaltation de ſes parties ſalines devient acre & ſalé, l'on preſcrira les adouciſſans & même les incraſſans, pourvû qu'ils ne participent point de la nature des acides; c'eſt dans ce cas qu'on peut uſer d'emulſions, d'orgeat, de ſirop de tortuë de boüillons d'écrévices, &c. mais parce que nous donnerons des formules de tous ces differens remédes en parlant de la fiévre hétique, nous nous contenterons icy de ce que nous avons déja dit.

La fiévre hétique differe de la fiévre lente par la ſeûle diverſité de ſes cauſes, & par la grandeur de ſes ſymptomes: ainſi l'amaigriſſement eſt plus Hetique.

Differences. remarquable dans la fiévre hétique que dans la fiévre lente. D'ailleurs la fiévre lente est presque toûjours accompagnée d'ulceres, d'abscés, ou de corruption de quelque partie interieure: au lieu que la fiévre hétique a son fondement dans une corruption du sang, laquelle a été causée par une fiévre éphemere ou par une fiévre ardente, ou bien par des choses externes: quoiqu'il en soit les differences qui sont entre ces deux maladies ne sont pas considerables.

Caracteres. Car la fiévre hétique est une chaleur continuelle, égale, sans augmentation ni diminution, & sans douleur, mais avec sécheresse: elle augmente pourtant deux heures aprés le repas, retournant aprés la digestion à sa premiere égalité. Quand on touche le corps du malade, on sent d'abord une chaleur douce; mais si l'on y tient la main quelque tems, on trouve cette chaleur un peu mordicante: le pouls est petit, & fréquent & un peu plus chaud, que les parties qui environnent l'artere, ce qu'on apperçoit aisément lorsqu'on a fait laver le malade avec de l'eau froide dans l'endroit que l'on touche. Aprés le repas le pouls s'éleve,

le corps devient languiſſant, il s'exte-nuë, & amaigrit peu-à-peu ; on voit dans les urines quelque choſe de ſemblable aux toiles d'araignées ; les yeux que le malade a de la peine à ouvrir s'enfoncent, les os des jouës pouſſent en dehors, la peau ſe ternit, les hypocondres s'enflent, le ventre s'aplatit, la peau ſe ſéche ; on ſent des battemens prés du ventricule, & il ſemble que le malade n'ait rien dans l'abdomen. Enfin quelquefois le pouls devient d'une dureté extraordinaire, & tout le corps ſe couvre de vermine. *Cauſes.*

Cette maladie peut provenir également de toutes les cauſes qui ſont capables de faire perdre au ſang ſa qualité douce & balſamique : ainſi quand les parties huileuſes de cette humeur ſont diſſipées ou coagulées, & que ſes parties ſalines ſont exaltées & dévelopées, le corps ne ſe nourrit point ; le ſang fermente avec une eſpece de petillement à peu prés ſemblable à celui d'une lampe, dans laquelle on a mêlé du ſel, ou de l'eau avec ſon huile, tout ce qui eſt propre à maintenir les membres & toutes les autres parties dans leur fermeté & dans leur vigueur ſe diſſipe ; c'eſt pourquoi elles

s'amaigrissent : le pouls devient plus fréquent par l'irritation des parties salines, & plus dur par la sécheresse de l'artere, & enfin plus petit par le défaut des parties spiritueuses & balsamiques dont dépendent les ressorts.

La chaleur qui se répand par tout le corps est produite par la fermentation qui est plus forte qu'à l'ordinaire, & qui s'augmente, lorsque le chyle se mêle au sang : car comme le sang contient beaucoup de particules salines, & que le chyle en aporte beaucoup d'huileuses, il se doit faire une fermentation d'autant plus vive que la quantité sera plus grande, & la proportion plus juste entre ces sortes de differentes parties, pour l'exciter & l'entretenir. La crême ou les toiles d'araignées qui semblent nager sur les urines, ne sont formées que par l'abondance des sels qui s'y rencontrent à peu prés comme il arrive quand on dissout de la crême de tartre, de la chaux, ou quelque sel essentiel en une liqueur qu'on laisse refroidir.

Explication. Les veilles, l'air trop chaud, les exercices violens, la colere, les alimens trop salez ou trop aigres, les tristesses, les chagrins, les fiévres

éphémeres & ardentes, peuvent rendre le sang dépourvû de parties balsamiques, & même produire ou occasionner la génération d'un plus grand nombre de corpuscules acres & salins qui étoufent la chaleur naturelle : Car la colere enflammant les parties huileuses du sang en procure une copiense évaporation : dans la tristesse & les chagrins, les parties aigres & fixes du sang s'exaltent & les parties huileuses sont comme fixées ; de sorte qu'elles sont inutiles pour arrêter l'action absorbante & desséchante de la portion saline : les veilles & les exercices trop longs subtilisent tellement les parties onctueuses de sang qu'elles ne sont plus propres à donner aux organes la consistance & l'agilité nécessaires pour leurs fonctions ; c'est par la même raison que les fiévres éphémeres & ardentes peuvent être les origines de cette fiévre ; & l'on conçoit assez que les aromats, les vivres trop salez, un air tres-chaud, &c. peuvent augmenter les parties salines du sang, ou rendre ses parties sulphurées si subtiles qu'elles ne seront plus en état de tempérer l'acrimonie des salines.

Lorsque la fiévre hétique commen- *Prognostic.*

ce, qu'elle n'est accompagnée d'aucune autre fiévre ni de nulle autre indisposition on la guérit aisément : mais l'on peut dire aussi qu'il est rare de trouver un malade attaqué de cette seule maladie : car elle est presque toûjours compliquée avec quelque abscés ou quelque ulcere interne. Quand le pouls devient dur, que les urines paroissent à leur superficie chargées de petites toiles, que le corps s'exténuë, la guérison est beaucoup plus difficile ; mais enfin lorsque les yeux deviennent tout-à-fait enfoncez ; que les hypocondres sont élevez & le ventre aplaty, qu'on sent le battement des arteres dans la region du ventricule, l'on doit compter que le malade ne guérira point ; & quand dans cette rencontre il survient un cours de ventre ou une chutte de cheveux, l'on doit croire que la mort arrivera bien-tôt, principalement lorsque la maladie & ces symptomes attaquent au milieu de l'été, depuis dix-huit ans jusqu'à trentre-cinq; car en ces âges on guérit plus difficilement qu'en un autre de toutes sortes de fiévres hétiques, par la dissipation presque continuelle des parties sulphureuses : mais l'on

doit toûjours assurer que cette maladie sera longue, & souvent mortelle.

Guérison.

Si l'on guérit les maladies chroniques par un grand régime, l'on peut dire que cela paroît encore plus clairement dans la fiévre hétique, où l'on voit que les seuls alimens choisis suivant la complexion du malade, & quelques alterans semblent remplir ici toutes les indications; car lorsqu'elle est simple & sane être mêlée à d'autres maladies, le malade n'a besoin que d'un air froid & humectant, afin que les parties sulphureuses du sang deviennent plus grossieres en se joignant aux parties nitreuses & aqueuses de l'air: c'est pourquoi Galien ordonne aux hétiques de se tenir en un lieu soutertain exposé aux vents du Septentrion, & d'y rester découverts: Et Riviere dit qu'il a gueri un hétique par ce seul remede; cependant quand il y a quelque ulcere dans les poumons, la fraicheur de l'air peut beaucoup nuire en irritant cette espece de playe dans des parties si molles & si délicates, c'est par cette raison que l'automne est contraire aux phtisiques, & que Galien les envoyoit vers le mont Vesuve, à cause de la chaleur

du lieu & de l'abondance des parties sulphureuses qu'il fournit continuellement à l'air qui en peut acquerir une vertu détersive : c'est ce que nous tàchons d'imiter, lorsque nous faisons brûler dans la chambre de nos phtisiques, le souphre, l'orpiment, le mastic, la myrrhe, l'ambre jaune, &c.

Les alimens qu'on prescrira aux hétiques seront des plus simples, rafraichissans & incrassans, & d'une facile coction; ils doivent avoir une certaine humidité onctueuse qui les rende capables d'adoucir les parties salines, & d'imprimer au sang une qualité douce & balsamique; tels sont les petites soupes, les orgeats, le gruau, le ris, les amandes les émulsions, &c. Entre les plantes qui sont propres à faire les boüillons, l'on doit se servir de la laituë, de la chicorée, de la buglose, de la bourache, des fleurs de violetes, de pourpier, &c. Les chairs boüillies sont meilleures aux malades que celles qui sont rôties, parce que les premieres retiennent moins de sels; les choses aromatiques, sucrées ou poivrées doivent être évitées avec beaucoup de soin: Entre les chairs des animaux, l'on préferera le beuf &

le veau à toutes les autres ; & entre celles-là l'on pourra encore choisir celles qui sont gluantes & nerveuses, à cause des parties balsamiques qu'elles contiennent ; & leur gelée semble tres-propre à épaissir le sang. A cette même intention l'on se servira de boüillons d'écrevices, & de chairs de tortues, de grenouilles, ou de limaçons ; l'on peut faire de tous ces alimens des gelées, des restaurans, des pâtes Royales, & d'autres formules de nourriture pour reparer la santé, & s'accommoder au goust du malade.

Pour la boisson, le malade usera de l'eau bouillie avec l'orge ou les amandes, & pour lui donner un peu plus d'agrément on y jettera un bâton de réglisse en la retirant du feu : mais il faut que le malade boive peu à la fois, afin que l'eau ne diminue rien, si cela se peut, du ressort des fibres de l'estomac.

Il se tiendra dans un grand repos, & on lui défendra toutes sortes d'exercices, le laissant dormir plus long-tems que de coûtume, lui conservant autant de tranquilité d'esprit qu'il sera possible : quand il aura le ventre paresseux, on lui donnera des lavemens ; & si son ventre se relâchoit,

l'on pourroit lui faire quelques ptisannes avec la raclure de cornes de cerf, & d'yvoire boüillie dans l'eau commune.

Quoique les bains ne conviennent pas à ceux qui ont la fiévre, toutefois dans une phtisie naissante les bains d'eau douce chaude seront profitables parce qu'en relâchant les pores de la peau, ils facilitent la transpiration des parties acres, & fournissent des parties aqueuses dans la masse du sang; au contraire les bains salez & nitreux ayant des effets opposez, peuvent quelquefois donner la fiévre hétique à ceux qui ne l'ont point, si on en croit Galien.

Quant aux purgatifs, l'on bannira ceux qui agitent la masse du sang, & qui en peuvent dissoudre le tissu; au contraire l'on ne doit employer que ceux qui lâchent le ventre, en graissant & détendant les fibres des intestins, ce qui doit avoir du succès lors que ces conduits sont remplis d'humeurs étrangeres; ainsi l'on peut donner la casse avec la manne dans le petit lait.

A l'égard du calomelanos de Riviere, & du précipité diaphoretique de Vanhelmont & de Paracelse, com-

me ils ont ponr baze le mercure, ils ne peuvent convenir ici, quoi qu'en disent leurs Auteurs, à moins qu'il n'y ait quelques obstructions dans les glandes, & que le sang n'ait quelque affection scrophuleuse, ce qui demanderoit des dissolvans; car l'on sçait qu'il y a des phtisies qui dépendent de cette disposition du sang, & des glandes.

L'on recommande encore avec raison, entre les autres purgatifs, la thérebentine & le baume du Perou: ils ne remédient pas à cette maladie seulement comme purgatifs, mais aussi en ce qu'ils fournissent au sang des parties balsamiques qui peuvent adoucir les substances salines; & lorsque la fiévre hétique est accompagnée de quelque ulcere interne, ces sortes de remédes deviennent d'une necessité indispensable.

Aprés les purgatifs on en viendra aux émulsions, dont voici une formule qu'on pourra suivre: *Prenez demi once d'amandes douces pelées & un gros de chacune des quatre semences froides majeures mondées, pilez le tout, en versant dessus pen à pen une livre d'eau commune; ajoûtez-y de l'électuaire des*

trois santaux, deux gros du diamargaritum froid, trois gros de sirop de diacode & de violette, & composez-en selon l'art une émulsion à partager en deux doses.

Les narcotiques n'aident pas peu à la guérison de cette maladie en appaisant les tumultes des parties spiritueuses dispersées par tout le corps: quant aux amandes, & aux quatre semences, leur huile tempere puissamment l'acreté des parties salines.

Pendant qu'on traite ainsi le malade, il faut le mettre à l'usage du lait, qui est sans doute un des plus grands remédes dont on puisse se servir dans cette maladie, pourvû qu'on prenne les précautions suivantes.

Premierement, l'on doit examiner s'il ne s'aigrit point dans le ventricule; car s'il devient aigre il faut le quitter: mais afin que cette accident-là n'arrive point, le malade pourra user de précipitans, d'absorbans, & même on mettra un peu de sucre dans le lait, & on fera précéder quelques legeres purgations.

Secondement, lorsqu'on prend du lait plusieurs fois le jour, en doit s'abstenir de viande & de boüillons; l'on

peut, à la verité, manger du ris, du gruau, du pain, & boire d'une ptisanne vulneraire; mais les autres sortes d'alimens ont coûtume de corrompre le lait, néanmoins dans les commencemens, on prendra le lait le matin à jeun sans changer le regime de vie ordinaire le reste de la journée, afin de disposer l'estomac.

Lorsqu'il arrive une diarrhée dans l'usage du lait, il le faut suspendre, parce que c'est une marque qu'il s'aigrit: & ce symptome-là est fort à craindre dans cette maladie; cependant si le cours de ventre étoit léger, l'on pourroit se contenter d'éteindre plusieurs fois un fer rouge dans le lait, ou bien d'y faire cuire un peu de ris, ou de donner du sirop de coings plusieurs heures aprés le lait; mais si malgré ces précautions, il continue de s'aigrir, on le quittera absolument.

Lorsque la toux est si violente dans la fiévre hétique, qu'on voit manifestement que le poumon est attaqué & même ulceré, il faut traiter cette maladie comme une phtisie.

Et si la fiévre hétique étoit jointe à une fiévre continuë, soit synoque, soit périodique, l'on devroit premiere-

ment remédier à la fiévre continuë, ſans toutefois négliger les indications que nous peut fournir la fiévre hétique, parce que la principale loy eſt de remédier aux maladies & aux ſymptomes les plus preſſans.

Outre toutes ces fiévres ſymptomatiques il y en a quelques antres qui ſont accompagnées de ſymptomes ſi conſiderables, qu'elles ſemblent devoir être raportées à celles-là, quoiqu'il n'y ait point d'inflammation dans les parties internes; telles ſont les fiévres ſymptomatiques catharrales, & les fiévres de lait ou des accouchées.

CHAPITRE X.

Des Fiévres catharrales, & de quelques autres ſymptomatiques.

Caracтere. DAns la fiévre ſymptomatique catharrale, le malade eſt ſouvent ſaiſi d'un petit friſſon vers le bas du dos: il reſſent enſuite ſur le ſoir une douleur de tête, des douleurs & des laſſitudes en tous les membres leſquelles durent une bonne partie de la nuit, quelquefois avec un peu de ſoif, & toûjours

toûjours avec chaleur ; le pouls s'éleve & devient plus fréquent ; mais le matin tous ces symptomes semblent éteints & ne recommencent que la nuit : la couleur de la peau est plus vermeille qu'à l'ordinaire, à cause de l'augmentation de la chaleur qui n'est cependant jamais fort acre ; les petits ressentimens de froid dans le dos n'arrivent pas tous les jours ; & quand ils viennent c'est quelquefois sur le midy, quoique les douleurs de tête & les lassitudes ne prennent que sur le soir. Souvent il se joint d'autres symptomes à ceux-cy : l'un des plus insignes & des plus ordinaires, est la toux qui s'excite le soir avec des lassitudes, & qui persevere la meilleure partie de la nuit ; ou bien si elle discontinuë, elle recommence le matin au réveil du malade ; la poitrine y est aussi quelquefois oppressée ; les malades se trouvent tout-à-fait dégoûtez, ou bien ils ont une faim dévorante, leurs urines ne sont pas fort changées de leur état naturel, ils crachent excessivement : mais il y a des tems où une partie des humiditez leur tombe par le nez. *Caracteres.*

Cette maladie vient dans les années froides, déréglées & pluvieuses, aprés

des changemens subits du chaud au froid, ensuite de longues fiévres quartes, ou de longues douleurs de teste, aprés l'usage des alimens aigres ; elle est produite en un mot par toutes les choses qui peuvent empêcher la liaison intime des parties lymphatiques, sereuses & fibreuses de la masse du sang ; comme sont les soins, les travaux, les inquiétudes, les veilles, &c. qui donnent occasion à des filtrations abondantes de quantité d'humeurs dans les glandes situées à la baze du crane, dans celles de la trachée artere, & même dans toutes les membranes du corps, & principalement des articles ; ce qui doit arriver lorsque la masse du sang prenant un cours un peu plus rapide qu'à l'ordinaire traverse les tissus les plus denses, & se glisse dans les endroits les plus comprimez ; c'est pourquoi il n'est pas étonnant que le malade sente des douleurs & des lassitudes dans les articles, & même une toux causée par la sérosité acre qui irrite les membranes des poumons sur lesquelles elle s'arrête. Cette fiévre arrive ou se redouble vers le soir, parce que la transpiration est moindre, & qu'il y a davantage de parties chileuses

Causes externes.

& lymphatiques en émotion dans le ſang. Enfin comme pendant le ſommeil il s'eſt filtré quelque peu de lymphe dans la trachée artere, on ne doit pas chercher d'autre cauſe de la toux qui ſurvient au réveil : les douleurs de tête procédent de l'embaras des glandes qui ſont à la baze du crane, & ſpecialement de celles des ſinus du ſphénoïde, du coronal, & de toutes les glandes ſalivaires : c'eſt pourquoi ces douleurs occupent ordinairement la partie anterieure.

Cette maladie eſt tres-conſiderable, & tres-longue dans les corps mal habituez, qui ont été long-tems travaillez de fiévres quartes, ou de maux de teſte, parce que cela marque une entiere déſunion dans les principes du ſang. Les maladies qui viennent d'une lymphe acre ou aigrie, étant beaucoup plus difficiles à guérir que celles qui doivent leur naiſſance à la dépravation des autres principes du ſang, l'on doit tout craindre lorſqu'on voit que la lymphe vient à s'épaiſſir, & à ſe coaguler ou à s'aigrir; & ſi le corps eſt de luimême maigre, & qu'il ait le col long, il ſera extrêmement menacé de phtiſie. *Prognoſtic.*

Lors qu'au contraire cette maladie

est produite dans un sujet bien constitué, sans avoir été précédée d'aucune autre si ce n'est d'un rhûme à l'ordinaire, ou de la seule suppression des regles dans une fille, nous ne la devons pas beaucoup appréhender, principalement lorsque la personne est jeune & grasse, nous souvenant de ce que nous apprend Hippocrate, lorsqu'il dit que les fluxions ne se cuisent point dans ceux qui sont fort avancez en âge, parce qu'ils n'ont point assez de parties douces & balsamiques dans leur sang pour réünir la partie fibreuse avec la sereuse. Enfin l'on doit juger de cette maladie par la grandeur des symptomes, & craindre davantage celle où les crachats sont fott salez, principalement lors qu'elle n'a point été occasionnée par un froid exterieur, & qu'elle a continué long-tems; car c'est une marque de l'acreté de la matiere qui la cause.

Il y a encore d'autres fiévres catharrales épidémiques, qui sont tres-dangereuses: Elles ont coûtume d'emporter promptement les malades, si l'on n'y remédie, sur tout lors qu'ils sont fort affoiblis, qu'ils ont des syncopes, ou qu'ils sont dégoûtez; car il y a pour

lors une malignité qui tuë le malade dans les premiers jours.

Mais quand le malade a des forces ſuffiſantes pour marcher, & même pour ſortir, les fiévres catharrales épidémiques en devenant longues, ſe tournent quelquefois en phtiſie.

Lorſque la fiévre qui accompagne le catharre, ou pour mieux dire, lorſque la fiévre catharrale eſt meſlée à une fiévre putride, & qu'elle n'a point d'intermiſſion l'on doit aller auſſi-tôt à la ſaignée; mais il ne faut recourir aux rafraichiſſans que pas à pas, évitant tous les remédes qui épaiſſiſſent, & uſant de diaphorétiques pectoraux; en un mot l'on doit déſemplir les vaiſſeaux, empêcher les dépôts qui ſe peuvent faire ſur les parties, adoucir ou évacuer les ſéroſitez acres qui déchirent & qui picotent continuellement la trachée-artere.

L'on peut remplir toutes ces indications en ordonnant pour toute nourriture au malade, quelques boüillons avec le bœuf, le mouton & une volaille, une ptiſanne pour la boiſſon faite avec les feüilles de coquelico, & la régliſſe, en lui faiſant recevoir quelques lavemens avec une décoction de laituë

& un peu de miel violat, en lui ouvrant la veine, & lui présentant aprés la saignée quelque diaphorétique pectoral tel que pourroit être celui-cy : *Prenez demi gros de confection d'hyacinte, un scrupule de diaphoretique mineral, autant d'yeux d'écrevices préparez, vingt grains de poudre de vipere, demi-once de sirop de coquelico, autant de celui d'érysimum, & cinq onces d'eau de chardon-beny*; l'on réïterera ces sortes de potions, & les saignées; l'on peut même ajoûter quelques sels volatils & quelques gouttes d'huile de succin; mais l'on doit brider ces sortes de remédes, c'est-à-dire empêcher leur activité excessive par le laudanum, ou le diacode.

Enfin lorsqu'on purge ce doit être doucement, & sur le déclin de la maladie; on pourra préparer la médecine avec une infusion de rhubarbe, la mouelle de casse ou la manne & le sirop de roses, bannissant les purgatifs trop forts; l'on peut faire quelques frictions à la tête & au cou, & y appliquer des remédes topiques.

Quand au contraire la fiévre catharrale est seule, qu'elle donne des relâches au malade : qu'elle le laisse même

deux ou trois jours ſans mal, pour revenir tout d'un coup ſans-aucune cauſe apparente, l'on ſongera à diminuer la groſſiereté de la lymphe, à décharger les ſeroſitez par la tranſpiration & par les urines, ſans toutefois agiter beaucoup la maſſe du ſang; enfin l'on tâchera de rectifier les principes qui compoſent cette maſſe en fourniſſant des corpuſcules balſamiques qui peuvent adoucir & corriger les parties trop ſalines, trop acres ou trop acides.

L'on aura lieu d'eſperer un heureux ſuccés, & de remplir parfaitement ces indications, ſi l'on ordonne aux malades d'être fort ſobres, & de manger très-peu, ptincipalement pendant la nuit: car il n'y a rien qui ſoit ſi contraire à ces ſortes de maladies que de prendre des alimens quand les humeurs ſont en agitation, parce que la coction ne ſe faiſant point, il paſſe dans le ſang un chyle crud & indigeſte qui fournit une nouvelle matiere à la fiévre & au catharre: il faut qu'ils ne prennent rien entre le dîner & le ſouper, & même qu'ils ſoupent peu, & ne ſe conchent point immédiatement aprés ce repas: il faut auſſi qu'ils évitent l'air froid, & les vents, & tou-

tes les choſes aigres ou ſalées ; & la grande quantité de ſucrerie leur ſeroit pernicieuſe : on leur entretiendra toujours une grande liberté de ventre par quelques lavemens, & on leur interdira l'uſage de toutes les matieres capables d'épaiſſir.

Si l'on trouve que le ſang abonde dans les vaiſſeaux, avec un pouls élevé & beaucoup d'acreté dans la gorge, on doit faire quelques ſaignées, & obſerver exactement la conſiſtence de cette humeur, afin d'en tirer des indications : car pour peu qu'on apperçoive à ſa ſuperficie une écorce ou une peau viſqueuſe, l'on doit particulierement s'attacher à diſſoudre le ſang, & ſe ſervir pour cet effet d'atténuans, d'apéritifs, & de ſudorifiques : ſi au contraire le ſang étoit tres-rouge, tres-vif & tres-diſſout, il faudroit ſe ſervir des rafraichiſſans.

Dans le premier cas l'on fera des ptiſannes au malade avec le bois de gayac, l'eſquine, le ſaſſafras, & la ſalſepareille, afin de pouſſer par l'inſenſible tranſpiration une partie des humiditez ſuperfluës, & en même tems de diſſoudre le ſang, & de lui rendre la liquidité qu'il a perdue. On

en pourra faire aussi avec les feüilles de coquelico & le lierre de terre. On trouvera semblablement du soulagement dans l'employ du marrube, de lamium, de l'erysimum, du pouillot, des capillaires avec l'hysope, & du lierre terrestre, en sirops, qui sont des pectoraux diaphorétiques tres-recommandables dans cette maladie. On doit rarement purger à moins qu'il n'y ait de l'embaras dans les premieres voyes; & quand cela se rencontre, quelques grains de tartre stibié font plus d'effet que tous les autres purgatifs, parce que ce médicament évacuant davantage, & fondant moins, il ne fatigue pas tant le malade. Cependant lorsqu'il faut absolument fondre; on peut se servir de mercure doux, & de rhubarbe incorporez dans la térebenthine pour en faire quelques pilules : parce que la térebenthine fournit au sang quelques parties balsamiques qui peuvent être d'une grande utilité : par exemple.

Prenez deux gros de térebenthine de Venise, un gros de rhubarbe en poudre, & quinze grains de mercure doux; incorporez le tout ensemble, & faites-en huit pilules que le malade avalera le matin.

On lui ordonnera ensuite l'usage des absorbans, des précipians, & des volatils, afin de rendre un peu de fluiduité à son sang. On peut employer pour cet usage les yeux d'écrevices, le diaphoretique antimonial, le bezoard mineral, & même la poudre de viperes dans quelque eau appropriée, que vous pourez composer ainsi. *Prenez de l'eau de coquelico & de fleurs d'acacia, de chacune trois onces : dissolvez y des yeux d'écrevices demi gros de la poudre de viperes un scrupule, du sirop d'erysimum une once, de l'huile de succin trois gouttes.*

L'on doit faire encore un grand état du carabé préparé sur le porphire, des fleurs de souphre, du sperme de baleine, vû que par leurs parties douces & huileuses ils peuvent amortir les parties salines, & contribuer à rassembler & relier les differentes parties du sang, outre qu'ils absorbent ou amortissent les aigres coagulans.

Si tout ce cela n'est pas suffisant, on usera de volatils, ou de substances qui en contiennent beaucoup. Entre les sels volatils plusieurs Auteurs loüent extraordinairement celui de corne de cerf, & le sel de sang humain. Quel-

ques autres avant que de s'en servir les incorporent dans le baume de souphre; & entre les plantes qui contiennent beaucoup de sels volatils, on préfére les fleurs de benjoin.

Mais l'on doit entremêler à l'usage de tous ces remédes quelques narcotiques qui sont icy d'une tres-grande conséquence. De célébres Praticiens nous recommandent extrêmement les pilules de cynoglosse. Je me suis bien trouvé des pilules ou trochisques suivans. *Prenez un gros de myrrhe, un gros de succin préparé, & un gros d'encens mâle : pulverisez le tout ensemble, & y ajoûtez un scrupule de laudanum* dissout en tres-peu de liqueur, pour faire de toute cette composition huit petites pilules à prendre pendant huit soirs. O. *Heurnius* dit que le Prince Maurice de Nassau fut guéri d'un catharre tres-cruel en 1611. avec d'ancienne conserve de roses, les fleurs de souphre, le sirop de coquelico, & les pilules de styrax.

L'on peut aussi faire recevoir au malade la fumée des remédes qu'on estimera propres à fortifier les glandes qui sont à la base du crane, à rétablir leur *tonus*, & à défendre les poumons

contre l'acreté des matieres qui s'y filtrent; c'eſt pourquoy l'on peut faire avec le ſuccin, la myrrhe, l'encens & le tabac de petites pilules pour brûler, pendant que le malade ſe tiendra couvert de quelque linge accómodé de ſorte que la plus grande partie de la fumée entre dans ſa bouche & dans ſon nez par la reſpiration.

Quelques Médecins ordonnent les ſternutatoires pour détourner une partie de l'humeur du dedans des parties interieures de la tête; & des maſticatoires pour décharger la pituite qu'ils croyent tomber du cerveau. Ces remédes peuvent toûjours évacuer, ou tarir une partie des eaux qui ſurabondent dans la maſſe du ſang. Je n'en ay jamais vû de grands effets; ſi ce n'eſt dans un long uſage du tabac mâché, qui a ſouvent guéri des perſonnes ſujettes à des catharres periodiques.

Preſque tous les Auteurs conviennent que les cauteres appliquez à la nuque du cou, derriere les oreilles, ou dans d'autres parties fort remplies de vaiſſeaux, ſont d'un grand ſecours pour détourner, & pour diminuer les catharres & les fluxions; ce qui toutefois ſemble contraire aux démonſtra-

tions anatomiques par lesquelles il est constant que la cavité des ulceres ne peut point avoir de communication avec les sinus de l'os sphénoïde, ni avec aucun autre pour en tirer la lymphe qui s'y sépare. Mais comme ces sortes de remédes peuvent percer tellement la peau qu'elle serve de crible pour filtrer une lymphe fort acre de la masse du sang, ils peuvent, par cette raison, avoir leur utilité; & comme on doit là-dessus consulter l'experience de plusieurs Praticiens qui nous assurent qu'il n'y a rien de plus efficace, je croy qu'on doit tenter un tel secours, vû sur tout que cela ne peut faire aucun mal. On doit aussi éprouver les vessicatoires qui par leurs sels acres & volatils sont capables d'aider la dissolution de la partie lymphatique, lorsqu'elle est coagulée.

Il pourra être tres-profitable de froter le membre où l'on sent les douleurs, & toute la tête, avec la décoction d'hyebles, & même de fleurs de sureau, le plus chaudement que le malade le pourra souffrir.

Si l'on veut détourner la matiere par les urines, on se servira de poudre de cloportes, de térebenthine, ou

bien d'eau de fleurs de sureau, & de sel volatil de succin où l'on peut ajoûter le diacode, ou quelque assoupissant, comme on a fait aux remédes diaphoretiques.

Quelquefois bien loin de pouvoir guérir le malade avec tous ces médicamens chauds, échauffans & fondans, on est forcé de le réduire aux boüillons de laituë & de chicorée. *J. Heurnius* rapporte l'exemple d'un malade qu'un Médecin avoit en vain traité par la premiere méthode, & qu'il rétablit ensuite par des rafraichissans: car lorsque le sang est trop dissout, non seulement il faut se servir des remédes qui peuvent calmer son mouvement, & embarasser les parties qui sont trop acres, mais aussi de ceux qui ont la vertu de condenser les parties trop subtiles. On peut se servir pour cet effet d'eau de ris, ou d'eau d'orge, faire quelques petites saignées, donner souvent des lavemens. On purgera en certain tems avec de tres-doux purgatifs, tels que sont le sirop de pommes, la casse, & la manne. Quelques fois l'on y ajoûtera du tartre stiblé, s'il y a des indications pour le vomissement. Il sera bon de préparer

quelques potions avec les eaux de laituë & de chicorée, prenant par exemple, trois onces de chacune, avec trois gros de *diamargaritum frigidum*, & une once de sirop de diacode. Pareillement il sera permis d'user de toutes les espéces d'absorbans & de précipitans, & entr'autres de la terre sigillée, du bol d'armenie, des coraux & du succin. On doit aussi ordonner quelques éclegmes, en prenant par exemple un gros de gomme adragant qu'on fera gonfler dans l'eau rose, & qu'on dissoudra ensuite avec le sirop de diacode, & l'eau rose, y joignant un peu de mucilage de coings. On pourra faire quelques émulsions en dissolvant demi once des quatre semences mondées dans un demi septier d'eau rose; & y ajoûtant du sirop de roses seiches, & du diacode de chacun une once.

On ne doit pas négliger les cauteres, & il est utile d'appliquer sur la tête des emplastres fortifians ausquels on mêlera le mastic, le benjoin, l'huile de succin, & même l'*opium*.

On peut faire aussi des fumigatoires, & augmenter leur efficace par le moyen du souphre dont l'esprit acide qui passera par la respiration, pourra coaguler

& fixer les parties trop acres, & trop exaltées de la masse du sang.

Pour ce qui concerne les ptisannes dont le malade doit user, il faudra les composer avec la racine de chicorée & de guimauve, & le chien-dent, ou bien avec les capillaires, les raisins secs, les jujubes, &c.

CHAPITRE XI.

De la Fiévre de lait.

LA fiévre des nouvelles accouchées ou la fiévre de lait, est une espece de mouvement extraordinaire par lequel cette liqueur étend les mamelles plus que de coûtume : car quoi qu'il se porte dans les mamelles pendant la grossesse une partie du suc nourricier du *fœtus*, toutefois l'on observe que trois jours aprés l'accouchement ce même suc est determiné à s'y filtrer en plus grande quantité, & avec plus d'effort; & à moins qu'en ce tems-là l'on n'ait le soin de tirer le lait, & d'en épuiser ces organes, il s'y amasse, & y fait quelquefois des inflammations & des abscés : la malade sent de la

chaleur & un peu de soif; son pouls s'éleve & se hâte; mais ces symptomes finissent bien-tôt, lorsque les vuidanges coulent avec assez d'abondance pour emporter le superflu de cette humeur. Cette fiévre doit être considerée comme une fiévre synoque & symptomatique qui ne demande cependant aucune évacuation quand ces sortes de purgations continuent; mais si elles étoient supprimées, il faudroit ordonner quelques remédes pour en faciliter le cours.

On remarque que cette maladie n'a pas coûtume d'être considerable dans les paysannes & dans les femmes qui travaillent, parce qu'elles n'amassent point d'humeurs superfluës, & que par l'agitation de leur sang tout ce qui pourroit être inutile, ou nuisible se filtre & s'évapore, n'y ayant pas une si grande quantité de liqueur chyleuse dans leurs vaisseaux sanguins; au lieu que les femmes qui ménent une vie sédentaire, & qui pour conserver leur beauté se font appliquer des remédes repercussifs sur les mamelles, sont sujettes à de grands accidens.

Cette maladie n'a de particulier que la cure qui s'en fait par la sortie des vui-

danges qu'il faut entretenir ou procurer; comme nous en avons parlé amplement ailleurs, nous n'en dirons rien icy.

CHAPITRE XII.

Des principaux symptomes qui arrivent dans les fiévres continuës aiguës ; & premierement des Affections soporeuses.

NOus avons dit que les fiévres aiguës continuës symptomatiques procédoient ou étoient accompagnées des inflammations des parties internes; & qu'elles étoient d'ordinaire sujettes à quelques symptomes remarquables qui les distinguoient les unes des autres, qui les caracterisoient, & dont elles prenoient leur dénomination.

Quoi qu'elles ayent des causes à peu prés semblables, comme nous l'avons fait comprendre cy-devant, & que l'évenement soit aisé à développer par les signes généraux que nous avons raportés ; cependant comme les accidens qui leur sont attachez font varier les indications curatives, j'ay

cru qu'il étoit à propos de les expliquer dans le détail.

Affections soporeuses.

Les affections soporeuses sont des symptomes d'une grande conséquence dans les fiévres continuës : l'on en remarque de deux sortes.

Caractere.

Dans la premiere qu'on nomme létargie, affection comateuse ou *carus*, suivant qu'elle est plus ou moins forte, le malade se trouve comme plongé malgré lui dans le sommeil ; lorsqu'on le pince, qu'on le picque, ou qu'on le remuë, à peine ouvre-t-il les yeux pour les refermer un moment aprés. Il est tout engourdi, il ne reconnoît presque pas ses amis mêmes, & il ne se souvient de rien. Il ne répond point du tout à ce qu'on luy demande, ou ses réponses ne sont pas justes ; quoiqu'on l'ait réveillé, il oublie même quelquefois & son nom, & celui de ses amis : lorsqu'il y a peu de fiévre dans cette maladie, que le malade en dormant a la bouche ouverte, qu'à son réveil il connoît & répond aux demandes qu'on lui fait, & qu'il n'a pas même beaucoup perdu la memoire, on la nomme une *affection comateuse* ; quand l'oubli est considerable dans le réveil, que la fiévre & la cha-

leur ſont plus acres & plus apparentes, on donne à ce mal le nom de *létargie* : Enfin lorſqu'on a beaucoup de peine à le réveiller, que même en le picquant aſſez fortement il ne fait que ſe remuer, ouvrir les yeux ſans parler, ou parler ſans connoiſſance, c'eſt ce qu'on appelle *carus* ; & toutes ces ſortes d'affections ſoporeuſes ſont differentes de l'*apoplexie*, en ce qu'elles ne viennent pas pour l'ordinaire tout d'un coup, & qu'elles n'intereſſent pas ſenſiblement la reſpiration ; du moins n'y obſerve-t-on pas ces ronflemens qui ſe rencontrent dans les apoplectiques ; & enfin on ne voit point que les ſenſations y ſoient tout-à-fait éteintes.

L'autre affection ſoporeuſe qui ſe trouve davantage dans les fiévres malignes que dans les autres, eſt un mêlange d'un ſommeil avec une diſpoſition convulſive ; un malade ſe ſent aſſoupi, il ferme & ouvre à tous momens les yeux, & les tient quelquefois long-tems ouverts ; lorſqu'il parle on remarque une aliénation d'eſprit, ſes mains & ſes cuiſſes ont des mouvemens déſordonnez.

Ces ſortes de ſymptomes arrivent

dans les fiévres benignes, ou dans les malignes, lorsque la matiere heterogêne amassée dans le sang vient à se glisser dans les membranes de la tête, dans le cerveau, & dans le genre nerveux, & que par son acidité elle fixe & arreste le cours des particules subtiles qui doivent se répandre dans les nerfs pour faite les sensations; ou bien lorsque cette humeur morbifique fermentant avec violence dans les vaisseaux sanguins qui aboutissent à la partie corticale du cerveau, elle en dilate les pores; ce qui fait que cette substance spongieuse s'abreuve dans la suite, d'une serosité superfluë qui dérange son tissu, & empêche la séparation des parties fines & déliées qui devoient courir le long des tuyaux qui y aboutissent. *Causes.*

Enfin cette même matiere étant confonduë dans la masse du sang, peut tellement détruire & fixer les parties spiritueuses en circulant avec lui, qu'elles seront hors d'état de se séparer dans le cerveau de la maniere qu'il conviendroit pour la santé du malade. *Explication.*

Dans l'une, ou dans l'autre de ces suppositions, on conçoit que les sensations doivent s'amortir, que la personne doit avoir beaucoup de penchant

au sommell, & que les fibres des organes & du cerveau ayant perdu leur tension & leur ressort, ce malade tombera dans une abolition, ou dans une diminution sensible de mémoire.

L'ouverture des cadavres prouve ces veritez: car quoiqu'on trouve plusieurs *hydrocéphales* sans aucun assoupissement; toutefois lorsque la serosité pénétre la substance corticale dans cette maladie, & dans les autres, l'on remarque aux malades des *létargies*, & des affections soporeuses, comme *Vuillis* l'a fait observer: ainsi nous sommes éloignez du sentiment des Médecins qui mettoient le siége de ces maladies dans les ventricules du cerveau.

L'on est assez persuadé que toutes les choses qui peuvent empêcher l'évacuation des serositez, ou en procurer l'épanchement, peuvent occasionner ces maladies: ainsi *Platerus* a observé des affections comateuses qui venoient de ce que les reins ne filtroient pas la sérosité du sang; *Tulpius* en a raporté d'autres qui dépendoient d'une suppression d'urine causée par une pierre. Il est encore fort ordinaire de voir que de tels accidens surviennent à des coups reçûs & à des chutes,

parce que ſouvent en ces cas il ſe fait des ruptures de vaiſſeaux, des abſcés, des ulceres ou d'autres ſolutions de continuité qui donnent lieu à une extravaſation de sérositez ſur la ſubſtance corticale du cerveau : ceux même qui ſont ſujets à la cachexie ſcorbutique, ſont quelquefois atteins de ces maladies, parceque leur ſang trop ſereux s'épanche aisément. Enfin les opiates, & ſur tout l'opium, & les racines de juſquiame, produiſent ces déſordres ſoit en fixant les eſprits, ſoit en arreſtant le cours du ſang, & en donnant lieu à la sérosité de ſe dégager. C'eſt encore par toutes ces raiſons que les enfans, les vieillards & les femmes qui d'ordinaire ont le ſang plus ſereux & plus fondu, ſont plus communément affligez de ces maux. Prognostic.

Pour le prognoſtic qu'on doit faire des affections ſoporeuſes, il ne peut être que ſiniſtre, quand elles arrivent dans les fiévres malignes, ou dans de mauvaiſes criſes des fiévres continuës, & principalement lorſque le ſujet eſt vieil ou cacochime, que ſon aſſoupiſſement eſt profond, qu'il paroît dans ſon réveil avoir preſque entierement perdu la mémoire, que ſes rechutes ſont fré-

quentes, & que sa connoissance est tres-aliénée. Mais si l'on voit qu'il y ait des mouvemens convulsifs, le malade est desesperé, parce que la matiere aura pénétré tout le genre nerveux. On doit aussi beaucoup craindre un évenement funeste, lorsque la respiration est inégale, tardive, & qu'elle commence à s'embarasser, parce qu'il se porte dans le cervelet une partie de la matiere qui fait la maladie; si quelque rude coup a précédé l'assoupissement & la fiévre, le danger sera encore tres-grand: mais on appréhendera moins quand ces maux seront causez par l'yvrognerie, ou par quelque foible narcotique: quand la fiévre est legere, quand on peut aisément éveiller le malade, ou qu'il parle aprés que les fumées du vin ont été dissipées, quand aprés son réveil la perte de memoire ne se trouve pas considerable, & qu'il n'a point senti d'engourdissement avant l'attaque; quand c'est un sujet robuste, & enfin quand il se fait de notables évacuations par les sueurs, par le vomissement, par les selles, & par les urines; si on les procure avec des vessicatoires, ou s'il vient des parotides. Mais il faut observer que

lorsqu'il

lorſqu'il arrive des ſueurs froides à la tête, cela eſt mortel, parce que ce ſont des marques de ſeroſitez abondantes, & d'une grande diſſolution du ſang.

Comme ces accidens rendent la maladie tres aiguë, les malades qui paſſent le ſeptiéme jour en réchapent pour l'ordinaire, parce qu'alors la plus grande force de l'humeur maligne doit être épuiſée ; mais Vvillis aprés Hipcrate dans ſes Coaques a obſervé que quelquefois cette maladie ſe terminoit par un empiéme, ou par des crachats purulens : ce qui n'eſt pas fort étonnant, puiſque ceux qui ont reçû quelques coups à la tête, ou ailleurs ſont ſujets à des abſcés au foye, & en d'autres viſceres, comme *Paré*, *Pigray* & quelques autres nous le témoignent, & que de tels coups peuvent avoir produit la maladie dont je parle : Au reſte il eſt beaucoup mieux que le délire ſuccede à la létargie, que la létargie au délire, quoique le ſommeil ordinaire le calme. Lorſque les létargiques ſont dans un peril éminent, leurs yeux ſe creuſent ou s'enfoncent par le deſſéchement & la contraction des muſcles qui les ſuſ-

pendent dans les orbites, ils ſont des grincemens de dents, leur pouls manque, leur viſage ſe couvre d'une ſueur froide, & ils ne reſpirent pas ſouvent.

Guériſon. Pour remédier à ces accidens, l'on doit ſonger à faire couler les eſprits dans les nerfs, à abſorber les ſeroſitez qui ſe ſont épanchées, & à empêcher qu'il ne s'en extravaſe de nouvelles. L'on ſatisfait à toutes ces indications en agitant le malade, lui faiſant ſentir l'eſprit volatil de ſel ammoiac, le pinçant, le frottant, lui donnant des lavemens acres, & conſiderant enſuite s'il y a lieu dr le ſaigner; car on le doit faire d'abord & à l'heure même ſi ſa face eſt un peu rouge, ſon pouls élevé, & ſes vaiſſeaux pleins, vû qu'en les déſempliſſant, on donne moyen aux ſeroſitez d'entrer dans les veines. On doit plûtôt ſaigner de la jugulaire externe, parce qu'elle cõmunique avec la jugulaire interne qui raporte immédiatement le ſang des *ſinus* de la dure mere. Si demie-heure aprés qu'on aura tiré ſix à ſept onces de ſang on trouve le pouls plus élevé, la reſpiration plus libre, le ſommeil moins profond, la face plus colorée, on en tirera encore autant: & peu de tems aprés il en faut venir à la purgation

qui ſera pratiquée avant toutes choſes, s'il n'y a point d'indication pour faire précéder la ſaignée ; & même il faut que cette purgation ſoit aſſez vigoureuſe, à moins que la fiévre ne ſoit fort grande. *Alexandre Trallian* & *Oribaſe* ordonnoient la ſcammonée avec le caſtor, & le premier conſeilloit de prendre un ſcrupule de ſcammonée avec deux de caſtor dans l'oximel ; mais nous avons préſentement des remédes auſſi puiſſans, & qui échauffent beaucoup moins : tels sót le levain, & le tartre émetique, qui dans ces ſortes de maladies font des effets merveilleux, lorſqu'on les donne dans une doſe ſuffiſante & à propos. A la verité en ſuivant le conſeil d'Hippocrate qui dit que le flux de ventre léve fort promptement & ſans danger les embarras qui ſont dans la tête, on peut mêler l'un ou l'autre vomitif dans une infuſion laxative.

Puis on appliquera ſur le col & ſur la tête des veſſicatoires qui excitant des ſenſations tres-vives par les diſtractions & les dilatations des fibres & des pôres des parties membraneuſes font pouſſer au dehors une affluence de ſeroſitez On réiterera les lavemens acres avec des décoctions aromatiques,

où l'on aura dissout les hieres, & les électuaires purgatifs : l'on frottera le nez & les temples d'huile de succin qu'on mêlera quelquefois avec un peu d'esprit volatil de sel ammoniac. Cependant on ne fera pas prendre d'abord beaucoup de sternutatoires, de crainte que par les secousses trop violentes, la matiere pénétrant plus avant ne causât des affections convulsives.

Ensuite on ordonnera quelques potions avec les céphaliques, où l'on doit toûjours faire entrer le castor comme un spécifique huileux capable de corriger l'acreté de la lymphe, & d'en faire la réünion avec les autres parties du sang : à cette intention *Prenez de l'eau de bétoine, & de muguet de chacune deux onces & demie ; dissolvez-y deux scrupules de castor pulverisé, huit grains de sel volatil de corne de cerf, & une once de sirop de stæcas* : on en fera une potion pour prendre à deux fois. Lorsque la fiévre n'est pas trop forte, ni le pouls trop élevé, on versera sur le rémede précédent demi once d'eau thériacale, ou quelque esprit apoplectique, ou bien l'on en donnera par petites cuillerées.

Quand le malade est hors de l'ac-

cés, on le purge doucement, soit avec deux scrupules de pilules cochies majeures dissoutes dans l'eau de bétoine, soit avec quelques grains de castor, ou avec une infusion de sené & de rhubarbe, dans laquelle on versera du sirop de roses palles. Comme cette maladie est aiguë, tout le monde sçait que le régime en doit être tres-exact. J'ajoûterai seulement à ce que je viens de dire de la guérison des maladies soporeuses, que lorsqu'elles ont été produites dans les fiévres aiguës, ou dans d'autres maladies par un narcotique pris à contre-tems, il faut éviter la saignée, vuider les premieres voyes, faire flairer au malade la vapeur du vinaigre qu'on répand sur un fer rouge, & lui préparer une prise de castoreum avec l'oximel, ou le vinaigre, à cause de la proprieté qu'ont les acides de corriger *l'opium*.

CHAPITRE XIII.

Des Affections convulsives.

TOus les Médecins qui ont observé des fiévres continuës, ou malignes, y ont quelquefois remarqué des

convulsions & des mouvemens épileptiques, c'est-à-dire des tensions involontaires où les parties demeurent roides, ou bien des mouvemens qui recommencent à differentes fois, dans lesquels la partie se contracte ou se resserre, & se relâche ou s'étend alternativement. L'un & l'autre de ces accidens sont considerables dans les fiévres, particulierement s'ils suivent un délire, ou une affection soporeuse; parce que pour lors ils ne viennent pas de l'irritation que la matiere morbifique cause par son acrimonie dans les parties membraneuses, mais du transport de cette même matiere par le cerveau dans les canaux des nerfs. Ces accidens sont encore tres-perilleux, lorsqu'ils surviennent à de grandes évacuations faites par des hémorragies, & des saignées, ou par des purgatifs acres, parce qu'ils ne dépendent pas de la multitude ou de la force du mouvement des esprits, mais plûtôt de leur foiblesse & de leur désordre, ou de l'acreté de la matiere qui y est mêlée. Lorsqu'on distingue par quelques signes que le pus d'un ulcere ou d'un abscés dans le cerveau, ou proche des nerfs considerables, entretient des convulsions ou des mouvemens convul-

Caractere. Prognostic, & Explication.

sifs, on en doit encore faire un prognostic sinistre, à raison de l'importance des parties qui sont blessées: principalement, si ces sortes de mouvemens sont grands, & qu'ils durent longtems, & s'ils occupent des parties voisines de la tête comme toute l'épine: vû que comme dit *Hippocrate*, ceux qui sont travaillez du *tetanus*, qui est une convulsion du cou & du haut de l'épine, dans laquelle un homme ne peut se tourner de quelque costé que ce soit, meurent en quatre jours; mais quand ils les passent, ils guérissent: car toutes les convulsions universelles menacent d'un péril prochain, même lorsqu'elles sont periodiques, parce qu'un malade peut toûjours expirer durant leur accés, comme on le voit dans *l'épilepsie*. Mais les mouvemens convulsifs qui sont sans fiévre, ou qui n'ont point été précédez par la fiévre ne sont pas si dangereux: il est même mieux que la fiévre succede à la convulsion, que la convulsion à la fiévre; parce que dans le premier cas, c'est un signe que la matiere passe des nerfs dans le sang, ou que du moins elle se dissipe par le mouvement des liqueurs qui les traversent:

au contraire on doit craindre, quand la convulsion suit la fiévre, que le sang n'ait rempli de parties heterogênes & irritantes les pores du cerveau. C'est en consideration de cette cause, qu'on peut dire que les convulsions particulieres des sourcils, des lévres, du nez, qui ne sont d'aucune consequence lorsqu'on se porte bien, sont mortelles dans les fiévres aiguës : cependant lorsqu'elles sont momentanées, ou qu'elles ne durent au plus qu'un jour, elles sont beaucoup moins dangereuses. On ne doit pas aussi tant appréhender les mouvemens convulsifs dans les personnes qui y sont sujettes par une constitution qu'elles aportent en naissant, ou par la communication qui leur a été faite de ces maux en fréquentant des gens qui en étoient affligez, comme les femmes hysteriques, les épileptiques ; &c. ni même dans les enfans, parce que cela vient des vers, ou d'autres matieres qui irritent des parties nerveuses contenuës dans le bas ventre; & les symptomes cessent lorsqu'on en a osté le principe : au contraire ces sortes de mouvemens sont beaucoup plus dangereux dans les adultes en qui ils arrivent par d'autres causes que

celles qu'on vient de marquer.

Il n'est pas necessaire de redire icy, ce que nous avons dit tant de fois, qu'à la naissance des fiévres aiguës on doit faire de grandes évacuations pour prévenir les symptomes, tant par les saignées, que par les émétiques & les purgatifs, suivant qu'on a des indications; mais enfin si l'on ne l'a pas fait, & que la Nature n'ait point tenté ces excrétions, ou qu'elle n'y ait point outrepassé les bornes, les mouvemens convulsifs ne doivent pas empêcher les saignées abondantes, lorsque le pouls est élevé, le visage rouge, & les vaisseaux pleins. On peut aussi donner des émétiques & des purgatifs, s'ils n'ont point été employez dans le commencement, & qu'on trouve beaucoup de matiere ou d'embarras dans les premieres voyes : mais lorsque la convulsion est accompagnée d'épuisemens, il ne faut tâcher que de calmer & de fortifier : ce qu'on peut faire avec le castor, le cinabre d'antimoine, le diaphoretique mineral, le succin préparé, les eaux de sauge, de bétoine, de lavande, de tilleul, &c. on peut même y ajoûter quelques legers narcotiques, s'il y a de l'irritation, pourvû qu'on

Gu-son.

les mêle avec des remédes spiritueux; sans quoy ils éteindroient le reste des esprits. Lorsqu'il n'y a que de l'épuisement, comme il arrive aprés les grandes pertes de sang; *Prenez demi gros de succin préparé, un scrupule de cinabre d'antimoine, six grains de camphre dissout avec quelques gouttes d'eau thériacale, demi gros de castor en poudre: dissolvez le tout avec une once de sirop d'œillets, trois onces d'eau de sauge, autant d'eau de tilleul*; & faites-en une potion pour deux prises que vous donnerez à une heure d'intervalle l'une de l'autre: s'il y a en même tems beaucoup d'irritation, ainsi qu'il est ordinaire aprés avoir pris de violens purgatifs, on ajoûtera à cette potion une once de sirop de diacode, ou un grain de *laudanum* dissout; & si l'irritation étoit fort grande sans épuisement, l'on mettroit le diacode seul dans de l'eau de laituë, avec un peu de semences froides, & le succin préparé.

Pendant ce tems-là les parties qui sont en convulsion, pourront être frottées avec des huiles chaudes & pénétrantes; comme sont celles de muscade, de laurier, de sauge, de cire, de térébentine, de vers de terre, &c.

Si les douleurs étoient fort cruelles, il seroit bon de se servir auparavant d'huile de lis, ou d'amandes douces, de graisse humaine, & d'autres adoucissans. *Penote* louë extrêmement un liniment fait avec demi once d'huile de térébentine, six gouttes d'huile de gerofle, & suffisante quantité de mucilage de brione, dont il fait frotter le membre malade, & l'endroit de l'épine d'où sort le nerf qui se distribuë aux parties affligées.

Hippocrate dans l'aphorisme qui regarde le *tetanus* fait jetter de l'eau froide sur ces parties quand les sujets sont d'un temperament robuste, qu'ils abondent en sang & en esprits, que l'on craint l'étranglement, à cause de la contraction des muscles qui sont proche le larinx, pourvû qu'il n'y ait point d'ulcere, &c. *Paul Æginete* & quelques autres condamnent cette pratique; mais nous croyons avec *Hollier*, qu'ils ont tort, quoique les conditions qu'y met Hyppocrate la rendent fort rare: ainsi il est beaucoup plus ordinaire, & même plus sûr, de se servir d'eau chaude, d'huile & d'autres émolliens relâchans, comme fait Hippocrate lui-même dans l'Aphorisme suivant.

Rondelet met au dessus de tout autre médicament son eau d'hirondelles avec le castor ; il prétend que c'est un spécifique dans les convulsions qui ne viennent point aprés des épuisemens : je ne la méprise point, non plus que toutes les eaux céphaliques, qui contiennent quelques parties huileuses.

CHAPITRE XIV.

De la Phrénésie, & du Délire.

LA raison se trouble souvent dans les fiévres soit continuës, soit intermittentes, & malignes, mais d'une façon très-differente. En géneral les aliénations d'esprit qui arrivent avec la fiévre durent autant que la fiévre même, ou bien elles ont des relâches considerables ; car il y a des délires qui cessent avec l'accés, ou dans la rémission des fiévres continuës ; & il y en a d'autres, en quelques fiévres continuës & malignes, qui perseverent jusqu'à la fin de la maladie, & qui même durent encore un tems considerable aprés que les malades sont guéris de ces fiévres. C'est ce délire long,

permanent, accompagné de fiévre, d'une respiration petite & fréquente, de veilles continuelles avec des exclamations, & d'une ferocité dans la parole, auquel on a donné le nom de phrénésie. *Caractere.*

Par la simple exposition de ces deux accidens, on juge aisément que le délire vient ordinairement d'une excessive fermentation du sang, laquelle agitant toutes les fibres du cerveau dérégle le cours des esprits destinez aux sensations, & même les fait couler d'une maniere irréguliere dans les organes de ces fonctions animales; c'est pourquoi lorsque cette grande agitation du sang cesse, ou diminue notablement tout se remet dans sa premiere tranquilité, comme il arrive toûjours quand l'accés d'une fiévre intermittente est passé, & souvent quand le redoublement d'une fiévre continuë est fini. *Explication.*

Il n'en est pas de même de la phrénésie, ou des délires longs & continuels qui paroissent souvent dans l'état des maladies aiguës, & qui perseverent quelquefois lorsque la fiévre est finie: car cet accident est produit par la matiere hétérogêne qui du sang,

est passée dans le cerveau, & dans les nerfs, dont elle a dérangé toute l'œconomie, ou par son mouvement impetueux, ou par son acreté. D'autrefois même cette matiere occupe tout-à-fait la place des esprits.

Prognostic. De ce que nous venons de dire il est aisé de conclure que les délires qui paroissent seulement dans l'accés d'une fiévre intermittente sont sans peril, que ceux qui ne prennent naissance que dans le redoublement d'une fiévre continuë ne sont pas encore fort dangereux par eux-mêmes; mais lorsqu'ils se trouvent joints à des mouvemens convulsifs, & à un tremblement des tendons du poignet, comme on le voit souvent dans les fiévres malignes, le peril est tres-grand. Les phrénésies qu'on remarque en ceux qui sont abattus & affoiblis sont des signes de mort; parce qu'elles ne peuvent avoir été produites que par une matiere acre, subtile, & maligne qui a pénétré dans le cerveau, & dans les nerfs, & qu'il n'y a point de parties spiritueuses pour les en chasser. Il n'est pas besoin d'avertir que le délire qui suit la gangrene des parties externes est mortel; que les délires mélancoliques sont plus

dangereux que les délires joyeux; que les délires obscurs sont plus à craindre que ceux qui se manifestent. Nous avons expliqué tous ces pronostics en parlant des lésions des fonctions animales.

Pour la guérison de ce symptome, on peut ordonner un régime un peu plus rafraichissant, temperer l'ardeur & la trop grande fermentation des humeurs par des saignées copieuses, pourvû que cette folie n'ait point été précedée par une grande évacuation de sang, & qu'elle ne vienne pas à une personne trop affoiblie. On doit aussi prendre garde à la suppression d'urine qui accompagne d'ordinaire cet accident. La saignée du pied est préférable à toutes les autres, parce qu'elle détourne davantage le mouvement du sang qui se porte à la tête, & que ce liquide est déterminé par cette operation à couler plus aisément vers l'endroit d'où l'on le tire: outre que l'eau chaude dans laquelle on fait tremper les pieds dirige encore le cours des humeurs vers les parties inferieures, & modere la fermentation par ses particules rarefiables & dissolvantes qui pénétrent dans les veines: ainsi lorsque les

Guérison.

forces ne permettent pas plusieurs saignées, il faut réitérer les lotions des pieds avec frictions dans l'eau chaude. Les lavemens sont aussi d'un grand secours; car selon *Hippocrate*, l'évacuation du ventre inferieur dégage extrémement la tête. Ensuite on réïtere les saignées s'il y en a des indications. On peut venir même à quelque douce purgation par en haut, ou par en bas; particulierement lorsqu'on observe de la diminution dans la fiévre, & que le malade n'a pas été purgé suffisamment dès le commencement; en pareil cas on pourroit user de manne, de casse, de sirop de pommes, de chicorée ou de roses palles dans le petit lait: ou bien, *Prenez demie livre de casse en bâtons, & deux gros de séné: faites-les boüillir en trois demis septiers d'eau qui seront réduits à chopine, passez la décoction, & y dissolvez une once & demie de manne, & une once de sirop de chicorée composé pour prendre en deux verrées.*

On peut apliquer l'eau rose avec un peu de sel de saturne aux temples & sur le sommet de la tête, avec des linges; mais ce doit être seulement dans la formation de la maladie: car

lorsqu'elle a déja duré quelques jours il faut aprés avoir rasé la tête y répandre de l'eau-rose avec la teinture des santaux, le musc, & le camphre ou mettre sur cette partie un pigeon qu'on viendra d'ouvrir tout vivant.

Mais enfin, si les veilles & le délire continuent, on recourra aux narcotiques, & principalement au laudanum, prenant garde que le malade n'ait point de penchant à quelque affection soporeuse: on évitera aussi de donner ce remede en trop grande quantité; & même on le corrigera par quelques céphaliques : par exemple : *Prenez un grain d'opium dissout, vingt grains de castor, dissolvez le tout dans trois onces d'eau de bétoine : on peut substituer une once de sirop de diacode à l'opium.* Il ne faudra pas toûjours, comme le prétend *Sydenham*, attendre le douze ou le quatorze pour user de ce médicament dans ces maladies qui sont tres-aiguës; car le malade est ordinairement hors de peril, ou mort dans ces tems-là.

Enfin, non seulement on doit procurer le sommeil avec des narcotiques, mais on peut encore faire quelques émulsions, dans lesquelles on mêlera même le nitre & le sirop d'*altea*, lors-

qu'il y aura quelque supression d'urine.

On doit de plus dans ce dernier accident, exciter les malades à pisser, leur presser doucement le ventre, ou leur faire des fomentations émollientes sur l'hypogastre & le pubis, & même les frotter avec l'huile de scorpion, ou bien leur faire prendre quelque décoction diuretique.

CHAPITRE XV.

De l'Esquinancie.

L'Esquinancie ou l'inflammation du pharinx & du larinx, est un symptome assez familier dans les synoques putrides, dans le causus, & dans les fiévres malignes; les malades respirent fort difficilement, ils n'avalent qu'avec peine, & ils rejettent souvent la boisson par les narines, ils ressentent une tres-grande douleur dans le fond de la gorge, ils ont une voix bâsse, cassée, & à peine peuvent-ils parler & tourner le col : quelquefois il n'y a, ou tout au moins on ne voit ni tumeur ni rougeur dans l'exterieur du col, ni dans l'interieur de la bouche: D'autres-

Caracteres.

fois l'on remarque une inflammation au fond de la bouche vers le larinx ; & d'autres fois, outre que l'inflammation paroist au dedans de la bouche, l'on voit dans l'exterieur du cou de la rougeur & de l'élevation: enfin l'inflammation peut n'occuper que l'exterieur. Lorsque l'esquinancie est formée souvent la langue sort hors de la bouche.

L'inflammation des amygdales donne souvent des symptomes qui approchent de ceux de l'esquinancie ; & si l'on en croit *Dodonée*, il n'est pas rare de trouver des malades qui ressentent de la douleur au larinx, quoiqu'ils n'ayent que le poumon d'enflammé.

L'on est aisément persuadé que la cause de toutes ces inflammations ne dépend que d'un sang arresté dans les muscles du larinx, ou du pharinx, ou dans les parties voisines, dans lesquelles ce liquide peut être retenu, soit parce qu'y fermentant avec trop de violence, il fait perdre, par sa forte expansion, du ressort aux fibres charnuës & aux vaisseaux qui devoient en se resserrant vigoureusement hâter son mouvement circulaire; soit parce qu'il est trop épais & trop visqueux pour

Causes.

passer par les pores de ces parties, y ayant été fixé par une boisson trop froide, ou par un air trop frais; soit parce que les fibres élastiques de ces mêmes parties êtant trop affoiblies ou trop tenduës par un os, ou par quelques autres corps étrangers qui se sont fourrez entr'elles, ou qui les ulcerent, ne sont plus capables de renvoyer dans les veines le sang qui y aborde par les arteres; ou soit parce que la salive étant trop acre, elle y picote & irrite des membranes tres-sensibles & remplies de vaisseaux. Cette maladie arrive dans les saisons propres aux fontes d'humeurs, comme dans le printems & dans l'hyver.

Explication. Par une ou par plusieurs de toutes ces causes l'inflammation succéde à la douleur qui procéde d'une agitation & d'une distraction violente des filets membraneux; les muscules qui servent à la déglutition ne peuvent joüer ni se gonfler sans causer au malade des douleurs extraordinaires; les alimens, la boisson, & l'air même excitent des sentimens douloureux en touchant à ces parties gonflées & enflammées; & le malade a tant de difficulté à boire, que la liqueur lui revient avec violence

par le nez. Quelquefois la respiration est plus pénible que la déglutition, quand le larinx, ou ses parties sont les plus enflammées; d'autres fois aussi la déglutition est beaucoup plus difficile que la respiration, lorsque le pharinx est la partie la plus échauffée : c'est à cause de la differente situation de ces inflammations, que tantôt on n'apperçoit point de tumeur dans le fond de la bouche, & tantôt on y en distingue, comme lorsque la déglutition est plus empêchée que la respiration, parce que le pharinx est plus visible que la partie superieure de la trachée arteré.

Prognostic.

L'on conçoit assez que cette maladie est tres-dangereuse : Celle qui vient dans les fiévres, sans qu'il paroisse de tumeur dans la bouche, ni au dehors de la gorge, est mortelle; & d'ordinaire les malades ne passent pas vingt-quatre heures, ou tout au plus le quatriéme jour, quoiqu'ils ayent tous les organes de sens en trés-bon état, & le jugement fort-sain. J'en ai fait ouvrir un mort de cette espece d'esquinancie; dans lequel l'on trouva une inflammation dure & schirreuse de la grosseur du doigt au dedans de la partie posterieure de la tra-

chée-artere proche le larinx, à l'endroit où les anneaux ſont rompus ou membraneux; apparemment c'étoit un gonflement & une inflammation des glandes de cette partie.

Lorſqu'il y a une inflammation dans le fond du goſier, le malade peut être ſuffoqué en peu de tems; cependant il arrive aſſez ſouvent qu'elle ſe termine en un abſcés qui ſe vuide dans la bouche: ainſi l'on peut dire qu'elle eſt moins dangereuſe que la premiere; & le peril eſt encore moindre ſi l'inflammation s'étend juſqu'au dehors de cou.

Quand la gorge n'eſt enflammée qu'à l'exterieur, le mal n'eſt pas fort à craindre, parce qu'il empêche moins la reſpiration, & qu'il n'attaque pas des parties ſi conſiderables; l'humeur même peut plus aiſément être évacuée; en un mot, la difficulté de la reſpiration, & la grandeur de la fiévre reglent d'ordinaire l'évenement de l'eſquinancie; car ſi le malade étouffe pendant qu'une fiévre le tourmente, il ne peut pas aller loin.

Lorſqu'il paroiſt quelque tumeur exterieure au cou, c'eſt un bon ſigne; parce qu'il s'enſuit que les parties interieures en ſont pas ſi preſſées, ny ſi

enflammées, & que la matiere morbifique peut être plus commodément dissipée : quand l'esquinancie se continuë au poumon, cela est désolant, à cause de l'augmenttation de la maladie qui occupe les parties interieures ; d'ordinaire les malades meurent en sept jours, ou bien il se fait un empiéme. Lorsque l'inflammation qui paroissoit, disparoist sans diminution des symptomes, & sans des crachats cuits, c'est la triste marque d'un feu qui s'allume dans d'autres parties plus interieures. Si la respiration, ou la déglutition est empêchée par une contorsion du cou qu'on peut appeller une convulsion, & qu'on ne voye point de tumeur dans la bouche, le peril est grand, sur tout quand la fiévre est considerable.

Lorsque le malade rend quantité de salive & de crachats, l'on doit moins craindre, parce que le gonflement des glandes salivaires lequel contribue beaucoup à la maladie se dissipe par ce moyen ; mais quelquefois elle dure long-tems.

L'on voit, par ce que je viens de dire, que le principal accident de cette maladie, est l'obstacle à la respira-

tion; aussi quand les malades y succombent, ils meurent comme étranglez, ou suffoquez. L'on peut encore inferer de ce que nous avons dit, que les seules voyes par lesquelles le nature peut guérir cette inflammation sont la résolution, & la suppuration: cette derniere n'est pas trop seure; car quelquefois le pus tombe dans le poumon, comme le remarque *Lindanus*. Il faut aussi observer que l'esquinancie qui est jointe à une fiévre tierce continuë dont les redoublemens sont de trente-six heures, est presque toûjours mortelle, à cause de la grande fermentation du sang, & du peu d'air qui entre dans le poumon: l'on remarque pareillement que lorsqu'il vient de l'écume à la bouche, c'est un signe fatal; parce que c'est une preuve que l'air ne passe qu'à grand-peine dans les vesicules pulmonaires, & que les fibres musculeuses d'autour des sources de la salive sont dans de violentes & réïtérées contractions pour la réduire ainsi en bulles. Lorsqu'en ouvrant les veines qui sont sous la langue, il ne coule presque point de sang, le malade est à l'extrémité, parce que cela montre la grossiereté du sang,

& par consequent la diffitulté qu'il y a pour le tirer de la partie enflammée, en luy rendant sa liquidité.

Le flux de ventre emporte quelque fois l'esquinancie, comme il fait quantité d'antres inflammations, en détournant la matiere qui pouvoit l'entretenir.

Toutes les indications curatives sont d'empêcher qu'il ne survienne de nouvelle fluxion, de faire écouler le sang & les humeurs qui séjournent, de rétablir le ressort des parties, & de remédier à la fiévre & aux accidens. *Guérison.*

Comme cette maladie est des plus aigues, elle demande une grande diligence; & l'on doit premierement ordonner une diéte tres-attenuante, tres-exacte, & qui nourrisse peu, n'employant point le veau, principalement le jarret dans les boüillons, ni les plantes gluanttes dans les ptisannes, évitant aussi tout ce qui peut trop échauffer, ou faire fermenter le sang; l'on doit empêcher l'entrée à l'air froid, & sur l'heure même en venir à la saignée de l'une ou de l'autre des jugulaires, à moins qu'il n'y ait suppression de mois, ou d'hémorroïdes, auquel cas on fait la saignée du pied avant

celle de la jugulaire. Il faut bien prendre garde d'augmenter la peine de respirer : en faisant la ligature pour renfermer l'ouverture de la jugulaire: Ensuite, si dans le premier jour on voit que le malade ait des saveurs désagréables, comme cela arrive souvent, il en faut sur le champ venir à un vomitif avec le vin émétique, ou le tartre émétique infusé dans l'eau de chardon beny : On peut le mêler à la manne afin de le rendre purgatif, tant pour empêcher que les matieres contenuës dans les premieres voyes, n'augmentent les mauvaises dispositions qui sont dans le sang, que pour prévenir l'accroissement de la fluxion, en faisant joüer les muscles voisins du pharinx & du larinx ; ce qui peut un peu dégager les parties voisines, & par des compressions réïtérées en tirer les humeurs qui s'y infiltrent ; outre qu'on observe que d'ordinaire les flux de ventre soulagent ceux qui sont attaquez de cette maladie. Si d'un autre coté l'esquinancie est épidémique, ou maligne, elle demande encore davantage les émétiques, non seulement dans les premiers jours, mais aussi dans la suite, comme nous dirons en parlant

des fiévres malignes. Si selon la coutume il se produit un abscés dès le second, ou le troisiéme jour, l'émétique n'aura point de suite fâcheuse; au contraire il peut par les efforts qu'il fera faire au malade, aider à la rupture de l'abscés au dehors, & empêcher l'écoulement du pus vers le poumon. Enfin dans les gonflemens des amygdales, & des parties prochaines, les contractions que font les muscles pour le vomissement expriment de ces glandes la lymphe qui y croupissoit.

Dans les premiers jours de cette maladie, l'on peut recourir à la saignée trois & quatre fois, si le sujet est jeune & plétorique; & même cinq fois & davantage en la faisant plus petite, si l'on craint, que le malade ne tombe en foiblesse; quand le mal ne presse pas, il est utile d'ouvrir la veine avant que de donner un lavement. On doit toûjours faire tenir la tête élevée au malade; & s'il ne pouvoit rien avaler, il faudroit lui seringuer par force du boüillon, ou de la ptisanne dans l'œsophage; mais il est rare qu'on soit obligé d'en venir là.

Quant aux gargarismes, ils sont peu nécessaires dans les esquinancies ve-

ritables ; ils nuisent même souvent : Premierement, en ce qu'ils irritent les parties enflammées : Secondement, en ce que d'ordinaire on fait entrer des repercussifs, des astringens ou des acides dans les premiers qu'on prépare au malade ; ce qui n'est capable que d'offenser en empêchant la tumeur & l'inflammation de paroistre dans la bouche, & leur faisanr occuper plus d'espace dans les parties plus interieures du larinx ; ajoûtez qu'ils coagulent encore davantage les sucs qui sont arrêtés. C'est pourquoi quand on voudra composer quelques gargarismes, ce doit être avec des médicamens émoliens, artenuans, anodins, & sans irritation, évitant les remédes trop acres, si ce n'est lorsqu'on veut faciliter la rupture de l'abscés; mais il est beaucoup mieux, lorsqu'on le peut voir de le percer. Si néanmoins l'on a dessein de faire quelque gargarisme adoucissant dans les commencemens, on pourra prendre parties égales de boüillon chaud d'écrevices de riviere, & d'eau distilée de joubarbe. Pour une fluxion catharrale, on fera laver la bouche avec la décoction d'hysope, ou de véronique où l'on mêlera un

peu de sel ammoniac, & de sel de tartre avec un peu de miel. Mais lorsqu'on veut faire percer l'abscés, quelques-uns recommandent de macerer l'agaric coupé par morceaux, dans la décoction de guimauve, & de figues, avec du gingembre, & la quatriéme partie de vin blanc, à quoy l'on ajoûte du sirop de guimauve, faisant tenir quelque tems au malade ce remede dans la bouche ; mais il est plus seur d'ouvrir l'abscés avec la lancette, & même de faire des incisions autour de la gorge, quand il ne paroist point. Scultet prescrit demi gros de graine de moutarde dans une once de vinaigre, & trois gros d'eau de plantain, avec un peu de sucre.

Tenant cette conduite on employera quelques absorbans doux, tels que sont les yeux d'écrevices, la poudre de la dent de sanglier, *l'album græcum*, ou crotte de chien, l'antimoine diaphorétique &c. en quelques eaux sudorifiques.

L'on peut aussi mettre par dehors des cataplasmes résolutifs & attractifs faits avec l'absinte, l'hysope, la sauge boüillie dans des graisses, ou des huiles ; l'on réüssit encore mieux si l'on

les anime de quelque esprit volatil, comme de celui de sel ammoniac; & qu'on les impose tout chauds avec de la laine qui n'ait point été travaillée; ou bien on se servira d'huile de vers avec l'huile de térébentine : on en fait encore avec un nid d'hirondelles & une poignée d'*album græcum* boüillie dans le vin, où l'on ajoûte quelques huiles chaudes & des farines, même les oignons, le saffran, & le camphre.

Si l'abscés vient à s'ouvrir en dedans, il faut gargariser la bouche avec l'eau d'orge & le miel rosat : lorsque le tems & les forces du malade le permettent, & que l'abscés ne paroist point meurir, on en viendra à la broncotomie, c'est-à-dire, à l'ouverture de la trachée-artere; mais d'ordinaire la maladie presse trop, & ne donne pas le loisir de faire cette operation qui ne peut guere avoir lieu que dans des esquinancies ou étranglemens causez par des tumeurs scrophuleuses, qui sont sans fiévre, & qui durent un tems considerable, comme j'en ai vû quelques-unes.

CHAPITRE XVI.

De la Pleurésie & de la Peripneumonie.

Lorsqu'un malade a une grande difficulté de respirer, qu'il se plaint d'une douleur piquante dans l'un des côtez de la poitrine, qu'il a une fiévre continuë, une toux séche au commencement, mais suivie bien-tôt aprés de quelques crachats sanglans; que son pouls est dur & vîte, l'on dit qu'il est pleurétique: En effet, la plévre, ou les muscles intercostaux sont d'ordinaire enflammez; quand il y a toutes ces marques, ausquelles se joignent souvent une difficulté d'être couché sur le côté malade, & quelquefois sur le côté sain, des redoublemens, & une augmentation de symptomes dans les les jours impairs. *Caracteres de la pleurésie.*

Mais quand avec la fiévre, le crachement de sang, ou des crachats jaunes un peu teints, & la toux, il n'a point de douleurs piquantes & aiguës dans les côtez; mais qu'il se sent fort oppressé, qu'il respire tres-difficilement, qu'il lui semble qu'un poids *Caracteres de la Peripneumonie.*

lui presse le sternum contre le dos, & qu'il a les joües rouges & enflammées, l'on appelle cette maladie fluxion de poitrine ou péripneumonie.

Quoique Zechius, Tulpius, C. Pison & quelques autres paroissent prouver par des Observations des cadavres de pleurétiques, que l'inflammation du poumon donne tout les symptomes de la pleurésie, & que ces deux maladies sont presque toûjours jointes; cependant Willis, Riolan, & Diemerbroec, fondez sur des Observations opposées, asseurent que dans les corps de ceux qui sont morts seulement de pleurésie, ils ont trouvé la plévre affectée, quelquefois tumefiée & gangrenée, ou s'abscédant avec les muscles intercostaux, sans que le poumon fût en aucune façon attaqué. Quoi qu'il en soit, ces deux affections sont fort ressemblantes, demandent presque les mêmes remédes, & sont produites à peu prés par les mêmes causes. C'est toûjours un sang ou une lymphe arrestée dans les vaisseaux capillaires du poumon, de la plévre, ou des muscles intercostaux, lesquelles humeurs y séjournant, & étendant ces vaisseaux & les fibres voisines,

causent de la douleur, empêchent l'action des parties qui durant la respiration font sortir l'air des poumons, ou de celles qui l'y poussent. L'inflamation qui regne dans ces parties, irrite celles d'alentour; de sorte que le poumon & la trachée-artere se contractant, il s'excite une toux, qui par le peu de liberté de la circulation peut aisément rompre quelques tuyaux sanguins capillaires, & produire des crachats sanglans, &c.

Tous ces accidens n'arrivent donc que du défaut de circulation dans les petits vaisseaux de la poitrine; ce qui peut-être causé par le manque de leur ressort, par la grossiereté du sang, ou par sa trop grande fermentation; quelque-fois le sang fermente avec force, quoi qu'il soit d'une substance grossiere, & d'autres fois sa grossiereté est un obstacle à cette espece de mouvement: mais le plus souvent il fermente avec violence quand il est tres-subtil & tres-acre.

Lorsque je dis que la circulation est empêchée dans la plévre, l'on entend bien que ce doit être dans les vaisseaux qui la composent. Et comme nous avons prouvé dans nôtre Anato-

mie raisonnée, que la lymphe ou la partie blanche du sang circuloit dans les vaisseaux des os, des tendons, & de toutes les parties membraneuses, il est aisé de conclure que la coagulation des humeurs qui retarde la circulation dans une veritable pleurésie, doit particulierement consister dans l'augmentation de la viscosité de la lymphe; & c'est cette partie blanche coagulée qu'on voit se former en pellicules sur le sang de plusieurs pleurétiques : le pouls dur qui leur est si ordinaire, vient de ce que cette lymphe ne passant pas librement dans les arteres capillaires, retient davantage le sang dans les gros troncs, & fait à leur égard à peu prés ce que feroit une ligature : or tout le monde sçait que lorsqu'on a lié une artere, elle bat d'une maniere plus ferme dans sa partie superieure.

Explication.

L'on s'étonnera sans doute, de ce que dans cette fiévre aiguë la lymphe épaissie est plûtôt retenue dans la plévre que dans le péritoine, ou dans les méninges, & de ce que cette même humeur condensée ne s'y arreste point du tout dans les rhumatismes, étant seulement arrêtée dans les parties ex-

terieures, quoiqu'elle ſoit de même conſiſtance que dans les pleuréſies qui viennent de coagulation.

Mais on réſoudra bien-tôt ces difficultez, ſi l'on prend garde que le péritoine eſt immédiatement ſitué ſous les muſcles de l'abdomen qui par leurs preſſions continuelles empêchent la lymphe viſqueuſe de ſéjourner entre ſes fibres; & que les meninges ont des battemens d'arteres & de ſinus qui font le même effet. Il n'en eſt pas de même à l'égard de la plévre qui ne reçoit aucune compreſſion des muſcles de la poitrine, outre que les tuniques des vaiſſeaux de cette partie ſont plus minces & plus extenſibles; & j'ajoûterai qu'il arrive rarement que la pleuréſie, ou l'obſtruction ſe faſſe vers le dos, à cauſe des battemens de l'aorte.

Lorſqu'il n'y a point de fiévre, la chaleur interieure des parties eſt ſuffiſante pour faire paſſer par la plévre une lymphe preſque coagulée comme dans le rhumatiſme où elle ne s'arrête qu'aux parties exterieures qui n'ont pas de chaleur, & de mouvement pour ſon paſſage.

L'on dira peut-être que les pleuréſies qui viennent de coagulation, de-

vroient être accompagnées de douleurs exterieures & rhumatiſmales ; mais ſi l'on conſidere que la fermentation du ſang dans ces maladies atténuë beaucoup la limphe qui a un long trajet à faire, que les grandes douleurs oſtent le ſentiment des moindres, & que les vaiſſeaux qui ont des pores plus ouverts, comme ceux de la plévre, ſont propres à recevoir des parties de limphe qui fermentent, on ne s'étonnera pas de ce qu'un pleurétique ne reſſent d'ordinaire que de la douleur au côté.

Cauſes. Les cauſes qui ont précédé la maladie nous aident beaucoup à diſtinguer l'état du ſang, & de la lymphe dans ces déſordres; car ſouvent l'air froid, les vents ſeptrentrionaux, le tems d'hyver, l'eau & le vin bûs à la glace, principalement lorſqu'on a couru, ſont toutes des cauſes tres-favorables à la coagulation du ſang: comme les vents méridionaux, les ardeurs de l'été, tous les vins de liqueur, les eaux-de-vie, ne peuvent tendre qu'à la liquidité & à la fonte de cette humeur. De plus, le pouls dur accompagne d'ordinare le ſang épais; comme le mol fait le ſang fondu;

mais le ſang qu'on tire au malade ôte bien-tôt toutes ſortes de doutes au Médecin, car s'il a contracté le vice de la coagulation il paroîtra dans la palette ſous une ſuperficie jaune, ou d'une autre couleur étrangere, & d'une conſiſtance compacte & coriaſſe; ce qui n'arrive pas lorſque le ſang eſt fondu.

L'on ſçait aſſez que l'une & l'autre de ces maladies ſont aiguës: La peripneumonie eſt plus dangereuſe que la pleuréſie, & beaucoup plus aiguë; ainſi lorſque cette derniere ſe tourne en inflammation de poumon, c'eſt-à-dire, lorſque la douleur s'évanouit & qu'il ſurvient une plus grande difficulté de reſpirer, c'eſt un tres-mauvais ſigne. Quand ces maladies ſont grandes le malade meurt dès le quatre, ou dès le ſept; mais on voit des pleurétiques qui meurent aprés le quatorze & le vingt, lorſque le mal n'eſt pas ſi violent: s'ils crachent dès les premiers jours, c'eſt un ſigne que la pleuréſie ne ſera pas longue: Celle qui dépend de la coagulation du ſang dure communément davantage que celle qui vient d'un ſang plus fondu. Je ne repeterai point ici que la péripneumonie qui ſurvient à l'eſquinancie, Prognoſtic.

est mortelle; que celle qui est accompagnée de vomissemens, de sincopes, ou de délires, ou de mouvemens convulsifs est d'autant plus dangereuse que ces accidens sont plus grands; que la difficulté de la respiration, & la situation plus ou moins contrainte où le malade est obligé de se mettre pour sentir moins de douleur, en doivent pour l'ordinaire regler l'événement: ce que nous avons dit en parlant des crachats, des urines, & des sueurs, merite encore nôtre attention dans cette maladie; car lorsque l'inflammation de la plévre se continuë au poumon, si le malade ne crache pas beaucoup, & que ses crachats ne soient pas cuits, épais &c. il sera menacé d'un empiéme. Je réserve aussi à parler ailleurs des pleurésies épidémiques ou malignes, dont le sort est réglé par la fiévre qui les accompagne. Au reste, l'on ne doit pas tant craindre le pouls intermittant dans cette maladie, que dans les autres, parce qu'il dépend en partie de la difficulté de respirer: L'on remarque encore que les pleurétiques qui vomissent dès le commencement de la maladie, ont coûtume de guérir, parce qu'il se fait une décharge des

humeurs contenuës dans les premieres voyes ; & que d'un autre côté le secouement que le diaphragme fait dans les parties de la poitrine aide beaucoup à donner du mouvement aux liqueurs qui s'y trouvent arrestées; cependant quand les malades ne vomissent que le second, ou le troisiéme jour dans les pleurésies malignes, ils meurent assez souvent.

Les pleurétiques qui n'évacuent pas en quatorze jours par les crachats la matiere de leur maladie, sont sujets à avoir un amas de pus dans la poitrine, à moins que cette matiere n'ait été emportée par un cours de ventre abondant, par une sueur copieuse, par un abscés qui perce en quelque partie exterieure, ou par une autre évacuation par laquelle les vaisseaux qui auront absorbé ce pus, s'en déchargeront. Les signes de la transmutation de la pleurésie, ou de la péripneumonie en empiéme sont la continuation de la douleur, quoique moindre, & plus sourde, la continuation de la fiévre aprés vingt jours avec des frissons: en un mot, une espece de renouvellement de fiévres, de veilles, de douleurs & d'inquiétudes, aprés qu'elles ont paru cal-

mées, est avec les frissonnemens; un signe de suppuration qui se fait; & lorsque ces accidens diminuent, le pus est formé. Cependant lorsque l'abscés se rompt, la pluspart des symptomes se réveillent.

Guérison. Il est aisé de connoître par la nature des inflammations de poitrine, qu'il faut tâcher de faire couler le sang suspendu, d'empêcher qu'il n'en coule trop dans les vaisseaux affoiblis, & de fortifier ensuite ces mêmes vaisseaux. Pour remplir ces indications l'on doit ordonner au malade un régime exact; sçavoir des boüillons & des ptisannes seulement, & prendre garde qu'il n'y ait rien de sirop fermentatif ou d'incrassant dans les uns ou dans les autres. Lorsque le sang est épais, on prendra une poignée de feüilles de coquelico, & un gros de canelle en poudre qu'on mettra boüillir dans deux pintes d'eau; si le sang fermente avec trop de violence, ou qu'il ait trop d'acreté, on jettera un gros de nitre antimonié sur trois chopines d'eau chaude, avec un petit bâton de réglisse: aprés quoi l'on fera recevoir un clystere, & l'on verra s'il en faut venir à la saignée, ou au vomitif; mais il faut sur tout

que les boissons des malades soient prises actuellement chaudes, à cause que l'irritation du froid est fort à craindre.

Il y a des pleurésies & des péripneumonies malignes & épidémiques, où l'on ne doit point saigner, ou du moins que tres-peu. Bartoletus, & Gesner en rapportent quelques exemples; Hippocrate même défend la saignée, & ordonne des mochliques qui font vomir dans les pleurésies descendantes, ou hypocondriaques. *Hollier* fait aussi deux sortes de pleurésies, suivant les differentes régions: Il dit que la saignée soulage fort ceux qui sont dans des lieux tournez vers le septentrion; mais que comme elle n'est pas aussi avantageuse à ceux qui sont exposez au vent du midy, on en doit venir pour ces derniers à la purgation. Monsieur Postel a distingué les inflammations de poitrine par rapport aux saisons, & a prétendu que celles d'hyver demandoient beaucoup plûtôt la purgation que la saignée.

Pleurésies malignes.

Pour suivre icy la Nature, on peut dire qu'il y a deux sortes de pleurésies. 1o. dans l'une la fermentation du sang est accompagnée d'une tres-grande

acrimonie; & la fermentation elle-même y étant tres-violente il ne faudra point balancer à en venir d'abord à la saignée, qu'on peut répéter en differens tems; vû que la saignée déchargeant un peu les vaisseaux, elle augmente leur ressort, la circulation en devient par conséquent plus viste, & la fermentation plus lente, & comme dit Hippocrate, il est bon de tirer assez de sang, afin qu'il commence à changer de consistence & de couleur, car son acreté se diminuë par l'introduction qui se fait de la sérosité dans les vaisseaux sanguins à mesure que le sang en sort. Il est indifferent d'ouvrir la veine du bras ou du pied, si ce n'est à cause de quelques suppressions, ou du délire: hors ces cas on fait bien de préférer la saignée du bras à celle du pied, comme la plus proche & la plus aisée. Dans cette pleurésie la purgation sera défenduë à moins qu'il n'y ait quelques humeurs dans les premieres voyes. C'est ce que remarque fort-bien *Zacutus Lusitanus*, lorsqu'il dit que si les crachats viennent bien dans les commencemens, on doit s'abstenir des purgatifs: car l'expul-

ſion aiſée des crachats dès la naiſſance du mal eſt une marque de la liquidité du ſang.

Les ſaignées doivent être faites & réïtérées dés le commencement, comme nous avons déja dit. Si l'on attend à les faire, que le malade crache aiſément, il ſurvient quelquefois une ſuppreſſion dangereuſe. On ne doit point auſſi dans les premiers tems, ni dans la ſuite ſe ſervir d'incraſſans, comme de ptiſanes avec les guimauves, & les raiſins; ni d'émulſions qui ne ſont capables de d'augmenter la fermentation du ſang, & peut-être de l'énerver tellement en le privant de ſes parties volatiles, que lorſque les malades réchappent, ils ſont long-tems à ſe ſentir d'une peſanteur de poitrine preſque aſmatique, d'enflures cachectiques, & d'autres fâcheux accidens. Il eſt beaucoup mieux de faire prendre en quelques eaux ſudorifiques les yeux d'écrevices, le diaphoretique mineral, le bol armenien, la ſuie de cheminée luiſante, la poudre de dent de ſanglier ou de brochet, ou la poudre de priape de cerf, ou l'oliban, ou la fiente de mulet, ou les fleurs de ſouphre avec

quelque sirop. Par exemple : *Prenez un scrupule d'antimoine diaphorétique, vingt grains de fleurs de souphre, quinze de nitre antimonié, une once de sirop d'œillets, & cinq d'eau de chardon beny, ou d'ulmaire :* ou bien *prenez demi gros de suie de cheminée luisante ; dix grains de fleurs de sel ammoniac, quatre onces d'eau de petasites, & une once de sirop de coquelico.* Lorsqu'on s'est servi des sudorifiques, il ne faut plus retourner à la saignée de crainte de supprimer l'évacuation que le médicament a commencée. Ces sortes de sudorifiques se doivent donner sur la fin des jours impairs; parce que c'est dans ce temslà que la Nature tente les évacuations ; & si l'on étoit obligé d'en revenir à la saignée, il faudroit laisser passer le jour suivant, afin d'être plus éloigné des crises : Mais s'il y avoit des impuretez dans les premieres voyes, nonobstant la liquidité du sang, il seroit à propos de préparer le malade à un léger vomitif avant que de lui prescrire les sudorifiques. J'ay coutume dans ces cas d'ordonner cinq grains de tartre émétique, & six gros ou une once de manne dans six onces

d'eau de chardon beny. Ensuite dequoi je passe aux sudorifiques, où quelquefois je mêleray un peu de diacode, comme quand les douleurs seront trop violentes; mais ce ne sera qu'en les associant avec des volatils, & aprés l'évacuation des premieres voyes, parce que sans cela ils supprimeroient souvent les crachats; c'est encore par cette raison qu'on doit éviter les aigres, outre qu'ils excitent la toux qu'il faut appréhender icy.

2°. Dans l'autre espéce de pleurésie où le sang est épais & visqueux, on aura égard à la violence ou à la foiblesse de la fermentation, qui lorsqu'elle est violente, demande une bonne saignée; & pour peu qu'il y ait lieu à un émétique comme dans les fréquens embarras des premieres voyes, on l'ordonnera immédiatement aprés la premiere saignée; ce qui a souvent un si grand effet, qu'un malade s'en trouve tout d'un coup guéri. Aprés cela l'on en vient à des sudorifiques, ayant soin de mêler quelques sels volatils dans les potions, ou bien on prendra une poignée de serpolet, dont on tirera le jus qu'on mêlera avec de l'eau de chardon beny.

Je croy que le public ne sera pas fâché d'apprendre icy un remède sudorifique & antipleurétique excellent qui m'a été généreusement communiqué par M. Rongeard fameux Médecin habitué à l'Aigle. Il y a cinq ou six ans qu'il me manda que la simple décoction d'*adiantum aureum majus*, vulgairement appellé *perce mousse*, étoit un sudorifique presque infaillible. Depuis ce tems-là, il m'a écrit qu'en distillant plusieurs fois de l'eau sur cette plante broyée, on tiroit un esprit dont une cuillerée prise dans un boüillon, ou dans un verre de ptisanne poussoit par les sueurs d'une maniere tout à fait surprenante. Il lui a donné le nom d'esprit anti-pleurétique.

On employe aussi avec succés la fiente de mulet dissoute dans le vin blanc, ou un gros de racine de bardanne en poudre dans l'eau d'ulmaire, ou quelque autre remède qui joint aux absorbans & aux volatils agit en dissolvant le levain morbifique par la sérosité que doivent séparer les glandes de la peau, & l'on ajoûte l'anis en poudre dans les ptisannes ; mais lorsque la fermentation est tres-petite, & la grossiereté du sang tres-grande, on fait d'abord

vomir ; on ne ſaigne point ; l'on mêle des purgatifs aux émétiques, ſe ſervant de volatils tels que la poudre de vipere, les ſels volatils de corne de cerf, le camphre, & d'autres volatils huileux que le malade doit prendre dans des eaux diſtillées.

Quant aux accidens auſquels il faut remédier, les principaux ſans doute ſont la deuleur picquante que le tiraillement des membranes enflammées & tenduës fort reſſentir aux malades, ſur tout lorſqu'ils touſſent, & la difficulté qu'ils ont de cracher. Un des meilleurs remédes qu'on puiſſe preſcrire pour diminuer la toux, faciliter l'expectoration, & modérer la douleur, eſt l'huile de lin, ou d'amandes douces tirée ſans feu, on la fera avaler ſeule, ou bien avec un gros de poudre de dent de ſanglier ; il y en a qui la mêlent avec du ſirop : par exemple, *Prenez deux onces d'huile de lin, autant d'eau de chardon beny, & autant de ſirop de coquelico, & en faites une potion pour prendre à trois fois* ; mais il faut auparavant, s'il eſt poſſible, que les premieres voyes ſoient libres. Les ſirops ſeuls & la plûpart des autres pectoraux ſont preſque toûjours inu-

tiles, & s'aigrissent fort aisément.

On applique sur le côté douloureux toutes sortes de graisses ou d'huiles chargées de parties volatiles : telles sont l'onguent d'*alera*, ou *résomptif*, avec l'huile de laurier & l'eau de vie, l'emplâtre *diasulphuris* de *Rulandus*, l'huile de cire, ou la poudre de cloux de girofles & de cumin avec le miel, ou l'eau de sperme de grenoüilles imbibée dans des linges : tous ces remédes doivent être appliquez chaudement sur le côté malade, afin que l'émotion qu'ils excitent dans la peau, & leurs particules les plus subtiles qui passent au dedans du corps puissent atténuer l'humeur coagulée & la faire repasser dans les vienes pour être évacuée ou corrigée par des organes destinez à ces usages.

Sur la fin de la pleurésie, lorsqu'on voit que les accidens & la fiévre diminuent, on en viendra à la purgation, qu'on peut faire avec deux onces de manne dans le petit lait, ou bien avec une infusion de séné, dans laquelle on dissout la mouelle de casse & la manne, ou quelque électuaire ; comme trois gros de celui de *psillio*, & une once de sirop de roses palles,

ou de

ou de chicorée composé, suivant que le malade est plus ou moins difficile à émouvoir par la purgation.

Mais si malgré toutes ces précautions, l'on s'apperçoit par la continuation de la douleur, & par des frissons déréglez que l'inflammation se convertisse en supuration l'on mettra tous ses soins pour la meurir promptement, & pour l'attirer au dehors s'il est possible : sur l'endroit de la douleur on imposera des cataplasmes faits avec les mauves, le lait, & les racines de guimauves, réduites en bouillie, l'emplastre de *diachylum magnum* y conviendra pareillement : pour l'interieur on fait user de prisannes préparées avec le lierre de terre, & la racine de grande consoude où l'on ajoûte un peu de miel blanc.

Enfin si l'on voit quelque tumeur, ou si l'on s'apperçoit par quelque fluctuation que le pus est contenu dans la capacité de la poitrine, on lui fait jour par le moyen de la lancette, ou du cautere ; mais si l'abscés est renfermé dans le poumon, on aura recours aux vomitifs. Ferdinand loüe extrêmement dans ces rencontres la décoction & le sirop de tabac qui n'opere que comme

vomitif & vulneraire. On peut aprés l'évacuation du pus se servir d'autres vulneraires. La décoction de tabac se compose en faisant boüillir une once de feüilles de tabac en une pinte d'eau qu'on réduit à la moitié, y ajoûtant sur la fin une poignée de mauves & de violettes : on passe la liqueur par un linge, & on en fait deux ou trois prises avec quelque sirop. J'estimerois autant quatre ou cinq onces d'eau distilée de nicotiane, ou quelque autre vomitif mélé avec les vulneraires.

CHAPITRE XVII.

Du Hoquet, & du vomissement; de l'inflammation du ventricule & des intestins.

Caracteres. LE hoquet est une inspiration soudaine avec bruit, causée par une contraction convulsive du diaphragme qui se portant subitement en bas entraine avec soy l'œsophage qui étant joint à la trachée-artere fait recevoir avec promtitude dans ce tuyau l'air de la bouche & du nez.

Il n'est point besoin de signes pour

discerner cet accident: souvent le bruit que font les malades en sanglotant est entendu de fort loin; mais comme ses causes sont tout-à-fait differentes les unes des autres, je croy que nous en devons parler, & expliquer les signes qui les peuvent faire distinguer.

Causes, & Explication.

Lorsqu'on a avallé un morceau trop gros ou trop acre, il se fait dans les fibres du ventricule une irritation qui cause un ébranlement dans les nerfs de cet organe; la Nature employe les parties voisines qui peuvent par leurs mouvemens aider l'expulsion de ce corps étranger; & comme le diaphragme, par des coups réiterez est plus en état qu'aucune autre de contribuer à ce dégagement, il n'est pas étonnant qu'il entre d'abord en contraction; ce qu'il ne fait point sans fraper le ventricule avec beaucoup de force: mais le diaphragme, suivant sa structure & ses liaisons ne pouvant se contracter & s'applanir sans serrer l'œsophage, on ne doit pas être surpris que cette contraction cause le hoquet sans produire le vomissement, contre ce qu'a prétendu Monsieur *Chirac*: les humeurs acres, ou les vers qui peuvent être dans le ventricule sont capables du

même effet; mais sans qu'il y ait rien dans ce viscere, tout ce qui peut picotêr le diaphragme peut exciter ce mouvement. On a des exemples d'un hoquet occasionné par l'enfoncement d'une des fa isses côtes, &c.

Il est très-souvent produit par des causes bien plus fâcheuses, principalement dans les maladies aiguës: quelquefois, c'est par une inflammation du foye, ou des intestins; d'autrefois par des superpurgations excitées par quelque médicament trop violent, ou par quelque humeur très-piquante: d'autrefois par des hémorragies extraordinaires, & même par des playes qui pénetrent jusqu'au diaphragme. Il est absolument nécessaire de donner des signes pour connoître toutes ces causes.

Caracteres de l'inflammation du foye.

Lorsque le hoquet est si grand qu'il étouffe presque le malade, que la fiévre est violente, qu'il y a au côté droit une douleur & une pesanteur qui se continuent depuis le bas des fausses côtes jusqu'au cou, que tout cela est accompagné d'une petite toux séche, de difficulté de respirer, de sécheresse de langue, de soif, de vomissemens bilieux, de nauzées, de dégoust, d'urines rouges & troubles, & d'une jau-

nisse répanduë par tout le corps, nous disons que le foye est enflammé.

J'avouë que toutes les inflammations du foye ne sont pas accompagnées de hoquets : ces symptômes n'ont coûtume d'arriver qu'en celles qui sont dans sa partie convexe ; & pour lors le malade ne peut se coucher sur le côté droit : la toux, la difficulté de respirer & la douleur sont trés-grandes & trés-étenduës, à cause de la contiguité du foye avec le diaphragme, aussi bien qu'avec les parties renfermées dans le bas ventre ; enfin la tumeur de l'hypocondre droit manifeste assez le mal : mais lorsqu'il n'y a que la partie cave du foye d'enflammée, le malade ne se sçauroit coucher sur le côté gauche, parce que le foye porte sur le ventricule : le dégoust & les vomissemens affligent beaucoup plus que les autres simptômes; & l'on n'apperçoit presque jamais la tumeur.

Le hoquet se rencontre encore quelquefois dans les inflammations qui surviennent à l'estomac & aux boyaux, & même dans des fiévres aiguës, par la seule impression des matieres acres qui se répandent dans les nerfs du diaphragme, ou qui irritent les parties

voiſines ; mais principalement aprés une ſuperpurgation, l'irritation qui reſte dans les nerfs du ventricule produit ſouvent le même effet que les alimens, ou les humeurs piquantes qui bleſſent les fibres de ce ſac.

Je ne parle point des hémorragies qui ſont quelquefois ſuivies du hoquet, non plus que de pluſieurs autres convulſions que cauſent les pertes de ſang, en ce que les vaiſſeaux des parties muſculeuſes étant dès-emplis les fibres élaſtiques de ces organes en ont plus de jeu & d'agilité pour y produire de grandes, quoique foibles, contractions.

Prognoſtic. On voit aſſez que les hoquets qui arrivent dans les inflammations du foye ſont trés-dangereux, ſur tout lorſque l'éternuëment qu'on tâche de procurer ne les fait pas finir. S'il ſe trouve dans une fiévre que le hoquet ſoit mêlé au délire, cela eſt mortel, parce qu'il faut que la matiere hétérogéne ait monté au cerveau, & que de là elle ait été pouſſée dans tout le genre nerveux : on en fera le même prognoſtic, lorſqu'il ſera accompagné d'affections comateuſes ou cõvulſives. On doit encore beaucoup craindre, lorſque le hoquet attaque une perſonne

vieille aprés de grandes purgations suivies de défaillance ; principalement si la superpurgation, soit symptomatique, soit artificielle, a commencé par un vomissement. Il n'est pas moins dangereux, quand il vient aprés une affection iliaque, &c. Mais lorsqu'il est produit par quelque autre cause externe, & qu'il ne dure pas long-tems, il n'est d'aucune consequence, quand il n'y a point de fiévre, ou que l'émotion du sang n'est pas considerable.

Guérison. Pour guérir cette maladie on songera à diminuer la fiévre, & les inflammations s'il y en a, à calmer le désordre des esprits, à ôter les parties irritantes qui sont dans le ventricule, si ce mal dépend d'elles; & enfin on se conduira diversement suivant la varieté des causes.

Si l'on connoît par des signes assez sûrs qu'il y ait une inflammation au foye, l'on tirera du sang aussi-tôt ; & c'est peut-être dans cette rencontre que Bartholin remarque qu'il a vû des hoquets cesser par la seule saignée : car puisqu'il est important que la matiere qui séjourne dans les vaisseaux du foye n'y vienne pas à suppuration ; il faut, autant que les forces le peuvent

permettre, prévenir ce malheur en procurant la sortie d'une grande quantité de sang, ne tentant rien par les purgatifs à cause de la communication & de la proximité du foye & des intestins; mais l'on peut donner de suite plusieurs lavemens rafraichissans, tant pour détourner les grands vomissemens, que pour laisser les voyes libres à la matiere qui doit sortir. On doit faire des ptisannes avec un peu de nitre antimonié & un bâton de réglisse, & ordonner une diéte très-sévere; il seroit bon aussi que le malade prît quelques potions avec les précipitans & les absorbans, afin de donner de la liquidité au sang, & de ne point augmenter sa fermentation. Pour cet effet *Prenez demi gros d'antihectique de Poterius, six grains de sucre de Saturne, une once de sirop de pavot rouge, & cinq onces de son eau distillée*, & préparez-en une potion à partager en deux prises : on ne differera pas à appliquer sur la partie enflammée des fomentations carminatives, & non pas des repercussifs qui ne peuvent que multiplier les embarras : par exemple, on prendra un morceau de drap qu'on trempera de tems en tems dans un

boüillon fait avec les écrévices pilées, ou dans de l'eau de fray de grenouilles, que l'on aura animée d'un peu d'esprit de vin camphré, observant d'employer ces choses toutes chaudes. Ensuite on fera des embrocations avec des huiles résolutives. Si les douleurs, le sanglot & le vomissement fatiguent trop, on joindra le laudanum à quelques potions cordiales. *Prenez demi gros d'antimoine diaphoretique ; deux gros de diascordium de Fracastor, une once de sirop de coquelico, cinq gouttes de laudanum liquide pesant un grain, & quatre onces d'eau de melisse.* Si vers le quatorziéme jour tous les symptômes diminuent, on en vient à des purgations douces, comme celles qui se font avec la casse dans le petit lait, ou avec le sirop de roses pâles ; & de-là on passe à de plus fortes : mais si au contraire l'on voit que la maladie persévere, que les symptômes augmentent, qu'aprés le vingt la nature n'étant pas fort affoiblie, le malade sente des redoublemens la nuit avec des frissons déréglez, que la tumeur croisse au lieu de diminuer, on doit se préparer à la suppuration, en appliquant exterieurement des émoliens & des maturatifs, & faire

prendre au malade les bols avec la térébentine, par dessus quoy il avalera quelques décoctions aperitives, afin de pousser en partie par les urines, pendant qu'il usera d'une ptisanne faite avec les vulneraires & un peu de miel blanc, &c.

On a souvent le hoquet dans les fiévres aprés des superpurgations, cela arrive principalement aux personnes âgées & débiles; en pareil cas l'on ne doit avoir pour but que de fortifier les parties & de calmer l'irritation: *Prenant*, par exemple, *deux onces de diascordium, une once de sirop de coquelico, quatre onces d'eau de chardon beny, & dix gouttes de laudanum liquide pesant deux grains*, à dessein de composer de tous ces ingrédiens un breuvage qu'on donnera en deux differentes fois, afin que si le mal échape à la premiere, la seconde puisse l'arrêter; & l'on fera quelques fomentations avec l'absinthe & les roses rouges boüillies dans le vin: un peu de thériaque avec un grain d'*opium*, & quelques grains de castor pourrôt aussi soulager le malade. Si le hoquet procédoit d'une abondance de vents, on prendroit six gouttes d'huile d'anis,

un gros de corne de cerf brûlée, une once de sirop d'absinte, & quatre d'eau de menthe pour en faire une potion. On mettra sur l'estomac du levain mêlé aux poudres aromatiques. Il est aussi très-bon d'exciter l'éternuëment.

Quand le mal vient par quelques humeurs attachées à l'estomac, rien n'est meilleur que de faire vomir, & de faire boire beaucoup le malade; mais lorsqu'il n'y a pas une grande fiévre, on peut fort-bien purger soit avec les pilules d'aloës, soit avec le mercure doux, & le diagrede, mêlez ensemble. Si l'on soupçonne des humeurs aigres & vitrioliques dans l'estomac, on prescrira les absorbans, particulierement la terre sigillée, le bol arménien, & la corne de cerf brûlée qu'on infusera dans l'eau de menthe avec un peu de diacode.

Caracteres du vomissement.

Le vomissement est une contraction du ventricule, par laquelle les matieres qui y étoient contenuës, sortent au dehors le long de l'œsophage par la bouche.

A cette simple exposition on connoît la Nature & les signes de cette espéce de mouvement convulsif; mais parce qu'il provient souvent de diver-

ses causes, il est de la prudence du Médecin de s'appliquer à les distinguer par leurs caracteres propres & spécifiques.

Quelquefois il y a des sucs acres & irritans contenus dans le ventricule dont ils obligent les fibres à ses resserrer; d'où il s'ensuit que le pilore n'étant pas assez ouvert pour recevoir les matieres qui sont poussées de son côté elles doivent sortir dehors par l'œsophage vers lequel elles trouvent moins de résistance. Je dis que le pilore n'a pas alors une ouverture assez grande pour laisser passer les matieres renfermées dans le ventricule, parce qu'il est presque impossible que les fibres de ce viscere entrent en contraction, si celles du pilore ne prennent un mouvement semblable, & même un peu plus fort, ce qui ferme en partie le passage aux matieres qui pourroient se glisser dans les intestins; au lieu qu'un tel resserrement ne se communique pas si aisément aux fibres de l'œsophage, parce qu'il a peu de fibres circulaires.

Delà on peut conclure que la sortie ordinaire du chyle hors de l'estomac est procurée par le mouvement du diaphragme & par celuy des muscles

de l'abdomen, & que la plus part des vomissemens viennent de la contraction des fibres musculeuses du ventricule.

Outre les inflammations interieures du foye, du ventricule & des boyaux, lesquelles peuvent causer cette contraction, tous les mouvemens spasmodiques des nerfs qui communiquent avec les nerfs de l'estomac sont capables d'exciter des vomissemens. Dans les passions hysteriques, de même que dans les coliques venteuses & néphrétiques, on en voit souvent de très-violens; mais comme il est aisé de les reconnoître, & que d'ordinaire ils ne sont pas accompagnez de fiévres aiguës, nous ne nous arresterons pas à les décrire en particulier.

Nous ne parlerons point aussi des vomissemens qui sont produits par l'obstruction du pilore causée parce qu'il sera devenu cartilagineux ou schirreux, ou qu'aprés une playe du diaphragme le ventricule ayant été poussé dans la poitrine, il sera fermé par la contraction & l'applanissement de ce muscle principal de la respiration : tout cela est étranger à la matiere que nous traitons; & puisque nous avons déja discouru de l'inflammation du foye en

parlant du Hoquet, nous nous contenterons d'expliquer celle du ventricule & des boyaux, & à cette occasion nous traitterons du *cholera morbus*, & de la passion *iliaque*; car pour les autres vomissemens qui dépendent des fractures du crane, des commotions de tête, ou des playes d'autres parties ils n'appartiennent pas proprement au sujet de ce livre.

Inflammation du ventricule. Lorsqu'avec un vomissement extraordinaire, & une fiévre violente & aiguë, l'on apperçoit au toucher, & quelquefois à la vûë une élevation avec une douleur très-forte, & une ardeur tres-grande sous le cartilage xiphoïde & sous les hypocondres, & qu'il y a des délires & des mouvemens convulsifs, on doit soupçonner l'inflammation du ventricule, principalement lorsque ces symptômes sont accompagnez de syncopes, d'une soif qu'on ne sçauroit étancher, &c. Il est vray que d'ordinaire le malade ne vomit point, quand l'inflammation occupe l'orifice supérieur, mais pour lors le malade va continuellement à la selle; comme au contraire il arrive assez souvent qu'il ne va point à la selle, mais qu'il vomit continuellement, lorsque l'inflam-

mation occupe ſeulement le pilore, ou quelqu'un des inteſtins ſupérieurs: Cette maladie eſt très-aiguë, & a des ſymptômes beaucoup plus preſſans que l'inflammation du foye.

Elle vient comme toutes les autres inflammations des parties membraneuſes, du ſéjour & de la groſſiereté des ſucs chyleux & nourriciers qui traverſent les fibres des membranes; auſſi bien que de quelques dépots du ſang, & de la fermentation dans les fibres charnuës, car quelquefois des corps acres, & picotans qui ſe trouvent dans le ventricule peuvent en affoibliſſant le reſſort de cette partie, & y faiſant des écartemens en divers endroits, donner lieu, à ces dépots: ainſi *Fabrice Hildan* rapporte une inflammation du ventricule qui avoit été produite par une aiguille avalée; mais elle peut auſſi venir ſans cela par la ſeule diſpoſition acrimonieuſe ou viſqueuſe des liqueurs, ou par la malignité d'un poiſon; c'eſt pourquoi pluſieurs Obſervateurs aſſurent qu'ils ont trouvé le ventricule dans des fiévres malignes ou peſtilentielles, parſemé de charbons ou d'eſcharres ſemblables à celles qui y auroient été cauſées, ſi le malade avoit *Cauſes.*

avalé de l'arsenic, ou quelque autre caustique.

Prognostic. Tous les Médecins sçavent que cette maladie est très-aiguë, trés-perilleuse & ordinairement mortelle : cependant celle où l'on remarque de fréquentes syncopes, avec froideur des extrémitez, & celle où s'excite la fiévre qu'on appelle *lypiria*, sont encore plus dangereuses, principalement s'il y a quelques signes de malignité. Enfin lorsque l'inflammation du ventricule aboutit en un abscès, le pus s'épanche dans la cavité de cet organe, pour être réjetté par le vomissement, ou par les selles, ou bien il tombe dans la capacité de l'abdomen ; & l'ulcere qui reste est accompagné d'une fiévre lente dont les malades perissent ordinairement; les alimens qu'ils prennent leur causent beaucoup de douleur, particulierement les acides, & se corrompent promtement.

Guérison. Toutes les indications qu'on doit avoir icy se réduisent à empêcher qu'il ne se jette une nouvelle matiere sur les fibres du ventricule, à dissiper celle qui les irrite déja, à conserver les forces pendant ce tems-là, & à diminuer les accidens autant qu'il est possible.

Le malade n'avalera que des choses liquides, quelquefois un peu fortifiantes, pourveu qu'elles soient sans acreté.

On doit malgré la syncope faire de grandes saignées, ou les répéter souvent : car il semble qu'on n'a point d'autre voye pour dégager les vaisseaux & diminuer l'impétuosité des liquides qui y fermentent. On donnera aussi très-souvent des lavemens rafraichissans & émolliens, par exemple cinq ou six dans un jour ; car outre qu'ils évacuent toûjours quelque matiere, ils aident beaucoup à conserver le mouvement peristaltique des intestins qui pourroit devenir antiperistaltique, c'est-à-dire de bas en haut par des vomissemens réitérez. Il peut même arriver que les vomissemens se modérent & se calment un peu par cet usage fréquent.

La ptisanne sera préparée avec le nitre purifié dissout dans une legere décoction de fleurs de pavot rouge; ou bien avec un bâton de réglisse, & le nitre purifié. On a coûtume de mettre un gros de ce nitre sur une pinte d'eau commune, observant que la boisson ait perdu la grande fraîcheur que cette drogue communique à l'eau, avant

que de la faire prendre au malade.

Il uſera auſſi de poudres abſorbantes capables d'augmenter la liquidité des humeurs, *prenant*, par exemple, *de l'antihectique de Poterius, & de l'antimoine diaphorétique, de chacun un gros, quinze grains de nitre purifié, & dix de ſucre de Saturne*, pour réduire le tout en une ſeule maſſe dont on fera trois paquets à mettre chacun dans une verrée de ptiſanne, ou dans cinq onces d'eau de chardon beny.

Si néanmoins les ſyncopes continuoient, on ordonneroit quelques potions cordiales telles que celle-cy: *Prenez cinq onces d'eau de ſcabieuſe, diſſolvez y un gros de diaſcordium, demi gros de poudre de vipere, une once de ſirop de ſcabieuſe, & demi gros d'eſprit de tartre rectifié :* & faites-en une potion pour prendre par cuillerées.

Lorſque l'inflammation perſiſte, & qu'on croit qu'elle pourroit venir à ſuppuration, on fait prendre un gros de térébenthine, lavée dans l'eau d'abſinthe; ce reméde, dit-on, réſout, ou hâte de faire ſuppurer.

Il eſt certain qu'aprés la ſuppuration la térébenthine nétoye fort bien l'ulcere, de même que fait la décoction d'eſ-

quine, avec la ſcabieuſe ou d'autres vulneraires, auſquels on peut ajoûter la terre ſigillée, & la corne de cerf brûlée que quelques Autheurs font prendre ſeule dans le petit lait, pendant que d'autres Praticiens recommandent l'huile d'hypericum avec celle de maſtic; mais on doit craindre que ces remédes n'excitent le vomiſſement.

On peut appliquer extérieurement dans le commencement de l'inflammation, des émolliens & des réſolutifs très doux; comme des morceaux de drap trempez dans le ſuc d'écrevices, ou faire des cataplaſmes avec la racine de guimauve, les feüilles de ſcabieuſe & les figues, le tout boüilli dans l'eau commune juſqu'à ce qu'il ſoit très-mol, y mêlant la farine de fœnugrec & l'huile de camomille: ces ſortes de cataplaſmes, ou d'autres ſemblables pouront être continuez juſqu'à ce que l'inflammation ait ſuppuré, ou qu'elle ſoit venuë à réſolution.

Caracteres du cholera morbus

Lorſqu'un malade vomit inceſſamment, & qu'il va continuellement à la ſelle, qu'il rend par en-haut & par en-bas des matieres jaunes, ou porracées; qu'il ſent de grandes douleurs dans l'eſ-

tomac & dans les boyaux, qu'il tombe en foiblesse, qu'il a le pouls fréquent & petit avec beaucoup d'ardeur & de soif, nous disons qu'il est attaqué d'un *cholera morbus*.

Causes. Il peut venir par des émétiques ou par des purgatifs donnez à contre-tems, ou par des humeurs acres & corrosives qui ayant pris une disposition émétique & purgative, irritent les fibres du ventricule & des boyaux, & mettent toutes ces parties dans des contractions convulsives ; ce qui détermine les esprits à y couler en grande abondance : la bile, le suc pancréatique, & le levain que séparent les glandes des intestins sont à tout moment exprimez de leurs réservoirs, les parties extérieures restent dépourvûes d'esprits, le cœur même n'en reçoit pas suffisamment, à cause de la perte continuelle qui s'en fait ; c'est de-là que dépendent le refroidissement des extrémités, les syncopes, la petitesse du pouls, &c.

Quelquefois des causes extérieures semblent donner naissance à cette maladie ; ainsi aprés avoir mangé du melon, des truffes, des champignons ou des cerneaux, bû du vin pur, &c. on voit qu'elle s'excite presque tout d'un

coup ; mais on doit toûjours ſuppoſer qu'il y avoit des humeurs très-acres dans les réſervoirs qui commencent à ſe vuider par la trop grande fermentation des nouveaux alimens indigeſtes.

Cette maladie eſt extrêmement aiguë, & tuë en peu de tems un malade, à moins qu'on n'y apporte bien-toſt du ſoulagement : quand elle vient d'elle-même ſans cauſe extérieure elle eſt beaucoup plus dangereuſe, parce qu'il faut que les humeurs ſoient plus acres, ou plus abondantes pour exciter tous ces accidens par elles ſeules & ſans y être déterminées ; on a ſujet d'appréhender la froideur des extrémitez, les ſyncopes, & la petiteſſe du pouls, à cauſe de la conſternation, ou de la diſette des eſprits qui eſt marquée par là; les hoquets, les mouvemens convulſifs & le pouls intermittant ſont encore des ſymptômes aſſez ſouvent ſuivis de la mort, par le déréglement du cours des eſprits: l'on dit que les urines noires, ou livides ſont mortelles dans cette ſorte de convulſion, parce qu'elles montrent que des matieres rongeantes & vitrioliques ſont répanduës dans toute la maſſe du ſang : Si les matieres qu'on vomit, ou qu'on réjette par en- *Prognoſtic.*

bas, sont vertes ou noires, le péril est plus prochain que lorsqu'elles sont seulement jaunes ; & si le vomissement est plus grand que les déjections, le malade se trouvera plus fatigué. Je ne répéterai point tous les autres prognostics que nous avons dit, en parlant du vomissement & des déjections : mais on doit toûjours s'étonner de ce qu'on trouve encore la vesicule du fiel remplie de bile, en ceux qui sont morts du *cholera morbus*, quoi-qu'ils en ayent vuidé une quantité prodigieuse.

Guérison.

Comme cette maladie varie extraordinairement par ses causes & par les accidens qui l'accompagnent, il faut sans doute pour la guérir se conduire d'une maniere differente en la plûpart des cas; lorsque le vomissement est très-violent, on doit vuider autant qu'on le peut par en bas, sans cependant causer trop d'irritation; lors qu'au contraire le flux de ventre est grand, mais qu'on vomit peu, avec beaucoup d'effort, & bien des nauzées, il faut faire avaller quantité d'eau tiéde au malade, ou des boüillons peu chargez de viandes & de nourriture, afin de dissoudre les humeurs gluantes, & de faciliter le vomissement; on peut même ajoûter quelques

vomitifs des plus legers, comme une once d'oximel ſcillitique, ou trois ou quatre grains de tartre ſtibié, s'il n'y a pas beaucoup de fiévre ny d'irritation : on doit bien prendre garde, en calmant les ſymptômes d'arrêter ſubitement l'évacuation quand elle eſt abondante, qu'elle ne fait que commencer, ou qu'elle ne fatigue pas conſiderablement le malade.

On donnera encore plus aiſément quelque doux vomitif, ſi l'on trouve un eſtomac rempli de fruits, ſans que le vomiſſement ſoit abondant, quoiqu'il ſoit laborieux ; car pour lors on doit aider à la Nature.

Mais lorſque l'irritation eſt grande, il ne s'agit que de temperer, d'adoucir, & de fortifier : dans cette intention on preſcrira de petites potions avec les abſorbans, les précipitans & quelques narcotiques, principalement lorſqu'on voit par des déjections porracées ou de couleurs de rouille que les aigres ſont de la partie. Ainſi, *Prenez deux onces d'eau de pourpier, autant d'eau de menthe, diſſolvez-y demi gros d'yeux d'écrevices préparez, autant de criſtal en poudre impalpable, & une once de ſirop de diacode,*

pour prendre en deux fois.

Si au contraire il n'y a que des ſels acres exaltés, on verſera ſur un ſcrupule de crocus de mars aſtringent ſix gros de ſirop de limons, autant de ſirop de diacode, trois onces d'eau de plantain, & autant de celle de chicorée, pour faire une potion à partager en deux priſes: s'il paroît que les ſyncopes ſoient grandes on ajoûtera à l'une & à l'autre potion un peu de poudre de vipere & d'eau de canelle.

On appliquera ſur l'eſtomac chaudement, un ſachet de plantes aromatiques boüillies dans le vin rouge, ou quelque emplaſtre fortifiante & odorante, ſuivant la pratique de *Vanhelment*. Enfin on mêlera aux potions les aſtringens & le laudanum.

On pourra ſe ſervir d'une ptiſanne faite avec le nitre, ou avec la teinture de roſes, particulierement ſi l'on voit qu'il y ait beaucoup d'acreté dans les matieres, & peu d'acidité.

Les ſymptômes ayant été calmés, on en viendra à une douce purgation qu'on fera avec la rhubarbe, le ſel végétal & la manne, & enſuite on donnera un léger narcotique pour empêcher les récidives.

On re-

On regarde ici le cristal, & les éponges marines réduites en poudre dans le vin rouge, ou dans une autre liqueur, comme des spécifiques très-puissans, mais on doit mettre sa principale confiance dans l'usage du laudanum joint avec quelques cordiaux qui fortifient sans faire beaucoup fermenter les humeurs qui sont déja dans une agitation trop véhémente.

Caracteres de la passiō iliaque.

Si le malade ne va point à la selle, que même les lavemens qu'on lui veut donner ne puissent pas entrer, ou rester quelque tems dans les boyaux, qu'il sente une douleur & du bruit dans le ventre, avec des rapports & des envies de vomir suivies du vomissement non seulement des alimens qu'il a nouvellement avalez, de bile ou de pituite, mais aussi des matieres stercorales, ou d'autres qui ont l'odeur des excrémens grossiers, nous disons qu'il a une passion iliaque.

C'est une maladie terrible qui peut avoir plusieurs causes; quelquefois des matieres endurcies dans les boyaux les bouchent si exactement, que le chyle, les excrémens & les humeurs n'y peuvent passer; de sorte que ces matieres croupissant & fermentant daos ces en-

droits, obligent les fibres des intestins à se contracter, & à faire remonter vers la bouche tout ce qu'ils contiennent.

D'autres fois les intestins sont obstruez, parce qu'il s'est fait quelque tumeur au dedans de leur cavité, ou parce qu'ils sont pressez par les tumeurs de quelques parties voisines; mais il est beaucoup plus ordinaire qu'ils soient comprimés ou enflammés, lorsqu'ils sont engagés entre les anneaux des muscles de l'abdomen, ainsi qu'il arrive dans le bubonocelle, ou lorsqu'ils sont entrez en quelque sac formé dans la région ombilicale: mais quoique ces sortes d'accidens ne paroissent qu'avec des fiévres aiguës, cependant comme ils appartiennent proprement à la Chirurgie, nous ne les examinerons point icy.

Caracteres de l'inflāmation des boyaux.

Un homme peut aussi tomber dans ce cruel mal, parce que ses intestins enflammez rentrent les uns dans les autres; pour lors on trouve dans le lieu qui est enflammé une grande douleur accompagnée d'une dureté qui fait qu'on sent au travers de la peau du ventre, l'intestin comme une grosse corde; la fiévre est très-aiguë, le malade ne va point du tout à la selle, &

le vomiſſement eſt continuel; tous ces ſymptômes ſont fort preſſans, principalement lorſque l'inflammation eſt dans les menus boyaux; mais quand elle eſt dans les gros, ſur tout vers le rectum, quoique le mal preſſe un peu moins, la douleur ne laiſſe pas d'être fort piquante, de s'irriter par les lavemens les plus anodins, & d'être accompagnée d'une envie inutile d'aller à la ſelle; la fiévre eſt jointe à de petits friſſons, lorſque l'humeur qui fait l'inflammation ſe tourne en veritable pus.

Cauſes ordinaires de la paſſion iliaque.

Mais ſouvent les grands vomiſſemens qui ſurviennent à la naiſſance des fiévres aiguës, donnent lieu à une affection iliaque, parce qu'ils commencent à renverſer l'ordre des mouvemens des fibres de l'eſtomac; & ce déſordre ſe continuant dans toute la membrane charnue du canal inteſtinal, y cauſe un mouvement antiperiſtaltique, qui fait que les matieres ne pouvant deſcendre, remontent toutes; & la douleur que le malade reſſent dans quelques endroits de ce même canal, vient de la rudeſſe avec laquelle les excrémens forcent les valvules, principalement celles qui ſe trouvent au haut du colum & au pilore.

Ce mouvement est si violent, qu'on voit que le malade rend les lavemens par la bouche.

Prognostic. Chacun pourra faire son prognostic par ce que nous venons de dire: ainsi lorsque la passion iliaque n'a pour cause que des excrémens endurcis, souvent on la guérit; mais il est rare qu'elle ait cette seule cause: il est plus ordinaire qu'elle provienne d'inflammation, ou de gangrene. La premiere est très-perilleuse quand les intestins gréles sont enflammés, & elle se termine dans les quatre premiers jours, ou finit par abscès. La seconde qui vient d'un sphacéle des intestins est toûjours mortelle. Je ne parle point des passions iliaques contagieuses ou périodiques, parce qu'elles sont très-rares dans ces pays-cy; j'ajoûterai seulement qu'elle est moins dangereuse dans les enfans, que dans les vieillards, parce que ceux là sont excitez à vomir par des causes plus legeres, & que leurs parties étant plus souples se dérangent & se rétablissent plus aisément. Il est très-fâcheux que cette maladie soit la suite d'une strangurie ou d'une difficulté d'urine, parce que l'on doit craindre l'inflammation de la vessie; & Hippo-

crate assûre que les malades en meurent dans sept heures, à moins que la fiévre ne produise un flux d'urine plus copieux. En un mot, on doit faire appréhender l'évenement de la maladie, lorsqu'elle est suivie de hoquets, de vomissemens ou de délire ; mais tout est désesperé, & le malade est aux derniers abois, lorsqu'on voit des vomissemens stercoraux, des syncopes, avec un froid aux extrémitez & des sueurs froides, ou si les hypocondres paroissent gonflez, & qu'on aperçoive des parotides ou des tumeurs de glandes autour des oreilles, & qu'il y ait une fiévre aiguë ; car cela montre, ou que les forces manquent & ne peuvent plus soûtenir les efforts de la maladie, ou qu'il y a une extrême malignité dans la fiévre.

Guérison.

Pour la cure de cette maladie on doit bien considerer par les signes que nous avons donnés s'il y a inflammation dans l'intestin, ou si par la seule acreté des humeurs sa membrane charnuë s'est trouvée dans des mouvemens spasmodiques, émetiques ou dirigés au vomissement.

Dans le premier cas il faut ordonner un régime de vie très-tenu ou très-

sobre, & fort semblable à celui qui a été prescrit pour l'inflammation d'estomac; on fera des ptisannes avec le nitre, & un bâton de réglisse; & l'on mettra dans les boüillons quelques écrévices: on doit faire de très-grandes saignées dans les commencemens, si les forces le permettent; éviter toutes sortes de purgatifs, même donner rarement des clysteres, principalement si l'inflāmation est dans les gros boyaux. Les lavemens se feront avec le boüillon d'écrevices, ou bien avec le lait mêlé dans un peu de sirop violat, ou avec d'autres anodins; on peut appliquer sur le ventre un cataplasme fait avec la farine d'orobe & les semences de daucus & de fœnugrec pulverisées & cuites dans le lait; ou un épiploon de mouton le plus chaud qu'on le peut avoir au sortir du corps de l'animal; ou bien on réchaufera cette partie sur le feu. Il faut réïtérer ces applications.

Les potions seront composées de quelques absorbans: Par exemple: *Prenez trois onces d'eau de fray de grenouilles, deux onces d'eau de pourpier, dissolvez y demi gros de diaphoretique mineral, douze grains de sucre*

de saturne, un scrupule de poudre de vipere & une once de sirop de coquelico. Si les douleurs sont violentes, on ajoûtera *dix gouttes de laudanum liquide, valant un grain & demi.* On prendra cette potion en deux fois.

On peut encore faire des embrocations exterieures avec l'huile rosat & le baume de saturne.

Au contraire lors que la passion iliaque ne vient que de l'irritation, on doit d'abord songer à faire prendre aux fibres des intestins un mouvement opposé à celui qu'elles ont, en donnant au malade des lavemens émolliens où l'on ajoûtera la semence de lin, & l'huile de ruë ou de camomille, il sera bon d'y jetter trois gros de nitre, ce qui empêchera l'inflammation future, & ne laissera point que de déterminer les matieres par en bas : il faudra arroser le ventre, avec l'huile de muscade, ou d'autres fortifians.

Le malade usera de peu de ptisanne, & de boüillons dont trois cueillerées par jour pourront suffire; & dans le tems du paroxisme il avalera un scrupule de sel d'absinthe dans une cueillerée du suc de limons : on lui appliquera sur l'abdomen quelque ani-

mal ouvert tout vivant ; & on lui fera prendre de tems en tems des cueillerées d'une potion faite avec *quatre onces d'eau de menthe, demi once d'eau de canelle, demi gros de ſel d'abſinthe, & ſix gros de ſirop de limons, lui donnant de ce breuvage deux ou trois cueillerées par heure*. Enfin on peut préparer encore d'autres potions plus propres à pacifier, en prenant *quatre onces d'eau de menthe, un gros de thériaque, ou deux ſcrupules de poudre de vipere, & une once de diacode.*

On n'en doit jamais venir aux purgatifs, comme remarque fort bien Sydenham, qu'on n'ait auparavant arrêté les ſymptômes, & fortifié l'eſtomac. Quand la douleur & le vomiſſement ont ceſſé pendant un jour, il faut prendre, dit-il, une dragme de pilules cochies majeures dans l'eau de menthe, & ne point faire ôter l'animal appliqué chaud ſur le ventre du malade, que la purgation ne commence à s'exciter. Si l'on purge plûtôt, dit cet Auteur, tout devient vomitif ; & ſi l'on ne purge pas dans le tems marqué, on doit craindre la récidive : c'eſt encore pour cela qu'il ordonne de continuer l'eau de menthe, & de garnir le ventre de

linges doubles, pour le défendre du froid.

Si enfin la passion iliaque vient de matieres endurcies, ou de quelque obstruction, il faut tenter de les amolir par des lavemens fréquens, avec l'huile & d'autres émoliens; on peut aussi faire avaler de l'argent vif, en remuant diversement le malade. Poterius conseille d'user d'huile par la bouche, & en lavemens.

CHAPITRE XVIII.

Des Diarrhées & des Coliques.

Caracteres des differens flux de ventre.

LEs flux de ventre qui arrivent dans les maladies aiguës, sont très-differens les uns des autres, ce qui leur a fait donner differens noms. Lorsqu'un malade rend quantité de matieres fetides, jaunes, poracées, sereuses, &c. sans beaucoup de douleur, sans aucun meslange de sang, ou de raclure de boyaux, on lui donne le nom de *Diarrhée*; lors qu'au contraire les substances qui s'écoulent sont remplies de glaires sanglantes, & de filamens sanglans, ou de matieres qui ressemblent

à des raclures de boyaux, avec des douleurs violentes, on appelle ce flux une *dysenterie*; si le malade rend sans douleur les alimens comme il les a pris ou peu changez, c'est une *lienterie*. Enfin s'il rend des matieres blanchâtres, & comme chyleuses, avec quelques syncopes passageres accompagnées d'une tension de l'abdomen, & de quelques petits murmures qui se font presque toûjours entendre dans le tems que le malade est prêt d'aller à la selle, on nomme cette indisposition *affection cœliaque*.

La plûpart des flux de ventre qui se trouvent dans les maladies aiguës, sont des *diarrhées* ou des *dysenteries*, parce qu'il est très-difficile que les alimens, c'est-à-dire, les boüillons & la prisanne ne soient fort alterez par les parties très-exaltées du ferment qui irrite continuellement les intestins, ou qui s'y décharge par les vaisseaux qui partent de leurs glandes, de sorte qu'on ne peut rendre ces alimens sans un changement notable comme dans la lienterie, ni avec un commencement de coction comme dans la *passion cœliaque*: on voit quelquefois des flux lienteriques dans les abscès des parties

internes accompagnez de fiévres lentes, lorſque les malades ſont preſts de mourir ; parce que le mouvement des levains naturels & contre nature, étant fort diminué, ils ne peuvent cauſer que très-peu d'alteration aux alimens.

Les *diarrhées* ont des cauſes très-diverſes ; nous avons déja expliqué ailleurs comment elles pouvoient venir des obſtructions & des embarras qui ſe forment dans le méſentere, dans le foye, &c. Mais aux maladies aiguës, il eſt plus ordinaire qu'elles ſoient produites par des levains qui irritant & picotant les fibres des boyaux ſont devenus purgatifs : on conçoit aſſez que les fibres des inteſtins ſe contractant à pluſieurs repriſes, obligent les glandes de ces conduits à ſe vuider, & en ſe relâchant les tiennent toûjours preſtes à recevoir de nouvelles ſeroſitez de la maſſe du ſang ; mais il faut avoüer que tout ce que les malades réjettent par le fondement ne vient pas des glandes inteſtinales, ni même du foye & du pancreas, puiſqu'il eſt certain que les ptiſannes & les boüillons qu'ils prennent contribuent beaucoup à augmenter le volume des matieres qu'ils rendent ; aprés que cette nour-

Cauſes.

Explication.

riture a été infectée dans le ventricule & dans les boyaux par le ferment vicieux qui s'y rencontre & suivant que les levains sont plus ou moins abondans, ou plus ou moins exaltez, les matieres du flux de ventre paroissent plus ou moins corrompuës, & plus ou moins teintes.

Prognostic. On peut de-là tirer le Prognostic ; car les matieres qui ne sont pas fort liquides, lorsqu'un malade ne prend que de la ptisanne & des boüillons, marquent que les fermens sont très-abondans ou très-coagulans, & qu'ils sont par conséquent plus à craindre ; par la même raison on doit appréhender l'évenement de celles qui sont fort acres, fort colorées ou très-fetides ; celles qui s'accumulent dans le commencement de la maladie, sont d'ordinaire plus mauvaises, non seulement à raison de la grande quantité des levains qui s'y mêlent ; mais aussi parce que faisant obstruction aux pores des intestins elles empêchent que les liqueurs que le malade avale, ne puissent passer dans le sang ; de sorte que les levains qui y causent des fermentations contre nature s'y amassent, & pendant ce tems-là le malade se trou-

ve dépourveu de tout ce qui pourroit le ſoulager, & réparer en quelque façon ſes forces; c'eſt pourquoi on le voit ordinairement réduit à l'impuiſſance de ſoûtenir les efforts de la maladie dans l'état de vigueur. Cependant lorſque les forces ne s'abattent pas, & qu'il paſſe dans le ſang quelque choſe des liqueurs que le malade boit, ces ſortes de flux emportent toûjours une partie des ſels acres, & rendent les ſymptômes moins violens dans le plus haut degré du mal, auſſi remarque-t-on que lorſqu'ils viennent à être ſupprimez, les délires, les convulſions, les affections comateuſes, & quantité d'autres accidens qui ſont propres au genre nerveux, aſſaillent le malade d'une maniere déſolante. On peut conſulter ſur le prognoſtic des cours de ventre ce que nous en avons dit dans la prémiere partie de cet Ouvrage; j'ajoûterai ſeulement que les diarrhées qu'on croit vulgairement très-perilleuſes dans les femmes groſſes, accompagnent ſouvent la plus grande partie de leur groſſeſſe, ſans aucun danger, & que les déjections noirâtres ou ſemblables à de la poix noire, ou bien à la mouelle de caſſe, leſquelles on at-

tribue à la ratte ou au ſuc mélancholique, ſont plûtôt produites par la rupture de quelque vaiſſeau capillaire dans l'inteſtin. *Fernel* remarque qu'on les peut diſtinguer les unes des autres en ce que les noires qui ne ſont qu'un ſang qui a pris cette couleur pour avoir croupi dans un lieu qui n'étoit point exposé à l'air, ne laiſſent pas que de teindre en rouge les linges. Il nous apprend encore que d'ordinaire ces ſortes de déjections ont été précedées par un vomiſſement de ſang. Soit que les déjections noires ſoient cauſées par du ſang extravaſé, ou par des aigres vitrioliques, elles ſont toûjours trés-funeſtes, puiſque la rupture des vaiſſeaux eſt une ſuite de la force de la fermentation, ou de la corroſion des levains ; & que l'abondance des levains vitrioliques démontre la grandeur de la cauſe de la maladie.

Guériſon. La diarrhée qui arrive dans les maladies aiguës eſt ſouvent produite, parce qu'on n'a pas enlevé dans le commencement par quelque émétique, les fermens qui étoient dans l'eſtomac ou dans les premieres voyes ; & pour peu qu'on découvre qu'il y ait encore quelque choſe dans le ventricule, on doit,

le plûtôt qu'il est possible, donner un leger émétique pour détourner ou pour évacuer ce reste de levains qui pourroit se multiplier dans la suite, & abatre beaucoup le malade en le privant des parties liquides & nourricieres qui devoient entrer dans son sang.

Aprés cela on tâchera de corriger les fermens qui picotent & déchirent les intestins, de fortifier le malade qui ordinairement est très-abatu, & d'animer par des parties volatiles & spiritueuses les fermentations naturelles qui diminuent quelquefois d'une telle maniere, que les parties hétérogênes qui doivent être chassées de la masse du sang & des autres humeurs par divers endroits, par les glandes cutanées, par exemple, sont presque toutes retenuës.

On remplira toutes ces indications, en faisant prendre au malade des potions chargées de médicamens volatiles, ou d'absorbans.

On lui fera d'abord une ptisanne avec la raclure de corne de cerf, & d'yvoire y joignant un peu de cristal mineral dont on jettera un scrupule sur une pinte de liqueur; il ne faut pas davantage de ce sel, de crainte qu'il

n'irrite ou qu'il n'augmente les selles fréquentes : & il est bon d'y en employer quelque petite quantité comme celle-là, afin qu'il corrige un peu les fermens & qu'il aide à la boisson à passer par la voye des urines ; la corne de cerf & l'yvoire sont très-propres à corriger les levains acides.

Le malade humera par cuillerées la potion suivante : *Prenez demi gros de corne de cerf préparée philosophiquement, un scrupule de poudre de vipere, & deux d'yeux d'écrevices ; on dissoudra le tout avec six gros de sirop de canelle, autant de celuy de corail, quatre onces d'eau de menthe, & trois d'eau d'absinthe.*

On pourra faire de petits paquets composez de parties égales, de *diaphorétique mineral, d'yeux d'écrevice & de coraux preparez, il faudra infuser en chaque boüillon demi gros de ce mélange.*

Les absorbans détruisent puissamment les fermens aigres, & les volatils n'y sont pas moins efficaces, outre qu'ils ouvrent les embouchures des veines lactées, & qu'ils les rendent capables de recevoir une partie des liqueurs chileuses les plus nourricieres

de plus, ils fortifient le *tonus* ou la consistance des parties ; & quand ils entrent dans le sang, ils facilitent la transpiration en augmentant les fermentations qui commençoient à s'amortir, doit perséverer le plus qu'il est possible dans l'usage de tous ces remédes.

Mais si ce flux étoit accompagné de douleurs, ou de grandes syncopes, ou que le malade vînt à s'affoiblir extrémement, comme il arrive quelquefois dans les petites veroles, on mesleroit des narcotiques aux diaphorétiques qu'on pourra préparer avec *deux scrupules de poudre de viperes, demi gros de thériaque, une once de sirop de coquelico, cinq onces d'eau de chardon beny, environ dix gouttes de laudanum cyoniatum de Vanhelmont*, pour présenter en deux prises demie heure l'une aprés l'autre: lorsqu'il y a beaucoup d'aigres, ce que l'on connoît par les déjections vertes, on peut ajoûter à la potion six ou sept grains de sel volatil de corne de cerf.

Lorsque le tems de l'état de la maladie sera passé, que l'ardeur de la fiévre, & les autres accidens seront diminués, on purgera le malade avec

une infusion de séné & de rhubarbe, où l'on dissoudra le catholicum double & le sirop de roses pâles.

Si la diarrhée ne s'arrête pas ensuite, on en pourra venir aux astringens; & à cette intention on fera bouillir deux gros de mastic dans une pinte de ptisanne pour faire boire au malade, & on lui fera prendre la potion suivante en deux fois.

Prenez de l'eau de menthe & d'impératoire de chacune trois onces, dissolvez y deux scrupules d'extrait de tormentille, un scrupule de macis pulverisé, & une once de sirop de coings; on pourra mettre sur le nombril un emplâtre de thériaque, avec un peu d'huile de muscade ou d'autres fortifians aromatiques, & faire user de gelée de corne de cerf.

Caracteres de la Dysenterie.

La Dysenterie est comme nous avons déja dit, un flux de ventre par lequel on rend des matieres sanglantes avec de grandes douleurs; quelquefois les malades ne poussent au dehors que des glaires ensanglantées, d'autres fois il sort des matieres semblables à de petites peaux, ou à des raclures de boyaux; & enfin dans les dysenteries qui sont très-violentes, on

voit, quoique plus rarement, des matieres qui ressemblent assez à des morceaux de chair ; quelquefois la fiévre paroist dès le commencement de la maladie ; mais le plus souvent elle ne se manifeste que dans la suite : Les douleurs se renouvellent ou se redoublent toûjours lorsque le malade va à la selle ; ces symptômes peuvent être continus, ou periodiques suivant que la matiere est plus ou moins abondante.

On observe que lorsque le siége de la maladie est dans les menus boyaux, les symptômes sont plus aigus, la douleur se fait sentir autour du nombril, où ces intestins très-sensibles sont situés, & le sang ou les glaires ensanglantées sont exactement mêlées avec les autres excrémens. Si au contraire les gros boyaux sont seulement attaquez, les accidens sont moins pressans, la douleur n'occupe pas le milieu du ventre, & l'on rend les matieres dysenteriques, ou qui different des excrémens ordinaires, comme separées des matieres d'un simple flux de ventre.

Difference du siege des dysenteries.

On conçoit aisément par les causes que nous avons raportées en parlant de la diarrhée, que des humeurs acres

Causes.

& déchirantes qui l'excitent, peuvent corroder la membrane interieure des intestins, & en enlever le velouté; causant par-là une dysenterie, lorsque ces humeurs morbifiques seront devenuës assez irritantes; & cela peut venir dans un degré si considerable, que les boyaux se trouveront déchirés, ulcerés & même gangrenés; mais ces derniers accidens arrivent plus communément, lorsque la dysenterie est une suite des inflammations ou des abscés des intestins. Les dysenteries contagieuses suivent d'ordinaire les fiévres malignes & dépendent d'une constitution épidémique de l'air.

Prognostic. Il est aisé de déduire le prognostic de cette maladie, des choses que nous avons déja dittes. Si les excrémens n'ont pas beaucoup de fluidité, c'est une très-mauvaise marque, non seulement, parce qu'ils ont plus de difficulté à se détacher, & qu'ainsi ils causent au malade plus de peine, & plus de douleur; mais aussi parce que leurs sels acres étant moins écartés & moins dissouts ont plus de force pour agir. Quand le sang qui sort est pur, ou en grande quantité, c'est encore un facheux signe, puisqu'il nous montre

que la corrosion a pénetré jusqu'aux vaisseaux considerables : & sur tout si dans le commencement il est survenu des vomissemens, des dégouts, ou d'autres marques d'une abondance de matiere étrangere dans le ventricule ; & cela est encore plus à craindre si la fiévre, l'abattement, les syncopes, & les déjections sont grandes ; mais tout est désesperé, lorsqu'un malade rend par en-haut, ou par en bas, une grande quantité de matiere noire : car c'est un sang coagulé qui sort de quelque gros vaisseau, entr'autres lorsqu'on voit des délires & des convulsions qui montrent que la matiere se porte au cerveau, ou lorsqu'on trouve des morceaux de chair mêlés aux excrémens. Quelques Auteurs ajoûtent pour signes mortels le hoquet & une pustule noire qui vient auprés de l'oreille.

En général les enfans, les femmes & les vieillards paroissent moins propres à soûtenir les assauts de cette maladie que les hommes adultes.

On doit avoir opinion d'une bonne dysenterie dont les accidens ne sont pas violens, ou l'appétit n'est pas tout-à-fait ôté, s'il reste encore de la vigueur

au malade, si ses excrémens changent souvent sans devenir purulens, noirs, verts, ou fœtides; si le flux & les douleurs sont périodiques, si cette maladie survient à une manie, ou à une fiévre quarte, &c.

Guérison. Pour guérir la dysenterie, il faut emporter & évacuer les matieres acres qui déchirent les boyaux, corriger l'acrimonie de la masse du sang qui peut fournir ces liqueurs caustiques & rongeantes, fortifier le ressort des fibres des intestins, & remédier à la fiévre & aux accidens.

Pour remplir ces indications on ordonnera d'abord une diéte d'autant plus exacte que la fiévre est violente; même quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de fiévre, on ne permettra pas au malade de manger sans avoir vuidé les premieres voyes aux premiers jours de sa maladie.

On lui peut faire la ptisanne avec la raclure de corne de cerf & d'yvoire: l'on ajoûtera la pimprenelle & un scrupule de nitre purifié sur chaque pinte de ce liquide.

Si la fiévre, la douleur & les autres accidens sont rudes, il faut incontinent tirer du sang pour les diminuer,

Immédiatement aprés, on fera vomir le malade, afin de vuider les levains aigres ou acres qui sont dans le ventricule, dans le pancréas, & dans les glandes voisines d'où sont extraites les humeurs qui rongent les boyaux : car outre que ces sucs corrosifs font moins d'impression sur les parties ulcérées en sortant par la bouche; on peut assurer que l'action des vomitifs est plus subite, plus fortifiante & plus salutaire dans ce mal que celle des purgatifs : C'est ce qu'*Amatus Lusitanus*, *Mercatus*, *Angelus Sala* & plusieurs autres avoient écrit; & c'est ce que l'experience a confirmé, lorsqu'on a mis en usage la racine d'*ipecacuanha*, qui en purgeant par en haut & par en-bas quand on la prend en poudre depuis un scrupule jusqu'à un gros dans un boüillon, ou dans quelque autre liqueur, a des effets admirables, pour les dysenteries : les selles que fait le malade sont beaucoup plus copieuses & moins douloureuses, non seulement parce qu'elle a adouci le levain, & qu'elle en a évacué une partie par la bouche; mais encore, parce qu'en secoüant avec force les parties membraneuses, & disposant les serositez à

couler, elle rend les matieres plus liquides, & leur ſortie plus aiſée.

Le tartre ſtibié ne fait pas moins bien que l'*ipecacuanha*, lorſque l'eſtomac eſt rempli, & qu'il y a des dégouſts & des nauzées. J'ay coûtume d'en mêler *quatre ou cinq grains avec un ſcrupule de poudre de vipere, demi gros de confection alkermes & une once de manne dans cinq onces d'eau de chardon beny.* Ce remede eſt ſouverain, particulierement dans les vieilles dyſenteries, ou dans celles qui commencent, & qui ſont accompagnées des ſymptômes qui marquent que les levains ont leur foyer dans l'eſtomac. Je croy que le ſel & le *gilla* de vitriol doivent être beaucoup plus violens, & moins ſeurs, à cauſe de leurs parties irritantes.

On doit encore moins ſe ſervir d'alum, ſoit qu'on le donne ſeul, ſoit qu'on le mêle au ſang-dragon : principalement dans la naiſſance de la maladie, ou lorſqu'on s'en ſert comme d'un vomitif: car quoique *A. Mynſic*, & quelques autres Empiriques nous en diſent des merveilles; cependant l'expérience a montré aux dépens de pluſieurs malades, que ce ſortes d'aſtringens

d'astringens augmentoient la maladie en supprimant des évacuations commençantes sans les dissiper par d'autres endroits, ce qui produisoit assez souvent des abscés dans le mesentere, des gangrénes dans les intestins, & d'autres funestes accidens que l'on remarque dans une telle pratique. C'est pour cette raison que *Ludovic* blâme ce remède, & que les Medecins ne l'employent qu'aprés avoir suffisamment vuidé & adouci l'acreté du sang, & des levains déchirans; mais comme pour l'ordinaire la maladie tend d'elle-même à sa fin, quand ils ont rempli ces indications, ils sont rarement obligez de s'en servir.

Pour ôter l'acreté ou l'acidité du sang ou des levains, on doit sans doute mettre en usage les précipitans & les diaphorétiques, qui ne sont pas capables de causer de grands mouvemens dans les humeurs : c'est pourquoi, *prenez demi gros d'antimoine diaphoretique, autant de poudre de vipere, un scrupule de poudre de priape de cerf, un gros d'yeux d'écrevices : dissolvez le tout en six onces d'eau de pavot rouge ; & ajoûtez y une once & demie de sirop de chardon-beny* : & composez-en une

potion à prendre en trois differentes fois dans l'espace de quatre heures de tems : on pourroit se servir du *diascordium*, de la thériaque, de la corne de cerf preparée philosophiquement, du corail, &c. On pourroit même quelquefois ajoûter un peu d'eau de canelle, si la fiévre, l'ardeur & la soif, n'étoient pas fortes.

Si les douleurs sont violentes, que les déjections soient grandes, & qu'elles affoiblissent, on mêlera un grain de *laudanum* dissout dans chaque potion cordiale : ou bien on lui substituera une once de sirop de diacode.

On peut réiterer les cordiaux & les narcotiques aussi souvent qu'on le juge à propos, & mêler des poudres d'yeux d'écrevice, de Bezoard, de coraux, & de vipere dans les boüillons.

Pendant ce tems-là, on pourra donner quelques lavemens anodins avec le lait, les jaunes d'œufs, & le sucre rouge : ou bien avec la décoction de tripes, ou de boüillon blanc & l'huile d'amandes douces. Si l'ulcere devient sordide, on dissoudra la térébenthine dans un jaune d'œuf, ou dans de l'huile, pour la mêler à la décoction de boüillon blanc. Il ne faut pas réiterer

souvent les clysteres dans les dysenteries naissantes, parce que quoiqu'ils soient anodins, ils ne laissent pas que d'irriter.

Zacutus Lusitanus agite une question, sçavoir, si l'on peut mettre des caustiques & même l'arsenic dans des lavemens détersifs : ce qu'il approuve, fondé sur de longues épreuves, & sur l'autorité de plusieurs Medecins. Mais afin que ces remédes réüssissent, il faut que l'ulcere soit dans les gros boyaux, qu'on soit certain que c'est un ulcere rongeant & ambulant ; & encore ne doit-on se servir de ces sortes de médicamens qu'avec beaucoup de modération, & en émoussant leurs pointes par quelque correctif : car quoique les maladies extrêmes demandent d'extrêmes remédes, cependant un Medecin doit plûtôt laisser périr un malade, que de lui donner des drogues qui sont très-dangereuses par elles-mêmes, & dont l'employ peut causer un désastre plus prompt qu'on ne l'avoit à craindre du cours de la maladie.

On peut aussi, dans les douleurs, mettre sur le ventre des fomentations émolientes & anodines qu'on prépare en faisant bouillir le *tapsus barbatus*

& les feüilles de bardane avec des mauves, pour appliquer le marc de cette décoction entre deux serviettes : ou bien on trempera un morceau de drap dans la décoction chaude, afin de l'étendre aussi-tôt aprés sur l'abdomen.

Quelques-uns trouvent que l'huile de cire est plus efficace pour frotter les endroits douloureux. D'autres se servent d'une vessie de porc remplie de lait chaud qu'ils font tenir sur le ventre : tous ces remédes sont bons, parce qu'ils aident la transpiration ; mais souvent le malade ne les peut pas souffrir.

Lorsque les accidens sont périodiques, & qu'ils semblent renaître avec les redoublemens d'une fiévre continue, ou avec les accés d'une intermittente, Morton conseille de mêler le *quinquina* au *laudanum*, & de les faire prendre dans le tems des intermissions & des remissions ou relâches ; ce qui s'accorde fort avec la raison, parce qu'en empêchant le mouvement & les fermentations du sang, ou prévient les nouveaux dépôts des matieres âcres & corrosives dans les intestins.

Conformément à ce conseil, *Prenez demie once de quinquina en poudre*,

un gros de poudre de viperes, & quatre grains d'opium, incorporez le tout avec un peu de syrop d'œillets; & donnez un gros de cette opiate dans la remission ou dans l'intermission de la fiévre & des douleurs, en une seule fois, ou en deux.

Quand tout sera calmé, on purgera avec une infusion de rhubarbe, le catholicum double, & le sirop de roses pâles : on pourroit ensuite ajoûter le séné dans cette infusion.

Les douleurs de coliques qui arrivent dans les fiévres, ou qui en sont accompagnées, causent fréquemment des extensions au ventre, & à l'hypogastre: Souvent la douleur, quoique fixe, occupe tout l'arc du *colon*; d'autrefois elle a plus de violence dans l'aîne gauche où le colon est plus étroit : elle ne s'appaise pas d'ordinaire, quoiqu'on rende des vents par la bouche, ou par l'anus; les dégousts, les nauzées & les vomissemens succedent à ces accidens, la fiévre n'est pas des plus vehémentes; mais la soif, l'ardeur & les veilles fatiguent toûjours le malade. Cette maladie est souvent précedée par des indigestions, & excitée dans une vie oisive : on lui a donné le nom de

Signes des coliques.

colique, parce que le colon y soufre ordinairement le plus.

Caractere de la colique néphrétique. Il y a une autre colique que le l'on nomme néphrétique, qui occupe davantage les lombes & les reins, & particulierement l'un de ces deux visceres: Le malade ne rend point d'urine, ou la rend en petite quantité & aqueuse, ou bien il s'y mêle des sables. Lorsque le malade se couche sur la partie affligée, il se sent un peu soulagé; & lorsqu'il se tourne de l'autre côté, sa douleur s'augmente. Les nauzées, les vomissemens & la fiévre sont dans cette maladie du moins aussi forts que dans les autres coliques; tout cela est accompagné d'un engourdissement de la cuisse du côté malade, & quelquefois d'une retraction du testicule du même côté.

Caractere de la colique bastarde. On compte une troisiéme espece de colique qu'on appelle bastarde, elle a son siége dans le peritoine qui en est ou enflammé ou irrité: elle ressemble fort aux coliques précédentes, & n'en est differente, que parce qu'elle dure plus long tems, qu'elle est quelquefois moins cruelle, & qu'elle ne s'appaise point par les lavemens, par les fomentations, ni par les autres remédes

qui ont coûtume d'arrêter, ou de moderer ces premieres ſortes de maladies. *Palmarius* remarque qu'il vient ſouvent des coliques de cette eſpece aprés des fiévres chroniques, par des humeurs âcres qui ſe répandent ſur les membranes.

Les coliques veritables ſont la plûpart attribuées à des vents renfermez dans le *colon*: Pluſieurs Autheurs nous atteſtent qu'ils ont obſervé dans les cadavres de ceux qui avoient ſuccombé à cette maladie que cet inteſtin ſurpaſſoit le bas en groſſeur. Et Kerkrin a écrit qu'il a quelquefois vû les inteſtins ſi gonflez par des vents, que ces tuyaux laiſſoient l'impreſſion de leur figure & de leur groſſeur gravée dans le foye. Elles viennent auſſi de vers, d'inflammations, d'ulceres, &c. Mais comme elles ſont d'ordinaire produites par des vents, ou par des humeurs acres: il faut expliquer de quelle maniere ces cauſes ſe forment dans le corps, & donnent occaſion à cette maladie, comment elles s'amaſſent particulierement dans le colon, & ce qui les peut empêcher d'en ſortir. *Cauſes.*

Nous avons expoſé dans nôtre Anatomie de quelle maniere les vents ſont *Explication.*

excitez dans nos corps, & il suffira de dire encore icy à ce sujet que les matieres chyleuses & gluantes qui fermentent dans l'estomac doivent produire par leur rarefaction dans les menus boyaux une grande quantité d'air épais & resserré, qui ne pouvant pas beaucoup agir dans ce lieu trop étroit & trop exposé aux pressions réiterées des muscles de l'abdomen cherche à occuper une autre place plus spacieuse qu'il trouve dans le colon qui le retient plus aisément, parce que ce canal est plus large, & qu'il y a des valvules trés-considérables, qui ferment le passage à cet air, & retardent la sortie des excrémens grossiers qui étant plus endurcis dans ce boyau que dans les autres, doivent avoir plus de peine à être exprimez de celui-là, non seulement à raison de cet endurcissement qui provient de ce que la portion liquide du chile a passé par les veines lactées des menus boyaux, & qu'il n'en reste que le marc qui se pousse incessamment dans les gros, mais encore de ce que les contours du colon obligent ces excrémens qui tendent à s'écouler par l'anus, de remonter contre leur propre pesanteur.

Le *colon* & le *cæcum* ne ſont pas ſeulement des reſervoirs de vents, quelquefois il s'amaſſe entre leurs cellules une lymphe qui s'aigrit. *Sylvaticus* dit y avoir trouvé de petites pierres, d'autres en ont tiré des noyaux; & l'on conçoit aſſez que ces humeurs acres, ou ces corps étrangers doivent cauſer de grandes coliques, en irritant les fibres nerveuſes, & déchirant le tiſſu des membranes de cette partie. On peut ajoûter à cela que le voiſinage de la veſſicule du fiel fait que lorſque la bile eſt plus acre qu'à l'ordinaire, cette humeur piquant plus vivement le colon le met dans des contractions tres-douloureuſes.

On ſçait que les coliques nephretiques ſont le plus ſouvent cauſées par des ſables, ou par une pierre, ou par quelques humeurs un peu plus groſſieres qu'à l'ordinaire, qui empêchent la filtration de l'urine dans le rein.

Les coliques veritables, & les néphrétiques ſuſcitent preſque les mêmes accidens, le même deſordre dans les eſprits, la même irritation, les mêmes vomiſſemens, &c. à cauſe non ſeulement de la proximité du rein & du colon; mais auſſi à cauſe de la grande

liaison de leurs nerfs qui communiquent tous avec ceux du ventricule. Les lavemens doivent presque également soulager dans l'une & dans l'autre maladie: car si lorsque le colon est déchargé de ses excrémens, les vents ou les matieres qu'il contenoit trouvent leur issue plus facile; on peut dire aussi que quand ce même boyau est vuidé, il comprime moins le rein; & c'est principalement cette compression qui augmente les douleurs néphretiques en rétrecissant le canal de l'uretere, & appliquant plus fortement contre sa membrane les matieres pierreuses.

L'engourdissement de la cuisse qui se remarque dans la colique néphretique, vient surtout de ce que la disposition inflammatoire du rein se communique au muscle psoas situé immédiatement au dessous.

Prognostic. Le prognostic de ces maladies dépend de la grandeur de la fiévre, & des symptômes. Lorsque la colique est produite par une inflammatiō des boyaux elle se tourne souvent en une suppuration qui ne manque point d'être accompagnée d'une fiévre lente.

Si les douleurs sont extrêmement violentes, qu'elles soient suivies de

vomissemens & de mouvemens convulsifs, & qu'elles s'étendent le long de l'épine, il survient des épilepsies, des paralysies, & d'autres affections du genre nerveux qui sont plus familieres aux Peintres, aux Orphévres, & aux Habitans de certaines contrées, comme dans le Poitou, à cause des parties métalliques, & arsenicales qui donnent naissance à la maladie en attaquãt les nerfs ausquels elles sont fort contraires. Lorsqu'enfin le colon est tellement dilaté qu'il presse assez le foye & la vessicule du fiel pour empêcher la sortie de la bile, l'ictericie ou la jaunisse a coûtume de suivre la colique, par le regorgement de la bile dans les vaisseaux sanguins.

Quant aux coliques néphrétiques elles sont des plus cruelles: souvent aprés qu'elles ont été calmées, elles reviennent tout d'un coup au moindre excés que fait un malade; mais il est rare qu'on en meure, à moins que la fiévre ne soit forte, qu'il n'y ait suppression d'urine, ou qu'on ne voye des urines purulentes & fetides qui sont une marque de reins ulcerez & sphacelés: c'est encore un signe dangereux, quand les cuisses sont fort engourdies, avec

une espece d'atténuation.

Guérison. On ne sçauroit guérir ces maladies sans avoir égard à leurs causes, & aux accidens qui leur sont joints. Si la fiévre est un peu forte, il en faut toûjours venir à la saignée, pour empêcher que les parties qui sont continuellement tenduës ou tiraillées, ne reçoivent des dépôts d'humeurs; & si l'inflammation étoit déja faite, il faudroit encore davantage saigner.

L'usage des lavemens est absolument nécessaire dans toutes sortes de coliques; mais ils doivent être d'abord anodins & emoliens, afin de délayer les excrémens endurcis, & de relâcher les parties qui souffrent une tension excessive. On doit perséverer dans cet usage, & y employer beaucoup d'huiles, si l'on s'apperçoit que la colique est produite par des humeurs acres; mettant au contraire les carminatifs en jeu, si l'on croit qu'il y ait beaucoup de vents. Mais on remarquera que presque toutes les décoctions prises par la bouche ou en lavemens, augmentent assez souvent les douleurs. de sorte qu'il est beaucoup mieux de se servir de bon vin d'Espagne, où l'on versera demie once d'huile de geniévre,

ou trois onces d'huile de noix ; ou bien si l'on veut irriter, on donnera des clisteres avec l'urine. Et pour les coliques des Peintres, pour celles de Poitou, &c. on mêle les hieres, la benedicte & deux onces de vin émetique dans l'eau distilée de mélilot ou de ruë, &c. Il ne faut pas cependant s'obstiner à réiterer tant de fois les lavemens dans les coliques, lorsqu'on voit qu'ils sont sans effet. Riviere dit qu'un Medecin ayant fait prendre en vain jusqu'à trente lavemens, un autre fut appellé qui guérit le malade en lui faisant prendre un peu de manne & d'huile d'amandes douces dans un boüillon.

S'il paroit des excrétions purulentes, l'on se sert de détersifs. Les émetiques font beaucoup de bien dans presque toutes les coliques : c'est ce que *Palmarius* avoit déja observé dans les coliques malignes qui tendent à la paralysie. Mais il est certain que l'usage de ces médicamens doit être étendu à toutes les coliques dépendantes d'humeurs acres ou gluantes qui résident dans le ventricule, ou dans les boyaux.

Si l'on soupçonne qu'il y ait des vers ou des sucs visqueux & tenaces, l'on n'y sçauroit trop recommander les pur-

gatifs fondans, principalement lorsque la fiévre n'est pas des plus violentes ; ainsi l'on peut joindre le mercure doux à la scammonée ; mais l'on doit prendre garde d'augmenter les douleurs : C'est pour éviter cet inconvénient que quelques Praticiens mêlent un peu de *laudanum* avec leurs purgatifs.

On applique les narcotiques exterieurement, on les employe en lavement, & on les fait prendre par la bouche ; ils operent beaucoup mieux de cette derniere façon pourvû qu'on les ordonne dans des potions composées de précipitans, & quelquefois de carminatifs. Par exemple, *Prenez quatre onces d'eau de menthe, dissolvez y demi gros de diaphoretique mineral, un scrupule de theriaque, demie once d'eau de geniévre & une once de diacode.* On peut ôter le diaphoretique mineral, & ajoûter dix goutes d'esprit de nitre dulcifié.

On fera sur tout l'abdomen des embrocations avec des huiles atténuantes, ou bien on se servira de fomentations carminatives. On estime fort icy un écheveau de fil crud boüilli dans de l'eau avec de la cendre, & mis tout chaud sur le ventre. Ce remede retient

long-tems sa chaleur, & les sels lixivieux de la cendre sont excellens pour discuter les vents & les viscosités.

Pour la guerison de la colique néphrétique, les lavemens avec les émoliens & la ténébenthine disloute, ou bien avec l'huile de noix, sont trés recommandez. On ne doit point appréhender de tirer du sang autant que les indications de la saignée le demandent; on fomentera la partie, on excitera le vomissement, & on fera avaler un purgatif si la fiévre n'est pas forte.

Entre les vomitifs, on doit préferer le tartre stibié; & entre les purgatifs, on choisira la moelle de casse, qu'on peut aiguiser en la mêlant aux autres cathartiques. Et enfin il faut recourir au bain ou au demi bain, s'il n'y a point d'accident qui en empêche. Mais si l'on a mis inutilement toutes ces choses en usage, l'on donnera quelques narcotiques: & l'on fera user de diurétiques, si la fiévre n'est pas considerable.

La poudre de cloportes, celle d'écorce de racine de chausse trappe, la *pareira brava*, la racine du Bon-Henri sont fort estimées étant prises dans le vin blanc au poids de demi gros pen-

dant deux ou trois jours tous les mois pour prévenir les accés & les retours de la maladie.

Je ne parle point des coliques bâtardes, parce qu'elles sont des suites des maladies longues, & qu'elles ne sont pas ordinairement accompagnées de fiévres aiguës.

CHAPITRE XIX.

De la suppression d'Vrine.

LA supptession d'urine est encore un symptôme assez ordinaire dans les maladies aiguës, & qui sans doute merite une consideration particuliere.

Caracteres de l'inflammation de la vessie.

Si le malade sent une grande douleur, beaucoup d'ardeur avec quelque rougeur au perinée, que l'envie de pisser le tourmente, qu'il ait le ventre restraint, que sa fiévre soit considerable, & que l'hypogastre paroisse tendu, élevé & douloureux, la suppression d'urine qu'il soufrira dans cet état viendra d'une inflammation du col de la vessie, qui gonflant le sphincter & rétrecissant le passage pour la sortie de l'urine, empêche l'écoulement de cette

humeur excrémenticielle : c'eſt pourquoy l'on a beaucoup de peine à introduire la ſonde dans ce tems-là ; & l'on doit extrémement craindre d'irriter ou de bleſſer ces parties enflammées en l'introduiſant.

La veſſie recevant toûjours l'urine, & ne la rejettant point par l'uretre, on ne doit pas s'étonner de la tenſion de l'hypogaſtre, vû le gonflement où doit être ce viſcere. La fiévre eſt excitée dans cette maladie, comme dans les inflammations de toutes les parties internes & membraneuſes, par l'émotion qu'elles produiſent dans tout le genre nerveux : le ventre eſt conſtipé à cauſe que l'inteſtin *rectum* eſt preſſé par l'extenſion de la veſſie. Il peut même s'enflammer & ſe reſſerrer par la continuité des parties qui l'attachent à ce même organe. Quand on peut faire paſſer la ſonde dans la veſſie l'urine coule, & le malade ſe ſent ſoulagé. *Explication.*

Lorſqu'il n'y a pas beaucoup de fiévre avec la ſuppreſſion d'urine, que le malade a une continuelle envie de piſſer, que l'hypogaſtre eſt tendu, qu'il n'y a pas d'ardeur inſigne au périnée, on doit ſeulement ſoupçoner une obſtruction cauſée au col de la veſſie par une *Caractere de l'obſtruction.*

pierre, par des glaires, par des carnositez, ou par des corps étranges.

Caracteres de l'obstruction des reins ou des ureteres.

Mais lorsque cette suppression est sans tension de l'hypogastre, qu'il n'y a ni douleur, ni ardeur au perinée, que le malade n'est point sollicité à uriner, qu'il sent des douleurs ou des pesanteurs dans les lombes, on doit croire que les deux reins, ou les deux ureteres sont bouchez. Il est inutile d'entrer dans l'explication du détail de ces signes; cela s'entend assez parce que nous avons dit cy-dessus, & par la structure des parties.

Il y a encore deux autres accidens qui approchent de la suppression d'urine. Dans l'un, on rend l'urine en petite quantité & fort souvent, avec douleur ou sans douleur, & ordinairement goute à goute: cet accident nommé dysurie, est trés-mauvais dans les petites veroles.

Dans l'autre qu'on appelle strangurie, on la rend toûjours avec cuisson, grande douleur & ardeur, en grande ou en petite quantité, mais sans longue interruption. C'est un symptôme pernicieux dans les vieillards qui sont affligés de maladies aiguës; mais il ne menace d'aucun peril prochain

quand il eſt produit par la pierre, à moins qu'il ne ſoit ſuivi de l'interruption totale de l'urine.

On juge de l'évenement de la ſuppreſſion de l'urine, en examinant les cauſes qui la produiſent. Elle eſt toûjours dangereuſe dans les maladies aiguës où elle a coûtume de préceder les délires, mais une ſueur critique peut ſurvenir & délivrer le malade, comme nous avons dit ailleurs. Lorſqu'elle procéde d'une inflammation de la veſſie, elle rend la maladie beaucoup plus aiguë; & d'ordinaire elle ſe termine dans le ſept, ou bien elle ſe change en un abſcés qui laiſſe un ulcere au col de la veſſie. Lorſqu'elle eſt produite par une pierre, on introduit aiſément la ſonde qui donne beaucoup de ſoulagement; mais quand les pierres ſont dans les ureteres qu'elles bouchent entierement, la canule qu'on inſinuë par l'uretre ne tire point d'urine, la veſſie en étant vuide. *Prognoſtic.*

Pour guérir les ſuppreſſions d'urine, on conçoit aſſez qu'il faut ſouvent dõner des lavemens, faire des fomentations émolientes ſur l'hypogaſtre autour des reins & ſur le pubis. On peut auparavãt froter ces parties avec l'hui- *Guériſon.*

le de scorpions : on fait aussi des saignées du bras & du pied ; & on les réitere s'il y a inflammation : & même on peut mêler quelques narcotiques avec les eaux de parietaire & d'alkekenge. Ainsi l'on dissoudra dans deux onces de chacune de ces deux eaux un demi gros de sel d'écorces de féves, & une once de sirop de diacode : ou bien on fait prendre du jus de raves dans le vin d'Espagne, quand la suppression n'est pas accompagnée d'une fiévre fort ardente, & qu'on ne juge pas qu'il y ait inflammation. Si même il y avoit quelque liberté pour uriner, quoi qu'on rendît seulement peu d'urine, on pourroit donner la cendre de crapaux calcinés en noirceur; on en mêle un scrupule ou demi gros, avec quelque bol cardiaque , principalement quand cet accident arrive dans la rougeole ou dans la petite verole : par exemple : *Prenez demi gros de poudre de vipere, un scrupule de cendre de crapaux calcinés en noirceurs ; mêlez ces deux ingrediens ensemble, & faites-en un bol avec quelques gouttes de sirop de coquelico.* Ces bols cardiaques sont rendus fort diuretiques par cette poudre ; & les remédes qui poussent par les uri-

nes ne ſont jamais mieux employés que dans les obſtructions des reins & des ureteres, où la ſonde ne fait rien & où l'on ne craint pas beaucoup l'inflammation, ſur tout aprés qu'on a tenté les émetiques, les purgatifs & les grandes ſaignées, ce qui ſe pratique dans toutes les ſuppreſſions d'urine, où les lavemens & les fomentations ſont inutiles. Entre les diuretiques qu'on croit ſpécifiques, on recommande la poudre de vers de terre ſéchés priſe dans le vin blanc, & l'urine tirée de la veſſie d'un bouc vivant dont on applique l'épiploon & les inteſtins tout chauds ſur le ventre.

L'on peut encore donner d'autres remédes, comme l'eſprit de nitre dulcifié, ou le nitre purifié: mais il faut prendre garde d'uſer de ces puiſſans diuretiques, lorſqu'il y a des obſtacles invincibles, parce qu'en augmentant l'abondance de l'urine, on augmente les accidens, ainſi il faut plûtôt perſiſter dans des adouciſſans qui ramoliſſent. Sydenham prétend qu'il arrive dans les petites veroles des ſuppreſſions d'urine, qui finiſſent en faiſant marcher le malade deux ou trois tours dans la chambre pendant qu'on le ſoûtient par deſſous

les bras. J'ajoûterai que dans les maladies aiguës il arrive souvent des suppressions d'urine, parce qu'on n'avertit pas le malade d'uriner, ou qu'on manque de l'y exciter.

CHAPITRE XX.

Observations sur les Fiévres continuës, & sur les symptomatiques.

PREMIERE OBSERVACION.

Exposition. L'AN 1689. le Sieur Lebreton, demeurant ruë des Boucheries, Fauxbourg saint Germain, m'envoya querir pour le voir. Il étoit âgé de plus de soixante ans. Je lui trouvai une fiévre qui lui avoit pris tout d'un coup avec frisson, envie de vomir, gonflement & douleur de ventricule, jointe à une difficulté de respirer; son pouls étoit languissant, fréquent, inégal; la chaleur de sa peau n'étoit pas cependant fort grande. Je m'enquis de ce qu'il avoit fait qui pût avoir donné occasion à cette maladie; & il me dit qu'il avoit mangé le soir précédent quelques champignons. Jugeant par là quela

cause du mal étoit dans le ventricule, je lui ordonnai six grains de tartre émetique pour prendre dans un boüillon sur l'heure même : il vuida avec des morceaux de viande tout entiers, quantité de ces champignons qui n'étoient point digérés, & qui se trouvoient mêlés de quelques phlegmes bilieux : il alla aussi trois ou quatre fois à la selle, & comme par miracle on vit la fiévre, & tous les symptôme cesser. Je ne laissai pas néanmoins que de lui prescrire pour le lendemain une potion purgative faite avec deux gros de séné & un gros de sel végétal infusés en suffisante quantité d'eau commune où je fis dissoudre une once & demie de manne; il rendit encore une abondance de chyle crud, & d'autres humeurs, & il fut absolument guéri avec ces seuls remédes.

Induction. De là on peut conclure que les fiévres qui sont immédiatement & subitement produites par des causes exterieures, peuvent quelquefois être gueries le meme jour qu'elles ont paru, quand on y remédie promptement, quoique par la grandeur de leurs symptômes elles ne ressemblent point

aux fiévres éphêmeres : ainsi un Medecin ne doit pas déterminer aisément sur le prognostic dés le premier jour, parce qu'étant lui-même, trompé par l'apparence des accidens, il jette une crainte inutile dans l'esprit de tous ceux qui sont auprés du malade.

Secondement, lorsque la respiration est interrompuë ou embarrassée, le pouls devient souvent inégal, quoiqu'il n'y ait point de mauvaise disposition dans la masse du sang.

Troisiémement, les causes externes de la maladie doivent quelquefois régler son prognostic, & presque toûjours la guérison.

II. OBSERVATION.

Exposition. EN l'année 1692. un jeune homme âgé de vingt-huit ans tomba malade aprés avoir mangé des melons. Je fus d'abord appellé, & je lui trouvai le ventre fort tendu, une grande difficulté de respirer, des envies de vomir avec de la fiévre. Son pouls étoit fréquent, petit & languissant, quoiqu'égal : Il avoit une chaleur notable qui néanmoins n'étoit ni acre ni brulante.

lante. Je lui conſeillai de prendre une potion émétique, mais le nom du remede aiant effrayé le malade on manda un autre Medecin qui lui ordonna des lavemens, lui fit faire des fomentations chaudes ſur le ventre, & lui fit boire du vin pour des eaux de vie pour aider à la digeſtion, ſelon ce qu'il prétextoit. La fiévre s'augmenta conſiderablement par l'uſage de toutes ces choſes, & elle continua de ſorte que le malade fut en fort grand danger, & qu'il s'en falut peu qu'il ne perdît la vie; toutefois ſa jeuneſſe & ſa grande vigueur le tirerent d'affaire.

On voit par-là en premier lieu que quand la cauſe de la maladie eſt dans l'eſtomac, le plus ſeur eſt de la faire ſortir par quelques émetiques. *Inductions.*

En ſecond lieu que les choſes chaudes & atténuantes qui ſubtiliſent ou qui agitent les alimens, ou les humeurs crües dont le ventricule eſt chargé, augmentent toûjours les fiévres & les autres maladies quand on ne dégage pas ce viſcere par le vomiſſement, parce qu'elles font paſſer ces matieres fermentatives dans la maſſe du ſang.

En troiſiéme lieu, on doit obſerver

que les melons ne sont pas fort nuisibles, principalemnt aux jeunes gens, parce que ces fruits ont de trés-bonnes qualitez; & que se resolvant facilement en eau ils peuvent se dissiper & transpirer; au contraire la pluspart des autres fruits ont beaucoup de principes fermentatifs plus grossiers qui s'arrêtent davantage, & qui doivent par conséquent produire de plus grands desordres.

III. OBSERVATION.

D'une synoque putride.

Exposition. LE Sieur Dubordage de la ville de Laval, âgé de trente huit ans ou environ, d'un tempérament sec & mélancolique, tomba malade, il y a quelques années aprés beaucoup de soins, de chagrins & de fatigues qu'il avoit euës à poursuivre un procés en cette Ville; il m'envoia querir le troisiéme jour de sa maladie: je remarquay qu'il avoit une fiévre violente, une chaleur acre & trés-ardente, un pouls fréquent, grand & inégal, des urines rouges & sans sédiment, une langue séche & ru-

de, & quelque penchant au délire ; ſon ventre étoit fort ſerré, ſans élévation, ni tenſion. Je lui ordonnai un lavement, une ſaignée du bras aprés qu'il l'auroit rendu, & une du pied quelque tems enſuite. Pour ſa ptiſanne je la fis preparer avec le *nitre antimonié* & la regliſſe dans l'eau commune; mais le malade ne vouloit prendre ni boüillons, ni ptiſanne : cependant on lui fit avaler preſque par force, une potion compoſée avec les yeux d'écrévices, & l'antimoine diaphorétique dans les eaux de chardon beny, & de reine des prez, où l'on ajoûta le ſirop de coquelico. Nous réïterâmes les lavemens, les ſaignées & ces ſortes de potions; mais malgré tout cela le délire ſe manifeſta avec une eſpece de fureur. Les tendons de ſes poignets étoient agités de mouvemens convulſifs: au ſeptiéme jour on fit une ſeconde ſaignée du pied, & nous lui ordonnâmes une potion avec les précipitans qu'on joignit à une once de ſirop de diacode, & dans ſa ptiſanne l'on verſa quelques gouttes d'eſprit de ſouphre à cauſe de la grande ardeur où il étoit. Nous recommandâmes dans les jours ſuivans, qu'on lui fît boire une trés-grande

quantité de sa ptisanne, & des boüillons Et quoi qu'on ne fust encore qu'au dixiéme jour où se trouve d'ordinaire l'état de consistance de la maladie, tous les symptômes commencerent à diminuer, le jugement revint au malade, la fiévre se calma, & dans l'onziéme on le purgea avec une once de moelle de casse & une once de sirop de fleurs de pescher, infusées dans un demi septier de petit lait: cette purgation lui fit faire trois ou quatre selles abondantes: Dans le quatorze nous le purgeâmes plus fortement avec le sené, le sel végétal, la casse & la manne; ensuite de quoy par un régime convenable, il retourna peu à peu en santé.

Induction. Cette maladie étoit une synoque putride, fort approchante du causus; on y peut remarquer que.

1. Quand les vaisseaux ont été desemplis, il est bon de faire beaucoup boire le malade, même dans la vigueur de la maladie, afin de calmer, & d'appaiser les symptômes: car comme les accidens sont presque tous produits par la grandeur de la fermentation, il s'ensuit que la liqueur qu'on fait avaler n'étant point chargée de par-

ties fermentatives, ne peut que diminuer cette ardeur étrangere, tant en diſſolvant les ſels, & les emportant hors de la maſſe des humeurs par les voies des filtrations qu'en rapprochant & ralentiſſant les parties ſulphureuſes qui ſont trop exaltées, & dans une émotion trop forte; & en relâchant les fibres qui ſeroient en danger de ſe rompre.

2. Les narcotiques ne ſe doivent pas donner ſeulement dans la fin d'une maladie & du délire; car en ce tems là le malade a coûtume de revenir aſſez de lui-même en ſon bon ſens: mais encore dans la vigueur & la force de la phrénéſie, & des autres accidens, lorſque le ſang ſe porte avec impétuoſité vers le cerveau, il eſt bon d'arrêter ce mouvement, à quoy on peut réüſſir avec les narcotiques.

3. Quoique les précipitans ne diminuent pas toûjours le mouvement des humeurs, on n'en doit pas pour cela diſcontinuer l'uſage, car on voit qu'ils ſont profitables dans la ſuite.

IV. OBSERVATION.

D'une Fiévre ardente.

Exposition. MOnsieur Touchard Juge Royal de la ville de Laval, aprés avoir beaucoup soupé, & mangé du fruit avec un peu de vin pur, fut attaqué d'une fiévre avec une trés grande douleur de tête, quelques envies de vomir, une amertume de bouche, & une tension du ventre sans aucun frisson; son pouls étoit grand, fréquent & inégal, sa langue séche & fort rude; il avoit une soif extraordinaire qui ne s'appaisoit pas par la boisson, & une chaleur acre & brûlante répandue par tout son corps. Je le trouvai en ce triste état le second jour de sa maladie, auquel je fus appellé, & je lui ordonnai un clystere avec une potion émétique & purgative, pour prendre incontinent aprés qu'il auroit rendu son lavement. Cette potion étoit faite avec le tartre stibié & la manne; il vomit beaucoup, & fit seulement une selle; il s'apperçut de quelque soulagement : mais le jour d'ensuite les symptômes recommence-

rent avec autant de violence qu'auparavant. Je le fis saigner du bras, & le quatriéme jour du pied; toutefois la difficulté de respirer, la chaleur brûlante & la soif travailloient beaucoup le malade, & ne diminuoient point, quoi qu'on se servît du nitre dans ses ptisannes, & des précipitans dans ses potions, les lavemens tiroient peu de matieres, & ne lui étoient pas d'un grand secours; on ajoûta l'esprit de souphre dans sa boisson. Nonobstant tous ces remédes, il entra le sept dans un fort grand délire; on réitera les saignées qu'on fit assés copieuses: Dans le neuf on assembla deux autres Medecins qui d'un commun avis voulurent lui redonner l'émetique; mais je m'y opposai, parce que je voyois une disposition inflammatoire dans le bas ventre, avec un fort grand penchant à la sueur; c'est pourquoi je lui fis prendre au contraire un sudorifique avec le diacode: Il dormit & sua copieusement; & aprés son sommeil & sa sueur, on trouva une diminution manifeste dans les symptômes qui semblerent tous s'évanouir par le grand usage qu'il fit, suivant mon conseil, de ptisannes & de bouillons. Dans

l'onziéme jour je lui enjoignis une purgation avec l'eau de casse & un peu de tartre stibié. Et le douziéme il prit une médecine un peu plus forte : enfin avec un regime convenable, il fut en peu de tems parfaitement restabli.

Induction. On doit considerer que dans ces maladies qui sont proprement des fiévres tierces continuës, ou des fiévres ardentes, il faut ordonner une abondance de boisson, principalement dans les temperamens atrabilaires, comme étoit celui de nôtre malade, & encore davantage dans la vigueur & la force de la maladie.

De plus, l'évacuation des matieres contenuës dans les premieres voies, doit être procurée avant qu'il y ait une disposition inflammatoire dans le canal intestinal : ainsi on tentera dans les commencemens, ces moyens de soulager le malade, parce que pour lors les levains morbifiques sont amassez dans ces premiers conduits, & qu'en ce tems-là on ne craint point l'inflammation de telles parties : au contraire, dans la force de la maladie où tous les symptômes sont considerablement augmentez, on ne fera ces sortes d'évacuations qu'avec beaucoup de cir-

conspection, prenant garde que le bas ventre ne soit disposé à s'enflammer.

On peut aussi suivant les efforts de la Nature, donner quelques sudorifiques, si l'on voit qu'il y ait quelque disposition à le sueur, quoique la maladie & les symptômes soient dans leur violence, pourvû qu'à ces remédes fort agitans on mêle des narcotiques capables d'arrêter un peu le desordre qui se trouve dans les esprits, & de rendre les fibres moins tendues & moins sensibles; ce qui fera qu'elles seront moins ébranlées par la force du mouvement du sang & des principes fermentatifs.

Enfin on remarquera icy ce que nous avons observé ailleurs, sçavoir que les évacuations qui arrivent sur la fin des jours impairs sont plus abondantes, parce qu'elles ont été precedées par des fermentations plus longues, & plus véhémentes; de sorte qu'on y doit plûtost attendre ces grands changemens qu'on appelle crises, & dans lesquels la Nature donne au Medecin des indications qu'il doit suivre sans en être détourné que le moins qu'il est possible, c'est en cela seul que les jours critiques peuvent servir, & apporter

quelque lumiere au Medecin pour le soulagement du malade.

V. OBSERVATION.

Exposition. VN Prêtre âgé d'environ trente-ans, d'un temperament sec & mélancolique, Professeur au College d'Harcourt, fut attaqué au mois de May 1696. d'une fiévre assez legere, & d'un petit rhume. Par le conseil d'un Apotiquaire que je ne veux pas nommer, il se purgea; sa purgation fit peu d'évacuation, mais elle lui causa de rudes tranchées. Le lendemain il fut encore tourmenté de beaucoup de douleurs dans le ventre, & la fiévre continua avec un petit cours de ventre, & un pouls fréquent, non fort élevé. Je lui ordonnai un lavement adoucissant qui lui fit assez bien. Aprés qu'il l'eut rendu, il lui prit une sueur universelle; je lui fis préparer une ptisanne avec les fleurs de coquelico & un bâton de reglisse; & lui dis qu'il tâchast de conserver sa sueur le mieux qu'il pourroit: mais aussi-tost que je fus absent, suivant l'avis de quelque Chirurgien, il se fit tirer environ une livre

de ſang, quoiqu'il ſuaſt & qu'il euſt encore le cours de ventre qu'on ne devoit point interrompre. Je blamai cette pratique : mais ce même Chirurgien, lui ayant fait appeller un autre Medecin, je laiſſai ce malade qui n'avoit pas une fort grande confiance en moi. La ſaignée avoit augmenté la toux, & diminué la ſueur & le cours de ventre. J'appris enſuite ce qui ſe paſſa de quelqu'un de ſes intimes amis qui le voyoit continuellement. Le Medecin ordonna une ptiſanne avec la racine de guimauve & la ſemence de lin, & une ſaignée ſemblable à la premiere : Cette ſeconde ſaignée ſupprima tout-à-fait le flux de ventre & la ſueur, & augmenta la toux. On réïtera les ſaignées, & le quatriéme jour le malade cracha du ſang, & ſe plaignoit d'une douleur de côté, on lui r'ouvrit la veine & enfin en cinq jours de tems il fut huit fois ſaigné trés copieuſement. Il mourut le ſept ou le huit.

Induction. On peut conclure de cette Obſervation, qu'il eſt dangereux d'arrêter les écoulemens qui ſe font au commencement des malades, quoiqu'ils ne ſemblent pas ſoulager le malade,

pourvû sur tout qu'il ait de la force; car il est vrai-semblable qu'ayant supprimé les crachats, le flux de ventre & la sueur de celui dont nous venons de parler, la masse de son sang, qui étoit pleine de ces sucs étrangers, ne trouvant point de voye pour les évacuer, les déposa dans le plévre & dans le poumon ; peut-être même qu'en vuidant beaucoup les vaisseaux, on donna lieu aux sucs vicieux que la Nature avoit déja séparez dans les glandes excrétoires, de rentrer dans la masse du sang.

Secondement, l'Apoticaire eut tort d'ordonner un purgatif violent dans un rhûme avec fiévre, sans avoir aucune indication pour le faire : car ne se rencontrant presque rien dans les premieres voyes, l'operation du purgatif ne put être que trés-incommode & trés-infructueuse.

Remarquez encore que les incrassans tels que la racine de guimauve & la semence de lin qu'on met dans les ptisannes ne pouvant rendre le sang que gluant, visqueux & plus propre à fermenter, donnent naissance à des obstructions & à des inflammations des parties internes : ainsi dans ces

ſortes de rhumes avec fiévre, on doit éviter toutes ſortes de médicamens qui épaiſſiſſent les humeurs, à moins qu'il n'y ait d'autres indications qui obligent de les preſcrire.

Cette obſervation nous confirme d'ailleurs que les grandes ſaignées, quand la fiévre & la fermentation du ſang ne ſont pas grandes, ne peuvent faire que beaucoup de mal, principalement lorſqu'il y a des matieres étrangeres dans les premieres voyes: car quoi qu'au commencement de la maladie il n'y eût point de matiere étrangere dans le canal inteſtinal; cependant le purgatif donné mal-à-propos détermina quantité d'humeurs crues & viſqueuſes à s'y decharger enſuite: de maniere que la Nature ayant pris cette voye, & s'étant accoûtumée à ſe dégager par-là de ce qui étoit nuiſible, on fit trés-mal de ſupprimer cette évacuation par des ſaignées.

VI. OBSERVATION.

VNe pauvre femme âgée de 35 ans, & groſſe de ſix mois, fut attaquée d'un friſſon avec tremble- *Expoſition.*

ment : elle vomit ſur la fin du froid ; & ſe trouva aprés dans une fort grande chaleur, avec une ſoif extraordinaire pendant cinq ou ſix heures ; elle eut encore un petit froid dans la ſuite, & le reſte de la journée ſe paſſa avec moins de fiévre. Le lendemain elle reſſentit de nouveau un leger refroidiſſement ſemblable à peu prés au dernier froid du jour precédent, & la fiévre réparut auſſi ſans beaucoup d'augmentation ni de diminution. Je fus appellé le troiſiéme jour, où je la trouvai dans un friſſon avec un tremblement aſſez conſiderable qui ne dura pas néanmoins long-tems. J'ordonnai ſur la fin de l'accés une ſaignée du bras, & un lavement aſſez fort. Mais comme ſes mois commencerent à couler, avec les marques d'un enfant mort, je lui fis prendre un émétique un peu violent, & aprés l'operation de ce rémede elle avala une potion cordiale faite avec le caſtor, l'eau thériacale, l'eau de matricaire & d'armoiſe, & le ſirop d'abſinte. Elle ſe déchargea la nuit de ſon enfant mort ; tous les ſymptômes diſparurent, & avec un peu de régime, elle fut bien-toſt rétablie en ſa premiere ſanté.

Sur cela nous observerons d'abord que cette fiévre qui paroissoit une hémitrite trés perilleuse, ne passa pas le quatriéme jour ; ce qui est trés rare : d'où l'on peut conclure que l'on doit moins juger de l'événement des maladies par la grandeur des symptômes, que par les causes qui les produisent. *Induction.*

Secondement, il est facile d'expliquer comment le fœtus mort dans la matrice pouvoit exciter des frissons & des tremblemens, mais il ne me paroist pas qu'on puisse aisément faire entendre pourquoi ces frissons & ces tremblemens étoient périodiques ; apparemment qu'il y avoit quelque disposition dans cette femme à cette sorte de fiévre, qui fut facilement vaincue par la Nature, aprés l'expulsion de l'enfant.

Il seroit inutile de rapporter ici quantité d'autres exemples au sujet de ces sortes de fiévres.

VII. OBSERVATION.

Fiévre symptomatique avec pleurésie.

VNe de mes parentes âgée d'environ 50. ans, fut attaquée d'une *Exposition.*

pleurésie en 1687. au mois de Novembre. Elle se trouvoit agitée d'une fiévre trés-violente qui avoit succedé à des craintes & à des chagrins: Elle avoit une douleur piquante au côté, avec une très grande difficulté de respirer, une toux violente dans laquelle elle ne crachoit presque point; on lui remarquoit aux bras des taches noires trés-semblables à des contusions; elle rendoit des urines claires qui se troubloient quelque tems aprés qu'elles étoient exposées à l'air; elle ne dormoit point, elle étoit inquiete & horriblement altérée. On lui tira trois fois du sang du bras, au moins une livre à chaque fois, & on lui en tira environ une livre du pied; elle avoit reçû beaucoup de lavemens. Je fus appellé vers le quatriéme jour, & je lui ordonnai une potion cordiale, & sudorifique composée avec l'eau de chardon beny & l'eau de scabieuse, de chacune deux onces, demi gros de thériaque, quinze grains de poudre de vipere, huit grains de castor, une once de sirop de coquelico & demie once de diacode: ayant pris ce remede sur le soir, elle dormit un peu, & sentit quelque soulagement. Mais

comme elle crachoit peu, & qu'elle étoit fort tourmentée de la toux, je lui fis préparer un julep avec deux onces d'eau de chardon beny, autant d'eau d'ulmaire, une once de sirop de coquelico, & six gros d'eau theriacale pour prendre par cuillerées. Elle rejettoit quelque chose par les crachats, à mesure qu'elle prenoit de ce julep; mais ce qu'elle crachoit me semblant crud & aqueux, je lui permis d'user médiocrement de vin. Je lui prescrivis le même sudorifique par cuillerées, & dans le huit je la purgeai avec une infusion de séné & de sel végétal, mettant dans la dissolution deux onces de manne. Il sembloit que toutes les choses alloient mieux; lorsqu'un vomissement pituiteux survint avec une telle abondance de phlegmes, qu'on croyoit à tous momens qu'elle alloit étoufer: on la repurgea avec l'infusion de séné, le diaprun & la manne: mais elle fut attaquée durant tout ce tems-là d'un cours de ventre causé peut-être par sa purgation: la douleur de côté ne cessoit point; dans le douziéme jour de sa maladie, elle fut encore purgée avec le séné, la rhubarbe & le catholicum double, elle

elle rendit la médecine par le vomissement,& on lui en redonna une semblable qui la purgea par en bas: elle en parut moins malade : toutefois la douleur de côté continua l'espace de deux mois,quoi qu'on la purgeast trés-souvent. On s'apperçut d'une tumeur assez grande,qui étoit située au dessous de la mamelle, on y appliqua le diachilum avec les gommes & quelques cataplasmes attractifs, maturatifs & émoliens, la tumeur augmenta, & on y mit du levain avec un supuratif: enfin lorsqu'on vit cette grosseur en état d'être ouverte, on chercha un Chirurgien pour la percer; mais parce qu'il ne s'en trouva point de capable dans le lieu où nous étions, je fis moi-même l'operation; & pour la premiere fois je tirai environ deux chopines de pus. J'envoyai querir un Chirurgien dans une Ville voisine, qui continua de la penser, & qui tira pendant plus de quinze jours à chaque fois environ un demi septier de pus,ensuite un peu moins:Enfin en un mois de tems elle sortit d'affaire, & nous lui rendîmes une santé parfaite,en la pençant exactement, & lui ordonnant un regime des plus convenables

On peut conclure de cette Obſervation, qu'il eſt beaucoup plus ſeur de faire vomir dans la pleuréſie, lorſqu'on veut évacuer les immondices des premieres voyes, que de purger par les ſelles; car il eſt conſtant que ſi l'on avoit fait vomir, quand même ce n'auroit été que dans le tems des vomiſſemens pituiteux qui ſurvinrent, on auroit pû empêcher la génération de cet empyéme. Mais comme j'avois été prévenu de principes tout-à-fait opposez à un tel uſage, & que je regardois un vomitif dans une pleuréſie, comme un meurtre; car c'étoit en l'année 1687. & je venois de lire Willis dont j'étois plein; je ne pouvois pas me déterminer à ſuivre les indications que la Nature me montroit. *Induction.*

Quelqu'un jugera auſſi par cette hiſtoire que ſi l'on avoit beaucoup ſaigné la malade, on auroit pû empêcher le dépoſt qui ſe fit dans la ſuite; mais il y a de l'apparence qu'on auroit ſupprimé toutes les évacuations qui ſe faiſoient; & qu'ainſi on auroit fait plus de mal que de bien.

VIII. OBSERVATION.

D'une Fiévre lente.

Exposition.

VN jeune homme âgé de 18. ans, fut attaqué d'une phtisie, avec une constipation du bas ventre, des duretez considerables autour des aisselles, du cou, & des machoires ; il avoit une toux trés fréquente qui lui faisoit cracher un pus épais ; car ce symptôme avoit été précédé d'un crachement de sang ; il étoit fort exténué & rendoit des urines briquetées & un peu huileuses dans leur superficie. Je conclus sur toutes ces apparences que ce malade avoit une phtisie scrofuleuse : je lui demanday s'il n'y avoit point d'autres personnes dans sa famille qui eussent été affligées du même mal, & il m'avoüa qu'il en étoit mort deux ou trois. On lui avoit fait prendre inutilement des boüillons aux écrevices, user de lait d'anesse & de tous les remédes qu'on a coûtume de pratiquer dans ces sortes de rencontres. Pour moi je lui ordonnai le *crocus* de Mars, le mercure doux & l'extrait de rhubar-

be : je lui faisois employer ces médicamens dans une décoction de gayac, & cela le soulagea tellement qu'au bout de trois semaines il fut en état de sortir, ce qu'il n'avoit point fait depuis six mois. Cependant quatre mois aprés il quitta non seulement mes aperitifs, mais le regime que je lui avois marqué. Il mangea du fruit, & vécut comme une personne qui n'auroit eu rien à craindre. Au bout de deux mois de ce desordre, il retomba dans son premier mal, & nous ne pûmes l'en retirer quelques précautions que nous y prîmes.

On voit par là que les personnes qui sont sujettes à ces affections écrouelleuses ne se peuvent conserver que par un grand régime ; & qu'aussi-tôt qu'il entre dans leurs vaisseaux un chyle un peu plus visqueux que de coûtume, il ne manque pas de causer des embarras dans leurs parties glanduleuses, dont il est souvent presque impossible de lever les obstructions à cause de la délicatesse de leur tissu, & de l'affluence continuelle des humeurs. *Induction.*

En second lieu ces sortes de malades doivent être traitez avec des attenuans & des aperitifs ; & tous les au-

tres remédes semblent inutiles. En effet nôtre malade avoit en vain tenté toutes sortes de pectoraux & dé remédes qu'on croit ordinairement propres à rétablir le poumon, & il ne se sentit soulagé que lorsqu'il usa de médicamens qui subtilisent & qui ouvrent.

Troisiémement, de toutes les phtisies, les plus dangereuses sont celles qui dépendent du vice de la lymphe: car si elle est trop épaisse, elle s'accumule & se fige dans toutes les glandes, & dans tous les visceres; & l'on a une peine infinie à garentir le malade des accidens fâcheux que ces obstacles qu'elle forme ainsi au cours des liqueurs doivent causer. Si elle est trop aigre, elle déchire par ses parties piquantes, & ulcere toutes les parties membraneuses par où elle passe; & si elle est trop acre, elle excite de grandes fermentations & d'autres symptômes non moins dangereux en se mêlant avec le sang.

IX. OBSERVATION.

D'une fiévre quotidienne continuë.

Exposition. AU mois de Novembre de l'année 1696. Mademoiselle Barbas,

femme de Monsieur Barbas Notaire, demeurant au coin de la ruë des Noyers, m'envoya querir : je la trouvai auprés du feu extrêmement abatuë avec une douleur, ou plûtost une pesanteur de tête, quelques envies de vomir, un pouls petit & fréquent, & le ventre plein & assez mol : elle avoit ressenti le jour précédent un frisson avec douleur au bas du dos, & dans les reins, & des lassitudes par tout le corps. Je pensai d'abord que ce pouvoit être une petite verole ou une fiévre quotidienne continuë : & j'étois plus porté à croire que c'étoit une petite verole, parce qu'elle ne l'avoit point encore euë : néanmoins dans cette incertitude voyant que les premieres voyes étoient fort remplies, je lui ordonnai de prendre cinq grains de tartre stibié avec demie once de manne infusés dans l'eau de chardon beny ; elle vomit beaucoup, & alla un peu à la selle; sur le soir elle ressentit des frissons dans le dos; & pendant la nuit la foiblesse, la pesanteur de tête & l'assoupissement inquiet augmenterent. Le lendemain elle se portoit mieux, quoi qu'elle n'eût point sué, & qu'il ne lui fût arrivé nulle

autre évacuation. Je connus que la maladie prenoit le caractere d'une quotidienne continuë: en effet les syncopes au commencement des redoublemens, les frissons dans le dos, la régularité des retours de ces accidens nous montroient assez que ce n'étoit pas une fiévre double tierce, ni une petite verole. Je me déterminai à lui donner encore une fois cinq grains de tartre stibié, & une once de manne dans cinq onces d'eau de chardon beny: elle vuida beaucoup par en haut & par en bas, les accidens du redoublement qui suivit furent trés-diminués: les syncopes continuoient, même hors le tems de l'augmentation de la maladie, & l'émotion ou la fonte causée par cet émétique dans les humeurs, avoit laissé un cours de ventre qui faisoit aller la malade au siége huit ou dix fois par jour. On lui fit une ptisanne avec un gros de canelle en poudre & un gros de sel végétal bouillis dans trois chopines d'eau: on lui administra des potions cordiales préparées avec la poudre de vipere, le diaphoretique mineral, un peu d'eau thériacale, le sirop d'œillets, & les eaux de chardon beny & de menthe.

On

On composa aussi de petits paquets avec le diaphoretique, & la poudre de vipere pour mettre dans sa ptisanne, & dans ses bouillons. On entretint son cours de ventre par sa ptisanne & par des lavemens qu'on lui donnoit de tems en tems : & dés le septiéme les syncopes n'effrayoient plus tant, les forces s'augmenterent, le flux de ventre continua à peu prés de la même maniere jusqu'au vingtiéme ; & l'on remarquoit qu'à mesure que la malade se vuidoit, & qu'elle prenoit des cordiaux ou des absorbans sa vigueur se renouvelloit ; c'est pourquoi on avoit soin de faciliter & d'exciter cette diarrhée, lorsqu'on la voyoit se ralentir.

Le vingt on la purgea ; & parce qu'elle craignoit de vomir, on lui fit faire un bol avec dix grains de diagrede, sept d'*aquila alba*, dix-huit de rhubarbe, & douze de sel de tartre, tous incorporés avec un peu de sirop d'absinthe. Ensuite de ce reméde l'appetit sembla revenir à la malade qu'on repurgea aprés l'avoir peu à peu remise aux alimens solides ; & elle se trouva parfaitement guerie.

Il est suffisamment prouvé par là, *Induction.*

que quoi que la quotidienne continuë ait coûtume de durer prés de deux mois, & d'être ſuivie de maladies opiniâtres principalement dans les corps cacochimes, cependant lorſqu'on procure de grandes évacuations, & qu'on rétablit les principes de la maſſe du ſang par des cordiaux, l'on abrége la durée du mal, & l'on prévient ſes triſtes ſuites.

On conclura auſſi de l'hiſtoire de cette maladie, que les flux de ventre qu'on provoque dés les premieres attaques, ſont ſouvent profitables, quoiqu'ils ne ſoient pas accompagnés de ſignes de coction.

On peut encore inferer que les ſaignées ne ſont point néceſſaires dans toutes les fiévres continuës.

X. OBSERVATION.

Sur une Pleuréſie.

Expoſition. LA ſervante de M. Vallois qui logeoit en la ruë des Foſſez de M. le Prince, tomba malade au Printems de l'année 1697. Elle avoit eu quelques maux de cœur, une douleur de

tête, une forte fiévre ; & aprés avoir été ſaignée deux fois, elle ſe plaignit d'un furieux mal de côté, & d'une toux avec crachement de ſang, & difficulté de reſpirer. Je fus mandé le troiſiéme jour ; & je trouvai qu'on venoit de lui ouvrir la veine pour la troiſiéme fois. J'empêchai qu'elle fût ſaignée davantage ; je lui fis recevoir un lavement, & je preſcrivis cinq grains de tartre ſtibié avec une once de manne dans un boüillon chaud pour prendre le lendemain matin, qui étoit le quatriéme jour de la maladie : Le crachement de ſang, la toux, la douleur de tête, & la fiévre étoient fort violentes : c'eſt pourquoy je differai juſqu'au quatriéme, qui devoit être un jour de rémiſſion, à donner cet émétique : Elle vomit beaucoup, & ſe purgea en même tems par en bas. Je lui fis faire une ptiſanne avec les fleurs de coquelico, le ſel végétal, & un bâton de regliſſe, & je lui ordonnai un autre lavement pour le ſoir. Le cinq le redoublement fut trés-diminué, & elle prit par mon conſeil l'infuſion d'une crote de mulet dans le vin blanc, ce qui la fit ſuer abondamment. Le ſix je la trouvai preſ-

que ſans fiévre : je la purgeai ; & le ſept elle étoit guerie, & en état de prendre de la nourriture ſolide.

CHAPITRE XXI.

Des Fiévres malignes.

Définition des fiévres malignes.

LEs Autheurs diſputent fort entre eux ſur ce qu'on doit entendre par fiévres malignes : car quelques-uns prétendent que ce ſont des fiévres accompagnées de ſymptômes qui menacent d'une entiere deſtruction. Il y en a qui ne connoiſſent point d'autres fiévres malignes que les pourprées ; & pluſieurs appellent fiévres malignes, celles où ils ſoupçonnent quelque venin ; principalement parce que dans de telles maladies on remarque avec une fiévre qui paroît de petite conſequence, des accidens fort à craindre joints à un abatement univerſel de toutes les forces, lequel s'eſt fait connoître dés le premier jour de la maladie.

Les anciens Medecins appelloient maladies malignes, celles qui étoient périlleuſes ou mortelles ; comme on

peut voir dans Hippocrate, & dans quelques Ouvrages de Galien : mais lorſqu'on veut donner une idée juſte de ce nom, l'on ne doit point y comprendre les fiévres ſynoques, ardentes & putrides, quoiqu'elles ne ſoient pas exemtes de dangereux ſymptômes, à moins qu'ils n'ayent quelque choſe d'extraordinaire, qui faſſe préſumer qu'il y a un venin caché qui rend malignes ces eſpeces de fiévres; car, comme nous avons dit ailleurs, Morton ſe trompe en confondant les fiévres malignes avec les ſynoques, puiſque nous trouvons des fiévres avec redoublement, & même avec des intermiſſions conſiderables, qui cependant ont tous les caracteres de malignité.

Les taches pourprées ne ſont pas des ſignes pathognomoniques de la fiévre maligne; puiſqu'on les voit ſouvent dans les ſcorbutiques, & même lorſqu'ils ont de la fiévre : outre que beaucoup de fiévres ont une marque certaine de malignité, ſans être accompagnées de ces ſortes de taches.

Fiévres peſtilentielles.

Les fiévres peſtilentielles & contagieuſes ſont toûjours malignes; mais toutes les fiévres malignes ne ſont pas peſtilentielles & contagieuſes. Avant

que d'entrer dans une explication plus particuliere des fiévres malignes & de leurs caracteres, proposons leurs differentes especes, afin qu'on voye plus clairement ce qu'il faut entendre par ce nom.

Fiévres épidémiques.

Il y a des fiévres malignes épidémiques qui se répandent dans toute une contrée; & il y en a d'autres qui ne sont pas si généralement répanduës, mais qui n'attaquent que quelques particuliers.

Les fiévres populaires sont quelquefois contagieuses, & elles se communiquent aisément de l'un à l'autre. Quelquefois aussi elles ne le sont pas; & elles ne sont si universelles que parce qu'elles sont produites par une cause commune: par exemple, par une mauvaise disposition de l'air ou des alimens, par des manieres de vivre déreglées qui seront venuës à la mode; & il y en a enfin, qui bien loin qu'elles dépendent d'une cause commune, ne laissent pas que de se transmettre.

Fiévres déciodiques malignes.

De plus les fiévres tant intermittentes que continuës se peuvent joindre avec les fiévres malignes, ainsi dans la supposition d'un tel accord, nous pouvons assûrer qu'il y a des doubles

tierces, des quartes, des synoques, des fiévres ardentes, &c. malignes; ce qu'un Medecin doit observer avec attention.

La fiévre maligne, comme nous avons déja dit, se connoît principalement aux accidens trés-considerables qui paroissent d'abord sans fiévre qui leur réponde. Dans le commencement, & même dans le cours de la maladie le pouls est petit & fréquent, & quelquefois semblable à celui d'un homme qui est dans son état naturel: d'autres fois il est fort élevé: de sorte qu'on n'en peut tirer aucune indication certaine: la chaleur est temperée; mais les forces sont pour l'ordinaire trés-abattuës: les malades se plaignent de maux d'estomac, d'envies de vomir; ils ont des vomissemens; & tous ces symptômes se présentent souvent dés les premiers jours de la maladie. Quelquefois on trouve que le malade a une soif extraordinaire avec un pouls petit & trés-lent; d'autres ne sont point alterés, quoiqu'ils ayent la langue séche & brûlée, & une chaleur dévorante par rout le corps: la douleur de tête est d'ordinaire fort-violente; le malade ne dort *Caracteres.*

point, & tombe en délire, ou bien il a un ſommeil tres-profond, & comme léthargique; il eſt fatigué de quelques friſſons qui reviennent ſans ordre pluſieurs fois dans la journée; il ſe ſent las, appeſanti, & ſans force; ſon urine eſt quelquefois parfaitement belle, d'autres fois elle eſt trouble: le battement des arteres devient ſouvent plus élevé dans la ſuite de la maladie; mais il eſt tantôt inégal, & tantôt intermittent: les excrémens que le malade rend puent fort, & l'on y trouve communément des vers. On ne ſuë pas beaucoup dans cette maladie, le viſage y ſemble d'un homme furieux ou troublé, l'haleine eſt ſujette à ſentir mauvais, l'eſprit eſt rempli de crainte & de deſeſpoir, l'on y ſouffre ſon mal impatiemment. Quelquefois il paroît ſur la peau des tumeurs, des exanthêmes ou des marques pourprées; le ſang coule aſſez fréquemment du nez, ou de la matrice dés la naiſſance de la maladie; & même il n'eſt pas inouy que dans ces fiévres le ſang ſoit ſorti par les pores de la peau en maniere de ſueur. On ſe trouve tres-ſouvent attaqué d'une douleur dans le fond de la gorge; & quelquefois il y a dans la bou-

Sympt ômes des fiévres malignes.

che des pustules qui empêchent d'avaler ; ou bien il y vient de petits ulceres qui n'ont point été précédés par des pustules ; les tendons des poignets sont quelquefois agités de mouvemens convulsifs; les yeux deviennent rouges & enflammés, & la tête tremble ; si tous ces accidens n'arrivent pas à la fois, il en vient au moins un grand nombre ensemble.

Voilà les propres & les veritables caracteres de la fiévre maligne ; mais ils ne sont pas tous nécessaires pour la faire distinguer; il est même rare qu'en beaucoup de malades on les trouve tous; ce sont neanmoins les seuls pathognomoniques de cette maladie, quoiqu'il s'en rencontre plusieurs en d'autres affections : mais ailleurs ils ne se produisent pas de la même façon, & l'on ne remarque jamais la même proportion entre les differens symptômes; par exemple, il ne se trouvera pas dans les maladies ordinaires qu'avec une petite fiévre on ait une soif insupportable ou un grand délire ; & sur tout un abattement universel de forces, ainsi que dans la maladie dont il est question. Mais lorsque les fiévres malignes sont épidemiques, on doit soupçonner qu'il

y a de la malignité par tout où l'on voit des fiévres : car celles où l'on n'en découvroit point dans les premiers jours en montrent le plus souvent dans leur cours des marques trés-sensibles, principalement lorsque la fiévre prend un caractere d'éphémere ou de fiévre légere.

Causes. Entre les causes externes on doit croire que l'air est la plus ordinaire de toutes à l'égard des fiévres épidemiques & malignes ; car lorsqu'il est un peu changé de son état naturel, il communique ses alterations à nôtre corps.

Explication. L'air peut se changer & se corrompre par les mauvaises exhalaisons, par les vents mal sains qui y apportent des corpuscules étrangers, par les tremblemens de terre qui répandent dans l'air parmi des vapeurs de souphre qui les excitent, des particules métalliques & arsenicales. Enfin l'air s'altere & perd sa constitution naturelle, lorsque les saisons sont dérangées, & qu'elles ne gardent plus leurs temperatures accoûtumées, ni leur ordre.

Mais outre tous ces divers changemens qui peuvent arriver à l'air, cet élement peut encore être corrompu

d'une maniere bien plus nuisible, comme lorsqu'il s'empreint des parcelles détachées des cadavres qui pourrissent, & qui ne sont point ensevelis, ou qu'il se charge d'exhalaisons fermentatives pourrissantes en traversant des lieux où il y a des eaux qui croupissent : principalement si dans les pays où on le respire ainsi maleficié il ne souffle aucuns vents pour transporter ailleurs ces particules étrangeres & venimeuses qu'il reçoit à tout moment : car en demeurant dans le même endroit, il se fait des fermentations qui exaltant ces corpuscules corrosifs, les rendent plus capables de s'insinuer dans la masse du sang. Hippocrate dans le troisiéme de ses Epidemies décrit une espece de peste dans une année où il n'y eut point de vents aprés de grandes chaleurs, & beaucoup de pluyes : cela vint parceque l'humidité fit une dissolution de quantité de parties salines & caustiques, qui furent élevées dans l'air par l'ardeur du Soleil, & qui n'étant point chassées ailleurs par le vent, furent portées avec l'air dans les corps par la respiration; ce qui ne pouvoit pas manquer de leur nuire.

Cependant on observe quelquefois

des fiévres malignes & des pestes dans les tems froids & secs qu'on peut nommer septentrionnaux, avec Hippocrate; mais il est certain qu'elles ne se communiquent pas si aisément, & qu'elles durent moins.

Souvent aprés des hyvers rudes & pleins de neiges, lorsqu'il survient tout à coup un tems étouffant & chaud; l'on voit des fiévres malignes qui regnent tout l'été : car les changemens soudains des saisons ont accoûtumé de produire des maladies épidémiques, en donnant divers mouvemens & même contraires les uns aux autres à nos humeurs, qui perdant par-là leur consistance ou leur fluidité naturelle ne peuvent plus émouvoir les organes, ou enfler les pores des parties solides qui étoient propres à les laisser passer librement, ce qui cause des obstructions ou des extravasations dans plusieurs visceres.

La mauvaise nourriture produit les fiévres malignes.

Aprés l'air les alimens contribuent beaucoup à la génération des fiévres malignes : c'est apparemment à cause de cela qu'on dit communément que la peste vient aprés la famine: car dans le tems de la cherté les peuples prennent de mauvaise nourriture, d'où pro-

viennent les humeurs dépravées qui sont l'origine de ces fiévres ; mais il est assez étonnant que les personnes qui ont toutes les commoditez de la vie, qui ne souffrent ni disette, ni peut-être aucune des mauvaises qualitez des alimens, soient quelquefois plus sujettes aux maladies populaires que les pauvres ; & que ces sortes de fiévres soient plus dangereuses aux gens riches. Je sçai bien qu'on peut répondre que la diéte forcée qu'observent les pauvres, doit être regardée comme un correctif des mauvaises qualitez de leurs alimens; & que leurs corps étant pour l'ordinaire plus robustes que ceux des personnes qui ménent une vie molle & oisive, on ne doit point être surpris que ceux-là résistent mieux aux malignes impressions. De plus la disette est ordinairement causée par des renversemens de saisons qui corrompent l'air : c'est pourquoi il sera nécessaire que cette cause morbifique commune aux premiers d'une Ville, & au peuple offense davantage ceux dont les corps sont plus foibles.

Les fiévres malignes dependent encore beaucoup des boissons; telles que sont les eaux qu'on tire des lacs &

des marais: la biere qu'on prépare avec de l'orge qui n'est pas bien meure, ou qui commence à se pourrir; le vin qu'on fait avec des raisins qui n'ont pas encore acquis leur perfection, &c.

Enfin dans les années où il y a des maladies épidémiques, les suppressions des mois ou des hemorroïdes retenant des humeurs qui avoient coûtume de s'évacuer, donnent souvent lieu à la génération des fiévres malignes. On peut dire la même chose de tout ce qui empêche l'insensible transpiration, comme du sommeil trop long, du trop grand repos, &c.

Les mouvemens trop longs & trop rudes corrompent le sang.

D'un autre côté les violens exercices du corps, les grands mouvemens, les sauts, les danses, les chants, peuvent les faire naître, ou parce qu'ils rendent le corps plus transpirable, ou parce que la transpiration en devenant plus frequente, l'air rempli de corpuscules étrangers & malins, les insinuë avec plus de facilité & de force dans le sang.

Les grãdes passions peuvent causer de la malignité dãs les humeurs.

Les passions de l'esprit ont encore une grande puissance pour changer toute l'œconomie de nos corps, & troubler nos humeurs; enrre autres la tristesse & la crainte font des effets si ter-

ribles, qu'elles ſemblent porter le poiſon & la peſte dans le ſang & dans les principaux viſceres.

Quand le venin peſtilentiel a été produit, & qu'il eſt entré dans nôtre ſang par toutes ces cauſes, il en diminuë la fermentation ordinaire: toutes les parties de nôtre corps deviennent languiſſantes, la flamme de la vie eſt preſque éteinte, le malade tombe en défaillance, les forces ſont abbatuës, le pouls eſt petit: il y a peu de chaleur dans tout le corps, le ferment de la premiere digeſtion ne ſe filtre plus dans le ventricule, ou bien il y paſſe impur & mêlé avec les parties de ce venin; & pour lors on vomit les alimens, ou l'on ſe ſent l'eſtomac déchiré par des douleurs cruelles.

Mais parce que le venin de la peſte peut diminuer la fermentation du ſang en deux manieres, ſçavoir, en le coagulant, ou en le diſſolvant; il faut voir les ſignes par leſquels nous pourrons reconnoître en quel état cette humeur ſe trouve dans ces maladies, puiſque ceux que nous venons de décrire marquent ſeulement la diminution de la fermentation, & que l'on doit être convaincu par differentes experiences

que cette diminution vient d'un épaississement ou d'une dissolution de la masse des humeurs. Fernel, Riolan & plusieurs autres Auteurs nous disent que dans les cadavres de ceux qui sont morts de fiévres malignes, ils ont vû le sang coagulé comme de la moëlle de sureau. Au contraire *Silvius* & Graëf témoignent qu'ils ont trouvé le sang tout à fait fluide dans les corps que ces maladies, ou la peste avoient détruits.

Signes de coagulation.

Lorsque le sang est coagulé par le venin pestilentiel, le pouls est dur & petit, les douleurs de côté ou les fluxions de poitrine sont ordinairement de la partie; le sang qu'on tire laisse voir à sa superficie, quand il est refroidi une espece d'écorce blanche, jaune & dure; quelquefois il vient des parotides; d'autrefois, mais plus rarement, des bubons ou des charbons; mais il est tres-ordinaire d'appercevoir sur differentes parties de la peau de larges marques noires semblables à des contusions; les urines sont blanches, cruës ou assez approchantes de celles des personnes en santé, car les parties sulphurées & salines qui dominent dans ces fiévres ne se mêlent pas

aiſément aux ſeroſitez. Quand les malades ont le délire, il eſt preſque toûjours accompagné de crainte; quand ils ſont endormis leur ſommeil eſt tres-profond; ils n'ont pas beaucoup de ſoif parce que leur ſéroſité eſt peu chargée de ſels: ils ont cependant de fréquens friſſons cauſez par les irritations des parties du ſang qui commence à ſe coaguler.

Si au contraire le ſang eſt diſſout par les particules peſtilentielles qui s'y mêlent, la fonte & la rarefaction de ſa maſſe le rend tout-à-fait mal propre à la fermentation: le pouls eſt petit, mol, & fréquent: les urines ſont rouges ou troubles; le ſang coule ſans effort par le nez ou par les vaiſſeaux de la matrice, ou par quelque autre endroit, tranſpirant aiſément par les pores des arteres & des veines, & lorſqu'on le garde dans une poëlette à peine y remarque-t-on de la conſiſtence, retenant une rougeur vermeille: la démence des malades eſt toûjours accompagnée ou de ris, ou de fureur, s'ils ont quelque affection comateuſe, elle eſt preſque toûjours mêlée au délire & aux convulſions; & il ſe fait proprement un *coma vigil*. On voit des *Signes de diſſolution*

ulceres noirastres, ou quelques inflammations sur la langue, ou dans le gosier, le pourpre sort par tout le corps; quelquefois même dés les premiers tems de la maladie, & la soif pour l'ordinaire est ardente.

Signes mixtes. Il paroît aussi en diverses rencontres des symptômes mêlangez qui montrent en partie la dissolution, & en partie la coagulation du sang, de sorte que le Medecin demeure en suspens; cela vient principalement de ce que le venin est entierement opposé au temperament du malade; de maniere que dans un jeune homme bilieux une pleuresie avec un petit pouls dur, peut être accompagnée d'hémorragie, de soif violente & de pourpre. Il faut pour lors considerer avec attentiõ quel étoit en santé le temperament & la constitution naturelle du sujet dont la connoissance ne sert pas peu à déterminer le Medecin, & à lui faire prendre de justes indications. Il reste seulement à expliquer icy comment le venin pestilentiel produit par la corruption de l'air, par le commerce avec des malades pestiferez, ou par les mauvais alimens, peut causer presqu'en un moment une coagulation ou une disso-

lution à toute la masse du sang.

Les Medecins qui recouroient à des qualitez occultes, ou bien à la Toute-puissance de Dieu pour rendre raison de ces phénoménes, ne seroient point blâmables s'ils n'en étoient pas demeurez-là : mais comme les qualitez occultes consistent dans une disposition méchanique des parties, & que la Providence n'agit point sans se servir des moyens naturels; il étoit question de les découvrir, & de montrer le rapport qu'il y avoit entre eux & les accidens qui accompagnoient cette maladie : ce qui sans doute est assez difficile, vû qu'il n'est pas probable, comme quelques-uns l'ont crû, que des corpuscules pestiferés puissent toûjours demeurer sur la terre, & passer incessamment d'une region dans une autre; ce qu'ils tâchent d'appuyer d'histoires fabuleuses suivant lesquelles ils disent, que des semences de peste ont été assoupies pendant plusieurs années dans quelques meubles qui étant remués ont de nouveau excité ce mal. Mais pour revenir à nôtre explication, nous dirons que la terre contient des parties de natures differentes, & capables de produire dans des corps animez les effets les plus perni-

cieux; car il y en a qu'on peut appeller arsenicales; d'autres qui aprochent de la nature des venins les plus subtils. Cela peut être prouvé par une infinité d'experiences, & sans aller plus loin, ne sçait-on pas que la fumée de charbon rend subitement malades plusieurs personnes qui viennent à la recevoir; & que l'air qui sort de quelques lieux souterrains tuë les animaux dans un instant, en glaçant leur sang ou le fondant de telle sorte qu'il ne peut pas reprendre sa consistence, même étant exposé au froid.

Explication des poisons coagulans.

Il est vrai-semblable que les poisons qui coagulent le sang d'une maniere prompte & subite, abondent particulierement en molécules nitreuses & arsenicales: puisque la force de l'arsenic est beaucoup augmentée par le nitre, lorsqu'ils reçoivent ensemble quelques degrez de sublimation: ainsi *Angelus Saia* dans son *Ternar. Bezoard*, chap. 27. rapporte l'histoire d'un ulcere où l'on appliqua une préparation de nitre & d'arsenic, ce qui fut suivi d'accidens ausquels on ne s'attendoit pas, avec un tres-grand danger de la vie, dont le malade ne fut délivré que par les *bezoardiques vola-*

tils : d'où l'on peut conclure que ces ſortes de venins participent d'un acide volatil, & metallique : par ſa volatilité il pénetre par tout, & par ſa rigidité métallique il eſt tres-difficile de le dompter ; ainſi dans les lieux ſouterrains où le nitre devient preſque arſenical, on eſt expoſé à des morts ſubites: principalement lorſqu'il y a un peu d'eau pour diſſoudre ces ſortes de ſels, comme on le pourroit prouver par quantité d'hiſtoires.

Effets des venins volatils.

Au contraire, les venins qui ſont encore plus volatils, cauſent une diſſolutiõ dans toutes les parties du ſang; le ſang étant plus fluide, le venin paſſe promptement au cœur, & produit des effets tres funeſtes, il eſt conſtant toutefois qu'on ne doit pas abſolument priver de remedes volatils, pourvû qu'ils ſoient balſamiques & adouciſſans, les malades qui ont le ſang trop diſſout.

Préſages de la peſte.

On peut juger s'il viendra une peſte ou une fiévre maligne épidemique par les cauſes externes qui les précédent : car ſelon que nous l'avons rapporté cy-deſſus, ces maladies ſont annoncées par des changemens de tems ſubits & fréquens, par des pluyes &

des humiditez avec chaleur & sans aucun vent, ou bien avec des vents du midy, par des tremblemens de terre & par des famines: mais outre ces signes, on observe souvent dans l'air vers l'automne des météores qui marquent un amas de corpuscules éterogénes & subtils qui se sont élevez de la terre dans cette moyenne région; & l'on doit encore davantage craindre une peste future, si l'on voit que les enfans & les adultes soient attaqués de petites veroles & d'exanthêmes d'une maniere épidemique; Si aprés les pluyes on trouve beaucoup de grenouilles répanduës sur la terre, ou une grande quantité d'insectes, de hanetons, de vers ou de reptiles dans l'air, ou à terre; si l'air est trouble & ténebreux, sans pluye; mais les signes de la peste deviennent plus certains quand la malignité de l'air commence à se communiquer aux bêtes, & à leur apporter la mortalité.

Prognostic. Lorsque les fiévres malignes ou pestilentielles saisissent un homme, on n'en peut former qu'un prognostic extrêmement douteux; car si les prédictions qu'on fait dans toutes les maladies aiguës sont tres-incertaines, elles

le sont encore davantage dans les maladies malignes : ainsi le Medecin ne doit rien asseurer fortement, jusqu'à ce qu'il voye des signes évidens de la victoire de la Nature, ou de sa défaite ; ce qui ne paroît que sur la fin de la maladie: car, comme dit Riviere, l'experience nous a appris que plusieurs ont gueri avec des signes tres-dangereux, & que quelques autres sont morts avec des apparences tres-salutaires ; néanmoins tous les prognostics des maladies aiguës peuvent servir ici avec quelques restrictions.

De l'égalité & de l'inégalité du pouls dans les fiévres malignes.

L'égalité du pouls est fort trompeuse; cependant on la doit moins craindre que l'inégalité & le déreglement. Mais comme les battemens égaux de l'artere ne sont pas des assûrances du rétablissement d'un malade dans les fiévres malignes, de même la contraction, l'inégalité, & même l'intermittence de ces battemens n'y sont pas des signes aussi funestes que dans les maladies ordinaires.

Lors que la fiévre cesse tout d'un coup, c'est un tres-mauvais signe; car les malades meurent quelquefois un peu aprés par l'extinction de toute fermentation dans le sang.

Les mouvemens convulsifs menacent d'un grand danger, principalement lorsqu'ils sont joints au délire, car c'est une preuve que la matiere qui fait la maladie se porte dans le genre nerveux.

La surdité qui vient dans l'état des fiévres malignes, aussi bien que les éternuemens doivent donner de l'esperance par des raisons que nous avons dites, pourvû que les poumons ne soient point attaqués.

Ce que pronostiquent les taches.

Les taches pourprées qui disparoissent avant le septiéme jour & qui sont noires ou livides, sont tres-mauvaises, puisqu'elles témoignent une abondance de sucs corrompus, & brûlés dont le corps tend à se débarasser: au contraire celles qui ont une couleur rouge, & vermeille dans la vigueur de la maladie, ont coûtume d'être salutaires & profitables; les exanthémes malins sont plus perilleux, il faut encore plus appréhender les parotides, les bubons, & les charbons: & entre tous ces differens caracteres de maladies pestilentielles, le charbon porte davantage les marques de la malignité, principalement s'il est grand, d'une mauvaise couleur avec un ulcere rongeant, & qu'il viéne

en

en differentes parties du corps : au lieu que les bubons ont coûtume d'être beaucoup plus doux, sur tout lorsqu'ils sont produits aux deux aînes. Enfin les parotides qui naissent sur la fin de la maladie, sont ordinairement sans danger ; mais celles qui paroissent dans sa vigueur & dans sa force procédent d'une grande dépravation, soit qu'elles tournent à suppuration, ou qu'elles n'y tournent pas.

Iugemēt sur les flux de ventre dans les fiévres malignes.

Le flux de ventre dans la peste & dans les fiévres malignes, est quelquefois accompagné de symptômes tres-dangereux, & d'un grand épuisement, quoiqu'il ne laisse pas que d'être utile au malade ; quelquefois aussi le malade perit avec le cours de ventre, soit que ce flux vienne dans le commencement, dans l'augmentation, ou dans la vigueur.

Les sueurs sont bonnes lorsqu'elles soulagent le malade ; mais lorsqu'il ne s'en trouve pas mieux elles sont à craindre : & si elles ont été procurées par quelque médicament, & qu'elles n'apportent aucun bien, *Silvius Deleboé* assure qu'on ne doit plus esperer de guerison.

Les urines donnent des marques fort

incertaines ; néanmoins si elles sont abondantes sans que la fiévre diminuë ; c'est un mauvais signe ; car la serosité du sang s'écoule alors par les urines, ou par les sueurs, sans rien entraîner de la matiere qui faisoit la maladie ; au lieu que dans l'état naturel il faut qu'elle serve à emporter ce qu'il y a de malin & d'étranger dans le sang.

Le sang rouge & vermeil qui ne s'épaissit point à l'air, est tres-mauvais ; aussi-bien que celui qui ne contient aucune serosité ; car le premier est un signe d'une tres-grande dissolution du sang : & le second d'une forte coagulation.

Par la grandeur des symptômes, & particulierement des douleurs d'estomach, des vomissemens & des dégoûts, on peut juger que la maladie aura une sinistre issuë. Mais entre tous les symptômes on doit observer que la respiration froide, & qui sent mauvais, de même que le refroidissement des extrêmités, sont des marques d'une mort prochaine.

Lorsque les fiévres malignes tuent beaucoup de personnes, & en peu de tems, on les appelle fiévres pestilentielles : Si elles sont moins aiguës, &

moins violentes, qu'elles durent jusqu'au vingtiéme jour, & au delà, avec peril, on les appelle seulement fiévres malignes.

On doit bien faire attention à ce que dit *Lommius*, lorsqu'il asseure qu'une mort inopinée surprend souvent dans ces maladies un Medecin plein de confiance, d'esperances & de belles promesses, à cause de quelques apparences de santé qu'il aura remarquées.

Des tumeurs & des ulceres dans les fiévres malignes.

Quand les tumeurs disparoissent sans supuration, & qu'il vient de petites taches sur la peau, c'est un signe de mort.

Quelquefois il se forme des ulceres & des écorchûres qui deviennent gangrenées; & qui bien loin de causer la mort au malade, le purgent des humeurs corrompues qui entretenoient sa fiévre.

La maniere de remedier à cette maladie consiste tant à empécher que ceux qui ne l'ont pas en soient attaqués, qu'à remplir les indications curatives pour traiter ceux qu'elle afflige.

Préservation.

On se préserve de cette maladie par le régime, ou en changeant d'air & de pays, si cela se peut faire commodément: mais lorsqu'on est obligé de

demeurer dans un air contagieux, on changera la disposition de cet air avec des feux de bois aromatiques, ou bien en mettant le feu de tems en tems à quantité de poudre à canon répanduë sur la terre, ou en déchargeant plusieurs piéces d'artillerie : en faisant fumer du tabac, ou le prenant en fumée &c.

Il faudra s'abstenir de fruits & d'autres alimens humides, & se nourrir peu; on doit pourtant fortifier les corps foibles avec des boüillons, de bonnes viandes d'une coction facile; & ordonner sur tout le bon vin.

Ceux qui prescrivent la saignée dans les corps pléthoriques, font beaucoup plus de mal que de bien ; vû que plus les vaisseaux sont des-emplis, plus le venin exterieur y entre aisément.

Précautions pour la purgation.

On ne purgera pas à moins qu'il n'y ait une tres-grande abondance de mauvaises humeurs ; car par ces évacuations & par ces rémûmens de sucs, il s'insinue differentes parties étrangeres & venimeuses dans le corps, parce qu'il est nécessaire que quelque chose prenne la place de ce qui est sorti.

Les antidotes qui poussent fort par les sueurs, ne doivent se donner qu'a-

vec beaucoup de précaution, & en petite quantité, par la même raison que les purgatifs ; mais on les peut mêler aux acides, principalement lors qu'ils sont sulphureux, afin qu'ils n'agitent pas tant les humeurs. Ainsi le vinaigre distilé avec la tériaque est un grand préservatif, comme témoigne *Silvius Deleboé* ; puisque ces sortes d'acides corrigent les vices des humeurs, résistent au venin de la peste, & font que les transpirations ne sont pas si excessives.

Inutilité des amulettes.

Il n'y a pas grande foy à ajoûter aux amulettes, & ils ont tous tres-peu d'efficace si l'on en excepte peut-être le corps du crapau desseché ; mais l'arsenic ou le vif argent qu'on porte sur soi au cou, ou sur la poitrine, sont plus capables de nuire que de profiter ; & le succin appellé ambre jaune ne me paroist pas avoir beaucoup de vertu : mais il est facile de tromper là-dessus des personnes crédules, & qui n'ont point de physique. Car comme il y a des hommes qui par leur temperament, ne sont que tres-difficilement attaqués des maladies malignes ou pestilentielles, s'il arrive que de telles personnes n'en soient point atteintes, & qu'elles

ayent porté sur elles quelque amulette, on lui attribuera infailliblement la cause de cette exemtion: cependant il faut avouer que la confiance qu'on a au remede, ôtant la crainte de l'esprit, supprime une des causes des fiévres malignes.

Ceux qui sont attaqués de la fiévre quarte, du scorbut, des affections hypocondriaques, ou des maladies vénériennes, sont moins sujets à la peste ou à des fiévres malignes que les autres, parce que leur sang y a une disposition plus contraire, ou moins propre à en recevoir de l'alteration.

Si le tempérament & la constitution du corps aident à la génération des fiévres malignes, ou les empêchent, on peut dire la méme chose des vêtemens: Ainsi ceux qui sont faits d'étoffes plus spongieuses comme de laine, reçoivent plûtost le venin de l'air, que ceux qui sont faits de soye.

Quelques Praticiens ajoûtent à toutes ces précautions, qu'afin de déterminer du dedans au dehors les humeurs qui se corrompent, & par-là de se garantir de la peste, il faut s'appliquer des cauteres en differens endroits, Mercurial, *Ingarcias* & plusieurs autres,

rapportent diverses Observations pour prouver cette pratique qui pourroit étre appuyée de la raison, si le fait étoit bien constant.

Lorsqu'on veut guerir les fiévres malignes, on doit avoir pour principales intentions celles de rétablir la fermentation naturelle du sang, de corriger les défauts des humeurs trop coagulées, ou trop dissoutes ; & enfin d'amortir, ou de chasser le venin hors du corps: pendant qu'on tâche de satisfaire à ces indications, il faut donner des forces au malade, & remedier aux symptômes les plus fâcheux, & les plus pressans. On ordonnera donc une diéte qui bien que peu nourrissante, doit cependant fortifier : car quoique l'impureté qui accompagne souvent ces sortes de fiévres, nous empêche de nourrir beaucoup les malades ; il est toutefois à propos de les soûtenir, à cause de la grande foiblesse où ils sont ; on rendra l'air plus pur en faisant brûler des matieres odorantes, & on tâchera de rassûrer l'esprit, & de calmer tous ses troubles. *Guérison.*

Mais avant toutes choses, & dés que la maladie aura paru, on doit faire vomir le malade, afin de chasser ce qu'il *Vtilité des émetiques dans ces fiévres.*

y a d'étranger dans les premieres voyes; si l'on ne commence pas par-là, les cordiaux volatils, ou précipitans rendront les matieres morbifiques beaucoup plus fluides; ce qui les fera passer dans le sang où elles augmenteront le venin & la maladie, empêchant l'effet des cordiaux: ainsi je conseille de *prendre une once ou une once & demie de bon vin émetique qu'on mêlera à trois ou quatre onces d'eau de chardon beny pour en faire une potion.*

Usage des Cordiaux. Quand l'operation de l'émetique sera achevée, & que les premieres voyes seront libres, on en viendra aux cordiaux, entre lesquels le vin doit sans doute tenir le premier lieu dans les fiévres qui sont simplement malignes, & où le pouls est petit & languissant; Si cependant il étoit fort fréquent, & que la langue fût rude & comme brûlée, on devroit mêler le vin avec l'eau. Enfin si la fiévre maligne se trouvoit jointe à une fiévre ardente, avec un pouls élevé, une grande chaleur, une soif inextinguible, & des marques pourprées, ou d'autres signes de malignité, il faudroit laisser l'usage du vin, & même des cordiaux échauffans, huileux ou sulphureux; & avoir re-

cours aux médicamens acides, non seulement des ceux qu'on tire des plantes, mais même de ceux que fournissent les mineraux, parce qu'ils sont plus puissans ou plus propres à arrester ce venin & la fermentation du sang qui est causée par la fiévre ardente : ainsi la teinture de roses avec de l'esprit de vitriol ou de l'esprit de souphre doit être icy fort recommandée ; ou bien : *Prenez deux gros de canelle en poudre, jettez-les dans deux pintes d'eau boüillante, laissez prendre à ce liquide une teinture, & ajoûtez-y de l'esprit de nitre dulcifié, jusqu'à une agréable acidité.*

Avantage des acides dans les fermentations, ou dans les dissolutions excessives.

On sera sans doute étonné que dans les fiévres malignes où l'on doit augmenter la fermentation du sang & pousser au dehors le venin pestilentiel, j'ordonne des acides qui ne peuvent que diminuer ce mouvement en fixant les humeurs : la raison de cette pratique n'est pas néanmoins des plus cachées, puisqu'il suffit d'observer que ces aigres conviennent seulement aux fiévres malignes dans lesquelles le sang fermente trop par le mêlange d'une fiévre ardente, ou ne fermente pas assez à cause de sa trop grande dissolution; car lorsqu'il fermente trop violemment

le venin pestilentiel s'exalte, & peut comme un sel acre volatil, détruire & rarefier la tissure du sang, & des parties; c'est pourquoi il est bon de donner un frein à la fermentation & à l'exaltation du venin; lorsqu'au contraire le sang ne fermente pas assez parce qu'il est trop dissout, les acides lui donnant un peu davantage de consistance, & raprochant les principes qui le composent, ils le rendent plus propre qu'il n'étoit à contracter une émotion ou une chaleur moderée.

Des clysteres. Les lavemens sont d'une grande utilité dans toutes les fiévres malignes, pour dégager les premieres voyes, & procurer au malade une liberté de ventre, qui fasse prendre aux humeurs dépravées leur cours par les parties inferieures; il faudra donc clysteriser souvent.

De la saignée dans ces Fiévres Quant à la saignée, le sentiment des Autheurs est fort partagé sur ce sujet: car il y en a qui la rejettent tout-à-fait, parce qu'elle empêche la dépuration du sang & la sortie du venin par les pores de la peau: d'autres au contraire font saigner à toute outrance même jusqu'à une foiblesse universelle; ou quand il ne leur est pas permis de sai-

gner autant qu'ils le ſouhaitent, ils ne ſaignent point de tout. Entre ces derniers, eſt *Sydenham*, qui parlant de la peſte & de la fiévre peſtilentielle, donne des loüanges exceſſives aux ſaignées quand on les ordonne dés le commencement ſans appercevoir encore de tumeur, & qu'on les fait tres-copieuſes: Toutefois un peu aprés il parle ainſi: *Ou il faut tirer du ſang dans une quantité ſuffiſante, ou bien il n'en faut point tirer du tout; ainſi comme les aſſiſtans ont ordinairement des préjugez contre les ſaignées qu'on réitere ſouvent, ils ne pouvoient ſouffrir que je fiſſe tirer du ſang autant que l'exigeoit la grandeur de la maladie; ce qui étoit un obſtacle invincible aux efforts que je faiſois pour guerir le malade; de ſorte que j'ai preferé les ſudorifiques à la ſaignée.*

Mais pour dire la verité, on doit peu en croire cet Autheur qui ſe retira à la campagne, & ſortit de Londres lorſque la peſte y étoit, & qui par conſéquent ne peut avoir aſſez fait d'Obſervations ſur les fiévres peſtilentielles dont il n'a pas gueri beaucoup de malades par ſes cures, comme il l'avoüe lui-même, à cauſe, dit-il, de la répugnance des aſſiſtans; ce qui montre

qu'il a tort de nous vouloir proposer sa nouvelle méthode comme conforme à la raison, contre ses propres principes qui sont qu'on ne doit point se servir de raisonnemens dans la medecine pratique : mais laissant-là les opinions des Autheurs, je dirai librement ce que je pense là-dessus.

Cas où l'on ne doit pas saigner.

Premierement, lorsqu'il paroît des tumeurs ou des taches pourprées dans les fiévres malignes, on ne doit jamais saigner, principalement dans la vigueur de la maladie ; puisqu'en ce cas la saignée, ne peut que troubler les efforts de la Nature.

Secondement, lorsque dans les fiévres malignes les forces sont abatuës, que la chaleur n'est pas grande, que le pouls est languissant, il faut absolument interdire la saignée, de crainte de diminuer la fermentation ou les forces.

Troisiémement, dans les fiévres malignes qui sont jointes avec les fiévres ardentes, il est permis de tirer un peu de sang, même lorsque le pourpre ou la petite verole paroissent, pourvû que ces élevations ayent été remarquées dés la naissance de la fiévre, & qu'on ait évacué les premié-

res voyes, s'il y a pour cela des indications : mais lorsque les taches ou les exanthêmes ne se découvrent qu'au quatriéme jour de la maladie, la saignée est plus nuisible que profitable, parce que c'est d'ordinaire dans ce tems que la Nature sépare ce qui l'incommode.

Quatriémement, dans les fiévres malignes qui viennent d'un sang coagulé, & où le pouls est fréquent; aprés avoir bien nettoyé les intestins on peut ordonner quelque saignée, pourvû qu'immédiatement ensuite on fasse prendre des alkalis volatils ou fixes, avec des cordiaux, & qu'on ne retourne pas à la saignée que le sang n'ait pris un peu de fluiduité, en se décoagulant par leur moyen; & même si l'on voyoit quelque disposition à la sueur, il faudroit se donner de garde de saigner.

Alcalis doivent succeder à la saignée.

Nous avons une infinité d'experiences qui nous prouvent qu'il y a plusieurs fiévres malignes où l'on ne doit point songer à la saignée. *Vuierus* rapporte qu'en un catharre épidemique de l'année 1580. tous ceux qu'on n'avoit point saignez en réchapoient, & que tous ceux qui l'avoient été

mouroient. *Fallope* dit que depuis l'année 1524. jusqu'à l'année 1530. presque tous ceux qu'on saignoit perissoient, & que presque tous les autres se sauvoient : & dans toutes les péripneumonies épidemiques de 1584. M. Postel asseure que l'on ôtoit la vie à la plûpart de ceux à qui l'on ôtoit du sang, & qu'au contraire l'émetique & les purgatifs y étoient des remédes souverains. Enfin tout le monde sçait que dans les fiévres malignes de 1694. la saignée réüssissoit trespeu, sur tout lorsqu'on la réiteroit plusieurs fois, & même les saignées y étoient presque toûjours mortelles, à moins que les fiévres malignes ne fussent mêlées aux fiévres ardentes.

Quant aux ventouses, elles ne sont gueres usitées, parce que l'experience a fait voir que par tout où elles pouvoient avoir quelque utilité, elles étoient fort au dessous de la saignée, quoiqu'elles fussent beaucoup plus incommodes.

Cautéres & vesicatoires plus utiles que les ventouses.

Mais les cautéres & les vessicatoires peuvent faire plus de bien, non seulement dans les affections comateuses qui surviennent aux fiévres malignes, mais même en toutes sortes de fiévres mali-

gnes qui ne ſont pas jointes aux fiévres ardentes, ce qu'on peut facilement conclure de ce que nous avons dit dans les prognoſtics ; car puiſque la Nature guerit ſouvent les fiévres malignes par des ulcéres & des gangrenes, pourquoi ne ſuivroit-on pas ſes intentions, en ouvrant une ſortie au venin? C'eſt peut-être pour cette raiſon que tous ceux qui eurent des ulceres dans une fiévre peſtilentielle que rapporte Galien, guerirent.

Mais parce que les veſſicatoires excitent ſouvent des difficultez d'urine, il faut prendre garde à trois choſes avant que de les appliquer. *Précaution ſur les veſſicatoires.*

La premiere, eſt de les mettre en des endroits fort éloignés de la veſſie, comme proche le cou & aux jambes.

La ſeconde, d'y mêler quelque choſe qui contienne des parties huileuſes pour corriger les ſels acres qui entrent dans la compoſition de ces remédes, & l'on a appris par differentes épreuves que la ſemence d'*ameos* ou de *daucus*, ou l'huile d'anis pouvoient avoir cet effet.

La troiſiéme, d'ajoûter dans ce temslà, quelques narcotiques ou quelques anodins aux cordiaux qu'on donne interieurement.

Répétition des vomitifs.

Il faudra recommencer l'usage des émetiques dans les eaux cordiales, & même les accompagner d'autres especes de cordiaux, toutes les fois que l'on connoîtra par des signes certains qu'il y aura des humeurs étrangeres dans les premieres voyes, pourvû qu'il n'y ait point d'inflammation dans le bas ventre : & afin de ne pas fatiguer le malade, on doit pour lors préférer le tartre stibié qui est sans goût, sans odeur, qui opere sans violence, & qui se mêle aisément à toutes sortes de liqueurs un peu chaudes ; & on aura la liberté de l'accompagner de quelque leger purgatif.

Quand l'estomac & les boyaux auront été vuidés de nouveau, on usera de cordiaux un peu plus forts, afin d'augmenter l'activité du sang : Par exemple : *Prenez demi gros de thériaque, six gros d'eau de canelle, quatre onces d'eau de chardon beni, & une once de sirop de limons, & faites-en une potion pour donner dans les fiévres malignes*, où on verra des signes soit de dissolution, soit de coagulation ; car elle peut convenir dans l'un & dans l'autre cas. Dans le premier, parce que les parties sulphureuses embarassent les

ſels volatils acres, que les acides les fixent & les corrigent : & dans la coagulation du ſang, perſonne n'ignore que quand les acides ſont agités par des matieres ſulphureuſes & ſubtiles, ils ſont en état de diſſoudre plus puiſſamment le ſang.

Cependant ſi l'on ne voyoit que des ſignes de coagulation, il ne faudroit point ſe ſervir d'acides, ou bien on ſeroit obligé de beaucoup augmenter la doſe des volatils quand on les y mêleroit ; & dans la diſſolution du ſang on peut donner les acides ſeuls : mais lorſqu'on leur veut aſſocier des volatils, il faut que la quantité de ceux-là ſurpaſſe notablement celle des autres.

Les cordiaux qu'on peut donner en toutes ſortes de fiévres malignes, ſont les précipitans, & principalement ceux qu'on tire de l'*antimoine*; car ils ont un ſouphre admirable par lequel ils embaraſſent les ſels acres qui diſſolvent trop le ſang, & ils abſorbent en même tems les acides quand ils en rencontrent, étant par-là tres-propres à faire reprendre au ſang la fluidité qu'il a perduë. Il y a encore d'autres cordiaux qui approchent beaucoup de

Cordiaux precipitans à preferer.

ceux-cy en vertu, parce qu'ils ont des souphres ou des sels volatils huileux qui agitent le sang, & le font puissamment fermenter; tels sont *l'angelique*, *l'imperatoire*, *le pentaphyllum*, *la zédoaire*, *le dictame*, *le scordium*, *la poudre de vipere*, *le camphre*, *la viperine virginienne*, *&c.* L'on peut composer de tous ces médicamens, differentes préparations ; en voicy une : *Prenez demi gros d'antimoine diaphoretique & autant d'yeux d'écrevice préparez, un scrupule de poudre de vipere, douze grains de camphre dissout dans demie once d'eau de canelle ; ajoutez à toutes ces drogues une once de sirop d'œillets, des eaux d'ulmaria, de chardon beny & d'angelique, deux onces & demie de chaque*, & faites trois doses de la potion que vous en préparerez.

Médicamens acides à temperer par les narcotiques

Lorsqu'il y a des veilles, des inquiétudes, des délires, des hémorragies & d'autres marques d'un sang dissout, on temperera mutuellement les médicamens acides par les narcotiques, afin d'appaiser promtement les troubles & les fermentations contre nature qui sont excitées dans le sang : Par exemple : *Prenez un scrupule de*

poudre de vipere, une once de diacode, cinq onces d'eau de chardon beny, avec huit goutes d'esprit de nitre dulcifié, & mêlez toutes ces choses ensemble selon l'art.

S'il y avoit des apparences d'un sang coagulé, il faudroit donner dans chaque boüillon les yeux d'écrevices préparés avec le sel de tartre : ainsi *prenant un scrupule d'yeux d'écrevices préparés & douze grains de sel de tartre*, l'on en fera une poudre pour une fois; on ajoûtera aussi dans les mêmes rencontres les sels volatils aux potions en cette proportion: *Prenez huit grains de sel volatil de corne de cerf, deux scrupules de diascordium, une once de sirop de coquelico, & cinq onces d'eau de scorzonere, pour en faire une potion.*

Mais s'il sembloit au contraire que le sang fût tres-dissout, on répandroit dans chaque boüillon un peu de jus de citron, & des acides dans les ptisannes; donnant dans les potions les narcotiques, ou mêlez aux acides, ou seuls, selon qu'il y auroit plus de dissolution dans le sang, ou d'empêchement au sommeil : l'on n'ordonnera les volatils & les cordiaux chauds & sulphureux qu'avec beaucoup de pré-

caution, & l'on en interdira absolument l'usage si la fiévre maligne se trouve avec une fiévre ardente. Je laisse les fragmens précieux, les perles, le bezoard oriental, parce que j'ai remarqué que les effets de toutes ces substances, n'étoient pas differens de ceux des autres absorbans, qui coutent bien moins.

Aprés ces formules, on en peut faire d'autres dans les mêmes indications: Par exemple: *Prenez un scrupule de racine de contrayerva en poudre, huit goutes de laudanum liquide, une once de sirop de coquelico, & trois onces d'eau d'imperatoire*; faites-en une potion.

Changement de Cordiaux.

Il est bon de changer souvent les cordiaux qu'on donne au malade, & de se servir tantôt des uns, tantôt des autres, parce qu'il y a dans le venin differentes parties qui ont des figures & des arrangemens fort divers; de sorte qu'il faut employer plusieurs sortes de médicamens pour les combatre & les dissiper sous toutes les formes qu'elles puissent avoir: ainsi on peut se servir avec succés, de *la myrrhe*, *du saffran*, *de la canelle*, *du cardamome*, & de presque tous les aromats; entre les

compositions absorbantes, *du diamargaritum frigidum*, *de la confection d'hyacinthe*, *de celle d'alkermes*: entre les sudorifiques, *de la theriaque*, *du mitridat*, *du diascordium*, *de l'electuaire de ovo*, *de l'opiate de Salomon*: Entre les remédes chimiques, outre les eaux distilées des plantes cordiales, on pourra user avantageusement des esprits ardens *de geniévre*, *& des plantes diaphorétiques*; de l'extrait des mêmes plantes, comme de *geniévre*, *de chardon beny*, *d'absinthe*, *&c.* des sels fixes lixivieux, du besoard & du diaphorétique d'antimoine, des sels volatils d'animaux, du sel volatil de tartre & de succin, du sel volatil de ammoniac, de ses fleurs, des fleurs de souphre, des teintures des plantes aromatiques, &c.

De l'esprit de vin diaphorétique.

L'on compte au nombre de ces remédes, l'esprit de vin diaphorétique; non pas qu'il merite de si grands éloges; mais parce que certains charlatans s'efforçant de dire qu'il fait des merveilles, le persuadent enfin à quelques-uns qui ne sont pas capables d'en juger: car pour donner de la réputation à un remede, il ne faut que le tenir caché, & le vendre cher.

Esprit de vin diaphoretique.

Pour faire cet esprit de vin diaphorétique, l'on *prend du sang de jeunes animaux, lequel on fait sécher en distilant le phlegme au bain marie : aprés qu'on a separé le phlegme, on ajoûte au sang qui reste, une quantité d'esprit de nitre ou de sel, pareille à celle du phlegme. On desséche le sang de nouveau, & on y mêle du tartre blanc : on réduit le tout en poudre qu'on met en une cornue de verre avec quatre fois autant d'esprit de vin : on y adapte un récipient ; & aprés qu'on a distilé, on rejette l'esprit de vin sur les féces, & on redistile encore ; ce qui donne un esprit de vin chargé de quelques parties d'esprit de nitre & d'une portion saline du sang.* On le prend interieurement jusqu'à 20. gouttes en quelque liqueur convenable, comme dans l'eau de menthe, ou dans le vin blanc. On s'en peut servir exterieurement ; & par l'acreté dont il est chargé, il adoucit quelques douleurs quoiqu'il déchire la peau aux personnes qui l'ont délicate ; & veritablement il differe peu de l'esprit de nitre dulcifié : ainsi l'on ne peut douter que l'Empirique qui le débite n'en impose au Public, en prétendant que son Esprit est bon contre

toutes ſortes de fiévres & d'obſtructions; puiſqu'au contraire il eſt tres-dangereux dans pluſieurs de ces madies.

Vſage des huiles diſtilées des plantes.

On ne doit pas obmettre les huiles diſtilées des végétaux; car elles ſont tres-profitables dans preſque toutes les fiévres malignes; c'eſt pourquoi l'on donnera hardiment l'huile de romarin, d'anis, de canelle, depuis deux gouttes juſqu'à cinq, en les mêlant dans les eaux diſtilées avec un peu de ſucre.

Mêlange des purgatifs & des cordiaux.

Lorſqu'il y a des indications pour ſe ſervir des émetiques & des purgatifs, leſquelles ſoient mêlées à d'autres indications qui portent à l'uſage des cordiaux, on confondra enſemble ces deux ſortes de remédes, en prenant, par exemple, *quatre onces d'eau de chardon beny, & y diſſolvant cinq grains de tartre ſtibié avec une once de manne pour en faire une potion.*

Quant à la caſſe & aux tamarins, on ne s'en doit guere ſervir que quand la fiévre maligne ſe rencontre avec les fiévres ardentes; & pour lors s'il eſt néceſſaire de purger ils produiront de trés bons effets: & l'on pourra les mêler dans le petit lait, ou ſeuls, ou joints aux préparations d'antimoine ſe-

lon les indications qu'on aura.

Temerité de quelques Chimistes.

Il ſeroit difficile de juſtifier la hardieſſe ou plûtôt la témérité de *Quercetan*, qui quoique ſçavant dans la matiere médicale, ordonnoit avec une extrême aſſurance les plus violens purgatifs, lorſqu'il s'agiſſoit de purger un malade avec quelque force, il veut qu'on employe dans les fiévres peſtilentielles le *ſublimé d'arſenic*, corrigé avec le vinaigre, & ſublimé derechef avec l'écaille de fer, pour être reſſublimé encore deux ou trois fois avec le double de ſel commun préparé. Il fait prendre la moyenne ſubſtance de ce dernier ſublimé, dont il preſcrit en maſſe ou en infuſion cinq, ſix, ſept, ou huit grains, ce qui opere des miracles, à ce qu'il proteſte; car il lui attribuë la vertu d'évacuer des venins, proprieté dont il prive tous les autres purgatifs. Mais ce Médecin ne peut jamais être aſſez authoriſé dans une telle pratique, pour nous engager à la ſuivre: il nous rapporte bien quelques ſuccés heureux des coups imprudens qu'il a faits; mais il ne nous parle pas des mauvaiſes ſuites que pluſieurs pareils traitemens ont euës: comme on peut voir dans l'Obſervation

tion vingt-deuxiéme de la sixiéme Centurie de *Fabrice Hilden*, où il paroît que *Quercetan* avoit lui-même préparé du mercure de vie pour un certain Prince, afin qu'il en usast comme d'une panacée, ou d'un remede universel contre toutes ses indispositions ; mais toutes les fois qu'il prenoit de ce médicament, il lui arrivoit des symptômes si terribles, que tout le monde croyoit qu'il alloit mourir.

On doit fortifier le malade par des fomentations avec les aromats

Durant tout le cours de la maladie, on doit bien conserver les forces du malade, parce qu'elles sont le plus souvent tres-affoiblies ; c'est pour cela qu'on peut faire quelques fomentations avec les cordiaux & les aromatiques, & donner à sentir au malade l'eau de canelle ou l'eau de la Reine de Hongrie : il sera même à propos d'infuser un gros d'eau de canelle ou d'eau thériacale dans ses potions purgatives, ou quelques gouttes de teinture d'ambre gris, s'il n'a aucune disposition aux affections hysteriques ou hypocondriaques. Quand il y aura de la soif, on ajoûtera le nitre pur ou le nitre antimonié dans les ptisannes.

S'il y a des ulceres sur la langue & aux lévres, de sorte que la langue pa-

roisse toute coupée, on prendra quatre onces de teinture de roses avec l'esprit de vitriol, à quoi l'on joindra un gros de nitre & une once de sirop de meures, pour en faire un gargarisme dont le malade se lavera la bouche : ensuite on lui fera user d'un peu de gelée de corne de cerf pour adoucir sa langue.

Si le vomissement ou le flux de ventre tourmente tellement le malade, qu'on craigne que la mort ne survienne par la continuation de ces symptômes; on remédiera à ces accidens comme dans les fiévres continuës. Il ne faut point aller d'abord aux astringens, mais aux stomachiques & aux diaphoretiques; la corne de cerf brûlée y pourra aussi tenir son rang en la mêlant dans quelque eau distilée, principalement lorsque le flux de ventre sera accompagné de vers.

Remede contre la toux.

La toux est un accident des fiévres malignes, comme des fiévres continues; on peut se servir dans les toux des unes & des autres, de l'huile d'amandes douces avec un peu de sucre candi, pourvû qu'on ait purgé les premieres voyes; mais il est beaucoup plus seur dans les fievres malignes qu

ne ſont point mêlées aux fiévres ardentes, de *diſſoudre un gros d'huile d'anis par expreſſion, avec une once de ſirop de diacode, demie once d'eau thériacale, & trois onces d'eau de coquelico*, pour faire une potion qu'on donnera par cuillerées.

S'il s'excite des ſueurs colliquantes qui témoignent la fonte des humeurs, nous les devons temperer avec des acides ; cependant lorſqu'elles viennent d'abord, on les doit laiſſer couler quelque temps, pour voir ſi elles apportent du ſoulagement au malade, évitant de le rafraichir dans ce tems-là. Si les forces lui manquoient, on lui donneroit du vin ; & l'on lui feroit flairer de l'eſprit de vin camphré, & du vinaigre thériacal.

Avis pour les ſueurs fondantes.

Les autres ſymptômes qui arrivent dans les fiévres peſtilentielles meritent des conſiderations toutes particulieres: ainſi nous parlerons en détail des exanthêmes, ſçavoir du bubon, du charbon, des parotides, de la petite verole, & de la rougeole, & des taches pourprées, aprés que nous aurons parcouru ce qui reſte de la maniere générale de traiter & de guérir les fiévres malignes.

On acheve la guérison des fiévres malignes en purgeant les malades, & les conduisant peu à peu aux alimens solides, lorsque ces fiévres sont cessées, & que les accidens disparoissent; car, comme dit *Silvius*, dans les maladies épidémiques & pestilentielles, quoique la fiévre soit éteinte, il reste toutesfois dans les humeurs des desordres qui doivent être corrigés, autrement les malades retombent; & l'on ne fait pas mal de mêler quelques cordiaux aux purgatifs. Par exemple, *prenez deux gros de sené, un scrupule de sel de tartre, & faites les infuser dans cinq onces de décoction de scordium, passez-les, & dissolvez dans la colature demie once de triphera solutive, & une once de sirop de pommes.*

Si cependant le sang étoit encore trop dissout, on feroit mieux de *mettre boüillir demie once de tamarins en huit onces d'eau; de jetter la décoction boüillante sur trois gros de sené, & demié once de manne, de passer le tout & d'y dissoudre demie once de moelle de casse.*

Les boüillons ou les soupes seront assaisonnées de cordiaux aromatiques ou d'acides, suivant la disposition du

malade à qui l'on fera manger des rôties de pain arrosé d'eau & de vin, avec la canelle & le sucre ; pourveu que ce ne soit pas immédiatement aprés que la fiévre a quitté.

Il est inutile d'avertir que si le ventre du malade est resserré, il lui faut donner un clystére.

CHAPITRE XXII.

Du Bubon pestilentiel.

LE bubon se connoît aisément par une tumeur qui vient dans l'aine ou sous les aisselles; mais pour sçavoir s'il est malin & pestilentiel, il ne faut pas s'arrêter à ce seul signe tiré de sa situation: car quelquefois il paroît, quoique les autres symptômes de la peste ne se manifestent que dans la suite : d'autrefois aussi dés le commencement de sa naissance, on le voit accompagné de très-mauvais symptômes ; & souvent il ne se rend sensible que long-tems aprés la fiévre. *Caracteres.*

Celui qui vient avec la fiévre est le plus fâcheux ; car il montre l'abondance & la malignité de la matiere *Prognostics.*

qui produit la maladie. Le bubon qui précéde la fiévre & les autres symtômes, est un signe de la grande quantité & de la viscosité d'un levain morbifique qui n'a pas beaucoup de malignité, mais si cette tumeur tarde davantage à se montrer, elle a coûtume d'être salutaire & profitable, parce qu'elle est un effet de la fermentation, & par conséquent de la dépuration des liqueurs. Quand il y a plusieurs bubons, ils sont communément produits par la grossiereté de la matiére, & par la ténacité de la limphe. Quand au contraire il n'y en a qu'un, c'est une suite de la dépravation de l'humeur : ceux qui viennent en peu de tems à suppuration sont moins malins.

Guérison. Dans tous ces differens états il ne faut jamais saigner, de crainte que la matiere que la Nature a poussée au dehors, ne corrompît la masse du sang en y rentrant; ou que celle qui est prête à sortir, ne le pût pas, à cause de la diminution qui arrive à la fermentation par la saignée, & par toutes les autres évacuations du sang.

Danger de la saignée & des purgatifs. Les purgatifs nuisent d'ordinaire: car comme dans le bubon vénérien la tu-

meur s'évonoüit souvent lorsqu'on se sert de purgatifs, avant qu'on l'ait ouvert & qu'il ait suppuré; de même dans la peste, lorsqu'on a vuidé les vaisseaux, le venin y rentre aisément. Si néanmoins les indications pressoient de dégager l'estomac & les intestins, on ordonneroit les vomitifs; mais il les faudroit mêler aux plus puissans sudorifiques: ainsi l'on prendroit *une once de vin émetique, deux scrupules de thériaque, cinq grains de sel volatile de vipere, & trois onces d'eau de chardon beny; & l'on en feroit une potion.* Ensuite il faut songer à fortifier les parties intérieures avec des sudorifiques trés-puissans: Par exemple: *Prenez cinq onces d'eau de petasites, un gros de vieille theriaque, demi gros de poudre de vipere, & une once de sirop d'œillets; & faites-en une potion.* Mais si l'on trouvoit beaucoup d'ardeur dans le sang, de précipitation & d'élevation dans le pouls, il n'y faudroit pas eller si vîte, & il seroit plus avantageux de moderer un peu l'activité de ces cordiaux.

Fomentations à faire aux parties affectées.

Il faut faire aux parties malades des fomentations avec les racines de lis, la semence de lin & de fénugrec, les

feuilles de *scordium* & de ruë, les fleurs de genest, & de camomille : la décoction de toutes ces differentes drogues y pourroit être appliquée chaudement avec une éponge.

Les cataplasmes qui conduisent à suppuration y auront lieu : si vous en voulez composer quelqu'un, *prenez une once de pulpe d'oignon de squille cuit sous la cendre, de la gomme ammoniac & du galbanum dissout dans le vinaigre, de chacun demie once, du levain dissout aussi dans le vinaigre six gros, de la theriaque cinq gros : mêlez ces ingrédiens ensemble, & en faites un cataplasme pour mettre tout chaud sur la partie affligée.*

Remédes pour l'ouverture des Bubons.

Si ce cataplâme tire bien-tôt à suppuration, on ouvrira un peu la tumeur avec un fer rouge, ou bien avec le cautére.

Autrement, *Prenez demi once de levain acre ramoli dans le vinaigre, dix cantharides, une once de pulpe de raisins secs, autant de scabieuse, & de vince-toxicum.*

On fera une espece de vessicatoire, pour appliquer sur le bubon ; ou bien l'on prendra du levain mêlé avec la poudre de cantharide pour en couvrir

la tumeur jusqu'à l'épaisseur d'environ quatre doigts. Quand l'operation sera faite, ce qui a coûtume d'arriver en douze ou quinze heures, on appliquera sur la partie des feüilles de choux ramolies sous les cendres, aprés avoir ôté la côte du milieu, parce qu'elle est trop dure.

On ne doit point percer les bubons, à moins qu'ils ne soient meurs, ou qu'ils ne deviennent noirs & livides; car comme il est pour lors à craindre que la gangrene ne s'y mette, on est obligé de les ouvrir incontinent soit avec un caustique, soit avec un vessicatoire. Dans les autres où la matiere paroît encore cruë, & où l'on ne voit point de peril à attendre, on doit appliquer des crapaux dessechez & macerez dans le vin, ou l'emplâtre d'*Hildanus* décrite dans l'Observation trentiéme de sa sixiéme Centurie: elle se fait avec les gommes dissoutes dans le vin y ajoûtant la thériaque; ou bien, on se servira de l'emplâtre magnetique d'*Angelus Sala*.

Aprés que le bubon a été ouvert, & qu'il est venu à suppuration, on le lave avec des décoctions d'herbes cordiales, & l'on employe des baumes

Décoctions pour laver l'ulcere.

vulneraires & attractifs comme pour des playes où l'on veut attirer du dedans au dehors quelques matieres étrangeres.

CHAPITRE XXIII.

Du Charbon.

Caracteres. LE charbon ou l'anthrax vient ordinairement seul; & prend quelquefois naissance par plusieurs vessicules qui se mêlent ensemble; les parties voisines paroissent gangrenées, ou tout au moins il est environné d'ardeur & d'inflammation. Son milieu est souvent couvert d'une crouste noire; ce qui lui a donné le nom de charbon.

Cette maladie n'occupe pas seulement les parties exterieures où il est facile de la connoître, elle attaque aussi l'interieur du corps où elle ne se manifeste pas aisément. Entre les parties interieures, il semble que le ventricule y soit plus sujet que les autres: ainsi Vanhelmont rapporte, en parlant de la peste, qu'il a vû dans ce viscere plusieurs eschares semblables à celles qui auroient pû être causées

par l'arsenic : Paul Barbette, Paré, & Diemerbroec confirment ces observations.

Quand le charbon est interne, on ne le peut gueres reconnoître que par la froideur des extrémitez, & par des vomissemens fréquens accompagnés de douleurs d'estomac ; & tous ces signes sont encore fort incertains ne donnant point d'indications particulieres pour la guerison ; c'est pourquoi ils ne meritent pas qu'on s'y arrête.

Le charbon montre toûjours l'acrimonie de l'humeur qui le produit : quand il est joint à la fiévre, le peril est plus grand : s'il est noir & livide, qu'il s'augmente comme un ulcere rongeant, ou qu'il occupe differentes parties du corps, c'est une preuve assurée de la malignité & de l'abondance de la matiere ; il ne pronostique rien de moins dangereux quand il paroît au dessus d'un bubon. Mais si le charbon étant sorti on voit cesser tous les symptômes, ou s'il est accompagné de marques blanches, c'est un bon signe : les marques qui sont jaunes ou rouges témoignent une plus grande dépravation. Lorsque le charbon vient dans le carpe, ou dans les doigts, il *Prognostic.*

eſt fort dangereux à cauſe des tendons. Au reſte quand cette tumeur ſe forme au dedans, le malade eſt toûjours en un plus grand danger, que lorſqu'elle eſt ſimplement exterieure.

On peut demander ici pourquoi le charbon ſe jette quelquefois ſur les parties interieures, & que le bubon n'occupe que les exterieures ? Secondement, pourquoy la grandeur, ou le grand nombre des charbons eſt un mauvais ſigne; & qu'au contraire, pluſieurs bubons, ou un bubon fort grand donnent de l'eſperance ?

Explication des differences du Bubon & du charbon.

Quant à la premiere queſtion, il eſt facile de répondre, que les glandes interieures ne ſont pas ſi ſujettes à recevoir & à retenir des ſucs lymphatiques coagulés, parce que la chaleur interne ouvre leurs pores, & conſerve davantage de liquidité dans les humeurs qui les arroſent : or les bubons viennent ſeulement par la coagulation des ſucs qui doivent paſſer par les glandes; ainſi on ne doit pas s'étonner que ces maux ne paroiſſent que dans les parties exterieures. Il n'en eſt pas de même en ce qui regarde les charbons : car ils ne dépendent pas de la ſeule coagulation de l'humeur,

mais encore d'un ſel corroſif ; or ce ſel peut agir auſſi bien ſur les parties interieures que ſur les exterieures ; ſi principalement les matieres morbifiques y ſont pouſſées, ou déterminées par quelque irritation : ainſi il arrive quelquefois que les vomiſſemens qui accompagnent les maladies peſtilentielles déterminent les humeurs acres à couler en plus grande quantité dans le ventricule ; & il n'eſt pas non plus fort rare que le tiſſu ſerré de la plévre ou des autres membranes, retienne ces humeurs qui donnent lieu à la naiſſance des charbons, ou des exanthêmes internes.

Pour la ſeconde queſtion, ſi le bubon eſt fort étendu, ou s'il y en a pluſieurs, c'eſt un bon ſigne; parce que c'eſt une marque que les parties coagulées du ſang & de la lymphe, qui contiennent beaucoup du venin peſtilentiel, ſont pouſſées au dehors ; au contraire la multitude & la groſſeur des charbons prouvant que la matiere corroſive abonde, il eſt toûjours à craindre qu'il ne s'en répande une partie ſur les viſceres.

Pour remédier au charbon on fera prendre interieurement beaucoup d'a- *Guériſon.*

cides, afin de moderer l'acreté corrosive des humeurs. On doit aussi appliquer sur la tumeur l'huile de vitriol ou de souphre, & en mettre même tout à l'entour sur les parties continuës; mais il est mieux, lorsqu'ils sont malins, & qu'ils ont une eschare noire, de les toucher avec le beurre d'antimoine, & d'appliquer ensuite l'emplâtre d'*Angelus Sala* par dessus; aprés quoi l'on employera de même l'axonge de vipere, pour adoucir & amortir la douleur que ces sortes de remédes peuvent causer.

Moyen de faire suppurer ces tumeurs.

Quand les charbons ne sont pas fort malins, on se contentera de les laver avec des décoctions d'herbes aromatiques, & de les couvrir avec un mélange de thériaque & de graisse de vipere, pour faire en sorte que ces tumeurs viennent à une espece de suppuration. Il faut néanmoins appréhender que les choses huileuses empêchant la transpiration des humeurs acres, ne fassent venir la gangréne. *Rhodius* rapporte quelques observations, où il assure que dans la peste de Mantoüe de 1529. si l'on mettoit un emplâtre de thériaque sur un charbon, elle causoit la mort; & qu'au contraire elle

guerissoit lorsqu'on l'appliquoit sur les bubons. *Celse* dans le Livre cinquiéme chapitre vingt-huit, ordonne qu'on brûle d'abord le charbon. Rien, dit « cet Autheur, n'est meilleur que de « brûler d'abord; & cela n'est pas fort « douloureux, parce que la chair est « morte; & l'on doit cesser l'application « du feu, lorsque le malade sent de la « douleur de tous côtez. Ensuite il faut traiter la playe, comme les autres qui ont été brûlées, c'est-à-dire par l'entremise des médicamens qui séparent l'escharre d'avec la chair vive, & qui emportent avec eux tout ce qui étoit corrompu. On voit par là que nôtre façon de guerir n'est pas fort differente de celle de *Celse*. On pourroit encore y réüssir en faisant des scarifications tout autour de la tumeur, & appliquant un caustique dans le milieu avec des suppuratifs mêlez aux cordiaux, ayant soin de frotter les bords deux ou trois fois par jour avec l'onguent *de bolo*; puis on appliquera sur l'ulcere des mondificatifs tels que le cataplasme de la racine de grande consoude cuite & broyée.

Usage des scarifications.

Pendant qu'on fait tous ces remédes exterieurs, on ne négligera pas les

interieurs; on doit donner beaucoup de ſudorifiques, y mêler quelquefois les acides; & quand on ne les y mêle pas, ſe ſervir du beſoard mineral, du diaphorétique d'antimoine, des médicamens ſulphureux; en un mot de tout ce qui peut embarraſſer, corriger, ou diſſiper les parties trop acres du ſang.

CHAPITRE XXIV.

Des Parotides.

Caracteres. Les parotides ſont plus fréquentes dans les fiévres malignes, & ne montrent pas, à beaucoup prés, une ſi grande malignité que le bubon ou le charbon: elles ſe font manifeſtement connoître par l'enflure des glandes qui ſont proche les machoires, derriere les oreilles. L'on doit moins craindre le ſéjour, ou le retour de la matiere dans ces ſortes de tumeurs que dans les autres: ainſi lorſqu'on apperçoit des parotides ſur la fin d'une maladie, on les fait quelquefois évanoüir par la purgation, & par les ſaignées, ſans que pour cela les malades courent aucun

risque: car une partie de la matiere morbifique occupant la parotide conglomerée, pourra s'échapper par les conduits salivaires, & dissiper ainsi la tumeur, ce qui n'arrive point dans le bubon qui lorsqu'il diminue communique à la masse du sang par ses veines & par ses lymphatiques toute la matiere qu'il contenoit; mais pour ne rien hazarder, on ouvrira les parotides comme les bubons; & même il seroit à propos de les percer dés le commencement, si l'on craignoit, qu'elles n'empêchassent la respiration du malade en devenant plns grosses. *Explication.*

Lorsque les parotides paroissent en même-tems que la maladie, elles montrent qu'il y a une grande abondance de matiére maligne. On doit relâcher les fibres de la partie avec des fomentations d'herbes aromatiques & ramolissantes, où l'on ajoûtera l'huile de lis. Ensuite il faut faire un cataplasme avec le levain, les oignons blancs cuits sous la cendre, la pulpe de figues grasses, le suppuratif, & l'huile de lis. *Prognostic.* *Guérison.*

Lorsqu'on verra quelque disposition à la suppuration, on appliquera un cautere sur l'endroit malade, & on pansera ensuite l'ulcere avec le digestif commun.

Lorſque les parotides viennent dans la vigueur de la maladie, & qu'elles ont encore de la malignité, il eſt permis de purger & de ſaigner, ſuivant les indications qu'on a, ce que Riviere prouve par un exemple remarquable des fiévres épidemiques de l'année 1623.

Diaphorétiques à employer.

Toutefois à l'égard des parotides qui naiſſent dans le commencement des maladies, il eſt mieux de s'arrêter aux diaphorétiques, à moins qu'il n'y eût une fiévre tres-forte, un pouls élevé, & des ſymptômes trés violens qui ſeroient des ſuites d'une fermentation vigoureuſe : car pour lors le Medecin ſeroit obligé de ne pas tant donner de ſudorifiques volatils ou ſulphureux qui tariroëit le ſang de la lymphe, & enflameroient les parties; mais ce cas eſt rare.

Quoique les bubons, les charbons & les parotides ſoient des ſignes d'une extrême dépravation des humeurs lorſqu'ils ſont accompagnés de fiévres malignes ou peſtilentielles, ou que ces ſortes de maladies ſont épidemiques & contagieuſes dans le pays ; cependant ils n'ont ſouvent aucune qualité pernicieuſe, & l'on ne doit rien apprehender pour la vie du malade, quand ils

paroissent seuls, & qu'on ne voit nul autre symptôme.

CHAPITRE XXV.

De la petite Verole & de la Rougeole.

APRÉS ces trois principaux caracteres de malignité, il est bien juste de parler des exanthêmes, & des taches pourprées. Nous commencerons par la rougeole, & par la petite verole.

Petites veroles & rougeoles sans malignité.

La petite verole, & la rougeole ne sont pas toûjours des signes infaillibles de malignité: on voit même des veroles, & des rougeoles sans aucuns symptômes, sans diminution des forces, & quelquefois sans fiévre: mais comme elles sont alors de fort petite conséquence, il est assez inutile de les prévoir: ainsi nous allons examiner celles qui sont mieux circonstanciées, & qui portent une marque plus certaine de malignité, ou qui sont mêlées à des synoques.

Présages.

On juge qu'un enfant ou une autre personne sera attaqué de la rougeole ou de la petite verole, si n'ayant point

encore paſſé par ces maladies, il a la fiévre avec des nauzées, une toux séche, une grande douleur de dos ou de reins, des battemens dans l'épine, une douleur avec tenſion dans les yeux accompagnée de quelques larmes involontaires, la reſpiration empêchée, l'urine peu changée, des inquiétudes & des agitations, des terreurs, des rêves, ou ſonges fâcheux, des treſſaillemens, des éternuemens, des demangeaiſons du nez, les yeux pleins de feu, le viſage rouge, des bâillemens fréquens; en un mot s'il a une fiévre avec des ſymptômes violens dés le commencement de la maladie. On peut ajoûter que ces ſignes ſont beaucoup plus certains, lorſqu'ils arrivent dans le printems, ou dans un tems que les rougeoles & les petites veroles ſont épidemiques, ſur tout à des enfans ou à des adultes qui n'ont point encore eu ces maladies : car il eſt rare qu'une perſonne qui vient à un âge avancé, n'ait pas une fois dans ſa vie ces ſortes d'indiſpoſitions.

Difference de ces deux maladies.

Quoiqu'il ſoit fort difficile de diſcerner la rougeole d'avec la petite verole avant qu'elles ſortent; l'on remarque toutefois que dans la rougeole

le pouls eſt plus petit, la reſpiration plus laborieuſe, l'urine plus aqueuſe, les hypocondres plus preſſez, au contraire quand c'eſt la petite verole qui doit ſortir, les friſſons, les bâillemens, les veilles, les mouvemens convulſifs, ſont plus ordinaires, le pouls eſt un peu plus fort, &c. Mais en deux ou trois jours on eſt éclairci, lorſque les exanthêmes ne ſont pas malins.

Comment on prévoit le danger de ces maux.

Quand on a prévû que le malade aura la petite verole ou la rougeole, il eſt bon de ſçavoir même avant la ſortie des exanthêmes ou petites tumeurs, s'il y aura du peril, ſurquoy l'on peut avancer en général que ces maladies ſont plus dangereuſes dans les adultes, en ceux qui ont des paſſions d'eſprit, & particulierement beaucoup de crainte; en ceux qui tombent malades au ſortir d'un grand repas, ou qui ſont cacochimes, ſur tout lorſque les exanthêmes ſont épidémiques & mortels, que le malade a un flux de ventre, ou qu'il eſt preſque ſans fiévre avec ſyncope, défaillance de forces, des urines claires, & une douleur cruelle dans la tête & dans les lombes, quoiqu'on ne voye aucun autre accident violent; on peut cependant ajoûter que les grands

assoupissemens & les veilles immodérées ne sont pas d'un prognostic favorable.

Signes favorables. Au contraire, les urines teintes & rouges, le pouls élévé, la fiévre violente avec redoublemens, les envies de vomir, les vomissemens, les douleurs répanduës par tout le corps, les mouvemens convulsifs & épileptiques, &c. ont coutume de précéder les petites veroles, quelquefois aussi les rougeoles, quand les unes & les autres doivent se terminer à la santé, pourvû qu'ils cessent avec la sortie de ces exanthêmes, ou boutons; si principalement ces maladies ne sont point épidémiques, & qu'elles arrivent à un enfant d'une bonne constitution.

Car les urines teintes témoignent que la serosité du sang se charge des particules étrangeres qui infectent les humeurs; l'élevation du pouls & la fiévre, sont des marques de fermentations; les vomissemens & les mouvemens convulsifs, prouvent que la matiere morbifique qui se sépare sé repand sur les fibres membraneuses & nerveuses qu'elle irrite; enfin les enfans ayant les fibres de leur peau moins dures, les grains de la petite verole font

peu de divulsions & de déchiremens pour se pousser au dehors. Mais d'un autre côté, comme le tissu de leurs nerfs est plus délicat, ils sont plus sujets aux mouvemens épileptiques.

D'ailleurs, l'urine claire est un signe de crudité; la foiblesse du pouls & le peu de fiévre dénotent un degré de chaleur peu extraordinaire dans les humeurs; les flux de ventre, les hemorragies & les veilles diminuent les forces, la quantité des esprits & les fermentations du sang; c'est pourquoi ils sont des obstacles à la dépuration de ce liquide.

Caracteres de la petite verole.

La petite verole paroît par des pustules sensiblement élevées, qui résistent au toucher: & qui en deux ou trois jours depuis leur sortie, doivent se former en pyramides pour se disposer à la suppuration: ces petites tumeurs sont toûjours jointes à une fiévre continuë ou maligne, & elles se produisent quelquefois dans les parties interieures: lorsqu'elles ne sont point malignes, elles doivent sortir dés le troisiéme ou le quatriéme jour, ensuite dequoi le malade demeure sans fiévre & sans accidens.

Caracte

La rougeole se fait distinguer par

res de la rougeole.

des taches rousses assez étenduës, sans élevation remarquable, ne tendant point à suppuration, & ne laissant après elles aucunes cicatrices; quelquefois même tout le corps devient rouge sans qu'il paroisse des taches séparées.

L'une & l'autre maladie sont quelquefois si peu accompagnées d'accidens, qu'on peut les appeller fausses. On observe aussi de certaines rougeurs avec élevation dans les redoublemens d'une fiévre, lesquelles disparoissent lorsque la fiévre diminuë; mais tous ces phénoménes ne sont d'aucune consequence s'ils ne se trouvent joints à de grands symptômes. Il y a encore de petites tumeurs, ou pour mieux dire de petites vessies pleines d'eau, qui sont blanches, transparentes sans rougeur & sans inflammation, & qui ressemblent assez à de la petite verole qui pousse. On les appelle verolettes ou veroles volantes. On remarque pareillement des taches rouges qui approchent de celles de la rougeole & qu'on nomme aussi rougeole volante; mais comme ces tumeurs & ces taches ne sont accompagnées ni de fiévres, ni d'accidens, elles s'évanouissent en deux ou trois jours, soit en perçant d'elles-mêmes,

Petites tumeurs ou vessies excitées sans suite facheuse.

mêmes, ſoit en ſe purgeant par la tranſpiration inſenſible.

Quelquefois la petite verole ſuccéde à la rougeole, comme on a vû dans la conſtitution épidemique de l'année 1686. où il arrivoit ſouvent que vers le quinze ou le vingt de la maladie, aprés la gueriſon de la rougeole la petite verole commençoit à prendre naiſſance.

La rougeole, & la petite verole ſe répandent ſur tout aux mains, aux pieds, & au viſage; au contraire les taches pourprées viennent plûtôt aux lombes, à la poitrine, au cou, & aux bras.

Cauſes externes.

Les cauſes qui peuvent exciter la petite verole ou la rougeole ſont premierement le venin qui ſortant des corps qu'elles affligent paſſe avec l'air dans le ſang par la voye de la reſpiration ou de la tranſpiration; la diſpoſition mal ſaine de l'année qui a été renduë telle par des tems humides ou par d'autres alterations conſiderables de l'air: les mauvaiſes humeurs qui peuvent être mêlées à nôtre ſang & le rendre propre à fermenter ayant été produites par des alimens corrompus ou par d'autres cauſes: enfin on peut ſoupçon-

ner qu'il y a dans nôtre ſang & dans le reſte de nos humeurs une diſpoſition particuliere à fermenter extraordinairement en quelque tems de la vie, & à ſubir un changement qu'on peut regarder comme une *deſpumation* ou une purification; auſſi preſque tous les hommes doivent-ils s'attendre à l'un ou à l'autre de ces accidens, & ſouvent à tous les deux; mais lorſqu'ils en ont été une fois attaquez, ils ont grande eſperance d'en être exemts le reſte de leurs jours.

Explication. Pour expliquer tout cela mécaniquement, il ſuffit de dire qu'il y a pluſieurs fermens qui ont la proprieté de changer en leur nature quelques matieres étrangeres: ainſi quand de la paſte eſt devenuë levain, elle eſt capable de faire lever beaucoup d'autres paſtes; lorſque des pommes meures ſont mêlées avec d'autres qui ne le ſont pas, celles-là hâtent la maturité de celles-cy, le vinaigre fait aigrir le vin; les chairs corrompuës communiquent leur pourriture à celles qui ne le ſont pas: de même les corpuſcules qui s'échapent d'une perſonne qui a la petite verole, ou la rougeole impriment au ſang d'un homme ſain qui les reçoit,

une disposition pareille à la leur, c'est à dire un mouvement & une configuration propres à produire ces maladies, principalement si les pores de sa peau ne sont point préparés contre ce venin : car il arrive souvent, lorsqu'on a la petite verole ou la rougeole, que la matiere hetérogêne qui est poussée vers la peau, en change le temperament & le tissu, & y laisse même quelquefois des cicatrices qui alterent la figure de ses pores, ce qui les rend dans la suite beaucoup moins susceptibles de ces atômes malins ; c'est peut-être une des raisons qui fait que ceux qui ont eu la petite verole n'y sont plus si sujets.

Comment la petite verole se forme.

Lorsque le venin ou le ferment propre à produire la petite verole, est entré dans la masse du sang, il l'agite & il lui donne une espéce de fermentation ou de commotion fiévreuse : ce qui se trouve de plus grossier est poussé à la circonference; & commme le chyle est la portion la moins liquide & la plus embarassante dans la masse du sang, & qu'il ne peut pas aisément passer par les derniers tuyaux capillaires, il embouche les pores, & y demeure jusqu'à ce que poussé par de nouveau qui

y arrive inceſſamment il vienne à la ſurperficie exterieure de la peau en forme de petites tumeurs ; & parce qu'il eſt mêlangé avec d'autres parties du ſang, & que l'obſtruction fait ſéjourner les liqueurs qui circulent dans les vaiſſeaux, on voit d'abord un peu de rougeur & d'inflammation, mais peu de tems aprés la partie rouge du ſang qui eſt plus ſubtile ſe fait des chemins pour continuer plus promtement ſon cours, ou pour tranſpirer; & il ne reſte dans ces petits abſcés qu'un chyle corrompu par le mêlange du venin verolique.

Difference des temperamens propres à ces deux maladies.

Lors qu'au contraire il ne ſe trouve pas dans le ſang un chyle épais dont les parties ſoient rudes & peu animées, il ſurvient plûtôt une rougeole qu'une petite verole ; ainſi on voit que les perſonnes graſſes, enfans & femmes ſont ſujets aux petites veroles, parce que leur ſang eſt ſouvent mêlé à un chyle groſſier & impur ; au lieu que les enfans ſecs & les jeunes hommes ſont plus communément attaquez de la rougeole par des raiſons oppoſées.

Les accidens qui devancent ces deux maladies, viennent de ce que les corpuſcules acres picotent & irritent les

parties nerveuses lorsqu'ils n'ont point encore été séparés du sang par la fermentation : c'est pourquoi quand la rougeole & la petite verole paroissent, tous les accidens doivent finir, parce que le sang ne répand plus d'acreté sur les nerfs aprés cette séparation, si la maladie est sans danger.

Explication des causes.

La petite verole est plus dangereuse que la rougeole, parce que le venin transpire moins aisément lorsqu'il est mêlé à une matiere grossiere. Mais la petite verole succéde à la rougeole, lorsque la masse du sang ou du chyle devient plus grossiere, sans que tous les mauvais levains ayent été chassés; les nauzées, la toux séche, la douleur au dos, le peu de changement qu'on trouve dans les urines, & presque tous les autres symptômes qui précédent la petite verole, semblent être autant de preuves d'un sang grossier, ou prêt à se charger de matieres impures & compactes. Ainsi les nauzées sont des marques de la presence de telles matieres irritantes dans les premieres voyes: la toux séche prouve que la fluidité du sang est diminuée : la douleur & les pulsations que le malade ressent au dos témoignent qu'il y a un sang qui

y séjourne : la peine de respirer, les bâillemens, la rougeur de la face & les larmes involontaires montrent une pareille obstruction ; les urines saines, les éternuemens, & la demangeaison du nez, viennent d'une serosité qui se dégage trop des autres principes, parce qu'elle n'y est pas assez mêlée ; & c'est-là ce qui donne souvent naissance aux concrétions du sang, à peu prés de même que le lait s'épaissit en beurre ou en fromage, lorsque le petit lait s'en sépare.

Prognostic. La petite verole & la rougeole qui prennent naissance dans un tems de peste, sont au jugement de *Diemerbroec* plus perilleuses que le bubon & l'anthrax, sur tout quand elles paroissent sans élevation, sans rougeur, sans douleur, mélangées ensemble & sans séparation, en un mot, semblables à un charbon : car elles ne sont pas produites pour lors par une fermentation qui dépure le sang, & on doit soupçonner que les parties interieures en sont plus affligées que les exterieures.

Signes favorables. Les petites veroles sont salutaires, lorsqu'elles n'ont aucun signe de malignité ; qu'elles sont rouges & blanches, qu'elles sont grandes, élevées

en pointe, qu'elles paroissent dans une quantité médiocre, qu'elles sont molles, séparées les unes des autres, & qu'elles occupent les extrémités, si principalement elles sortent tout d'un coup, c'est-à-dire, si toutes celles qui ont à sortir sont marquées dés le premier jour, & qu'en deux jours elles soient tout-à-fait sorties, sans qu'il en vienne d'autres dans leurs intervalles.

Au contraire, elles ne laissent gueres lieu d'esperer un bon succés, lorsqu'elles sont livides, noires, dures, applaties, petites ou mêlées les unes avec les autres, qu'elles occupent la poitrine & le ventre; & elles sont encore plus mauvaises, & presque toûjours mortelles, quand elles sont mêlées avec des taches de pourpre. *Signes mauvais.*

Les petites veroles qui se joignent les unes les autres sont à craindre, vû que ces tubercules ne peuvent s'unir & s'entasser ensemble que par l'abondance & par la corrosion de la matiere morbifique qui se fait jour sous la peau: Celles qui sortent à divers tems montrent que les fermentations du sang ne sont point parfaites s'excitant à diverses reprises: celles qui sont noires & applaties dépendent de quantité de sels fixes & corrosifs.

Quand aprés que la petite verole est sortie, on voit cesser tous les accidens, le malade est peu en risque: mais s'ils persistent avec la même vigueur, c'est un mauvais signe. Quoique ces tumeurs soient dehors, on doit toûjours apréhender le cours de ventre & l'hémorragie; mais entre tous les symptômes, le plus dangereux est la difficulté de respirer, si elle continuë aprés que le venin a paru à la surface du corps, car cette difficulté vient souvent de ce que le poumon est rempli de pustules: au contraire la salivation qui arrive quelquefois sur la fin, ou aprés la sortie de la petite verole, est souvent une bonne marque, & c'est une espece de crise qui a coûtume de guerir cette maladie aux adultes.

Les petites hemorragies qui arrivent quand la petite verole ne fait encore que commencer sont de bonnes marques, ce qui est particulier à cette maladie.

Jugement sur les convulsions qui surviennent.

Les mouvemens convulsifs & épileptiques qui prennent avant que la petite verole ait poussé, ne doivent pas beaucoup épouvanter le Medecin, parce qu'ils finissent le plus souvent aprés l'éruption; mais s'ils ne cessoient

pas, alors ce ſeroit un trés-mauvais ſigne. On remarque encore que quand les mains ſont humides & les cras fort ſecs, le malade eſt dans un grand péril.

D'ordinaire les petites veroles ſalutaires commencent au quatriéme jour, & celles qui viennent auparavant ne ſont point ſans danger: ainſi *Sydenham, Riviere* & pluſieurs autres avant eux, diſent que le tems de l'ébulition du ſang ſe termine au quatriéme jour, & celui d'expulſion à l'onziéme, ou au quatorziéme; cependant Morton veut que ce tems anterieur à l'iſſuë des petites veroles qui ſe terminent à la ſanté ſoit de trois jours; & qu'il ſe paſſe un pareil tems à leur iſſuë, à moins qu'elles ne ſoient malignes; qu'elles employent auſſi trois jours à ſe meurir, qu'enfin elles ſe ſéchent & s'encroutent dans le même nombre de jours, quand les petites veroles ſont régulieres: Il ſoûtient que ſi le tems de l'ébulition, n'eſt que d'un ou de deux jours, ou qu'il vienne le cinq ou le ſix, les petites veroles ſont *confluentes* ou ramaſſées les unes contre les autres, & malignes. Il dit encore que leur ſortie doit toûjours être ſans fiévre: & il avoüe qu'il y en

Des têms où les puſtules ſe forment ſe meuriſſent & ſe ſéchent.

a quelques-unes qui sortent & meurissent dans le même jour ; mais il prétend que lorsque la sortie n'est pas finie en trois jours, c'est une marque de malignité.

Les flux de ventre, les dysenteries & les esquinancies sont pernicieuses dans les petits veroles ; & l'on voit assez souvent que les malades perissent quand ils ont ces sortes de symptômes.

Diversité des urines.

Les urines sanglantes sont tres-mauvaises, parce que d'ordinaire elles sont suivies d'aveuglemens, & de la perte du mouvement de quelques parties, à cause de la corrosion que la matiere morbifique fait aux nerfs qui sont distribuez à divers organes. On doit aussi beaucoup craindre toutes les difficultez d'uriner, principalement dans la sortie & dans la maturation des petites veroles.

Ces maux varient selon les saisons

Les petites veroles qui viennent en automne, ou en hyver laissent des cicatrices beaucoup plus profondes que celles qui paroissent en été ou au printems, & ces dernieres sont moins perilleuses. Les malades qui sont inquiets ou chagrins, ont des petites veroles plus dangereuses que les autres ; c'est peut-être pourquoi elles sont plus sou-

vent mortelles dans les adultes que dans les enfans qui ne s'affligent que de la douleur présente.

Ces pustules attaquent quelquefois les parties interieures.

De tout ceci on peut conclure que non ſeulement la petite verole attaque la peau, mais qu'elle occupe auſſi les parties interieures, & principalement les membranes, parce qu'elles aurõt des pores ſi étroits qu'ils ne pourront donner de paſſage libre à la matiere groſſiere contenuë dans le ſang : c'eſt par cette raiſon que le fond du goſier & les inteſtins ſont quelquefois attaquez de petite verole, & qu'il faut appréhender les dyſenteries & les eſquinancies, & même les puſtules qui ſans avoir ſuppuré, ſe flétriſſent d'abord, car pour lors la matiere repaſſe de dehors en dedans.

Les petites veroles, dures, noires & qui paroiſſent peu ſont tres-mauvaiſes, parce qu'elles ſemblent éloignées de la coction; car lorſque le ſang n'a pas beaucoup de parties balſamiques, il ne peut pas corriger les levains acres qui cauſent la petite verole. Si aprés que ces eſpéces de puſtules ſont ſorties la fiévre & les accidens perſévérent, & ſi cette fiévre eſt maligne avec mouvemens convulſifs,

ſouvent les malades meurent avant le ſecond jour depuis l'éruption.

Symptômes perilleux. Les ſymptômes qui accompagnent ordinairement la ſortie des petites veroles les plus malignes, ſont les hémorragies du nez & des reins, les dyſenteries & les régles dans le ſexe, car elles marquent qu'il reſte dans la maſſe du ſang beaucoup de venin exalté qui la tient en diſſolution, ce qui annonce encore un plus grand deſordre quand il y a des taches pourprées.

De la ſalivation. La ſalivation qui arrive ſur la fin des petites veroles dangereuſes, n'eſt guere jointe qu'à celles qu'on appelle continuées où de pluſieurs puſtules il ne s'en fait qu'une : elles ſe connoiſſent particulierement en ce que les accidens les plus fâcheux ſubſiſtent même aprés qu'elles ſont toutes ſorties. Il eſt bon de remarquer que cette ſalivation n'eſt pas fort differente de celle qui eſt excitée par des onctions mercurielles, elle vient plûtôt aux jeunes gens qu'aux enfans : on ne devine pas d'abord pourquoi la matiere morbifique prend ce chemin, mais en y faiſant bien reflexion on peut penſer que le chyle groſſier qui eſt la cauſe de la petite verole, a une conformité

de parties avec le suc salivaire ; car c'est par le moyen de la salive que les alimens sont tournés en chyle, & que le chyle est ici devenu acre pour produire dans la suite la petite verole ; ainsi comme toute dissolution ne se fait que suivant la proportion des dissolvans avec la chose à dissoudre, il faut de nécessité admettre quelque ressemblance entre la salive & la matiere qui fait la petite verole : la Nature peut donc aisément se décharger par la bouche, principalement quand il y a beaucoup d'humeurs morbifiques & qu'elles s'ouvrent les passages par leur fluidité, comme il arrive dans les petites veroles continuées : Et s'il se forme des ulceres dans cet organe vers l'onze & le douze, on doit être asseuré qu'ils évacueront la plus grande partie de la cause de la maladie : mais quand la salivation cesse avant ce tems le malade est en grand danger, particulierement s'il ne pousse aucune petite verole de nouveau, ou s'il ne lui arrive point quelque flux d'urine abondant : car cette évacuation détourne la matiere morbifique lorsqu'elle succéde à la salivation. Cet écoulement de la salive survient non-seulement dans les

Vtilité des ulceres formés dans la bouche.

Vice du chile produisant des pustules

petites veroles, mais aussi quelquefois sur la fin des fiévres continuës dont le levain est un chyle crud qui a été trop attenué par la fermentation, ou par les remédes pour sortir en maniére de petites tumeurs : on observera de plus que quand la salivation commẽce avec l'éruption de la petite verole, c'est une trés-mauvaise marque, parce que cela procede de l'abondance excessive de la matiere : on doit dire la même chose des flux de ventre, des sueurs, & des autres évacuations.

On peut aller au-devant de cette maladie, & l'empêcher de paroître, & l'on peut la guerir lorsqu'elle est venuë.

Préservation.

On lit dans les Autheurs bien des choses pour préserver de la petite verole, lesquelles sont trés-inutiles. Quelques-uns disent que si l'on donne à un enfant nouvellement né, gros comme une féve de manne dissoute dans du lait avant qu'il ait rien pris, cela l'empêche d'avoir la petite verole, ou on en diminuë extrêmement la violence; de sorte que si cette maladie le surprend pendant le cours de sa vie, elle n'est jamais accompagnée d'accidens si fâcheux; d'autres attribuent ce même

effet à la caſſe. Mais pour laiſſer des préſervatifs ſi éloignés, & dont on ne peut juger que trés-difficilement par l'experience, ou par la raiſon, je dis que pour ſe garentir de la petite verole, il faut éviter avec ſoin d'aller dans les lieux où il y a des perſonnes qui en ſont attaquées. On ne doit point prendre des alimens qui peuvent engendrer un chyle, où des humeurs groſſieres; cependant il ne faut pas uſer d'alimens trop échauffans, ni ſe purger, ni même ſe faire tirer du ſang quand on ne s'apperçoit d'aucune indiſpoſition, car les remedes & les alimens qui échauffent, rendent les pores de la peau plus ouverts, & par conſéquent plus propres à recevoir par contagion le venin verolique; & quand on ſaigne, le chyle paſſe dans les vaiſſeaux plus promtement, plus crud, & n'y eſt pas ſi-tôt attenué, & les corpuſcules venimeux ne peuvent plus aiſément ſe gliſſer dans le ſang; les purgatifs en agitant les humeurs développeront quelques levains qui ſe trouveront embaraſſés, principalemẽt lorſque les petites veroles ſeront épidemiques: on évitera auſſi tous les rafraichiſſans qui rendant le chyle plus

Précaution ſur les alimens.

épais augmentent la matiere morbifique. S'il s'offroit toutefois quelques indications pour la purgation, on se serviroit particulierement du mercure doux que l'on mêleroit avec d'autres purgatifs, parce qu'il subtilise le chyle, & qu'il purge doucement sans exciter aucun trouble; c'est pourquoi Etmuller & quelques autres, le loüent beaucoup dans cette rencontre.

Guérison.

Pour guerir la perite verole & la rougeole on considerera la maladie avant ou aprés l'éruption: si l'on a des signes que la petite verole doive sortir, le traitement doit être peu éloigné de la pratique générale des maladies aiguës: le premier & le second jour on ne fera pas beaucoup couvrir le malade; car il suffit qu'il ne sente aucun froid, & qu'il soit dans une chambre bien fermée. On lui préparera une ptisanne avec l'orge & les figues, ce qui est fort estimé par plusieurs Autheurs. *Forestus* dit qu'il a vû une rougeole épidémique dont tous les enfans étoient attaquez; mais qu'elle sortoit sans causer aucune incommodité notable, lorsqu'ils avoient bû de la décoction de figues dans de la biere. On vante encore extrêmement la décoc-

Décoction de figues & d'orge bonne au cõmencement de ces maux.

tion de lentilles ſans écorces dans laquelle on ajoûte un peu de ſemence de fenouil: Mais comme ces ſortes de remédes pouſſent au dehors en augmentant la fermentation des liqueurs, l'on s'en doit abſtenir de même que de vin, ſi les accidens ſont trop violens & cauſés par une trop grande fermentation.

Quand les premieres voies ſont remplies de matieres, on donne des émétiques; & quand l'émotion des humeurs eſt exorbitante on doit recourir à la ſaignée: car comme dit Ballonius, *quand nous avons donné des purgatifs, & fait ſaigner des enfans, le lendemain ou le jour d'enſuite, nous voions paroître la petite verole, & ils s'en portent beaucoup mieux*. Riviere eſt du même ſentiment, il la tient ſeulement ſuſpecte aux enfans qui ſont à la mamelle, ce qui eſt vrai en partie; car il eſt rare que dans un âge ſi tendre le ſang fermente avec beaucoup de force. Néanmoins s'il paroiſſoit des ſignes d'une fermentation extraordinaire, on pourroit faire une petite ſaignée, en la proportionnant au ſujet. Le même Autheur approuve la purgation qu'on fait aux adultes avant la ſortie de la

Avantages de la ſaignée & de la purgatiō pour préparer à la ſortie des puſtules.

petite verole ; car, dit-il, *la Nature étant delivrée d'une partie des matieres qui l'incommodoient, pousse ensuite avec force les restes du venin au dehors. Hollerius*, *Amatus* & quantité d'autres font saigner. L'experience de tous ces grands Hommes, jointe à leurs raisons, nous fait bien connoître que les Medecins qui attendent tout de la Nature dans les petites veroles, & qui ne donnent aucun remède pour la fortifier, ou pour la décharger, sont dans une pratique très-dangereuse.

Occasiō de donner l'émetique

Si l'on voit donc que le malade ait des envies de vomir, des amertumes de bouche, le ventre rempli & élevé, sans douleur, sans tension, & sans une fiévre considerable, ou qui soit soumise à des redoublemens & à des remissions assez fréquentes, il faudra commencer par vuider les premieres voyes, & entr'autres le ventricule avec quelques grains de tartre stibié dans un boüillon ou dans une eau cordiale ; ce que nous devons préferer à tous les purgatifs, parce qu'un tel émetique n'excite point le cours de ventre qui est un obstacle à la dépuration du sang & à la sortie de l'humeur par les glandes de la peau, de manie-

re que le venin demeurant plus long-tems mêlé au ſang, s'y ſubtiliſe, & en corrompt toute la maſſe : c'eſt par cette raiſon que les petites veroles qui ſortent long-tems aprés le quatriéme jour, ſont plates, noirâtres, confluentes ou cohérentes, & toûjours perilleuſes.

Ainſi quand il y a une diſpoſition au flux de ventre, ou qu'il eſt trés-fort dés le commencement, on doit prendre ce ſymptôme pour un affoibliſſement de la Nature, non comme un moyen par lequel elle tente ſa délivrance; & ſi la petite verole eſt tout-à-fait indiquée, on s'arrêtera aux ſeuls cordiaux qui peuvent rexciter la fermentation du ſang, & ſoûtenir les forces; l'on y pourra ajoûter quelques legers marcotiques : il faut mettre la corne de cerf & la raclure d'yvoire dans les ptiſannes ; mais ſi les ſignes ſont équivoques & que le maître grain n'ait point encore paru, on donnera le tartre émetique avec les cordiaux.

Tems pour employer les cordiaux.

Enfin ſi l'on ne vient voir le malade que le troiſiéme jour, & qu'il ait encore tous ces ſymptômes, l'on fera prendre le tartre émetique avec la pou-

dre de vipere dans l'eau de chardon beny, pourvû que rien ne paroisse ; car il ne faudroit pas troubler la Nature, si elle poussoit quelque chose à la circonférence.

Si cependant la fiévre étoit tres-violente, ou qu'on remarquât une difficulté de respirer, une douleur de côté, une ophtalmie, &c. il seroit de la prudence de commencer par la saignée, de crainte que le chyle trop épais, qui est mêlé dans la masse du sang, ne fût poussé par la vigueur de la fermentation dans tous les visceres, & qu'il n'y produisit des obstructions, des inflammations & des abscés: mais quand la fiévre s'opiniâtre à demeurer dans un égal degré, on revient à la saignée qui doit être répetée avant la sortie de la petite verole ou de la rougeole autant de fois que le demanderont les accidens, tels que sont les difficultez de respirer, les douleurs des parties interieures, l'élevation & la vîtesse du pouls, les mouvemens convulsifs, le délire, les ophtalmies, les grands assoupissemens, les esquinancies, &c.

Repetition de la saignée.

Aprés tout cela, si la fermentation n'est pas forte, & que la Nature ne pousse pas assez, on ordonnera les pré-

cipitans; entr'autres, le besoard mineral, la terre sigillée de Silesie, la corne de cerf préparée, ou même la poudre de Joel, qui se fait *en prenant de la semence de cresson & d'ancolie, un gros de chaque, de la poudre de corne de cerf un demi gros, du corail rouge & des perles préparées, de chaque un scrupule*; on fait du tout un mêlange dont on donne un gros au malade. Ce reméde sert à absorber les fermens trop acides, & par les sels volatils que contiennent les graines il provoque à l'insensible transpiration.

Conduite pour les maux de côté, les coliques, les veilles.

Dans les douleurs de côté & de colique, dans les veilles immoderées, & dans les accés épileptiques qui viennent avant la sortie des pustules, on ouvrira d'abord la veine, & l'on mêlera quelques goutes de laudanum liquide avec les antipleuretiques, les antiépileptiques, &c. pourvû qu'on y ajoûte des cordiaux, comme le *contrayerva*, le diascordium, la thériaque, &c. bannissant les figues des ptisannes, lorsque les douleurs auront leur siége dans les parties internes. J'aime mieux en ce cas faire boüillir un gros de canelle dans une pinte d'eau.

Sydenham condamne avec raison

Cas où les cordiaux chauds doivent être bannis.

l'usage des cordiaux trop chauds avant le quatriéme jour, particulierement lorsque la fermentation du sang est assez forte ; car ces sortes de médicamens attenuant les humeurs morbifiques qui sont dans les premieres voyes, quand on n'a pas fait précéder quelque évacuation, ils augmentent la maladie par l'introduction qu'ils procurent à une grande quantité de cette matiere dans les vaisseaux sanguins : ou bien ils fortifient l'ébulition & la fermentation du sang, ce qui le rendant plus subtil l'empêche de former des grains sur la peau, & de se dégager par-là de ce chyle corrompu qui l'infecte de plus en plus en se mêlant intimement avec lui ; d'où vient que le malade ne se délivre d'ordinaire que par une grande salivation, ou par un cours de ventre. Je ne puis toutefois consentir avec cet Autheur, qu'il ne soit pas necessaire qu'un malade se tienne au lit dans les petites veroles qu'il appelle discretes ou séparées, lui ordonnant seulement de garder la chambre ; car l'experience nous apprend que plusieurs enfans travaillés de petites veroles salutaires & trés-douces, meurent pour avoir été exposés à

L'air froid très-nuisible aux petites veroles.

l'air froid : ce que divers Praticiens ont remarqué, & ce qu'on voit tous les jours : Il faut donc régler la diéte & les couvertures du malade, suivant les differens degrez d'ébulition qui se trouvent dans son sang.

Lorsqu'il arrive une hémorragie dés le commencement, qu'elle dure longtems, & qu'on craint qu'elle n'affoiblisse la fermentation il est bon de mêler avec les cordiaux quelques narcotiques : si au contraire la malade étoit dans un assoupissement avec élevation de pouls, il faudroit aprés la saignée les réveiller par l'application des vessicatoites.

Application des vesicatoires durant l'assoupissemēt.

Nous avons dit qu'il faut donner des précipitans environ le troisiéme jour : j'ajoûte que dans le quatriéme si la fiévre & tous les accidens cessent avec l'éruption de la petite verole, on ne doit rien faire, & qu'il suffit que le malade continue d'observer un regime exact, prenant un peu d'une legere décoction de canelle dans l'eau où l'on mêlera quelques précipitans : mais si la fiévre persiste aprés l'éruption, quoique la fermentation du sang soit médiocre, il est à propos de joindre les narcotiques aux précipitans,

afin de calmer les ſymptômes : la fermentation paroiſſant lente & ſans vigueur au même tems que l'on voit quelque déreglement dans les eſprits, on doit ſe ſervir des cordiaux volatiles avec les narcotiques. Ainſi lorſque la fermentation eſt grande, qu'il y a délire ou diſpoſition inflammatoire en quelque partie, l'on preſcrira une ſaignée, ſi elle n'a pas encore été faite, & l'on donnera le reméde ſuivant ; *Prenez quatre onces d'eau de coquelico, un ſcrupule de poudre de vipere, autant de viperine virginienne, un demi gros de diaphorétique mineral, autant d'yeux d'écrevice préparés, & une once de ſirop de diacode*, pour mêler le tout enſemble : mais lorſque les petites veroles pouſſent lentement, ou qu'elles s'aplatiſſent aprés qu'elles ont paru avec un petit pouls, *Prenez cinq onces d'eau de chardon beny, de la poudre de vipere & de diaphorétique mineral de chacun demi gros, un gros de diaſcordium, ſix gros de ſirop de canelle, & huit gouttes de laudanum liquide*, pour faire une potion.

Mêlange à faire des cordiaux volatils & des narcotiques.

Il ne faut pas craindre que les narcotiques empêchent la ſalivation, ni même les cours de ventre, qui dans les

les petites veroles des enfans sont utiles lorsqu'ils sont moderés, & sans douleur, quoiqu'on les croye toûjours mauvais dans toute sorte de petites veroles, à cause, dit-on, que cet accident s'oppose à l'impulsion que la Nature fait du dedans au dehors; mais l'on ne prend pas garde que tres-souvent la diarrhée est une évacuation des humeurs morbifiques, laquelle n'est de mauvais augure que quand elle montre leur abondance; c'est pourquoi le malade empire d'ordinaire quand on supprime cette évacuation, principalement lorsqu'il y a de la malignité dans les petites veroles des enfans, ou qu'elles sont accompagnées de cruels symptômes. On doit donc se ressouvenir que les narcotiques n'arrêtent point la salivation dans les adultes, ni les flux de ventre dans les enfans, & qu'on ne les doit pas donner pour une seule fois: *Sydenham* pousse la chose si loin, qu'aprés la sortie de la petite verole, il en fait prendre aux adultes toutes les nuits; & il dit que cela lui a parfaitement bien rëussi: aussi la raison s'accorde t-elle avec cette methode; car l'*opium* remue le sang d'une maniere douce & tranquille, il appaise les

Flux de ventre quelquefois utile.

désordres des esprits, procure un paisible sommeil, & rend les fibres du cerveau beaucoup plus fermes & moins capables de recevoir les parties hétérogênes du sang; ce qui rétablit tout le genre nerveux. De plus en agitant le sang avec modération il aide la transpiration & la sortie des grains aux mains & à la face.

Circonstance où l'on doit moderer la sortie des pustules par les narcotiques rafraichissans.

Quoique les narcotiques ne semblent pas propres à empêcher l'ébulition du sang; cependant ils sont capables de cet effet quand ils sont mêlez aux cordiaux temperez ou rafraîchissans, parce qu'ils suspendent les mouvemens desordonnez des esprits : car quelquefois les petites veroles viennent en si grande quantité, qu'il en faut retarder la sortie; ou bien elles sont accompagnées de sueurs colliquatives, de veilles, de délires, &c. Il peut arriver aussi qu'elles ne sortent point à cause de la trop grande fermentatió du sang; car quand le chyle est rendu trop subtil il se mêle intimement au sang, & il ne sort plus en grains, comme il doit faire. Il semble qu'*Amatus Lusitanus* favorise cette raison par l'exemple qu'il rapporte dans la troisiéme Centurie, Guérison 18. lorsqu'il dit qu'un en-

fant a été guéri par le seul usage des rafraîchissans & des incrassans. Ce qui pourroit encore se confirmer en ce que plusieurs fois le chyle épais devient si subtil, qu'il faut employer les acides pour guérir la maladie.

Nous le voyons aussi pratiqué par d'habiles Medecins dans les grandes hémorragies qui suivent les petites veroles : car ils mettent vingt ou trente goutes d'esprit de vitriol dans des potions cordiales avec quelques narcotiques : par exemple, *Prenez de la racine de viperine virginienne & de gentiane un scrupule de chaque, vingt grains de poudre de vipere, dissolvez ces choses avec une once de diacode, & cinq onces d'eau de coquelico, y ajoûtant vingt goutes d'esprit de vitriol.*

Quoique les cours de ventre soient profitables aux enfans dans cette maladie en détournant une partie de la matiere verolique, néanmoins ces sortes de flus sont presque toûjours dangereux dans des adultes, soit par leur excés, soit par les tranchées qui les accompagnent, principalement s'il y a beaucoup de foiblesse dans le malade, ou que les grains de la petite verole s'affaissent ; auquel cas il faut se servir

Cours de ventre à arrêter dans les adultes par les cordiaux volatils & sulphureux.

de cordiaux volatils & de sulphureux; entre tous ceux-là on doit extrêmement considerer l'esprit de geniévre qu'on tire par la fermentation,& même son extrait:on peut ajoûter à ce médicament les précipitans & le *laudanum*. Par exemple, *Prenez quatre onces d'eau de menthe, une once d'esprit de geniévre, quinze grains de l'extrait de la même plante, demi gros de diascordium, deux scrupules d'yeux d'écrevice préparez, dix goutes d'esprit volatil de corne de cerf, six gros de sirop de diacode, autant de celui de coquelico, & douze goutes de laudanum liquide*; de quoi vous ferez une potion pour donner en une ou deux fois, suivant que les indications seront pressantes.

Cendre de crapaux avec du bol cardiaque contre les frequentes envies d'uriner

Morton remarque que dans la sortie des petites veroles malignes, les malades ont souvent des envies de pisser;ce qu'il regarde comme quelque chose de dangereux. Il recommande fort la cendre de crapaux calcinée en noirceur, dont il fait donner un scrupule avec quelque bol cardiaque, ce qu'il réitere toutes les quatre ou six heures, prétendant que les sels lixivieux de ce reméde corrigent l'acidité des humeurs, & rendent les urines plus copieuses & moins fréquentes.

Outre toutes ces choses, il faut avoir égard aux differentes parties internes & externes qui ont coûtume d'être attaquées dans cette maladie, & tâcher sur tout d'affranchir le poumon de la fluxion : ce que l'on pourra obtenir au commencement par la saignée & par les ventouses ; & mêmes les loocs y seront utilement employés : mais avant que la fluxion paroisse, il faudra se servir de ptisannes pectorales, telles à peu prés que celle-ci : *Prenez quatre figues grasses, des raisins secs & des lentilles sans écorce de chacun une demie once, un gros de semence de fenouil, & autant de gomme adragant, avec douze ou quinze grains de saffran : on fera bouillir le tout en trois chopines d'eau de fontaine, dont le malade usera pour sa boisson.* Ces remédes qui ont été tant estimés par les Arabes, peuvent seulement avoir lieu, lorsqu'il est question d'empêcher la fluxion sur les poumons, & de procurer la sortie de la petite verole.

Fluxion à detourner des parties internes.

On peut faire differens loocs ou élegmes suivant les diverses circonstances où l'on trouve le malade: Par exemple, si la toux presse, *Prenez une once de mucilage de semence de psyllium, autant de sirop de diacode, & une pareille quan-*

tité d'huile d'amandes douces ; mêlez le tout ensemble avec demie once de diamargaritum frigidum, & en faites un looch pour lécher ou succer avec un bâton de reglisse.

On pourroit cependant donner moins d'incrassans, si l'on voyoit qu'il n'y eût pas beaucoup de colliquation dans les humeurs : ainsi l'on mêleroit l'huile d'amandes douces avec le sirop de diacode, en y ajoûtant quelques gouttes d'huile essentielle d'anis.

S'il y a quelque ulcere dans la bouche, on la lavera trés souvent avec la décoction d'orge où l'on aura mêlé un peu d'alum de roche & de miel rosat, ou de sirop de meures.

Emulsiō pour les ulceres des reins.

Si l'urine est sanglante & qu'on ait des signes que les reins soient attaquez de la petite verole ou d'ulceres qu'elle y aura laissez ; on donnera des émulsions & des narcotiques. Ainsi l'on prendra *demie once des quatre semences froides majeures mondées, quatre amandes pelées, un gros & demi de trochisques d'alkéquenge, & autant de ceux de carabé, une once & demie de sirop de diacode, & autant de celui de violettes*, & l'on en fera une potion ou une émulsion pour deux doses differentes.

On pourra substituer à tous ces remédes les trochisques de Gordon, ou le bol d'Arménie, ou la terre sigillée, comme il est permis de mettre le sirop de guimauve, ou d'autres équivalens en la place de ceux de diacode & de violette.

Traitement pour preserver les yeux

On passera enfin des parties internes aux externes; & l'on aura un soin tout particulier des yeux, parce qu'ils ont une structure plus délicate, & parce qu'ils sont des organes trés-nécessaires pour les commoditez de la vie.

Afin de détourner de dessus ces précieux organes le cours de l'humeur morbifique, il faudra d'abord aprés la saignée user de fortifians chargez d'alkalis volatils & de quelques particules huileuses, pourvû qu'ils soient sans acreté, & plûtôt repercussifs qu'attractifs; & pour mieux réüssir on couvrira chaque œil avec une feüille d'or; mais si les grains sont déja répandus dans les yeux, & sur les parties voisines, il faudra seulement empécher la personne de se les frotter, pendant que l'on travaillera à corriger l'acreté du venin par des substances douces & balsamiques.

On louë fort l'eau de plantain avec le ſaffran pour mettre aux yeux avant la ſortie de la petite verole: mais quand elle aura bourgeonné, *Prenez deux onces d'eau roſe, dix grains de camphre en poudre, ſix grains de ſafran, demi gros de tutie préparée & autant de trochiſques albi rhaſis* : on fera du tout un collire qui convient parfaitement aux yeux qui ſont ulcerés: ou bien, *Prenez demi gros de pierre calaminaire broyée ſur le porphyre, & autant de tutie préparée: & mêlant le tout dans ſix gros de beurre nouvellement fait*, vous en préparerez un onguent qu'on inſinuera dans l'œil par le grand ongle, lorſque les grains commenceront à ſe vuider & à s'encroûter: les paupieres demandent d'être ſouvent arroſées avec la décoction de mauve, de guimauve, de ſemence de lin ou de fénugrec, principalement lorſque le malade ne peut pas lever les paupieres ſupérieures à cauſe de leur enflure; ayez ſoin que la décoction émoliente ſoit chaude lorſqu'on s'en ſervira, parce qu'elle pénétre davantage.

Onguent pour l'œil.

Si l'on voit quelques petites taches blanchaſtres dans l'œil, on tentera de les réſoudre avec l'infuſion de *crocus*

metallorum dans le vin où l'on fera dissoudre un peu de sucre candi qu'on pourra même réduire en poudre afin d'en soufler dans l'œil.

On ne doit appliquer aucuns repercussifs sur le visage ; car c'est particulierement dans cette partie que la masse du sang a coûtume de se décharger des impuretez qui causent la petite verole: toutefois pour faire plûtôt tomber les croûtes & les pustules, on passera par dessus legerement une plume trempée dans d'huile d'amandes douces, ou dans l'huile de noix tirée sans feu sur tout au tems de la maturité de ces tumeurs : ajoûtant, si l'on veut, à ces huiles l'eau de mille-fleurs, qui est trés-vantée par quelques Auteurs.

Precautiō pour le visage.

Pour préserver le dedans des narines contre la petite verole, on y fera des lotions avec l'eau de plantain, ou bien avec la décoction de *sumac*, à laquelle il seroit à propos de joindre le camphre. On introduit dans le nez des tentes imbibées de ces liqueurs ; ou bien on fait un sac avec les santaux & le camphre, qu'on arrose de vinaigre rosat, & qu'on approche de tems en tems des narines.

Remede pour les narines.

Quand la petite verole est déja sor-

tie, il faut oindre les grains avec des huiles, comme nous avons déja dit ; & si les pustules dégenérent en ulceres, on mêlera les huiles avec des préparations de plomb : c'est par cette raison qu'on doit se servir de l'*album rhasis*, ou de l'huile d'œuf agitée pendant quelque tems dans un mortier de plomb avec un peu de ceruse. Tous les autres ulceres qui suivent la petite verole doivent être traitez de même ; s'il survenoit une surdité on essayeroit de l'emporter avec des purgatifs ; & si l'on ne l'ostoit pas par là, on auroit recours aux vessicatoires qu'on appliqueroit derriere les oreilles ; plusieurs aussi font évaporer des drogues atténuantes, dont ils conduisent les vapeurs dans l'oreille par le moyen d'un entonnoir.

Cure generale des ulceres de la petite verole.

S'il reste des tumeurs dures en quelques parties, il faut les disposer à suppuration.

Outre tous ces symptômes qui viennent dans les petites veroles ordinaires, il y en a d'autres qui sont d'une trés-grande importance : tels sont les demangeaisons qui arrivent à la plante des pieds, & aux mains ; la suppression d'urine, l'interruption de l'écoulement

de la salive avec danger d'être étouffé, les nauzées, les cardialgies, les vomissemens, les urines sanglantes, &c.

La démangeaison des pieds & des mains cesse, & la rougeole ou la petite verole paroissent plûtôt & plus aisément, si l'on en croit *Forestus*, lorsqu'on fait tenir ces parties dans l'eau chaude; il paroît même que la raison confirme ce sentiment: car cette espece de bain, ouvre les pores & relâche les fibres de la peau par où la matiere cherche issuë.

Comment on guerit la demangeaison des mains & des pieds, & la suppression d'urine.

La suppression de l'urine ne se guérit point par les diuretiques, à ce que prétend Sydenham; mais il suffit selon cet Auteur de lever le malade, & de le faire marcher en le soutenant; car lorsqu'on luy aura fait faire deux ou trois fois le tour de la chambre, il rendra de l'urine abondamment. Quoi que l'expérience ait quelquefois justifié cette méthode, on n'a pas doit cependant de mépriser l'usage des diurétiques, principalement quand on les mêle à des rafraîchissans ou à des narcotiques qui dans cette rencontre sont d'un grand secours, aussi bien que les fomentations émolientes sur les parties. Morton se sert de la poudre de cra-

paux calcinés en noirceur, mêlée avec des cordiaux, comme je l'ay remarqué cy-dessus.

Remedes contre les nauzées les douleurs d'estomac, & contre la salive supprimée.

Les envies de vomir & les douleurs d'estomac se guérissent dans les commencemens par les émetiques; mais les symptômes n'en sont pas toûjours arrêtez. Quelques-uns font grand cas de la thériaque nouvelle, soit qu'on la prenne seule ou dissoute dans le vin; & il est facile de voir qu'elle peut beaucoup par ses parties volatiles & par la vertu de l'*opium* qui s'y trouve encore tout entier.

Quand la salivation est supprimée, on prend de la décoction d'orge avec le miel, qu'on séringue médiocrement chaude dans le fond de la gorge; mais si l'on s'aperçoit que le malade risque d'être suffoqué, on luy fera prendre une once & demie de vin émétique; & Sydenham ne croit pas qu'on en doive donner moins, à cause du grand peril où sont les malades, & du peu de sentiment qu'ils ont.

S'ils ressentent des douleurs ou des demangeaisons d'oreilles on prendra garde qu'ils n'y touchent avec les mains; s'il en découle quelque chose, il n'en faut pas empêcher l'évacuation;

& si la douleur est pressante, l'on étuvera ces organes avec une décoction tiéde & émoliente.

Il y en a qui percent avec une éguille d'or les grains de petite verole lorsqu'ils sont meurs; mais comme l'on a vû que cela n'étoit d'aucune utilité, on en a perdu la coûtume; car la matiere purulente a déja fait toute son impression sur la peau en fermentant; outre que l'air entrant par l'ouverture qu'on fait avec l'aiguille augmenteroit la corrosion de la matiere. L'eau suivante pourra servir à oster les cicatrices qui restent sur la peau, *Prenez de l'eau de frais de grenouille & de l'eau de fleurs de féves de chacune une once: mêlez le tout avec un gros d'huile de tartre par défaillance*, & en appliquez sur les endroits cicatrisés.

Purgatif à ordonner sur la fin des petites veroles.

Sur le déclin des petites veroles; la purgation sera prudemment ordonnée, afin que la matiere qui s'est vuidée dans les premieres voyes, soit poussée au dehors, & qu'on puisse séparer de la masse du sang les restes du suc coagulant qui l'infectoient. Pour un tel effet, *Prenez quinze grains de sel fixe de tartre, dix de mercure doux, & douze de scammonée*: mêlez le tout ensemble

dans de la conserve de roses pour en faire un bol ; si le malade n'avoit pas de la disposition pour avaller des remédes sous cette forme, il faudroit *prendre deux gros de sené & un scrupule de sel de tartre qu'on feroit infuser dans l'eau commune, & l'on y dissoudroit trois gros de confection hamec, & une once de sirop de roses pales.*

Abscès malins survenus aux articles pour n'avoir pas purgé.

Il arrive quelquefois que pour n'avoir pas purgé, ou ne l'avoir pas fait assez-tôt, ou suffisamment, il vient proche les articles des abscés qui sont trés-malins, & qui ont leur principal siége dans les épiphyses des os qu'on trouve joints dans ces endroits.

C'est cette maladie que Severin a nommée *pædartracace*, & quelques autres épine venteuse : on doit donc pour obvier à tous ces desordres recourir à la purgation dés qu'on observe dans les croûtes la moindre disposition à se sécher : principalement dans les petites veroles d'automne & d'hiver, où la matiere purulente étant plus grossiere, peut moins aisément transpirer.

CHAPITRE XXVI.

Des Taches pourprées.

LE pourpre, ou les taches pourprées sont accompagnées d'une fiévre maligne ou pestilentielle : elles retiennent le nom de pourprées à cause de la couleur de pourpre qu'elles communiquent à la peau, quoique cet accident ne change point la nature de la maladie.

Ces sortes de taches viennent particulierement aux lombes, au dos, au cou, à la poitrine, aux cuisses & aux bras, à raison des gros vaisseaux qui passent par-là, & de l'épaisseur de la peau. Il est plus rare qu'il en paroisse à la face, parce que les gouttes d'humeurs qui font ces taches y sont continuellement repoussées en dedans par l'air qui frappe sans cesse le visage: de telles marques ressemblent d'ordinaire à de petites morsures de puces, si ce n'est qu'elles n'ont pas un petit point rouge dans le milieu comme il se rencontre dans ces morsures à cause de l'aiguillon ou de la petite trom-

Caracteres pour distinguer les Taches pourprées.

pe que la puce a fourrée dans la peau. De plus lorſqu'on met de la farine de lupins avec le vinaigre ſur les morſures, elles s'évanoüiſſent d'abord, ce qui n'arrive pas aux taches pourprées.

Il eſt facile de diſtinguer ces taches, d'avec les lentilles & les taches naturelles qui ſont ſur la peau, ſi l'on prend garde à leur grandeur, à leur abondance, aux lieux où elles ſe produiſent, & ſur tout à la nature de la fiévre & des accidens qui les accompagnent.

Elles ne ſont differentes des taches des ſcorbutiques que par ces ſeuls accidens, par la nature des fiévres qui courent dans le tems que ces maladies regnent, & par quelques autres circonſtances particulieres, telles que peuvent être le temperament, & la conſtitution du malade: ainſi un Medecin peut avoir beſoin de toutes ſes lumieres pour faire icy un juſte diſcernement, car, comme diſent *Primeroſe*, *Riviere* & pluſieurs autres, il vient quelquefois dans des maladies des taches qui ſont ſemblables aux taches pourprées, & qui toutefois ne ſont nullement malignes; cela ſe remarque, ſelon ces fameux Praticiens aux rateleux, à ceux qui ont

Tache reſſemblantes à celles du pourpre.

d'anciens embarras dans les viſceres, aux icteriques, aux ſcorbutiques, & generalement à toutes les perſonnes qui ont un ſang aqueux, & qui ſont ſujettes à la cachexie.

Les taches pourprées ſont fort differentes les unes des autres en grandeur, en figure & en couleur: car celles qui reſſemblent en figure & en petiteſſe à des morſures de puces, ſont beaucoup plus communes que les autres: celles-là toutefois different encore entr'elles par la couleur; car il y en a de rouges, de pourprées, de livides, & enfin de noires. Outre ces eſpeces de taches on en remarque d'autres qui ſont grandes, larges, & qui ne repréſentent pas mal des contuſions ou des coups d'étrivieres; & elles ſont quelquefois répanduës ſur une partie qu'elles couvrent entierement.

Préſages ſur le pourpre à venir.

On juge qu'il y aura du pourpre dans une maladie par les ſignes de malignité, par la nature de la fiévre, par la violence des ſymptômes, par la constitution épidemique de l'air & du pays, & même par le temperament du malade. Premierement, lorſqu'on voit dans une fiévre des ſymptômes qui ne ſont pas ordinaires, ou quand la

fiévres quoique trés-petite, est cependant accompagnée d'accidens considerables; enfin lorsque la fiévre n'est pas comme elle a accoûtumé d'être, on doit soupçonner le pourpre. Entre les symptômes qui pronostiquent du pourpre, on doit compter tous ceux qui marquent de la malignité: tels sont les nauzées, les défaillances, les hémorragies, le manque d'appetit, l'abatement des forces, une soif extraordinaire sans fiévre, ou une fiévre ardente & une langue brûlée sans soif, les veilles, les délires & les affections soporeuses; si tous ces symptômes ne se rencontrent pas avec le pourpre, ils ont cependant coûtume de le précéder, principalement quand les maladies pourprées sont épidémiques: mais il est bon de prendre garde que ceux qui sont sujets au scorbut, & à la fiévre quarte, ou qui sont infectez de quelque maladie vénérienne, sont moins susceptibles de pourpre & de fiévres malignes.

Causes du pourpre convienent avec celles des Fiévres malignes.

Le pourpre n'a point d'autres causes que celles qui produisent les fiévres malignes, principalement lorsque ces causes agissent en dissolvant les principes du sang: car si le sang est tellement

dissout, qu'il puisse à peine être contenu dans ses vaisseaux, sa partie la plus subtile s'échappe par les pores de ces conduits & trouvant les chemins libres, il se fait une hémorragie : mais lorsque ces petites gouttes de sang sorties des canaux qui aboutissent à la peau sont retenuës par le tissu plus serré de la surpeau ; il est nécessaire qu'il paroisse des taches à cause de la transparence de cette derniere envelope.

Explication.

Or cette dissolution du sang est produite par un sel acre volatil ; & elle devient si grande, que cette humeur reste enfin incapable de fermenter, à peine même entretient-elle la vie, les forces sont languissantes & abatuës, elle sort de ses vaisseaux ; & les parties acres & salines qui se répandent sur les membranes de l'estomac & sur le genre nerveux, causent en les picotant un dégoût, une soif, des veilles des délires & des mouvemens convulsifs.

La fonte du sang cause les Taches.

On ne sçauroit guéres douter que les taches pourprées ne viennent d'une fonte du sang causée par un sel acre; vû que ces taches sont quelquefois trés-noires, trés-proches de la mortification, & même semblables à des escar-

res qui auroient été produites par un cautere. Th. Bartholin rapporte l'histoire d'une telle tache pourprée qui étoit de la grandeur d'un écu blanc. Tout le monde sçait que les sels lixivieux & alkalis, comme sont les pierres à cautere, font des escarres noires en brûlant les parties ; & il n'y a aucun acide, si l'on en croit *Silvius*, qui puisse avoir le même effet.

Les sels volatils aussi biẽ que les acides rougissent le sang.

Ce ne sont pas seulement les taches noires qu'on doit attribuer au sang dissout : car il arrive assez souvent que les sels volatils donnent à cette humeur un beau rouge, sur tout lorsqu'elle a été mise hors de sa disposition naturelle par le mêlange d'un chyle grossier : c'est pourquoi il est absolument faux qu'il n'y ait que les acides qui puissent imprimer dans le sang une couleur rouge & vermeille.

On peut demander ici par quelle raison les scorbutiques & les cachectiques sont sujets à des taches semblables aux pourprées si leur sang qui est rempli de parties acides est plus coagulé que dissout : mais ces sortes de doutes seront bien-tôt dissipez quand on considerera comment le pourpre se produit.

Les taches pourprées ne sont produites immédiatement ni par la coagulation ni par la dissolution de la masse du sang ; mais par le sang qui s'est échappé à travers les pores des vaisseaux capillaires, & qui étant retenu par la cuticule, la teint de sa couleur en differens endroits; or les petites parties du sang peuvent sortir des vaisseaux capillaires, ou parce qu'étant renduës plus subtiles & plus fluides par des sels acres, les membranes de ces menus tuyaux ne sont point assez denses pour les retenir, comme il arrive dans les fiévres malignes; ou parce que les parties du sang étant plus grossieres que de coûtume, ne peuvent pas traverser librement les tuyaux mêmes où ils produisent des obstructions & des ruptures, qui donnent lieu à quelque portion de la masse sanguine de s'extravaser sous la cuticule, ainsi qu'on l'observe dans les affections scorbutiques; ou bien enfin parce qu'une serosité teinte & séparée de la partie fibreuse du sang s'écoule par les rameaux capillaires qui vont vers l'épiderme, comme on voit arriver dans les cachectiques, principalement en ceux qui tendent au scorbut, ou à l'hydropisie.

Le sang extravasé produit immédiatement ces taches rouges.

Diverses causes du séjour du sang sous la cuticule.

Prognostic. Les prognostics des taches pourprées sont tout-à-fait les mêmes que ceux des fiévres malignes, & on les doit tirer les uns comme les autres, de la grandeur & du nombre des accidens, de même que de l'état des forces du malade : cependant quoi qu'il n'y ait ni fiévre considerable, ni aucun accident remarquable dans le pourpre, la mort ne laisse pas de venir quelquefois tout d'un coup surprendre le malade que tous les assistans croyoient hors de danger.

Quand le pourpre a paru, les hémorragies sont trés-suspectes; car elles prouvent la grandeur de la maladie, en montrant combien le sang est dissout & acre.

Taches pourprées de bon augure. Les taches pourprées qui viennent le sept, le neuf & l'onze, sont beaucoup plus legeres & moins dangereuses que les autres, non pas seulement parce qu'elles sont critiques, mais parce que dans ces jours-là il arrive pour l'ordinaire de grandes fermentations dans le sang, ce qui fait soupçonner qu'alors elles sont plûtôt produites par la fermentation du sang, que par sa dissolution ; & que par conséquent elles sont les effets d'une cause perio-

dique moins constante & moins puissante; de sorte qu'elles ne doivent rien faire craindre, principalement si elles sont grandes, larges, rouges, accompagnées des signes de coction, qui sont aussi d'autres effets d'une fermentation favorable qui a précédé.

Au contraire celles qui naissent dés le commencement de la maladie sont mauvaises, sur tout quand elles disparoissent aprés; car cela n'arrive que lors que la fermentation se détruit: toutefois si elles paroissoient dans les redoublemens des fiévres, & qu'elles disparussent dans la remission, ce seroit un marque qu'elles seroient trés-legéres, & seulement dépendantes de la fermentation du sang, principalement si elles étoient rouges, vermeilles, & un peu larges.

Divers cas où ces taches sont tantôt dangereuses tantôt salutaires.

Les taches qui sont en petite quantité, avec une augmentation de fiévre & des urines cruës, sont trés-mauvaises; car pour lors la fermentation ne produit aucune séparation, & de telles taches ne peuvent être qu'un effet de la malignité des humeurs.

Celles qui sont de couleur rouge, ou pouprées, sont moins à craindre que les autres quand elles sont gran-

des & larges; car elles ſont d'ordinaire produites par la fermentation des liqueurs : celles au contraire qui ſont noires, livides ou vertes, ou ſemblables à des eſcarres ſont d'un triſte augure ; car elles montrent l'acreté de la matiere qui cauſe la maladie.

Les taches qui ne paroiſſent que fort tard, & qui ne viennent point dans un jour de redoublement, ſont dangereuſes, parce qu'elles témoignent que la nature eſt trés-affoiblie ; il y en a même qui ne ſe montrent qu'aprés la mort, comme remarque fort bien Primeroſe.

Les grandes taches qui ſont rouges, ſont les meilleures ; mais celles qui reſtent livides ſont moins curables : celles qui de livides qu'elles étoient deviennent rouges, ſont beaucoup moins à redouter que celles qui de rouges deviennent livides ; car dans les premieres la malignité de l'humeur eſt corrigée par la fermentation; dans les autres au contraire, la fermentation rend les humeurs plus acres & plus cauſtiques. En un mot, toutes les taches noires ſont trés-perilleuſes, parce qu'elles ont pour cauſes quelques humeurs brulantes & corroſives; ainſi

Taches noires ou livides toûjours à craindre.

Foreſtus

Forestus asseure que dans une peste qui arriva de son tems on voyoit mourir tous les malades bien-tôt aprés qu'on avoit vû paroître de petites lentilles noires semblables à des grains de poivre.

La guérison des taches pourprées n'est point differente de celle des fiévres malignes, & on doit avoir précisément les mêmes indications ; observant néanmoins ce qui suit.

Guérisõ de ces maux.

Premierement, on permettra au malade de prendre du vin un peu plus abondamment ici que dans les autres fiévres malignes, principalement lorsqu'il n'y a point de mêlange de fiévre ardente ; car comme les signes de malignité sont plus évidens, il semble qu'on doive mettre sa principale confiance dans les cordiaux. De plus il est certain que le vin contient beaucoup de souphres capables d'adoucir l'acreté des humeurs, & un tartre un peu acide propre à fixer.

Secondement, dans les premiers tems on commencera par les émétiques, ensuite on usera de cordiaux assez actifs pour exciter la fermentation du sang ; on pourra associer ces derniers médicamens avec quelques

Raisons de prescrire le vin dã le pourpre.

acides; on prendra par exemple, le vinaigre thériacal avec le rob de sureau, l'extrait de geniévre dans l'eau de chardon beny: mais dans la vigueur de la maladie on est obligé d'user de cordiaux plus fixes & moins sulphureux; ce qui doit être particulierement observé ici, quoique cela soit commun à toutes les fiévres malignes qui ne sont point mêlées de fiévres ardentes.

Troisiémement, la saignée est salutaire dans les taches pourprées que des fiévres ardentes accompagnent, qui paroissent dans le commencement de la maladie sous une couleur rouge & vermeille, & qui s'augmentent dans les jours de redoublement; mais si quelqu'une de ces conditions ne se trouve pas, il ne faut point saigner, parce qu'il n'y a point trop de fermentation dans le sang, & qu'on ne peut pas esperer la sortie d'un venin en dissipant les esprits avec cette humeur.

Quatriémement, la racine de contrayerva que quelques Auteurs croient spécifique quand on en donne demi gros dans de l'eau de chardon beny, ne doit être considerée ici que comme un autre cordial sudorifique.

Linimt. Cinquiémement, si la sueur ne vient

pas aprés que le malade a pris des sudorifiques, Etmuler recommande le liniment suivant : *Prenez deux onces d'huile d'amandes ameres, six gros de vin du Rhin, demi once d'eau de camomille & deux gros de nitre* : Il fait boüillir le tout jusqu'à la consomption de l'eau, & ordonne de frotter avec cette huile le dos du malade, étant persuadé que par ce moyen le venin est poussé vers les parties extérieures, mais je pense qu'il seroit plus avantageux de se servir pour cela d'huile de crapaux ou de scorpions.

à faire quand les sueurs manquent

Sixiémement, *Sylvius Delboé* estime fort dans cette maladie un meslange fait avec le vin, le vinaigre, la myrrhe & le camphre pour appliquer sur les taches pourprées, principalement si elles sont noires, & qu'elles tendent à la gangrene ; ce qui ne peut sans doute produire de mauvais effets ; mais dans les gangrenes veritables, il faut recourir à de plus puissans remédes. On doit commencer par scarifier la partie sur laquelle on répandra ensuite l'esprit de vin camphré & de l'eau thériacale. Si cependant on craint de trop dessécher on composera les topiques en mêlant des medica-

Parties affectées à scarifier & à laver l'esprit de vin camphré.

mens huileux avec des volatils. On se sert, par exemple des huiles de crapaux, de scorpions, de muscades, & même des huiles distilées de tartre ou de gayac; on peut les employer séparement, ou plusieurs ensemble; & les animer avec le sel ammoniac, ou son esprit, ou bien avec l'esprit volatil d'urine, suivant les differentes indications qu'on a.

Vertu du sel volatil de l'Abbé Rousseau.

Entre les cordiaux intérieurs, je n'ai point parlé du sel volatil de vipere de l'Abbé Rousseau, parce qu'il n'a point d'autre vertu que le sel ammoniac. En effet ce n'est que le sel volatil de viperes fixé par l'acide du miel dans la fermentation que les chairs de la vipere ont soufferte avec l'hydromel; ce qui paroît en ce que ce sel a perdu son odeur & sa pénétration; c'est pourquoi il est beaucoup au dessous des sels volatils ordinaires.

CHAPITRE XXVII.

De la Fiévre de Hongrie.

LA fiévre de Hongrie est le mêlage d'une fiévre maligne ou pour-

prée, avec une fiévre ardente : Elle vient d'ordinaire dans les camps, & parmi les armées ; elle a les mêmes signes que les fiévres malignes, & quelques-uns de ceux des fiévres ardentes. Les malades se trouvent d'abord attaqués d'une douleur trés-violente à l'estomac vers le cartilage xiphoïde, auquel endroit on sent de la dureté & de la résistance ; ils se plaignent d'un violent mal de tête, ils ont une soif qu'on ne peut calmer & les yeux étincelans; ils tombent souvent dans un délire assez fort: leur pouls est mou, grand & fréquent, & leur urine rouge. Ils ressentent des lassitudes dans tout le corps, & communément le pourpre paroît; leurs forces sont extrêmement abbatuës, & ils ont la langue trés-noire & trés-séche, quoiqu'on ne s'apperçoive pas d'une chaleur fort acre dans les parties exterieures. Il survient souvent des flux de ventre salutaires, & des surdités qui ne le sont pas moins, quand même elles sont accompagnées de parotides. *Caracteres.*

Cette maladie a paru d'abord parmi les gens de guerre à plusieurs desquels elle a coûtume de se communiquer en même tems, par la mauvaise nour- *Causes externes.*

riture, par les vapeurs de la terre, & par l'air qui ne manque pas de se corrompre & de devenir contagieux, lorsque les troupes sont contraintes de faire un trop long séjour dans un même campement : depuis qu'on a observé cette fiévre on en a vû d'autres à peu prés semblables qui se répandent dans le peuple quand les corps sont disposez aux fiévres ardentes, & qu'il s'y mesle de la contagion ou de la malignité : ainsi en joignant les causes des fiévres malignes à celles des fiévres ardentes, il sera fort aisé d'expliquer tous les accidens qui accompagnent la maladie dont je fais mention; car la fermentation des liqueurs exaltant les sels acides, les met en mouvement, & leur faisant dissoudre le sang, elle donne occasion à de fort grandes douleurs de tête & d'estomac, avec une soif excessive. On conçoit pareillement que le pouls y doit être plus élevé & plus fréquent que dans les fiévres malignes ordinaires, puisque le sang y a plus d'ardeur : c'est par la même raison que les urines sont rouges. Enfin les taches pourprées & les dépôts sont des suites de la fermentation & de la dissolution des liqueurs.

Explication. L'ardeur du sang rẽd ici le pouls plus élevé.

Quant au prognostic, il est aisé de juger que ceux que nous avons donnez pour les fiévres ardentes & pour les fiévres malignes, doivent avoir lieu ici; ajoutez seulement que les flux de ventre & les parotides sont d'ordinaire les seules évacuations qui soulagent puissamment les malades; car les diarrhées déchargent l'estomac & les premieres voyes, où nous avons tout sujet de soupçonner beaucoup d'impuretez; & la Nature pour des raisons que nous dirons ailleurs, évacuë plus commodément par les parotides les humeurs qui se portent à la tête, & qui y fermentent trop. On a remarqué que l'évenement de cette maladie n'a pas été heureux dans ceux à qui il est arrivé quelques tubercules au haut du pied. Quand on ouvre ces tumeurs en les gratant, ou autrement, il se fait des ulceres rongeans où la gangrene se met. Cette maladie a coûtume de finir en quatorze, ou en vingt jours. *Prognostic.*

Pour ce qui concerne la guerison, on songera d'abord à nettoyer les premieres voyes, ensuite à moderer la trop grande fermentation du sang; aprés cela on doit adoucir les levains trop acres, & en procurer la sortie s'il est *Guérison.*

possible, sans néanmoins augmenter beaucoup l'émotion des humeurs.

Utilité des émétiques & des autres purgatifs.

On remplit parfaitement ces indications, en se servant d'émétiques dans le commencement ; ils détachent & chassent au dehors les matieres acres ou acides qui tenoinnt à l'orifice superieur de l'estomac : on pourra mêler ces remédes avec quelques purgatifs, parce que les cours de ventre sont des évacuations que la Nature semble affecter pour la santé de ces malades ; de sorte que le Medecin, qui ne doit être que l'imitateur de cette sage œconome, lorsqu'elle est dans la voye de guerir, ne sçauroit mieux faire que de la suivre pas à pas, en excitant de ces purgations qui sont ordinairement tres-salutaires.

Saignées copieuses à faire dans les commencemens.

Aprés qu'on aura vuidé les intestins on calmera les fermentations du sang par des saignées copieuses qui ne doivent pourtant se faire que dans les premiers jours de la maladie, & jamais aprés le quatriéme jour : il faut même qu'elles précédent les émetiques ou les autres purgatifs, si la fermentation est grande, ou qu'on craigne quelque disposition inflammatoire dans le ventricule ou dans d'autres parties du bas

ventre, ſe gardant ſur-tout d'ouvrir la veine, lorſque la Nature pouſſe quelque choſe par les ſelles.

Il ne faut point épargner les lavemens quand il y a quelques matieres dans les boyaux.

Quant anx ptiſannes, elles doivent être rafraîchiſſantes, ſans épaiſſir: On les fera en mettant infuſer dans une pinte d'eau un gros de criſtal mineral ou de nitre antimonié, & un bâton de regliſſe.

Il eſt tres-dangereux de donner du vin ou des cordiaux trop ſulphureux dans cette maladie, parce qu'ils augmentent avec excès le mouvement fermentatif du ſang; & quoique les malades demandent quelquefois le vin avec empreſſement, il faudra bien prendre garde de leur en accorder, puiſque l'experience a ſouvent montré que leur ſalut dépendoit de n'en point boire.

Cordiaux ſulphureux à rejetter.

Les premiers qu'on mettra en uſage ſeront les abſorbans & les précipitans, tels que peuvent être les diaphoretiques antimoniaux, les yeux d'écrevices, les confections d'alkermes, ou d'hyacinte, y joignant les ſirops de coquelico, ou de diacode dans les eaux de ſcabieuſe, de bourache, & de buglo-

Avantage des abſorbans & des précipitans

se. Si l'on a dessein de résister davantage à la malignité, on prendra un scrupule de thériaque avec quinze grains de poudre de vipere ; & on fera dissoudre le tout dans une once de sirop de limons, & dans cinq onces d'eau de reine-des-prez : on fortifiera aussi les ptisannes par des acides, lorsque la fermentation ou la dissolution du sang sera fort grande : mais on évitera l'acide du vitriol, à cause que les parties métalliques dont il est chargé entretiendroient cette fermentation.

Aprés qu'on a passé les trois ou quatre premiers jours, on sera plus hardi à user de remédes qui poussent vers la circonférence: Par exemple : *Prenez des semences de citron & de navet de chacune un gros, des yeux d'écrevices, de la corne de cerf préparée, & du contrayerva de chacun un gros & demi :* faites six prises du tout, pour en donner une de tems en tems dans un boüillon, ou dans une décoction de *scordium* aux plus forts.

Préparation d'une eau pour laver la bouche du malade.

Si la bouche est fort séche, on prendra le suc de *sempervivum* où l'on aura ajoûté le sel ammoniac pour le distiler ensuite & en tirer une eau dont il faudra se laver souvent la bouche.

Dans les violentes douleurs de tête Craton ordonne d'appliquer derriere la tête la racine de raifort pilée aprés avoir été lavée avec le vinaigre.

Quand les douleurs d'estomac sont fort grandes, on frotte & on couvre d'huile de muscade mêlée avec du thériaque la région de cet organe: & si elles continuoient malgré ce remède on feroit bouillir la sauge, le calament, & l'origan dans le vin, en ajoûtant sur la fin le poivre, le gingembre, & le vinaigre thériacal, pour en faire un cataplasme qu'on mettroit chaudement sur le ventricule.

Cas où la saignée du pied a lieu.

Le grand penchant au délire, demande quelques saignées du pied, pourvû que ce soit dans les commencemens de la maladie, car dans les autres tems on se contente de faire tremper les pieds dans l'eau chaude, d'y appliquer des racines de raiforts pilées, & d'user de narcotiques quand les symptômes sont trop pressans.

Enfin voyant que le malade incline aux affections soporeuses, on purge plus puissamment; on donne les sels volatils, & on applique les vessicatoires & quelquefois les ventouses.

Les accidens viennent-ils à cesser,

& la fiévre à diminuer, il faut le plus promptement qu'on peut, retourner à la purgation qu'on doit faire avec les remédes capables de détacher les liqueurs visqueuses qui se rencontrent dans les premieres voyes; c'est pourquoi on loüe beaucoup l'agaric, la semence de carthame, le turbit, & quelques autres médicamens qui chassent ou discutent davantage les humeurs tenaces & gluantes: ainsi, *Prenez deux gros de sené, un gros d'agaric trochisque, un scrupule de sel fixe de tartre, une once de manne de Calabre, versez sur le tout un demi septier d'eau bouillante, laissez infuser la composition sur les cendres chaudes environ demie heure; passez-là par un linge, & dissolvez-y demie once de diaphœnic: on peut mettre au lieu de diaphœnic, quelque autre électuaire, comme le diacarthame, si l'on ne craint point de trop échauffer: On pourroit aussi à la place de la manne, se servir de quelque sirop purgatif, comme est celui de roses pâles.*

Maniere de fortifier le malade aprés la purgation.

Aprés la purgation, on conduit le malade peu à peu à la nourriture, aux exercices, & à la façon de vivre ordinaire en le fortifiant toûjours avec

des aromats, afin de détruire la malignité qui reste.

On ne doit pas se contenter d'une purgation, il faut trés-souvent la recommencer plusieurs fois, parce qu'en cette maladie des humeurs acres & grossieres abondent & croupissent dans le canal intestinal, & dans les parties voisines.

Je ne parle point de la sueur Angloise, & de quelques autres espéces de fiévres malignes, parce qu'elles doivent être seulement considérées comme des accidens particuliers qui arrivent aux fiévres mêlées de fiévres ardentes & de fiévres malignes. Par exemple, la sueur Angloise est un *causus élodes*, mêlé avec une fiévre maligne, lequel produit une grande douleur de tête avec des inquiétudes, des battemens de cœur, & des sueurs continuelles; on en fait le même prognostic que de l'espece de fiévre ardente & de fiévre maligne dont ce mal est composé: cependant comme le venin est fort exalté par la fermentation, il tue dans vingt-quatre heures, ou bien le malade en revient.

Description de la sueur Angloise.

On juge aisément que toute la guérison consiste dans l'usage des précipi-

Guerison par les pré-

cipitans & par les acides.

tans & des acides, pourvû qu'on ne les joigne pas ensemble, & qu'il y ait même assez de tems entre la prise de l'un de ces differens remédes & la prise de l'autre, pour que celui-là ait eu son effet lorsque l'autre commence d'agir; ce qu'il faut bien observer, sans cela il se feroit de ces deux sortes de médicamens un corps salin qui n'auroit aucune des vertus qu'on requiert icy. Cette remarque doit servir pour toutes les autres rencontres où l'usage de ces mêmes médicamens est nécessaire. On observera encore que le malade doit toûjours boire chaud, ne point se découvrir & ne point dormir dans les commencemens, jusqu'à la fin de sa sueur : même Fracastor croit qu'il importe tellement de conserver la sueur, qu'il ne veut pas que le malade change de posture pendant qu'il suë, de crainte que la sueur venant à être supprimée par le changement d'air, ne jette la personne dans des accidens mortels : Quoique cette pratique soit un peu outrée, il faut néanmoins éviter davantage l'excès d'un autre autheur qui conseille de découvrir le malade pour supprimer la sueur.

Les sueurs doivent y être entretenuës.

CHAPITRE XXVIII.

Contenant diverses Observations de pratique sur les Fiévres malignes.

PREMIERE OBSERVATION.

EN l'année 1694. je fus appellé le 14. Septembre pour voir Mademoiselle de Troye, âgée de 45. ans ou environ. Je la trouvai avec une petite fiévre qui étoit venuë sans frisson; son pouls étoit peu élevé & trés-égal. Elle ne sentoit ni soif, ni chaleur; elle avoit quelque douleur de tête, & des envies de vomir assez légéres: & je remarquai que le bas ventre souffroit une plénitude d'humeurs sans tension. Comme il étoit tard, je me contentai de lui ordonner un lavement. Le 15. je la revis avec les mêmes symptômes, mais sans aucun abatement; elle pouvoit même se lever & marcher. Cela n'empêcha pas, que je ne lui ordonnasse cinq grains de tartre stibié avec la manne dans un boüillon, sur le soupçon que j'avois de quelque malignité. Elle vomit, & s'en trouva sou-

Expositio.

lagée. Le 16. je lui fis prendre une petite potion avec l'eau de chardon beny, quelques grains de poudre de vipere, le diaphoretique mineral, & le sirop d'œillets. Le 17. le ventre de la malade me parut trés-rempli, & elle avoit des nauzées; je lui prescrivis une infusion purgative avec le tartre stibié ou émetique, & la manne en dissolution. Elle vuida beaucoup de matieres gluantes & bilieuses, & se sentant encore plus forte qu'auparavant, elle crut être absolument tirée d'affaire; de sorte que le 18. elle me remercia. Je lui conseillai pourtant de reprendre le même purgatif, ce qu'elle ne voulut pas faire, se portant bien, disoit-elle. Le 19. cette santé apparente continua; mais le 20. on me renvoya querir: Je la trouvai dans un accablement universel, rendant ses excrémens sans s'en appercevoir, ayant l'abdomen gonflé de matieres, sans élevation de pouls, & toute sa peau étoit marquée de taches de pourpre tirant sur le noir. Je lui fis donner huit grains de tartre stibié, ce qui la purgea extrêmement. Elle continua le 21. & le 22. à vuider des humeurs corrompuës; pendant ce tems-là elle prenoit des cor-

diaux. Le 23. & le 24. elle commença à se trouver un peu mieux, c'est-à-dire, à avoir quelque sentiment, quoique très-foible. Le 25. on la repurgea ; le 26. le 27. & le 28. on lui donna quelques cordiaux ; & enfin, par l'usage alternatif des purgatifs & des cordiaux, elle fut absolument rétablie.

Cela montre que les maladies qui n'ont à leur naissance nul signe de malignité, peuvent aisément dans la suite prendre ce caractére aux années où les fiévres malignes sont épidémiques : ainsi lorsqu'en donnant des cordiaux on ne s'éloigne point des indications de la maladie, il est toûjours bon d'user de ces remédes, afin de fortifier le malade contre l'infection répanduë dans l'air, de laquelle il est fort susceptible. *Induction.*

Le pourpre qui parut d'abord avec l'abatement des forces, fut apparemment une suite de la fiévre qui s'étoit manifestée dés les premiers tems ; car il est probable qu'elle remua des levains dont le corps de nôtre malade étoit farcy : ainsi cette maladie auroit eu vrai-semblablement un événement plus funeste, si l'on n'avoit pas évacué

autant qu'on le fit dans les commencemens, & dans l'état de la maladie.

II. OBSERVATION.

Exposition. On me manda le 4. Juillet 1694. pour voir M. de Palvosin l'aîné, ruë des Noyers : il étoit âgé d'environ 24. ans. La maladie qui le retenoit depuis trois jours avoit commencé par un petit frisson qui continuoit de tems en tems : Il n'avoit pas le pouls fort élevé, ni beaucoup de chaleur, son ventre ne paroissoit pas extraordinairement gonflé : mais il avoit la langue fort encroûtée, & beaucoup d'envie de vomir. Je lui ordonnai cinq grains de tartre stibié, & une once de manne dans quatre onces d'eau de chardon beny : Cela le fit vomir & aller à la selle. Le lendemain je lui fis prendre une potion préparée avec un scrupule de poudre de vipere, demi gros d'yeux d'écrevices, autant de besoard mineral, & une once de sirop de coquelico dans cinq onces d'eau de la reine des prez. Sa ptisanne étoit faite avec la racine de scorzonere, le sel nitre & la reglisse. Le 7. je le fis repurger comme

la premiere fois : Il vuida encore beaucoup d'impuretés. Le 8. il parut plusieurs taches pourprées & un délire : surquoi je me déterminai à ordonner de lui composer une potion avec l'eau de chardon beni, la thériaque, la poudre de vipere & les sirops de diacode & de limons parties égales. Il sua & se sentit soulagé. Ses réves étoient moins inquiets, & même il sembla un peu s'assoupir. L'on fit réiterer la même potion, en y ajoûtant quelques gouttes de laudanum liquide. Le 12. on le repurgea, & la plûpart des accidens étant cessés, on ne laissa pas que de lui faire user de cordiaux dans ses bouillons. En sa convalescence, il eut une fort grande douleur à une dent qu'il se fit arracher par imprudence ou par impatience. Le sang qui couloit de l'alvéole de la dent arrachée, sortoit en si grande abondance qu'en peu de tems le malade répandit environ trois pintes, soit de sang pur, soit de salive teinte de sang; de sorte qu'on me r'envoya querir. Nous nous servîmes inutilement de l'huile de vitriol, du sang-dragon, du colcotar, & de tous les astringens : il ne fut délivré de cette furieuse hémorragie, qu'en mettant un tampon trés- *Hémorrhagie*

arrêtée par un tampon apliqué à l'ouverture du vaisseau.

du fait de linge, entre ses deux machoires aussi écartées qu'il les pouvoit tenir; de matiere que la machoire d'embas appliquant continuellement ce tampon à la place de la dent arrachée, en arrêta le sang en vingt-quatre heures.

Induction.

On fera là-dessus telles reflexions qu'on voudra. Les partisans de la saignée diront sans doute, que si l'on avoit suffisamment saigné le malade, ce desordre ne seroit pas arrivé. Pour moi je pense qu'il est plus raisonnable de croire que l'usage fréquent des cordiaux qu'on avoit été obligé d'employet, ayant rendu son sang plus subtil & plus dissout qu'il ne l'étoit d'ordinaire, lui avoit communiqué assez de fluidité pour donner occasion à une si grande perte, outre que le ressort des parties étant extrêmement affoibli dãs ces sortes de maladies, il étoit impossible que les fibres charnuës d'autour des vaisseaux ouverts se ressarrassent comme il faloit ponr les fermer : mais si le malade eût attendu quelque tems à se faire tirer la dent, il est certain que le chyle qui auroit été fait d'alimens plus solides, auroit épaissi son sang, & rétabli les ressorts dans leur état ordinaire & naturel.

III. OBSERVATION.

LE 12. Septembre 1694. je fis une visite chez M. Nupiez âgé de 35. ans, il étoit Secretaire de M. Brisard Conseiller en la Grand-Chambre. Je le trouvai fort abatu, tombant de tems en tems en foiblesse, avec un pouls petit, dur & lent ; il avoit de la peine à respirer, quelques envies de vomir, & le ventre fort rempli quoique sans dureté & sans tension ; c'étoit le second jour de sa maladie. Je lui fis donner un lavement; & aprés qu'il l'eut rendu il avala par mon conseil une prise de tartre stibié dans son boüillon ; il vomit beaucoup, & alla à la selle. Le lendemain, je lui fis encore reprendre l'émetique avec un purgatif dans quelque eau cordiale ; cela lui relâcha le ventre trés-considerablement ; ce qui continua le 4. le 5. le 6. & le 7. mais il étoit dans une si grande foiblesse qu'il rendoit tout sous lui, qu'il n'avoit aucun sentiment, & qu'il paroissoit comme hébété. Pendant ce tems-là nous le fortifiâmes avec les cordiaux, l'eau thériacale, quelques sels volatils, la

Exposition.

poudre de vipere & le diaphorétique mineral que nous faisions mettre dans ses boüillons. Le pourpre parut le huitiéme, & les symptômes diminuerent un peu; nous continuâmes plus doucement les cordiaux, & nous quittâmes les volatils; même, comme son pouls s'éleva, nous nous servîmes de quelques aigres pour rendre ses ptisannes rafraichissantes. Le neuf il devint sourd; le dix le bas de sa machoire commença à s'enfler : l'onze on vit une parotide considerable; on y appliqua des cataplasmes avec l'oignon de lis, & l'huile de camomille; on lui tira un peu de sang à cause que la fermentation des humeurs s'étoit trop augmentée : le douze & le treize on le repurgea: le quatorze on recommença la purgation; le quinze il étoit sans fiévre; & le seize & le dix-sept tous les symptômes disparurent, & même la parotide, sans que le malade en ait éprouvé depuis ce tems-là aucune incommodité.

Induction. Il se peut faire que les acides qu'on fit prendre au malade pour calmer la fermentation du sang, ayent occasionné le dépôt de la matiere dans les parotides en rendant le sang ou la lymphe plus épaisse que de coûtume.

On ne s'étonnera point de ce que cette tumeur n'ait causé aucun accident en s'évanoüissant, si l'on prend garde que ces dépôts qui viennent aprés l'état des maladies, ou sur la fin de l'état, sont plûtôt des suites de l'abondance de la matiere que de sa malignité : ainsi Riviere remarque fort bien que dans ces cas-là, il faut vuider les vaisseaux par la saignée & par les purgations ; icy la saignée étoit importante, à dessein de rendre les purgatifs plus efficaces, puisque quand la fermentation du sang est grande, il est bon de diminuer la quantité de cette humeur avant que de purger.

Pourquoi la tumeur s'est dissipée sãs accidẽs.

IV. OBSERVATION.

ON me fit venir dans le mois de Juin de l'année 1694. chez M. Regnault Procureur au Parlement, ruë S. Jean de Beauvais, pour y voir un jeune homme âgé à peu prés de 26. ans ; il étoit au cinquiéme jour de sa maladie ; je le trouvai tout couvert de pustules semblables à de la petite verole, & qui veritablement

Exposition.

provenoient d'une telle maladie, quoiqu'elles fussent assez dures, un peu noirastres, parsemées de petites taches de pourpre, & si proches les unes des autres qu'elles ne sembloient faire qu'une croûte: le Medecin qui l'avoit traité jusqu'alors, qualifioit ces accidens d'ébulition de sang, & ne luy avoit point encore trouvé de fiévre, ou que tres peu; je remarquai à ce malade un pouls lent & enfoncé, la langue encroûtée d'une peau jaune, & j'appris de luy-même qu'il avoit eu beaucoup d'envies de vomir dans les commencemens mais que cela étoit passé; & qu'il avoit saigné du nez, le troisiéme jour de sa maladie. Je dis aux assistans qu'il étoit bien tard pour luy faire des remédes; que je leur conseillois de donner ordre aux affaires de la conscience du malade; & qu'on pourroit toutefois le soulager par quelque cordial, tel que celui qui seroit fait avec la poudre de vipere, le sirop d'œillets, la theriaque & les eaux de chardon beny & de scorzonere; mais que je n'étois pas seur que ce rémede le sauvât, qu'au reste il falloit bien deffendre qu'on le saignât davantage, parce qu'il l'avoit déja

été

été quatre fois ; qu'on devoit aussi s'abstenir de lui donner le petit lait, & des émulsions qu'il avoit prises jusqu'alors. Je me retirai ensuite; mais le Medecin ordinaire ayant sçû mon prognostic, fit assembler quelques-uns de ses Confreres le soir ; & ils conclurent que le malade n'estoit point en danger ; que sa maladie n'estoit qu'une ébulition de sang; & qu'au lieu de cordiaux, il faloit user de rafraichissans, & luy r'ouvrir la veive le lendemain ; on éxécuta ce qu'ils dirent, & le lendemain demie heure aprés la saignée le malade expira.

Induction.

On peut voir par là combien les rafraichissans & les saignées souvent réiterées sont contraires aux fiévres malignes qui viennent d'humeurs épaisses gluantes dont les premieres voies & le sang sont embarassés : car à l'exception de la mauvaise qualité des grains de la petite verole, ce jeune homme n'avoit aucuns signes mortels; il n'avoit pas grande difficulté à respirer, ni l'esprit aliéné, & il n'étoit point trop abatu, cependant par ce qu'on n'évacua point la matiere de la maladie, & que d'un autre côté l'on appauvrit la masse de son sang à la

La matere morbifique doit être d'abod évacuée.

privant des parties ſpiritueuſes qui la pouvoient dégager, il ſuccomba en peu de tems.

V. OBSERVATION.

D'une Pleuréſie.

Expoſition. AU mois de Juillet 1697. l'on me pria d'aller chez M. Heron Conſeiller en la Cour des Aydes pour voir un domeſtique âgé de vingt-quatre ans, ou à peu prés, atteint d'une pleuréſie. Il avoit une douleur de côté violente, une toux, un crachement de ſang, & une fiévre aſſez forte : on lui avoit tiré trois palettes de ſang ; le ſecond jour de la maladie je trouvay cet homme avec une très-grande difficulté de reſpirer, des envies de vomir & une tenſion douloureuſe dans le bas ventre. Je fis réïterer la ſaignée, j'ordonnai un lavement, & une ptiſanne dans laquelle entroient le criſtal mineral & les feuilles de coquelico faiſant adjoûter un peu de regliſſe au moment qu'on devoit retirer la décoction de deſſus le feu. Le troiſiéme jour ſon ventre me ſembla plus mol, & ſa fiévre moindre ; je lui fis avaler ſix grains de tartre ſtibié avec une

once de manne dans six onces d'eau de chardon beny ; ce remède le purgea beaucoup par en haut & par en bas. Le quatrième jour je crus qu'il seroit bon de répandre un peu de canelle en poudre dans sa ptisanne, & de lui ordonner la diaphoretique mineral, les yeux d'écrevice, avec le sirop d'œillets dans les eaux cordiales. Le cinq je le repurgeai au moyen d'un émetique mêlé avec un purgatif. Le six je luy fis prendre une expression de la fiante de cheval détrempée dans de l'eau & du vin mêlez ensemble, & il sua beaucoup. Le sept on vit par tout son corps des marques de pourpre, quoiqu'auparavant il n'eût paru aucun signe de malignité ; nous continuâmes de lui administrer les mêmes cordiaux que cy-devant, excepté qu'on y ajoûta la poudre de vipere. Le neuf nous le purgeâmes avec un électuaire purgatif dans une infusion de sené, où l'on avoit jetté du tartre stibié. Enfin l'onze on le purgea sans aucune addition d'émetique ; & ensuite par un régime convenable, on le rétablit. Pendant sa douleur de côté on lui avoit appliqué sur l'endroit dont il se plaignoit davantage les huiles de

vers de terre & de laurier, animées de quelques gouttes d'esprit volatil de sel armoniac, & d'esprit de vin.

Induction. Quoique les maladies aiguës soient hors des saisons propres aux fiévres malignes, & qu'elles ne se trouvent pas sujettes à de grands symptômes, elles ne laissent pas que d'avoir quelquefois des caracteres de malignité qui ne se découvrent que dans la suite de la maladie : ainsi quand il y a des signes équivoques, on ne doit pas croire que les humeurs du malade soient exemptes de venin; & principalement lorsque la fiévre ne se montre pas d'une maniere fort sensible.

La sortie du pourpre de ce malade fut une espece d'évacuation, puisque tous les symptômes se calmerent par-là.

VI. OBSERVATION.

D'une Fiévre avec délire.

JE fus appellé le vingt-cinq Juillet 1694. pour voir un Ecolier âgé de vingt-trois à vingt-quatre ans, d'un temperament atrabilaire ; il logeoit à l'Hôtel de Savoye, ruë saint Etienne des Grecs ; je luy trouvay une fiévre

qui ne paroissoit pas beaucoup, il avoit des envies de vomir, & un saignement de nez; je commençai par le faire vomir avec quelques grains de tartre stibié; & je lui ordonnai une ptisanne préparée avec un peu de cristal mineral & la racine de scorzonere, lui deffendant de prendre avec cette boisson autre chose que des boüillons: le lendemain il tomba dans un délire plein de crainte & de tristesse, songeant qu'il étoit damné, & que le diable l'emportoit, de sorte qu'il vouloit à tous momens changer de chambre & s'enfuir: cependant sa fiévre n'étoit pas fort augmentée; nous lui redonnâmes l'émétique mêlé avec un purgatif. Le trois, le quatre & le cinq, on se contenta de lui prescrire quelques lavemens, & de mettre dans tous ses boüillons demi gros d'une poudre faite avec parties égales d'yeux d'écrevice, de diaphoretique mineral, & de poudre de vipere. Le six la fiévre s'alluma davantage, & le délire parut plus furieux; on le fit saigner du pied, & pour le soir, on lui prépara une potion avec le diaphoretique, la poudre de vipere & une once de sirop de diacode dans de l'eau de

coquelico ; il fut un peu plus tranquile la nuit suivante. Le lendemain je lui fis boire une décoction de laituës, où l'on adjoûtoit quelques têtes de pavot blanc avec un peu de sucre. Le huit on le purgea avec la manne & la casse infusée dans le petit lait. Le neuf il se trouva beaucoup mieux; mais son esprit étoit toûjours égaré. Le dix on le repurgea avec le séné, la casse & le sirop de pommes. L'onze on le mit au potage; & tous les soirs il prenoit un grain de *Laudanum* dans de la thériaque jusqu'au dix-huitiéme jour de la maladie, auquel il fut absolument rétabli.

On apprend par-là qu'il est avantageux de recourir aux narcotiques dans l'état des maladies, sans en attendre la fin. Au reste il n'est pas commun de voir continuer le délire long-tems aprés la cessation de la fiévre, & des autres accidens; & quoique le *Laudanum*, quand il s'agit d'appaiser un esprit troublé, soit d'un grand secours, on borneroit trop l'usage de cet excellent remméde, si l'on ne s'en servoit que dans cette rencontre.

VII. OBSERVATION.

D'une Fievre aiguë.

LE vingt-quatriéme d'Août de la même année, on m'appella dans le même endroit pour y voir un jeune homme âgé de vingt-sept à vingt-huit ans ; je lui remarquai trés-peu de fiévre, mais de grandes nausées, un frissonnement dans le dos, la tête pesante & chargée : je lui ordonnai une infusion de six grains de tartre stibié dans l'eau de chardon beny ; le lendemain j'appris qu'il avoit beaucoup vomi, & qu'il avoit aussi été à la selle, je lui fis faire une ptisanne avec la racine de scorzonere & la réglisse, & de tems en tems il usoit de petites potions préparées avec les eaux cordiales, les absorbans, un peu de poudre de vipere, & le sirop d'œillets. Le troisiéme jour, je trouvai les mêmes envies de vomir ; ce qui me détermina à réïterer l'émétique que je mêlai avec un purgatif. Le quatre, on résolut d'assembler d'autres Médecins qui blâmerent ma conduite, disant que le malade n'avoit que le mal que je lui avois fait en l'é- *Exposition.*

chauffant ; mais qu'ils rétabliroient bien-tôt les choses dans leur état : ils lui firent tirer du sang du bras & du pied, & user de petit lait, & d'eau de poulet émulsionnée. Le cinq, ils le crurent sans fiévre, ce qui n'empêcha pas qu'ils ne lui ordonnassent encore une petite saignée avec le même régime, & ils le disposerent à prendre le jour suivant une purgation avec la casse & le petit lait, pensans qu'il étoit hors d'affaire. Mais le lendemain venu ils le trouverent avec un delire accompagné de mouvemens convulsifs, ce qui les empêcha de présenter le purgatif qu'ils avoient commandé la veille. Le huit on me rapella, & je commençai à desesperer pour le retour de la santé du malade, on venoit de lui tirer du sang pour la cinquiéme fois ; je m'apperçus qu'une petite verole commençoit à sortir avec quelques taches pourprées; je leur dis que si l'on vouloit rappeller les Medecins qui l'avoient traité, je le verrois avec eux ; mais que je ne voulois pas me charger de l'événement d'un mal si déplorable. Les autres Medecins dirent que je ne connoissois rien à cette maladie ; ils

le firent encore ſaigner, & continuerent leurs rafraichiſſans; enfin l'onziéme de ſa maladie il mourut.

On voit aſſez que les rafraichiſſans & les ſaignées n'étoient capables que d'affoiblir la maſſe du ſang, & de la dépoüiller des parties ſpiritueuſes qui en pouvoient procurer la dépuration: en ſorte que le malade tout jeune & tout vigoureux qu'il étoit, n'eut pas des forces ſuffiſantes pour réſiſter en même tems à la maladie, & aux remedes diſproportionnez que ces Meſſieurs lui ordonnerent.

L'on aprend encore par le mauvais ſuccés de ce traitement que les temperamens vigoureux ne ſont pas toûjours rétablis par des remédes qui diminuēt les forces, mais par des moyens qui remettent dans l'ordre les mouvemens déréglés de la machine, & qui conſiſtent le plus ſouvent à r'animer les humeurs & à exciter les reſſorts des fibres: c'eſt pourquoi l'on a tout lieu de croire que nôtre malade auroit eu un meilleur ſort ſi l'on avoit augmenté par des médicamens ſpiritueux le mouvement de circulation & de liquidité du ſang, & qu'on eût réitéré les émétiques qui cauſent dans les inteſtins &

dans les autres parties nerveuſes & membraneuſes avec leſquelles ce viscére a communication, diverſes irritations ordinairement ſuivies de contractions ſalutaires ou capables de repouſſer les matieres morbifiques, & de débarraſſer les principaux organes en leur rendant la tenſion & l'arangement dont ils ont beſoin pour le libre exercice de leurs fonctions à quoi ils ſont plus intimément & plus naturellement diſpoſés.

NOUVELLE
DISSERTATION
SUR LA PETITE VEROLE.

CEtte maladie est si générale & si dangereuse, qu'on a crû rendre un service agréable au Public en exposant icy l'Abrégé du sçavant Traité qu'en a fait depuis peu M. *Sidobre*, Docteur de Mont-pelier, afin qu'un plus grand nombre de gens puissent profiter des lumieres de ce Médecin; & comparer sa Theorie & sa Pratique qu'il a écrites en Latin, avec celles de nôtre Auteur sur la même matiere.

De l'Origine des petites Veroles.

Il est constant que presque tous les hommes sont attaquez de la petite verole & de la rougeole, au moins une

Ce mal est tres-universel.

fois en leur vie, & que plusieurs y succombent; ce qui fait voir l'interêt que chacun a de connoître la nature & la cause de ces maladies, pour découvrir les plus sûrs moyens de les guérir. Elles étoient sans doute inconnuës aux Anciens, puis qu'Hippocrate, Celse, Galien, &c. n'en font nulle mention dans leurs Ecrits, & que de tant d'Auteurs Grecs ou Latins qui par occasion ont fait le portrait de diverses personnes, aucun n'en a jamais marqué qui eussent le visage gâté par les cicatrices que ces pustules ont coûtume d'y laisser.

Avicenne, Rhasis, Mesué, & quelques autres célébres Médecins Arabes furent les premiers qui décrivirent cette sorte de contagion environ le milieu du douziéme siécle, d'où l'on peut conjecturer qu'elle a pris naissance en Arabie par une fiévre maligne accompagnée de tubercules, & causée par un ferment qui jetta de si profondes racines dans le temperament des malades, qu'elle en devint héréditaire : de ce Païs elle se répandit par le commerce des peuples dans toute l'Asie, dans l'Affrique, & dans l'Europe. La petite verole passa

En quel tems & en quel pays ce mal cõmença de paroitre

enſuite dans l'Amerique par la fréquentation des Européens avec les femmes de ce nouveau monde, leſquelles en échange leur donnerent la groſſe, ou plûtôt la leur rendirent plus familiere : car il eſt fort vrayſemblable que les maladies vénériennes ont affligé le genre humain depuis un tems immémorial, vû que Moyſe parle d'un écoulement de ſemence qui ſoüilloit les hommes, & les excluoit de la ſocieté d'Iſraël juſqu'à ce qu'ils en fuſſent guéris. Hérodote rapporte auſſi que les Scithes furent punis par un mal héréditaire & contagieux, pour des débauches de femmes. Hippocrate récite tous les ſymptômes de la maladie honteuſe, quoiqu'il ne lui impoſe pas de nom particulier ; enfin les lépreux ſi communs autrefois, n'étoient la plûpart que des perſonnes maltraitées de cette infirmité, puiſque les veroles qu'on néglige tombent encore aujourd'hui dans la lépre, devenuë preſentement ſi rare par les remédes que nous avons reçûs des lieux mêmes d'où les maux vénériens ont pullulé en plus grande abondance, je veux dire par l'uſage des bois ſudorifiques, & des

Les maux vénériens ont été de tout tem.

Lepreux confondus avec les verolés.

préparations mercurielles avec lesquelles on arrêre les gonorrhées & les autres desordres de pareille origine.

Description des petites Veroles.

Dans cette maladie la fiévre s'allume d'abord ; tout le corps frissonne avec horreur, le malade se sent piqué en divers endroits, & oppressé, il se plaint d'une douleur & d'une pesanteur de tête, le sommeil qui le prend est souvent interrompu par le délire & par des mouvemens convulsifs, les yeux lui pleurent & sont attaquez d'ophtalmies, son visage rougit, le nez lui demange, & il éternuë souvent, ses poûmons sont resserrés, la toux le fatigue, la soif le brûle, sa voix s'enrouë, les glandes tonsilles s'enflent & s'enflament ; enfin il éprouve de cruels tourmens à la région des lombes. Ces maux qui se rencontrent toûjours plusieurs ensemble, & rarement tous à la fois, avec plus ou moins de violence, sont environ le deuxiéme, le troisiéme, le quatriéme, & quelquefois le cinquiéme & le sixiéme ou le septiéme jour de la maladie suivis de la sortie de plu-

ſieurs petites tumeurs ſemblables aux boutons qui viennent au viſage des yvrognes, leſquelles communiquant à la peau une varieté de couleurs, ont fait donner à cette maladie le nom de verole, du mot Latin *Variolæ*.

Son étimologie

Ces bourgeons paroiſſent au commencement comme des taches rouges approchantes des morſures de puce: elles ſe produiſent à la ſurface du corps, & particulierement aux mains, aux pieds, & à la face: à meſure qu'elles croiſſent elles blanchiſſent, & ſe rempliſſent d'une matiere purulente pendant qu'elles ſont bornées d'un cercle rouge qui s'évanoüit à proportion qu'elles s'enflent & qu'elles achévent de blanchir entierement, dégénérant à la fin en une croûte qui tombe aprés qu'elle s'eſt deſſéchée.

Le tems qui ſe paſſe à leur ſortie eſt ordinairement de trois ou de quatre jours, & elles ſupurent en ſix ou ſept, ſe deſſéchant en neuf ou dix; de maniere que depuis le commencement de la maladie juſqu'à la parfaite guériſon on peut compter ving-cinq ou trente jours. Mais la pratique journaliere montre que la petite verole peut ſe changer en une maladie cro-

Changemens des boutons de verole.

nique, en un marasme, & en une fiévre hectique qui consumera peu à peu le malade.

Difference des pustules. Il y a de ces pustules qui sont plattes, transparentes, aqueuses : on en voit de rouges, de noires, de violettes, en petite, ou en grande quantité, & comme entassées les unes sur les autres; il s'en trouve aussi qui sont entre-mêlées de taches rougeâtres ou livides comme des marques de coups de foüet, & il n'est pas trop rare d'y voir en differentes parties se former des abscès dont les humeurs sont si corrompuës, qu'elles rongent les os sur lesquels elles se jettent.

Lorsque la petite verole pousse lentement, ou qu'aprés s'être manifestée au dehors elle disparoît tout à coup, il en survient des symptômes trés-dangereux tels que la dyssentierie, les urines sanglantes, l'inflammation de l'abdomen, le vomissement, les maux de cœur, la peripneumonie, le crachement de sang, la vomique, la syncope, l'intermission du pouls, le délire, la convulsion, & le flux de sang par les narines, & même par les vaisseaux de la membrane conjonctive des yeux: les femmes grosses qui sont

Ce mal

attaquées de ce mal sont toûjours en danger d'avorter, & de périr elles-mêmes par une hémorragie de matrice.

est dangereux aux fẽmes enceintes.

Aprés la cure de la petite verole la peau se péle, & il y reste pendant deux mois ou environ, une rougeur dont tout le corps est marqueté, sur tout au visage, qui en devient quelquefois trés-difforme par les rayes, & les fosses qui demeurent toute la vie. Il y a des malades qui en perdent la vûë ou l'ouye, & d'autres qui contractent une telle foiblesse de poitrine, qu'il leur découle continuellement dans les poûmons des humeurs acres & mordicantes.

De la disposition des humeurs dans la petite Verole.

Les symptômes que je viens de rapporter nous doivent faire regarder la petite verole comme une fiévre maligne distinguée des autres par la seule production des pustules : en effet dans la maladie dont nous parlons, de même que dans les fiévres malignes, on est sujet à des inflammarions tres-périlleuses des parties intérieures ; le

charbon & les parotides s'y manifestent quelquefois ainsi que dans plusieurs de ces fiévres, où il n'est pas extraordinaire de remarquer des taches plattes, soit rouges, soit livides, dont tout le corps est diversifié, & l'on guérit celle-là par une méthode peu differente de celle dont on traite communément ces dernieres.

Preuve de la dissolution du sang.

L'extrême ardeur du sang & sa dissolution dans la petite verole sont assez prouvées par les pertes de sang si difficiles à arrêter, & par les autres accidens spécifiés cy-dessus : car c'est durant une excessive ébulition de cette humeur que les sels acres continuellement distribués dans tous les vaisseaux sanguins y divisent par le frottement de leur surface angulaire, & par leur propre fermentation ses particules huileuses, & en dégagent les corpuscules salins qu'elles envelopoient, & qui venant à être dissouts par la serosité, subdivisent & atténuent encore davantage les globules sulphureux. Aussi l'expérience fait-elle voir que lorsqu'on répand du sel volatil huileux sur du sang rempli de tels globules, ce sel les subtilise tellement qu'ils échapent à la vûë aidée même

des meilleurs microſcopes. La teinture rouge de l'urine ne peut encore être attribuée qu'à une chaleur trés-forte, vû que cet excrement eſt une eſpéce de leſſive du ſang, laquelle ainſi que la leſſive qui ſe tire des cendres par le moyen du feu rougit d'autant plus que l'humeur dont elle ſe ſépare eſt échaufée : toutefois on remarquera que le ſang acquiert une diſpoſition toute contraire dans les malades en qui abondent des matiéres ſulphurées, leſquelles de même que de la térébentine expoſée au feu, ſe deſſéchent par une grande fermentation qui diſſipe les parties volatiles & ſéreuſes, de-là proviennnent la ſechereſſe du goſier, l'âpreté de la langue, la peſanteur, la ſoif inſupportable, l'eſquinancie, les parotides, les bubons, &c. Mais il ne faut pas confondre ce deſſéchement du ſang produit par un excés de fermentation, avec la coagulation introduite dans la même humeur par les acides; car dans cette derniere conſtitution il reſte quantité de ſéroſitez au milieu deſquelles la portion fibreuſe du ſang réünie circule dans les vaiſſeaux, au lieu que cette même partie deſſéchée par une fermentation eſt

Preuve du deſſechement du ſang.

presque toute destituée de lymphe: nous en pouvons donc conclure que la dissolution du sang, ou son desséchement est la cause prochaine de la petite verole.

Des causes éloignées & occasionelles de cette maladie.

Très-peu de personnes sont exemptes de la petite verole, & d'ordinaire elle n'attaque pas deux fois le même homme d'où l'on doit inferer qu'il y a dans nôtre corps des fermens dépravés, qui par leur développement agitent & dissolvent les humeurs, qu'ils laissent dans une agitation moins forte & plus réglée dès qu'ils commencent à s'en séparer & à paroître sur la peau: mais comme nous ne connoissons pas de corpuscules plus propres pour fondre ou dissoudre le sang que les sels alkalis fixes ou volatils, ou que les acides volatils, & que les acres salés, soit fixes, soit volatils, il est à croire que ces sortes de principes donnent plûtôt naissance à la petite verole que le phlegme, qui peut seulement délayer les sels, ou que le souphre qui les embarasse, & que la terre qui les

Causes de la dissolution du sang.

émouſſe & les abſorbe. Les ſels ſeuls excitent la fermentation dans le ſang par la vertu de leur reſſort,& par l'écart ou par la diviſion que font leurs parties en ſe dévelopant. Mais toutes ſortes de ſels ne ſont pas capables de produire cette eſpéce de fermentation qui fait la maladie dont il s'agit:car les ſels alkalis volatils & les acides volatils ſont trop ſubtils & trop mobiles pour reſter dans l'inaction auſſi long-tems qu'on l'obſerve en certaines gens,à qui cette maladie ne prend qu'à l'âge de ſoixante ou de quatre-vingt ans, les exercices rudes, les longues maladies, & les diverſes alterations de leur ſang qu'ils ont éprouvées, n'ayant pû débaraſſer plûtôt ces levains morbifiques; c'eſt pourquoi les acres ſalez qui réſultent de l'acide & des alkali fixes joints enſemble ſont plus vrai-ſemblablemẽt la cauſe de la diſſolution,ou du deſſéchement que l'on remarque ici dans le ſang, parce qu'ils ſe débaraſſent plus difficilement, & que quand ils s'attachent à la ſurface du corps, ils ne ſe diſſipent pas ſans laiſſer des traces profondes qui défigurent toute la peau: mais étant une fois en libetté, leurs molécules ſolides conçoivent un ſi grand

Effets des acres ſalés.

degré de mouvement par l'impulsion du cœur qui force tous les liquides de s'avancer dans leurs canaux, qu'à raison de leurs figures irréguliéres & pointuës, elles froissent & divisent toutes les substances qu'elles rencontrent, atténuant & agitant les parties sulphureuses avec une telle violence, que toute la masse du sang en est fonduë, ou brûlée.

Durant cette fermentation tumultueuse des principes du sang les corpuscules éterogênes ne s'en séparent pas; les sucs dépravés sont confondus avec les purs, il s'amasse de plus en plus des sels inutiles ou nuisibles, la fiévre s'allume, toutes les humeurs se rarefient & dilatent les vaisseaux qui les contiennent, & la maladie est alors dans sa plus grande fureur. Mais on demande comment il est possible que des sels si actifs restent long-tems dans le corps sans y donner quelques marques de leur présence: nous répondons à cette d'ifficulté, que c'est une proprieté commune à la plûpart des principes fermentatifs, soit du vin, soit des sucs de plusieurs autres plantes, des sirops, & de quantité de liqueurs semblables qui se reposent des

jours & des ſemaines, & des mois entiers, quoi qu'elles ſoient remplies de particules trés-ſpiritueuſes & trés-maſſives, ne fermentant & ne s'aigriſſant que lorſque ces levains ſont developés, & qu'ils concourent enſemble en aſſez grand nombre: le foin mouillé & entaſſé s'échauffe & s'embraſe au bout d'un mois, & la bile mêlée avec un peu d'eſprit de nitre ou de vitriol ne fermente qu'en vingt-quarre heures. Le ſang étant donc composé d'autant de ſucs & de fermens divers, qu'il y a de filtres pour les ſéparer, & de matiéres pour les fournir, il ne s'agitera fortement qu'aprés une filtration ſuffiſante de ces ſubſtances fermentatives, laquelle s'accomplit en un tems d'autant plus long qu'elles ſont plus embaraſſées ou plus groſſiéres, & que leur mouvement interieur eſt plus lent; ainſi un ſang qui croupit dans une partie, y fermente de lui-même, & ſe convertit promptement en pus, quand l'ardeur y eſt notable, & qu'elle aide beaucoup au dégagement des levains: mais quand il circule, ſes principes, tels que ceux qu'on en tire par la diſtillatió, ſçavoir une ſéroſité tranſparente, impregnée d'une petite por-

Diverſes matieres ne fermentent qu'au bout d'un long-tems.

Principes extraits du ſang par la Chymie

tion de sel alkali volatil, un phlegme puant, un esprit roussâtre, une huile fœtide, un sel volatil concret, & enfin un sel acre salé fixe, qui contient un peu d'acide, & qu'on extrait des parties terreuses, qui restent au fond du vaisseau, tous ces élémens, dis-je, se remêlent tant de fois & si intimement, qu'ils composent un liquide temperé, & sensiblement homogêne qui ne change, & n'acquiert de fermentation extraordinaire que par l'impression de quelques sels vicieux qui passent dans nos humeurs, ou par certains mouvemens qui favorisent le dévelopement & le concours de ces mauvais levains; ce qui n'est point particulier à la verole, car le venin de la morsure d'un chien enragé, l'épilepsie, la goutte, les écrouelles & les autres maladies héréditaires ne se déclarent par aucun symptôme pendant plusieurs mois, ou même plusieurs années, étant réservés pour certains âges.

Levains qui ne se develo-pent que tard.

Nous avons présentement besoin d'une cause qui réveille en nous ces fermens assoupis, & qui leur donne occasion de troubler toute l'œconomie animale; c'est ce que nous trouverons

dans

dans tout ce qui pourra augmenter considerablement le mouvement naturel des humeurs, comme la débauche des exercices rudes, des passions, violentes telles que la colere & la joie qui saisit tout à coup, l'interception de la transpiration insensible, qui entraînoit au dehors quantité de sels volatils tres-remuans, &c. Car dans la grande émotion que toutes ces choses produisent, les parties sulphurées étant brisées & fort écartées, les semences morbifiques qu'elles retenoient liées, ou comme emprisonnées s'en échapent, & suivant toute l'impétuosité que le cœur leur communique, elles ne manquent pas de brouiller & d'alterer la constitution du sang en combattant avec les acides qu'elles y rencontrent. La petite verole est souvent occasionnée par quelque qualité maligne dispersée dans l'air, soit qu'une abondance de sels volatils impurs ait été élevée dans ce vaste fluide par la force des rayons du Soleil, ou par des fermentations souterraines de quelque lieu infecté, soit qu'ils soient sortis du corps des malades, comme il arrive dans des tems contagieux: l'air chargé de ces

De l'alteration du sang dans la petite Verole.

Comment l'air corrõpt le sang. pernicieuses semences venant donc à s'insinuer dans les poumons, ou s'appliquant sur la peau, ou bien entrant dans le corps avec les alimens ne tarde guéres à se mêler dans le sang, & à en dissoudre les parties sulphureuses, d'où les sels acres ne sont pas plûtôt délivrés, qu'ils exercent leur furie contre toutes les matiéres disposées à fermenter d'une maniere propre à faire naître l'espece de fiévre maligne que l'on nomme petite verole.

De la force du levain de cette maladie, & de quelle façon elle se transmet.

Il n'y a pas d'apparence que ces sortes de sels qui fondent ou qui brulent le sang soient introduits dans cette humeur par l'ait qu'on respire, ou qui nous touche la peau, vû que leur masse est trop pesante pour être soutenuë au milieu de ce fluide. Ce n'est pas non plus le sang menstruel qui les infuse dans le fœtus, puisqu'il ne se nourrit pas d'un liquide si corrompu, mais d'un suc laicteux apporté par le sang le plus pur à la matrice, & filtré dans la membrane

glanduleuſe de ce viſcere, & cela ſe paſſe ainſi:ce ſuc eſt mis en dépôt dans des mammelons qui naiſſent de la matrice & s'appliquent aux veſſicules du placenta, dans leſquelles ils le verſent inceſſamment, pour donner moyen aux racines de la veine ombilicale de l'extraire & de le répandre dans les vaiſſeaux du fœtus, duquel les envelopes exterieures ſéparent une lymphe douce où il flotte, & dont il avale quelque peu pour s'accoûtumer à ſe nourrir par la bouche, & pour empêcher que les premieres voyes ne ſe ferment, pendant que le principal aliment lui eſt fourni par le cordon ombilical qui le répand immédiatement dans ſes vaiſſeaux ſanguins.

Comment le fœtus ſe nourrit.

D'ailleurs, ſi le ſang des régles étoit la cauſe de cette maladie, les filles en qui ce cours eſt arrêté, devroient avoir des puſtules veroliques, dont on les voit pourtant toûjours exemtes durant cette ſuppreſſion, où elles ſont ſeulement affligées d'une douleur & d'une peſanteur de tête, d'une palpitation de cœur, d'une foibleſſe d'eſtomac, de quelques envies dépravées, & d'autres ſymptômes ſemblables: &

Effets de la retention des mois

pourquoy la petite verole auroit-elle tant tardé à paroître au monde, vû que les femmes ont toûjours été sujettes à leurs ordinaires?

Tout bien consideré, on avoûëra que ce sel acre en quoi consiste le levain de la petite verole est transmis des parens dans les enfans, & qu'on la doit ranger au nombre des maladies héréditaires; & pour mieux comprendre de quelle maniere cette communication se fait, il faut sçavoir comment l'œuf d'où l'homme sort, est fécondé dans le testicule ou l'ovaire de la femme, & comment les humeurs du fœtus qui se dévelope, sont animées par la sémence du pere, & par les sucs de la mere.

Commēt l'enfant s'engendre dans l'ovaire de la mere.

La liqueur prolifique de l'homme aiant été reçûë dans l'uterus au tems des embrassemens, elle y est attenuée & rarefiée par la chaleur du lieu, & les pores des vaisseaux de cet organe se trouvant alors plus ouverts que de coûtume, cette liqueur s'y insinuë aussi-tôt, & se mêlant au sang maternel elle circule avec lui dans toutes les parties, pour lui donner diverses alterations; d'où surviennent ces dégouts, ces nauzées, ces frissonnemens &

ces autres symptômes que le sexe éprouve aprés la copulation : le sang imprégné de ce levain séminal venant à arroser quelqu'un des ovaires, y excite une fermentation dans l'œuf le plus disposé à éclorre; ce globule en étant incessâment grossi quitte peu à peu son calice,& ayant ouvert l'enveloppe commune du testicule, il descend dans la trompe qui s'est avancée pour le recevoir, & qui par les contractions successives de ses fibres charnuës le conduit dans la matrice, dont le fond imbibé d'humeurs gluantes le retient jusqu'à ce qu'il ait pris racine par le moyen des vaisseaux ombilicaux que l'embryon qu'il renferme pousse au travers de ses tuniques exterieures du côté qu'elles touchent la membrane interne de l'uterus, entre laquelle & ces tuniques, il se produit un corps spongieux, qui suce le chile apporté en cet endroit par le sang de la mere, & repris, comme j'ai dit, par les rameaux de la veine ombilicale de l'enfant. On n'aura pas de peine à croire que la semence masculine passe ainsi dans les humeurs de la femme par les pores des vaisseaux de l'uterus, si l'on considere qu'il n'y a pas de voye

Comment l'œuf descend dans la matrice

Que la semence virile passe dãs le sang de la femme.

plus commode pour cette introduction, & que plusieurs autres substances qui ne paroissent pas plus subtiles & plus actives étant appliquées extérieurement pénétrent le corps, & changent la constitution de ses humeurs; telles sont le mercure, qui procure la salivation, & la thérébentine qui fait contracter à l'urine une odeur de violette.

Le fœtus est donc vivifié, uourri, accru par des sucs extraits d'un sang que des fermens séminaux échauffent & animent: ainsi lorsque la semence virile, qui n'est que le précis des humeurs les plus spiritueuses & les plus fermentatives, procéde d'une source infectée de quelque venin, & que le sang maternel en a contracté le mauvais caractere, il faut que l'enfant qui en est entierement formé, soit assujetti au même vice, qui ne se découvrira que dans le tems que ses humeurs empruntées de celles de sa mere seront devenues moins aqueuses ou moins onctueuses, & que les sels acres qui s'y sont engendrez, auront acquis par leur quantité, ou par leur activité la proportion requise pour susciter de fortes fermentations par l'écar-

Pourquoi l'ẽfant contracte le vice des parens.

tement des parties ſulphureuſes,& par la rapidité du mouvement communiqué aux acides.

Mais on doit ſuppoſer que tous les levains de la maladie ne ſont preſque jamais diſſipés ou détruits dans les paroxyſmes même les plus violens, ou bien qu'il s'en engendre de nouveaux, pour rendre raiſon de ce qu'un homme & une femme qui ont eû la petite verole dans leur plus tendre jeuneſſe, font néanmoins des enfans ſujets au même mal ; car il faut concevoir pour cet effet qu'il reſte encore dans le ſang de pere & de la mere quelques ſemences véroliques, qui n'étant plus pour l'ordinaire capables de troubler des humeurs auſſi maſſives & auſſi épurées que celles des perſonnes avancées en âge pourront toutefois corrompre de nouveau ſang, & les parties encore tendres des enfans.

Mauvais levains des ſemences qui rendent les maladies héreditaires.

Raiſons des Symptômes qui paroiſſent dans la petite Verole, lors qu'elle pouſſe.

Tous les ſymptômes de cette maladie peuvent être rapportés aux quatre états differens ſous leſquels on la doit

considerer ; sçavoir au tems pendant lequel le venin s'amasse à la surface du corps ; à l'état où se trouve le malade, quand on voit les pustules s'élever au-dessus de la peau ; troisiémement à la quantité de jours que ces petites tumeurs employent à suppurer, & à se dessécher ; enfin à cette disposition par laquelle elles rentrent au dedans incontinent aprés avoir paru au dehors.

Cause des premiers symptômes de la maladie.

Le malade est d'abord saisi d'horreurs & de frissonnemens, parce que les levains ne peuvent être chassés à la peau, si pour se débarrasser des souphres qui les retenoient, ils ne les ont extrêmement atténués, & qu'ils n'ayent mis en action beaucoup de sels acides qui demeuroient sans mouvement particulier ; de sorte que le sang en conçoit une forte fermentation qui redouble les vibrations du cœur, pendant que les pointes des acides dispersés dans toute la substance des muscles, & des parties membraneuses ou nerveuses, irritent les fibres mouvantes, & les font entrer en mille convulsions.

Origine de la févre.

La fiévre attaque aussi-tôt étant causée par l'inflammation des parties

ſalino-ſulphureuſes du ſang, qui ſe mêlent pour lors fort aiſément avec les nitres de l'air inſpiré dans les poûmons ou pouſſé dans le ſang avec le chile. Le ſang ne commence pas plûtôt à fermenter & à ſe rarefier que tous les ſucs qui devoient être ſéparés en divers filtres ſont tellement confondus, qu'il ſe fait trés-peu de filtrations ; c'eſt pourquoi les organes manquant d'eſprits, on ſent des laſſitudes, les digeſtions ſont imparfaites, & on manque d'appétit.

Le chylé reſtant crud, s'aigrit, & par ſon ſel acide reſſerrant la partie ſulphureuſe du ſang dans lequel il ſe mêleſ, il donne occaſion à la ſéroſité de ſe ſéparer en plus grande abondance, & de ſe répandre ſur les membranes qu'il picotte, d'où dépendent les friſſons qui durent peu de tems dans cette maladie, parce que les acides du chyle rencontrant quantité de ſels acres parmi les particules ſulphureuſes s'agitent avec eux, & uniſſant leurs forces enſemble, ils augmentent la fermentation des humeurs juſqu'à produire une ardeur trés-véhémente dans tout le corps, ainſi que la bile, qui s'étant coagulée dans le moment que des eſ-

Pourquoi les friſſons durent peu dãs cette maladie?

prits de vinaigre, de nitre, & de sel s'y sont répandus, fermente un moment aprés, & se dissout entierement.

Dissipation des frissons. Pendant que l'estomac & les intestins fournissent au sang un chyle acide, le malade doit avoir, selon ce principe, plusieurs fois par jour des frissons suivis incontinent de chaleurs : mais les frissons disparoissent au bout de deux ou trois jours, parce qu'alors la plûpart des alimens qni avoient été pris, quand la maladie a commencé, sont tout-à-fait consumés, & que les fébricitans ne se nourrissent durant le cours de la maladie que de boüillons, ou de crême de ris, d'avoine, & d'orge que l'estomac supporte facilement, & qui n'épaississent pas les humeurs; c'est pourquoi le malade ne frissonne plus, s'il n'a avalé quelques alimens solides, & de difficile coction.

D'où procedent le trouble d'esprit, & l'augmentation de la fiévre. L'inquiétude vient de ce que le sang rarefié dilatant ses vaisseaux cause des divulsions aux membranes, & de ce que les sels acres qui commencent à se développer percent avec leurs aiguillons la peau & d'autres parties trés-sensibles.

Mais comme la transpiration des

vapeurs ſalines eſt plus empêchée la nuit que le jour, durant lequel l'air eſt plus rarefié & plus chaud, il eſt néceſſaire que la fiévre ſe redouble en ce tems-là par le mélange de ces corpuſcules qui doivent augmenter la fermentation du ſang où ils rentrent; & par la même raiſon les malades ſont tourmentés d'inquiétudes nocturnes, l'ardeur de la fiévre ſe faiſant appercevoir davantage à la paume des mains, parce que la peau y étant plus compacte & plus ſerrée ne ſe laiſſe pas pénétrer par les ſels volatils qui tendent à s'échaper par cet endroit, & qui n'y peuvent être retenus ſans exciter une plus vive effervescence dans les vaiſſeaux ſanguins qui l'arroſent, & ſans ébranler plus fortement la grande quantité de nerfs dont cette partie eſt composée.

D'où vient le mal de tête.

La douleur aggravante de la tête dépend de ce que les humeurs pouſſées avec trop d'impétuoſité le long des canaux droits du cœur au cerveau, rempliſſent ce viſcere mol, & dilatent avec violence les ſinus de la dure-mere. Le ſang aborde quelquefois ſi rapidement & ſi copieuſement dans les arteres du cerveau, que non ſeule-

ment il rétrecit les tuyaux médullaires par lesquels s'écoule le fluide spiritueux qui entretient les nerfs dans leur mobilité, mais encore il s'extravase, & se répandant sur toute la substance de ce corps spongieux, y cause une inflammation extrémement dangereuse : de là procéde soit le coma, où les malades ayant les yeux ouverts répondent à ce qu'on leur demande, & se rendorment aussi-tôt qu'on les a reveillés ; soit le carus dans lequel il se fait une retraction de membres, & le sommeil est si pressant que le malade ne peut rien répondre aux questions quoi qu'il ouvre les yeux ; soit enfin l'apoplexie où l'assoupissement est si profond, que quelque agitation qu'on donne à la personne, les yeux lui restent fixes avec perte de tout sentiment, & de toute connoissance, pendant que la respiration, la faculté d'avaler, & le mouvement peristalique des intestins subsistent avec le battement du cœur & des artéres, parceque les nerfs destinés aux organes qui exécutent ces actions vitales, partent du cervelet qui n'est pas offensé dans cette affection, étant plus à couvert, & d'une structure plus ferme que le cerveau.

Origine du coma, du carus, & de l'apoplexie.

Le délire ou la phrénéſie ne manque guére d'être de la partie : à cauſe que l'émotion exceſſive des principes du ſang étant une obſtacle au cours de cette humeur dans l'interieur de la tête, il s'en ſépare beaucoup de ſeroſitez, qui abbreuvant toute la portion cendrée du cerveau produiſent d'abord des maladies ſoporeuſes ; mais le ſel volatil de cette lymphe entrant juſques dans le corps calleux d'où les nerfs tirent leur origine, y diviſe & y remuë les fibrilles de ces cordons ſi précipitamment & ſi confuſément dans les organes des ſens, de l'imagination & de la memoire, que l'Ame en apperçoit les objets tout autrement qu'ils ne ſont, qu'elle fait mille comparaiſons ridicules, mille jugemens extravagans, & qu'elle ſe rappelle ſans ordre une infinité d'idées bizarres qui lui font faire à tout moment des raiſonnemens abſurdes & ſans ſuite. *Cauſe de la demence.*

Les mouvemens convulſifs, l'éternuëment, le tremblement des membres ſont cauſés par l'impreſſion des ſels fixes ſur les parties muſculeuſes & membraneuſes, qui venant à être piquées rudement ſe contractent plus fort que de coûtume, fléchiſſant la *D'où naiſ-*

sent les mouve- convul- sifs.

partie à laquelle elles tiennent, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon que ces causes irritantes agissent davantage icy que là alternativement, ou la tenant droite & immobile quand elles influent également dans les muscles qui la tirent en des sens contraires; & s'il arrive que des organes communiquent avec d'autres par des fibres intermédiaires, comme la membrane pituitaire du nez avec le diaphragme par le moyen des filets de nerfs qui s'unissent dans le cerveau, ceux-là ne pourront être excités que ceux-cy ne se mettent en contraction : ainsi les fortes odeurs qui secoüent cette tunique où est le siége de l'odorat, sont une occasion au diaphragme d'entrer en convulsion pour produire l'éternuëment en se relâchant tout à coup par la contraction subite des muscles du bas ventre qui le repoussent dans la poitrine, & en chassent l'air avec vitesse, aussi-tôt que l'effort convulsif de ce muscle cesse.

Comment l'eternûment est excité.

La fermentation du sang trop fréquente & trop forte fait qu'il abonde en une serosité acre & mordicante, qui se distribuant aux glandes des yeux fait séparer à ces filtres quantité de

larmes piquantes qui irritent continuellement les envelopes de ces organes, & y causent une inflammation. Une pareille serosité abbreuvant la membrane pituitaire, la picotte & donne occasion à l'éternuëment fréquent des malades. La rougeur & l'ardeur de la face n'ont point d'autre principe que la chaleur du sang, & son cours précipité vers la tête, où il se répand en quantité à la face, parce que la peau y est continuellement exposée à l'irritation de l'air; & y étant plus fine & plus transparente qu'ailleurs, la couleur du sang qui remplit ses vaisseaux capillaires s'y fait mieux remarquer à l'exterieur.

D'où procedent la rougeur & la chaleur du visage.

Le sang qui se rarefie & s'étend comme du sirop qui boulit sur le feu, dilate tous les petits tuyaux de la substance vesiculaire des poumons, où l'air ne peut par conséquent entrer aussi facilement que de coûtume, & d'où il ne sort qu'avec peine, les cellules restant comprimées par l'affluence du sang; c'est pourquoi le malade se sent presque étouffé, ce qui rend les mouvemens d'inspiration & d'expiration plus forts & plus prompts, afin que l'air qui ne peut s'insinuer

Cause de la respiration frequente.

qu'en petite quantité dans les poumons y entre & en sorte en récompense plus de fois dans le même tems ; le malade veut aussi être couché le col droit, pour donner plus de liberté aux mouvemens du diaphragme qui dans cette situation élevée se trouve moins repoussé en haut par l'estomac, par les intestins, & par le foye. Le pouls est irrégulier & inégal, il manque même quelquefois, parce que le sang rencontre beaucoup d'obstacles dans son cours du cœur aux poumons, & des poumons au cœur : on se plaint aussi d'une douleur dans la poitrine à raison de la distraction de la propre membrane des poumons extraordinairement tendus, laquelle tenant au mediastin y fait encore des divulsions qui causent un sentiment aigu tres-pénible : mais si les poumons ne sont remplis de sang que d'un côté, la douleur ne se fera appercevoir qu'à cet endroit malade sur lequel on se couche plus volontiers que sur le côté sain, parce qu'en cette derniere posture la partie chargée de sang tombant sur celle qui a ses canaux & ses cellules libres, l'accable, & suffoque presque en resserrant toutes ces vesicules qui rece-

De la douleur de poitrine.

voient & exprimoient aisément l'air par la respiration, à moins que la partie où le sang s'est profondément infiltré & accumulé, n'ait de fortes attaches qui la retiennent contre les côtes voisines, comme on l'a quelquefois observé.

Le sang qui croupit dans les vaisseaux du poumon donne lieu à la séparation d'une sérosité, qui par la pointe de ses sels perce la substance délicate de ce viscere, dont les nerfs ne peuvent être offensés sans irriter par consentement, ou par sympathie fondée sur des liaisons mutuelles, les nerfs des muscles qui servent à l'exspiration, d'où s'excite une toux fréquente qui n'est qu'une exspiration réïterée, véhémente, & faite avec un bruit qui accompagne une violente secousse de la poitrine. La toux des petites veroles peut encore venir de quelques pustules qui sortent autour du larinx.

D'où procede la toux réïterée

La sécheresse de la langue & du gosier dépend du desséchement du sang que les ardeurs de la fiévre ont épuisé de serositez, ce qui rend la salive épaisse, & peu propre à graisser & humecter la langue, le palais, & la trachée-artere : cette salive imprégnée

Effets des ardeurs de la fiévre.

d'un sel volatil & d'un sel fixe unis, comme dans le sel ammoniac, se colant au gosier elle en racle & en pique la membrane interieure, ce qui cause une sensation trés-douloureuse avec une sécheresse & une ardeur dans la partie : Cette salive est quelquefois chargée de sels si corrosifs, que la langue en est toute fenduë, livide ou noire & couverte d'ulcéres; les pustules qui viennent souvent au palais, à la langue, & au gosier, produisent aussi de tels symptômes.

De l'épaississement de la salive.

La salive des tonsilles & des autres glandes d'autour du larinx & du pharinx s'épaississant plus que de coûtume durant la vigneur d'une fiévre où l'haleine brûlante qui sort des poumons contribuë encore au dessechement de cette humeur, forme des obstructions aux vaisseaux qui se répandent dans ces endroits, & même dans les muscles de l'œsophage & du larinx; d'où il arrive que les malades ont beaucoup de peine à evaler des alimens solides qui ne peuvent abbaisser l'épiglotte sur la glotte pour passer dans le pharinx, ces parties étant trop tenduës & trop gonflées, de maniére que les seules liqueurs qui se glissent le long

des côtez de l'épiglotte & de la glotte, ont la facilité d'entrer dans l'œſophage & de là dans le ventricule : Mais le gonflement & l'inflammation de ces mêmes organes peuvent-être ſi conſidérables qu'il y auroit danger de ſuffocation, ſi l'on n'y remédioit promptement.

Cauſe de la douleur des lombes.

Enfin, la douleur des lombes dépend des tiraillemens que fait aux parties nerveuſes de cette région l'extenſion des vaiſſeaux qui y ont quelques liaiſons immédiates ou médiates, par exemple, de l'artére & de la veine émulgentes que le ſang viſqueux qui revient des reins, dilate extraordinairement.

Explication des ſymptômes qui ſurviennent quand les puſtules percent, ſupurent, & ſe deſſéchent ; de ceux qui paroiſſent lorſqu'elles ſortent lentement, ou qu'elles ſemblent rentrer ; & de ceux qui ſont particuliers aux femmes groſſes affligées de cette maladie.

Les taches rouges qui ſe remarquent ſur la peau environ le quatriéme jour, ſont bien-tôt ſuivies de tubercu-

les sensibles, & alors les symptômes que nous venons d'expliquer, diminuent beaucoup, ou s'évanouissent entiérement, parce que le sang se décharge de ces sels acres salés dont il abondoit, & qui se séparent plus aisément par les glandes miliaires de la peau, à cause qu'elles sont les filtres des sueurs qui tiennent de la nature de ces levains veroliques, comme cela se reconnoît par le sel volatil alkalin & le sel salé fixe qu'on tire de cet excrément ainsi que de l'urine avec laquelle il a un grand rapport. Ces levains étant donc mêlés avec la matiére de la transpiration ordinaire se trouvent trop grossiers pour ttaverser les pores de la peau, sous laquelle s'arrêtant ils la rendent rude, & la piquent : le sang qui circule difficilement dans les vaisseaux des glandules cutanées les gonfle, & laisse des marques rouges sur toute l'habitude du corps, & ce qui s'extravase de cette humeur, se changeant en pus par l'attrition de ses principes, il y produit comme de petits phlegmons ou tubercules enflammés : Les glandules s'affaissant ensuite, les pustules se desséchent par la dissipation des parties les plus subtiles, & tombent comme le

Origine des petits flegmons de la peau.

fruit mûr fait de l'arbre faute de nouveaux ſucs qui l'y appliquent Le foye, les poumons, & les autres viſceres ſe trouvent auſſi quelquefois couverts de puſtules, mais plus rarement que la peau, parce que la froideur modérée de l'air exterieur temperant ici la fermentation du ſang, fait que cette humeur s'y dégage plus commodément de ſes ſels étérogênes.

Les fiévres tres-violentes ſont capables d'interrompre la ſortie des puſtules, & même de les faire rentrer, parce que toutes les humeurs qui compoſent le ſang, ſont tellement confonduës enſemble par ſon mouvement précipité, & qu'elles paſſent ſi vîte par deſſus les differens cribles, qu'ils n'en peuvent faire la ſéparation, ni débaraſſer les particules homogênes & pures d'avec les étérogênes & les impures : une cauſe toute contraire comme un grand froid, ou la crainte peut avoir le même effet, en reſſerrant les vaiſſeaux de la ſuperficie, & déterminant le ſang à couler en plus grande abondance dans les parties interieures, la fiévre s'augmentant dans tous ces cas-où les malades ſont preſque toûjours en peril. Les puſtules plat- *Cauſe des diverſes couleurs des puſtules.*

tes transparentes, aqueuses, violettes, rouges, noires, & vertes sont des effets de la diverse constitution du sang dissout, qui n'a pas assez de vigueur pour soulever la cuticule, & pour se convertir en pus; aussi observe-t-on fréquemment que le sang tiré des malades devient dans les palettes comme une liqueur verte, noire, aqueuse, & violette.

Raison des croutes qui couvrẽt la peau de ces malades

Le levain des petites veroles peut causer aux glandes de la peau une telle obstruction, que les tuyaux capillaires en étant bouchés se rompent & permettent au sang de s'extravaser dans cette partie, où se pourrissant il la rend toute vilaine & crouteuse. Le sang est d'autres fois si rempli de sels corrosifs, qu'à la premiere éruption des pustules la peau paroît en mille endroits couverte de charbons & d'ulceres creux, qui pénétrent quelquefois jusqu'aux os qu'on trouve attaqués de carie, tels que le sont plus ordinairement l'os du coude proche l'olecrane, & l'humerus en sa partie inferieure, les osselets du carpe & du métacarpe, du tarse & du métatarse, les os du sternum & les clavicules: Enfin l'on a vû dans la peau une si grande pourri-

ture, que les pustules fourmilloient de petits vers vivans : Les trous, les sillons & les cicatrices qui restent toute la vie sur le visage témoignent assez la qualité corrosive de ce ferment qui exerce sa furie principalement dans les personnes d'un tempérament fort chaud, & sur tout en hyver ou en automne que l'exhalaisō des corpuscules malins est interceptée. Les taches rouges, noires, violettes, & ces marques comme de coups de fouet qui sont parsemées entre les pustules sont causées par quantité de globules sanguins, qui s'étant mêlez diversement avec le suc dōt la membrane reticulaire de la peau ou le corps muqueux se nourrit, communiquent à la cuticule étenduë sur ce corps ces differentes couleurs. Les yeux sont beaucoup exposez dans cette maladie : & premiérement les paupiéres qui sont tellement gonflées par l'humeur qui y fermente, qu'elles resplendissent comme des vessies enflées: Les larmes sont si piquantes, que les vaisseaux du blanc de l'œil en sont déchirez & ouverts, d'où le sang découle sur la face : Le sang s'amasse quelquefois dans l'épaisseur de la cornée & se met en pus, ce qu'on nomme hypopyum:

Maux ausquels les yeux sont sujets dās la petite Verole.

d'autrefois la cornée est rongée tout autour par une matiére purulente ; & quand cette tunique en est séparée ou toute ouverte, l'uvée qui se rencontre au dessous, se détache & paroît comme un grain de raisin, d'où naît le staphyloma : il reste à la cornée une cicatrice qui nuit à la vision, & souvent, cette même membrane est couverte de taches blanches qui empêchent le passage des rayons de la lumiere, ce qu'on nomme *Leucoma* ; on attribuë ces taches à une lymphe épaissie dans la substance de la cornée, & desséchée par l'ardeur de l'inflammation.

De l'ægilop & de la fistule lacrimal.

Les yeux sont encore sujets dans cette maladie à l'égylops ; c'est à-dire, à une tumeur qui se produit entre le grand coin de l'œil enflammé & la racine du nez, cette tumeur rouge par les bords est trés-douloureuse. Les larmes acres étant retenuës dans le canal qui va du grand coin de l'œil dans le nez, & qui se bouche par la viscosité de l'humeur à laquelle il doit donner passage, ou par le gonflement de la membrane spongieuse qui le revêt, rongent peu à peu ce conduit, & le dilatent de maniére qu'il devient fistuleux, & qu'il y coule continuelle-

ment

ment des humeurs qui l'ulcérent de plus en plus : ces derniers ſymptômes peuvent être cauſés par des puſtules qui tendent à ſortir dans cet endroit.

Lorſque les puſtules tardent à ſe produire au dehors, ou qu'ayant une fois paru, elles s'évanoüiſſent ſubitement, il ſurvient des accidens les plus terribles, le cours de ventre & la dyſenterie preſſent extrêmement les malades, le vomiſſement, le hoquet, les maux de cœur, les diſtillations de ſang qu'on ne peut arrêter, ſe mettent de la partie; & tous les ſymptômes tels que la fiévre, l'oppreſſion de poitrine, l'inflammation du bas ventre, &c. qu'on obſerve dans le tems que les puſtules pouſſent, s'augmentent auſſi notablement, parce que le levain morbifique diſſout & détruit tout ce que le ſang peut avoir de ſulphureux & de doux, & que ſe joignant aux ſels fixes qu'il a débarraſſés, il fortifie le mouvement fermentatif de cette humeur, & la chãge en des ſeroſités, qui ſelon la diverſité de leurs alterations & de leur propre conſtitutiõ ſe confondant avec differens ſucs cauſent ou la ſalivation, ſi elles participent de la nature de la ſalive, ou le flus de ventre, & la dyſenterie,

Quels ſont les accidẽs des puſtules rentrées.

quand elles ont plus de rapport avec le suc intestinal, & qu'elles lui communiquent de l'acreté & de la corrosion, ou des inflammations & des dépôts dans le cerveau, dans les poumons, & dans plusieurs visceres du bas ventre, s'il s'y filtre des liqueurs avec lesquelles cette substance séreuse corrompuë peut plus aisément se mêler.

Outre cette infection produite dans les humeurs par l'impression du ferment verolique, il cause encore dans les parties solides d'étranges desordres en irritant les fibres nerveuses & musculeuses des organes qu'il traverse pour circuler avec le sang : s'il se répand dans la membrane du nez il en ronge les vaisseaux, & les ouvre, d'où survient une hémorragie difficile à guérir ; s'il attaque de même les poumons, il cause la péripneumonie où le sang & la lymphe sont épanchés sous la membrane qui les revêt, s'il vient à déchirer & à piquer le péricrane ou la dure mere, il donne occasion au délire & à la phrénésie, par les rudes ébranlemens qui se transmettent de ces membranes aux organes des sensations ; les pointes qu'il applique

contre le ventricule y excitent des douleurs, ou un vomiſſement qui dépend moins de la contraction des fibres mouvantes de ce viſcere que de celle du diaphragme & des muſcles de l'abdomen, puiſque l'expérience fait voir que ſi l'on fait avaler du ſublimé corroſif à un chien pour le faire vomir, & qu'on lui découvre le ventricule, cette partie paroîtra immobile & ſera repouſſée au dehors par l'applatiſſement du diaphragme; mais ſi vous la faites rentrer dans le ventre,& que vous recouſiez les chairs que vous aurez coupées, l'animal commencera à revomir par la puiſſante contraction de ces muſcles de l'abdomen; & même ſi vous laiſſez une ouverture à la playe par où vous puiſſiez encore appercevoir ou toucher l'eſtomac, vous ne remarquerez nulle contraction à ſes tuniques, mais vous le verrez fortement comprimé par ces mêmes muſcles & par le diaphragme.

Cauſe veritable & prochaine du vomiſſement.

Les femmes groſſes ſont ſujettes à l'avortement dans cette maladie, parce que leur ſang acre & ardent, échauffant beaucoup l'enfant qui en reçoit par l'entremiſe du placenta quelque

quantité mêlée avec le suc chileux, fait qu'il se remuë extraordinairement, & détache peu à peu par son agitation les liens par lesquels il est retenu contre l'uterus, ce qui excite les fibres musculeuses de cet organe à se resserrer pour exprimer le placenta & favoriser la sortie de cet enfant, étant aidées à cela par l'action des muscles de l'abdomen & du diaphragme qui concourent en conséquence des mutuelles liaisons des nerfs & des autres sortes de filamens à la plûpart des mouvemens du ventricule, des intestins, de la vessie & de la matrice.

Il arrive aussi quelquefois que la maladie de la mere se communique à son fruit qui vient au monde tout couvert de pustules, parce que le sang de ce fœtus aura eu assez de consistance pour fermenter, & pour se purifier par l'expulsion des parties étérogênes vers la surface du corps; au lieu que d'autres fois ce sang est si onctueux & si aqueux qu'il ne peut contracter qu'une chaleur temperée. Il n'est pas non plus inoüi que des enfans soient nez avec la petite verole, quoique leurs meres eussent toûjours été fort saines: car le levain de cette maladie peut de-

meurer envelopé dans les parties sulphureuses du sang de celles-ci, & se déveloper dans les humeurs plus foibles & plus rarefiées de ceux-là. Cet accident n'est pas particulier à la petite verole; car on a vû des enfans qui étoient affligés d'une fiévre intermittante, quoique leurs meres se portassent bien, se trouvant seulement plus fatiguées que de coûtume dans le tems des accés de cette fiévre qui agitoit beaucoup ces enfans dans l'uterus, & qui n'a pû être guerie qu'aprés la naissance par des prises de quinquina, & par d'autres remédes proportionnés.

Du Prognostic des petites Veroles.

Le prognostic de cette maladie est toûjours douteux, & le Medecin à qui l'on en demande l'événement heureux ou malheureux, doit avoir égard à la constitution de l'air où vivent les malades, & à la grandeur des symptômes qui paroissent, soit quand les pustules poussent la peau, soit quand elles s'éclosent, soit enfin quand elles supurent & qu'elles se desséchent.

Un crachement de sang, une grande douleur de tête, une chaleur brulante,

une toux qui suffoque, de fortes & de fréquentes convulsions, un pouls interrompu, le refroidissement des extrémités, &c. qui se manifestent à la premiére attaque de la maladie sont d'un triste augure: au contraire il y a à esperer quand la plûpart de ces accidens ne paroissent point, que la fiévre est petite & la respiration aisée. Lorsque la sortie des pustules se fait lentement, qu'elles sont entremêlées de taches rouges ou livides, qu'elles sentent mauvais, & qu'elles sont marquées d'une tache noire, qu'elles occupent les parties interieures, le dedans de la bouche, le palais, ou que le malade a une soif ardente & une inquiétude extrême, que les pustules rongent la peau dés qu'elles commencent à pousser, ou lorsqu'elles rentrent, ou qu'enfin étant sorties les symptômes précédens ne sont pas appaisez, le malade est en danger : mais on doit peu craindre quand les pustules se produisent aisément dehors, qu'elles sont blanches, rondes, molles, séparées, & en petite quantité, que leur grosseur n'excéde pas celles des moindres pois, qu'elles sont environnées d'un cercle rouge, qu'elles meurissent

promptement, qu'elles n'attaquent point les parties internes, & que les douleurs de la tête & des lombes, la fiévre, & les autres ſymptômes ne tourmentent pas conſiderablement les malades. Et ſi dans le tems de la ſupuration de ces petites tumeurs & de leur deſſéchement la peau eſt couverte de croutes épaiſſes, qui empêchent la tranſpiration des ſels volatils, dont le retour dans les humeurs augmente la fermentation & la diſſolution du ſang, cauſe des dyſenteries, des hémorragies par le nez, par la verge, une inflammation de poumons, & d'autres accidens ſemblables, le péril eſt grand : c'eſt auſſi à raiſon de cette interruption des exhalaiſons impures dont le corps du malade doit être délivré, que la petite verole eſt plus dangereuſe en hyver qu'en tout autre tems; c'eſt pourquoi on obſerve qu'elle fait moins de ravage dans les pays chauds, que dans les régions Septentrionales, & que dans l'Amerique meridionale les malades ſont promptement guéris, parceque leurs pores ſont continuellement ouverts, pourvû qu'ils ayent ſoin de ſe garentir du froid de la nuit : Les gens gras ſont pa-

reillement plus en danger que les maigres, & les adultes que les enfans, parce que les sels volatils acres ne peuvent pas si aisément s'exhaler dans les uns que dans les autres, ceux-là abondant davantage en souphres, ou bien ayant la peau plus compacte que ceux-cy, de maniére que ces sels retenus dans le sang doivent augmenter la violence de la fiévre.

Raison de la difference de certains climats à l'égard de quelques maladies.

Toutefois en certains pays, comme à Montpellier, l'été est plus pernicieux aux petites veroles que les autres tems de l'année, parce que l'extrême ardeur du Soleil brûle le sang & le rend caustique, ce qui n'arrive pas aux Indes Orientales, ny en l'Amerique méridionale où l'air est encore plus chaud, parce que les pores de la peau y sont ouverts toute l'année pour la transpiration des sels volatils & fixes qui peuvent nuire, d'où vient que la goutte & le rhumatisme sont inconnus chez ces peuples, au lieu que dans nos terres septentrionales les corps subissent durant l'hyver un froid, qui resserrant les pores accumule ces sels malins dans nos humeurs, de sorte que ces levains n'ayant pas eu le tems de s'atténuer & de se dissiper peu à peu,

quand l'été survient, la chaleur extrême les confond intimement avec le sang, qu'ils pervertissent lorsqu'elle les y a exaltés. La maniere de vivre de ris, d'orge, de certaines legumes, & de fruits familiére aux peuples Méridionaux, qui d'ailleurs mangent rarement de la viande & boivent peu d'eau, contribuë à leur rendre la maladie si supportable que la plûpart n'en sont point empêchez de vaquer à leurs affaires comme de coûtume. On peut prédire aussi que les enfans qui ont été long-tems nourris de lait, & les personnes âgées qui ont mené une vie sobre, éprouveront des symptômes moins cruels que ne feront ceux qui ont été nourris d'alimens solides, salés ou épicés, & qui ont vécu dans l'intemperance. Enfin quand les pustules sont entassées sur toute la surface du corps, on doit craindre que les malades ne tombent dans une éthisie causée par l'abondance des matiéres purulentes, que les veines rapporteront dans le masse du sang. *D'où peut provenir l'éthisie.*

De la cure des petites Veroles.

Suivant la théorie précédente, l'in-

tention du Médecin doit être de temperer la fermentation, & d'adoucir l'acrimonie du sang, de désemplir les vaisseaux gonflés, & de dégager les fermens en leur donnant issuë par les pores de la peau, afin d'empêcher qu'ils ne fassent leur impression sur les visceres: on satisfera à de telles indications en faisant d'abord tirer du sang jusqu'à la quantité de neuf onces dans les adultes, & dans les autres à proportion de leur âge & de leurs forces; réiterant la saignée deux ou trois fois selon la violence des symptômes, de crainte que la fermentatió d'une grande abondance d'humeurs ne rompe les vaisseaux & ne cause des inflammations: de plus cette évacuation, qui souvent ne se peut faire dans la vigueur de la maladie, à cause que pour lors les vaisseaux de la superficie sont environnés de pustules qui les cachent au Chirurgien, est trés-propre à débarrasser les levains morbifiques en donnant la liberté au sang de circuler & de se rarefier dans ses canaux. Ensuite on fera prendre des clysteres tous les jours, ou de deux jours l'un, afin de nettoyer, de temperer les premieres voyes, & de donner de la fluidité aux

Utilité de la saignée dans le commencement.

Avantage des clisteres.

excrémens grossiers, que l'ardeur de la fiévre endurcit quelquefois, & attache au colum, où s'aigrissant & se corrompant par leur séjour, ils envoyent des exhalaisons salines qui rongent les intestins, & infectent le sang auquel elles se mêlent. Pour composer ces remédes, prenez de l'orge avec son écorce une poignée, trois dragmes de réglisse, demie once de raisins de Corinthe, une once des quatre semences froides majeures pilées, & faites bouillir le tout dans deux livres d'eau qui seront réduites à une sur le feu; passez ce mélange, & y dissoudez une once de moëlle de casse, & deux onces de miel rosat pour en préparer un clystere à donner dans une heure commode: pendant le cours de la maladie on purgera les intestins des sucs dépravés qui pourroient s'y être engendrés, & l'on ordonnera pour cet effet un lavement, dans lequel entreront une demie livre de lait de chévre, autant de décoction d'orge & deux onces de miel rosat, y ajoûtant un blanc d'œuf & deux onces de mucilage ou de pulpes de semences de Psyllium & de coings extraites dans l'eau rose, quand le flux de ventre, ou la dysenterie surviendra: on donnera

aussi quelquefois des lavemens faits avec de la décoction des intestins & de la tête d'un mouton, y ajoûtant le miel rosat.

Les émulsions & les ptisannes rafraichissantes seront utilement employées pour moderer l'ardeur du sang, diminuer de son acrimonie, déveloper les sels fixes, & reparer la perte qui se fait de la sérosité, s'abstenant de tous remédes alexipharmaques, cardiaques, bezoardiques & autres qui augmentent la chaleur, l'acrimonie, & la fermentation, tels sont le diascordium, l'eau Thériacale, la confection alkermés, le mitridat, le sel volatil, & la graisse de vipere, l'huile de crapauts, le baume de vie de Basile, la teinture des fleurs diaphorétiques d'antimoine, les feüilles de galéga, la semence de nasturce, de rave, la racine de contrayerva, la gomme-laque, l'ammoniac, & la corne de cerf: on peut seulement prescrire la poudre de vipere récente, qui dévelope doucement le venin vérolique, & en avance la séparation : on en donne un scrupule aux adultes; & huit grains aux enfans, à ceux-cy dans du lait, s'ils sont à la mammelle, & aux autres dans un boüillon. Les médica-

Remedes chauds & cardiaques à éviter.

Usage de la poudre de vipere.

mens qui humectent & qui délayent conviennent à nos malades pour rendre à leur sang dessséché par le deffaut de sérosités que l'ardeur de la fiévre a dissipées, sa premiere liquidité ; au lieu que si son épaississement provenoit d'une coagulation faite par des acides, on auroit raison de recommãder dans cette maladie, les volatils, les incisans, & les atténuans; aussi voyons-nous que lorsque le sang a été dépoüillé de lymphe dans quelques organes, il reçoit à leur sortie des sérosités qui lui font reprendre sa constitution ordinaire; ainsi au sang des veines émulgentes se mêle une humeur aqueuse filtrée dans les capsules atrabilaires; la lymphe exprimée de plusieurs parties spongieuses du cerveau se répand dans le sang qui a perdu ses particules les plus déliées & les plus subtiles en traversant ce viscere ; & le canal torachique ne se décharge dans la veine souclaviére que pour confondre les eaux qu'il a ramassées d'un grand nombre de vaisseaux lymphatiques avec le sang grossier que cette veine rapporte au cœur.

On pourra donc présenter soir & matin aux malades, des émulsions sous cette forme; Prenez douze aman-

Formules d'émulsiõs pour ces malades.

des douces sans écorce, deux dragmes des quatre semences froides majeures mondées, une dragme de semence de pavot blanc ; pilez le tout ensemble dans un mortier de marbre pendant que vous verserez peu à peu sur cette composition huit onces de décoction d'orge, & dans la colature dissolvez six dragmes de sirop de nimphæa, ou de violette, ou de tussilage, pour donner le matin; car si c'est pour le soir on substituera à ce sirop demie once de sirop de pavot blanc, ou un grain de laudanum opiatum, afin d'en composer l'émulsion : quand le malade aura du panchant au sommeil, le sirop de pavot & le laudanum seront défendus.

Preparation d'un julep pour la dysenterie.

Si la dysenterie tourmente le malade, on aura recours au julep suivant: Prenez de l'eau de plantain & de l'eau rose trois onces de chaque, six dragmes de sirop de roses séches ou de coings, demie once d'huile d'amandes douces, un grain de laudanum opiatum, une demie dragme de corail rouge préparé, & autant d'yeux d'écrevice : mêlez tous ces ingrédiens pour en faire un julep qui doit être pris à l'heure du sommeil, & souvent réïteré : Ce qui n'empêchera

point qu'on n'administre deux fois le jour deux onces de suc d'ortie bien épuré, avec un boüillon où l'on aura fait cuire demie dragme de racine de grande consoude, une poignée de feüilles de bourrache & de plantain, & une pincée de roses rouges : Enfin si la dysenterie ne céde pas à ces remedes, on en viendra à l'ipecacuanha dont on donne aux adultes une dragme en poudre dans du boüillon, & depuis un scrupule jusqu'à demie dragme aux petits enfans deux ou trois jours de suite, une fois chaque jour.

Si le malade est dans le délire, qu'il soit attaqué de convulsions, ou plongé dans un assoupissement dont il n'ait pû revenir par les saignées du bras & du pied, on lui fera prendre une demie once ou une once d'émetique dans une ou deux dragmes d'infusion de séné mondé, & d'une once de manne : Ce remède tire au dehors quantité d'humeurs imprégnées de mauvais levains. Lorsque tous les symptômes sont modérés, il faut s'abstenir de la purgation jusqu'aprés le dessechement des pustules : mais si l'on craint une suffocation, l'on prescrira une potion émétique en cette sorte : Prenez une drag-

Potion emetique cõtre la suffocation.

me de rhubarbe choisie, & une dragme & demie de réglisse pour les infuser dans huit onces d'eau de lys, passez & dissolvez dans la colature une once de manne, avec une once & demie de vin émetique pour les adultes, & deux ou trois dragmes pour les enfans; faites-en une potion à prendre le matin, ou en quelqu'autre tems que ce soit, quand le mal presse.

Ptisanne ordinaire pour les malades.

Durant le cours de la maladie on usera d'une ptisanne rafraichissante & adoucissante faite avec l'orge & le pavot rhéas, ou la mauve, ou bien avec les violettes, & un peu de réglisse; & l'on se nourrira de crême de ris, d'orge, ou d'avoine, avec des bouillons où l'on aura fait cuire de la bourrache, de la laituë, du pourpier, & d'autres herbes rafraichissantes. L'usage des lentilles, de la laque, du tragacantha étoit recommandé chez les Arabes: mais aujourd'huy nous les rejettons comme des substances trop grossiéres; on ne frotte plus aussi les narines & les autres émonctoires avec l'huile de scorpion, &c. comme on faisoit autrefois, parce qu'on n'en remarque nulle utilité. Au tems de la sortie des pustules, lorsque les symptômes seront mo-

derés on se contentera d'ordonner des lavemens lenitifs de deux jours l'un, & des émulsions une ou deux fois chaque jour ; mais si les accidens sont violens, on purgera & même on donnera l'émetique pour chasser les impuretés du corps : on employera ces mêmes remédes dans la supuration & dans le desséchement de pustules, & l'on ne se servira jamais de ventouses, ni de forts astringens, parce que le sang n'est que trop ému & trop dissout. Si le dedans de la bouche étoit aride ou plein de pustules, on feroit user au malade de l'éclegme suivant : Prenez du sirop de tussilage & de violettes, une once & demie de chaque, du sucre d'orge trois dragmes avec un peu d'eau de lys pour en faire un looch à lécher peu à peu. Le sirop de pommes préparé sans feu est encore bon pour éteindre l'ardeur du gosier, laquelle pourra être mitigée dans les enfans par la potion qui suit : Prenez de l'eau de lys trois onces, de l'huile d'amandes douces trois dragmes, du sucre crystalin demie once, mêlez le tout ensemble pour en composer une liqueur qui doit être prise par cueillerées. Pour délayer & faire doucement écouler le pus des

Traitement des maux du dedans de la bouche.

paupieres qui supurent, prenez semences de lin & de fénugrec deux dragmes de chaque, fleurs de mauve, de camomille, & de mélilot une pincée de chaque, faites cuire ces choses dans une suffisante quantité d'eau, & la décoction étant réduite à dix onces employez-la tiéde à fomenter les yeux plusieurs fois le jour: Si les paupiéres souffrent inflammation, & que le gonflement les tienne fermées, on les fomentera aussi trés-souvent avec le lait tiéde, ou bien avec ce colyre: Prenez huit onces de mucilage de semences de Psyllium, de coings, & de lin extrait dans l'eau rose, mêlez-le avec quatre onces de la décoction de fleurs de camomille & de mélilot, pour en former un collyre. Le malade ne doit point être exposé à un airfroid, qui seroit capable de faire rentrer les pustules, ni être chargé dans le lit de beaucoup de couvertures de peur d'augmenter l'ardeur de la fiévre, & d'exciter une fluxion sur quelque partie interne.

Collyre pour les paupieres enflamées

Il y en a qui ouvrent avec des ciseaux les pustules de la face quand elles sont meûres, & qui les frottent ensuite avec de l'huile de jaune d'œufs, pour adoucir les restes du pus. La pommade dont

nous allons décrire la composition, est excellente aussi pour enlever les croutes & pour effacer les taches quand on en frotte les pustules qui ont supuré: Prenez quatre onces d'huile de jaunes d'œufs, six dragmes de cire blanche qu'on fera fondre pour la mêler avec l'huile, & les exposez aux rayons du soleil pendant vingt jours, en les laissant le reste du tems à l'air dans un vaisseau de verre bouché de son couvercle de même matiere, aprés que vous aurez versé par dessus ce mêlange de l'eau de fontaine jusqu'à l'éminence d'un demi doigt, ayant soin de renouveller cette eau tous les jours, jusqu'à ce que la pommade blanchisse. S'il y a de profonds ulceres dans les parties, il les faut traiter avec un onguent fait de l'onguent populeum mêlé avec le double d'onguent de chaux.

Pommade excellente contre les marques des pustules

Les principes volatils se dissipent quelquefois presqu'entierement par les violentes fermentations excitées dans les humeurs, en sorte que le malade n'a plus de force; c'est pourquoy l'on ne peut dans cet état lui racheter la vie que par des remédes trés-spiritueux, par exemple, par cette potion: Prenez des eaux de chicorée &

Breuvage restaurant

de buglose trois onces de chaque, eau de naphta une once, sirop capillaire demie once, confection de jacinthe une dragme, poudre de vipere un scrupule, ou bien un demi scrupule de son sel : brouillez ces ingrédiens ensemble pour en faire une potion à prendre par cueillerées dans l'espace de douze heures.

Quand la fiévre n'a plus d'ardeur, que les pustules se desséchent & tombent en écailles, & que tous les symptômes sont appaisez, on doit purger afin de faire sortir par les selles, ce qui se sera amassé de matiére corrompuë & nuisible dans les intestins ou dans les vaisseaux qui s'y déchargent. Voicy la formule d'un cathartique qui y conviendra : Prenez une dragme de rhubarbe, une once de pulpe de casse, demie dragme de sel prunel, une pincée de roses rouges, infusez tout cela dans quelque liqueur jusqu'à réduction de huit onces, & dans la colature dissolvez une once & demie de manne pour avoir une potion qui sera prise le matin.

Usage du petit lait contre la toux.

S'il reste une toux incommode, ou une oppression de poitrine, & que la fiévre n'ait point cessé aprés la chute

des pustules, on fera user de petit lait durant douze ou quinze jours le matin à jeun, & le malade en avalera un grand verre avec une dragme & demie de sucre rosat:on réïterera le purgatif précédent environ le milieu, & sur la fin de cet intervale de tems : aprés l'usage du petit lait on ordonnera de prendre pendant un ou deux mois du lait d'ânesse tout récemment tiré de l'animal, pourveu que l'estomach du malade souffre aisément le lait; & durant ce tems on le purgera tous les dix jours, lui faisant prendre trois fois la semaine une dragme & demie de l'opiat suivant, pour empêcher la coagulation du lait : Prenez corail rouge préparé, yeux d'écrevice, quinquina demie once de chaque, rhubarbe deux dragmes, & composez-en un opiat avec du sirop de roses séches, pour prendre à l'heure du sommeil.

Le malade pourra encore mieux réparer ses forces, si outre cette dose de lait d'ânesse, il use à son souper du lait de vache, où l'on mêlera de la crême d'orge, de ris, ou d'avoine avec un peu de sucre, afin que les sels fixes soient non seulement délayez par le lait d'ânesse qui abonde en sé-

Bons effets du lait de vache pour fortifier.

rositez ; mais que leurs pointes soient encore adoucies par les parties grasses ou butireuses dont le lait de vache est remply.

Maniere de traiter les restes de la petite Verole.

La petite verole laisse souvent dans les yeux des taches qui pourront être effacées par des collyres discussifs tels que ceux cy : Prenez du suc de chausse-trappe bien épuré six onces, & de l'eau de vie deux onces : mêlez ces deux liqueurs ensemble pour en faire un collyre dont on fomentera les yeux deux fois le jour pendant un mois. Autrement prenez trois onces d'antimoine crud grossiérement pilé, & mettez-le dans un sachet, que vous suspenderez au milieu d'une livre & demie d'eau de fontaine, qu'on doit tenir sur les cendres chaudes l'espace de douze heures ; ensuite on la fera boüillir jusqu'à la consomption du tiers, & sur la fin de la décoction vous ajoûterez demie once de racine d'iris de Florence, demie poignée de roses rouges, & autant d'anthos ou de fleurs de Romarin, dissolvant dans la cola-

Collyres pour les yeux.

ture une once de ſucre criſtallin, avec quoy vous ferez un collyre pour en frotter les yeux deux ou trois fois le jour : Ces remédes doivent être employez tiédes. L'ulcere qui reſte quelquefois aprés la ſupuration des puſtules de la cornée ſera traité par des collyres déterſifs & deſſiccatifs: par exemples prenez de l'eau de plantain & de fenoüil quatre onces de chaque, tuthie préparée une dragme & demie, & demie dragme d'aloës, & faites un collyre du mêlange de ces choſes. Ou bien, prenez la troiſiéme partie d'une poignée de feüilles d'aigremoine & de plantain, trois dragmes de racine d'iris de Florence, deux pincées de roſes rouges, cuiſez le tout dans une livre d'eau de fontaine juſqu'à la diminution du tiers de la liqueur, & diſſolvez dans la colature trois dragmes de ſucre criſtalin pour en former un collyre.

Le ſtaphylome qui ſurvient d'ordinaire à l'ulcére de la cornée, demande un collyre aſtringent pour repouſſer la tunique uvée qui s'avance trop, & pour tâcher de cicatriſer l'ulcére : prenez donc à ce deſſein de l'eau de plantain & de l'eau roſe quatre on-

ces de chacune, une dragme & demie de tuthie préparée, & deux scrupules de sel de Saturne, afin de mêler ensemble ces trois ingrédiens & d'en composer un collyre.

La membrane glanduleuse du conduit de l'ouye s'enflamme quelquefois & abscéde, d'où survient un ulcére opiniâtre qui rend un pus corrosif dont la membrane du tambour, & même l'apophyse mastoïde peuvent être rongées : afin d'éviter ce malheur, il faut dés le commencement user de remédes qui détergent & qui dessechent l'ulcére comme font les suivans : Prenez des feüilles de petite absinthe, & de roses rouges une pincée de chaque, mettez-les cuire dans quatre onces de vin blanc ou rouge, & passez la décoction, dont quelques gouttes distillées dans l'oreille malade deux ou trois fois le jour ont trés-souvent un bon succés : on y pourra substituer la teinture de myrrhe & d'aloës extraite avec de l'esprit de vin, de laquelle on usera de même soir & matin en la faisant tiedir. S'il y paroissoit des excroissances, il faudroit les consumer avec la pierre infernale, & dessécher l'ulcere ensuite par les remédes cydessus.

Remédes contre les maux d'oreille

dessus. Pour des chairs qui surnaissent au dedans de ce conduit, on ne doit point employer les cathérétiques ou fondans, de crainte d'offenser le tympan, mais on desséchera par le fréquent usage de la teinture de myrrhe & d'aloës qu'on y distilera.

Il n'est pas rare de voir les bras, les épaules, les pieds, & divers autres articles attaqués de fluxions qui carient les os : dans ce cas on ouvrira promptement l'abscés, & en ayant tiré le pus, si la carie n'est que superficielle, on la pourra guérir avec de l'huile de gerofles, ou bien avec la teinture d'euforbe, ou de myrrhe & d'aloës tirée par le moyen de l'esprit de vin ; mais quand elle sera profonde, on la consumera avec le fer & le feu; aprés quoi on traitera l'ulcere avec une décoction vulnéraire, & le mondificatif d'ache, y joignant les autres détersifs & desséchans.

Cure de la carie des os.

Outre tous ces topiques, on ne négligera pas les remédes universels, comme sont la saignée, la purgation, les réfrigerans, les lénitifs tels que les boüillons, le petit lait, le lait, le bain, les eaux minerales froides, &c. selon le jugement & l'experience du Medecin.

Remedes généraux.

De la Rougeole, & des pustules aqueuses.

Aprés avoir expliqué la nature de la petite verole, il reste peu de choses à dire sur la rougeole, puisque l'une & l'autre dépendent de la même cause; qu'elles sont accompagnées des mêmes sortes de symptômes, & qu'elles se guérissent par de semblables remédes; avec cette seule difference, que tout étant plus moderé dans la rougeole, les médicamens doivent être des plus simples & des plus doux d'entre ceux qu'on employe pour la petite verole.

Remédes plus doux & plus moderés pour la rougeole que pour la petite verole.

La rougeole consiste en de petites taches rouges peu élevées sur la peau, & qui s'évanouissent sans aucune marque de supuration, ce qui prouve que le levain de cette maladie est plus subtil & plus pénétrant sans être corrosif, ne faisant aucune rupture sensible à la peau dans le tems qu'il s'efforce de transpirer: neanmoins, elles peuvent être dangereuses, quand il y a une maligne constitution dans l'air, ou quand le malade est cacochyme; car pour lors les parties internes s'enfla-

ment & ſe corrompent, & il ſurvient une fiévre lente qui conſume le mala de peu à peu : d'ordinaire les malades ont une douleur de tête, tout leur corps eſt d'une rougeur forte, les poûmons ſont un peu embarraſſez, & la fiévre répand par tout de la chaleur. On les traite par des ſaignées rëiterées, par dès remédes rafraichiſſans & adouciſſans, par des catartiques, &c. comme dans les petites veroles. On a vû des malades affligés en même tems de ces deux maladies dont les marques paroiſſoient entremêlées les unes avec les autres.

Cure de ces taches.

Il y a une autre eſpéce d'élévations de la peau, leſquelles ſont particulieres aux enfans ; elles ſe manifeſtent ſous la forme de véſicules blanches diſperſées par tout le corps & remplies d'une eau claire : elles ſe rompent & ſe deſſéchent en trois jours, laiſſant quelques veſtiges d'une humeur acrimonieuſe, ce qui donne lieu de croire que ce n'eſt qu'une ſéroſité viſqueuſe imprégnée de quelques ſels fixes, laquelle ayant été pouſſée à la ſuperficie & ſe trouvant trop groſſiére pour traverſer les pores de la ſurpeau la ſoûleve en divers endroits & la perce pour s'é-

En quoy conſiſtet les puſtules aqueuſes.

chaper; mais les malades sont toûjours hors de peril, & d'ordinaire sans fiévre; quand ces pustules commencent à paroistre on ordonne par précaution une saignée proportionnée à l'âge & à la force des malades pour diminuer, ou pour prévenir les mauvaises suites de la fermentation qui a fait pousser ces serosités à la surface, & pour faire rentrer dans la masse du sang les levains qu'elles pourroient laisser, & qu'il est bon de chasser hors du corps par les urines, par les sueurs & par les autres excretions que les differens filtres font des parties éterogênes qui se trouvent mêlées au sang qu'ils doivent purifier.

DES MALADIES AIGUES ORDINAIRES AUX PETITS ENFANS.

LES maladies internes dont il a été parlé jusqu'icy, ne conviennent qu'à des sujets d'une constitution un peu ferme, & dont les humeurs ont assez de consistance & d'activité pour fermenter avec force & produire dans les parties solides des mouvemens trés violents; mais dans l'âge le plus tendre, je veux dire dans les enfans qui sont encore au maillot, ou au-dessous de quatre ans, il survient pour l'ordinaire des maux particuliers dont la connoissance étant necessaire à un Medecin, l'on a jugé à propos, pour rendre ce Traité plus complet, d'y ajoûter la traduction de ce qu'un sçavant Mede-

cin Anglois en a publié nouvellement de plus essentiel & de plus important pour la Pratique.

La grande molesse de toutes les parties du corps des Enfans, & la simplicité de leur maniere de vivre, font qu'ils ne sont gueres sujets qu'à une même sorte de maladie qui ne varie que par des degrés de plus & de moins, & par la difference des parties qu'elle attaque principalement, comme l'estomac, les intestins, le foye, les poumons, la vessie, les nerfs, &c.

Les Enfans ne sont ordinairement affligez que d'un même genre de maladie.

Mais dans un âge si tendre où le temperament est extrémement humide, & ne se soûtient que par le lait qui tend de luy-même à l'aigreur, comme on le remarque en ce qu'il se coagule sans aucune addition, & que de doux qu'il doit être naturellement, il devient piquant en peu d'heures, quand on le laisse reposer, nous avons sujet de croire que la cause generale de toutes les indispositions qui surviennent en ces premiers tems consiste dans une espece d'acide qui se manifeste par les qualitez des matieres que les enfans rendent, & par les symptômes dont ils sont attaquez étant malades : ajoûtez que leur sang est semblable à du vin nouveau,

La cause de cette maladie generale.

qui n'ayant pas encore souffert de fermentation retient tous les esprirs fort embarassez dans le phlegme, & n'est capable d'autre vice que de se rancir ou de s'aigrir. C'est pourquoy nous ne les voyons jamais affectez de ces maux qui dépendent d'un dévelopement de particules actives & spiritueuses qui par leur impétuosité, ou par leur intemperie produisent tant de mouvemens irréguliers dans les adultes. Nous comprenons sous ce nom d'Enfans tous ceux qui sont au-dessous de la quatriéme année; l'âge de puerilité s'étendant depuis quatre ans jusqu'à quatorze. Or nous observons dans la pratique journaliere que plus les enfans sont jeunes, plus l'œconomie de leur corps est facile à déregler, & plus en récompense, il est aisé de les rétablir, la raison s'accordant en cela avec l'expérience, puisque des organes si molasses & si souples cédant facilement à toutes sortes d'impressions sont également susceptibles de bonnes & de mauvaises dispositions.

De quel âge sont les enfant dõt on parle icy.

Comme on ne peut juger des differentes affections des enfans par les raports qu'ils soient capables d'en faire, l'on est obligé de chercher la connois-

Diognostic des maladie de l'enfance.

sance de tous leurs maux dans l'examen du pouls, des excrémens, des cris & des mouvemens qu'ils font en leur touchant certaines parties ; mais nous devons sur tout nous regler par les lumieres que nous tirons des réponses, que les femmes qui en ont soin feront à nos questions; sçavoir, s'ils ont le ventre trop lâche, ou trop resserré, si leurs excrétions sont blanchâtres, verdâtres, ou bilieuses, dures, ou liquides, s'ils vomissent souvent ce qu'ils ont avalé, s'ils ont des rots acides, des hoquets fréquens, si leur bouche est ulcerée d'aphtes, ou qu'ils tombent souvent dans des mouvemens épileptiques, &c.

Qualité de leur pouls & de leurs urines.

Le pouls est communément trés vîte dans les enfans, en sorte qu'on penseroit qu'ils auroient toûjours la fiévre; d'ailleurs la moindre cause les émeut, & ils témoignent la plûpart beaucoup d'impatience, quand on leur tâte le poignet.

Les urines des enfans qui se portent le mieux, sont trés-épaisses, & feroient soupçonner à un Medecin peu expérimenté qu'ils seroient affligez de quelques maux considerables ; mais quand on fait réflexion sur la fléxibi-

lité de leurs fibres, & sur la dilatation de leurs pores, on conviendra que les filtres laisseront à la plus legere impulsion échaper quantité de sucs encore grossiers & indigestes. Au reste ces urines, les sueurs & les matieres stercorales qu'ils rendent incessamment, sont telles qu'étant arrêtées dans les langes, elles peuvent en peu de tems excorier la peau; c'est pourquoy l'on y apportera du remede, en les changeant de linges, ou les nettoyant plusieurs fois le jour.

Effet de l'acreté des excrémens des enfans.

La connoissance des causes procatartiques, ou préparantes des diverses infirmitez ausquelles les enfans sont sujets, ne doivent point être négligées; il faut rechercher ces causes, principalement dans les dispositions où le pere & la mere se trouvoient au moment qu'ils vaquoient à la génération, & dans les qualitez qu'ils pouvoient alors imprimer aux principes prolifiques; & en second lieu dans les alimens dont le fœtus devoit être grossi & nourri par l'ombilic, par la bouche, & même par les pores de la peau & au travers des chairs: personne n'ignore qu'il y ait des maladies héréditaires que l'on reçoit des parens; c'est

Causes préparantes.

ainsi que la goutte, la pierre, l'épilepsie, la phtisie, &c. ont coûtume de se perpétuer dans les familles.

La vie déreglée de la mere cause le plus d'alteration au fruit qu'elle porte.

Mais je suis persuadé que la cause la plus commune des maux que les enfans apportent en naissant dépend de la mere qui les a mis au monde & qui durant sa grossesse sera tombée dans mille fautes à l'égard de la nourriture, & à l'égard des passions de joye, de tristesse, d'envie, de peur, qui peuvent la surprendre ; sans parler des accidens extérieurs ausquels elle est exposée. Aussi voyons-nous que de tous ces malheurs il reste souvent des taches ineffaçables sur le corps & même dans les visceres des innocens à qui les femmes donnent la vie. Nous avons une infinité d'exemples des prodigieux effets de l'imagination dépravée des meres à quoy il n'y a que la longueur du tems qui puisse remedier.

Mais pour l'ordinaire les femmes d'entre le menu peuple, s'appliquant au travail, ou à divers soins du ménage, & prenant des nourritures trés-simples, sont plus rarement mélancoliques, & sont moins sujettes aux déreglemens qui portent préjudice à leur fruit, que celles du grand monde. Les his-

teriques se trouvent plus souvent parmi les Dames qui ont le plus de soin de leur peau, & parmi celles qui joüissent des commoditez de la vie, qui vivent dans la mollesse & dans l'oisiveté, ou qui laissant croupir leurs humeurs, communiquent presque toûjours à leur race une indisposition valétudinaire.

La volupté, ou l'insatiable desir des embrassemens contribue encore beaucoup à énerver les forces d'un enfant dans le sein de sa mere, qui s'épuise dans les plaisirs qu'elle prend aux caresses où elle s'abandonne, quelquefois depuis le jour qu'elle a conçû jusqu'au jour qu'elle accouche.

La lubricité des femmes grosses énerve leur fruit.

Si nous voyons que les autres animaux conservent dans leurs descendans la vigueur de leur espece, nous devons surtout attribuer ce bonheur à la loy que les brutes observent inviolablement de ne point s'accoupler avec des femelles pleines.

Aprés avoir parlé de la cause procatartique qui se déduit de la condition des principes de la génération, & de l'état de la grossesse; nous allons traiter des causes qui regardent de plus prés les maladies, dont il

Causes plus prochaines de la maladie des enfans.

est question : & qui dépendent entr'autres de ces quatre chefs : 1°. du froid dont on n'aura pas eu la précaution de deffendre l'enfant. 2°. Du lait de la nourrice qui sera trop épais, ou trop sujet à se cailler. 3°. De la viande qu'on lui aura donnée trop-tôt pour le sévrer. 4°. Enfin du vin, ou des autres liqueurs spiritueuses que les femmelettes & les nourrices permettent à leurs nourriçons.

Premierement, à l'égard du froid, celuy que les enfans endurent le soir, & la vicissitude qu'ils éprouvent dans les differentes temperatures de l'air, leur font contracter peu à peu des dispositions à la fiévre, parce que les enfans naissant nuds, & dépourvûs de ces fourures, dont la nature a muni les brutes dés le ventre de leurs meres, sont imprudemment exposéesen cent occasions à des excés de chaleur, & sur tout de froideur contre lesquels ils devroient continuellement être préservez par des vêtemens chauds & doux proportionnez à la délicatesse de leurs corps. Il est vray que plusieurs condamnent cette précaution, comme contraire à une constitution robuste qui ne s'obtient qu'en s'accoûtumant à la fatigue

& à toutes les injures de l'air ; mais quoyque des enfans se soient fortifiés ainsi le temperament par une vie dure, & exposée à la violence des plus rudes saisons, en s'échapant avec peine des rhumatismes, & des autres incommoditez qui leur étoient inévitables, ils ne vivent pas néanmoius si longtems, que ceux qui par le soin qu'on a eû de les bien vêtir, & de les garder des intemperies de l'air, se sont conservé un corps plus souple & mieux temperé, quoyque plus foible.

La force du temperamẽt ne fait pas souvent la plus longue v.e.

En second lieu, le lait de la nourrice plus épais qu'il ne doit être, causera des desordres par les obstructions qu'il fera dans le corps de l'enfant : & si elle est adonnée au vin, ou à d'autres boissons spiritueuses, son lait s'enflamera & se tournant à corruption, elle transmettra par ses mamelles des feux inextinguibles dans les entrailles de son nourisson, ou si pendant qu'elle l'alaite, elle voit souvent son mary, ses émotions lassives luy provoqueront les mois, & corrompront le lait, qui s'aigrissant ne coulera plus si copieusement par les mamelles; c'est pourquoy l'enfant manquant trop de cette nourriture, tombera dans des maux dont

Inconveniens du mauvais lait de la nourrice.

il aura de la peine à revenir, même en le changeant de nourrice. Enfin si elle est sujette aux vapeurs, ce qui témoigne un temperament fluet & délicat, quoyqu'elle soit d'ailleurs chaste & sobre, son lait néanmoins dégénerera, s'épaissira & sortira de sa condition naturelle : & il n'est rien de plus dangereux pour les enfans que cet épaississement de lait, parce que toutes les humeurs doivent couler aisément dans leurs vaisseaux, & que les embaras qu'il feroit dans les premieres voyes derangeroient dans des corps si tendres le tissu mol & lâche des principaux visceres.

Les vapeurs dans une nourrice gâtent son lait.

Troisiémement, la chair qu'on donne à manger, ou plûtôt à dévorer aux enfans qui n'ont encore ny dents pour mâcher, ny levains suffisans pour digerer une substance si tenace doit engendrer des crudités, & par conséquent des humeurs putréfiantes qui causeront des tranchées, ou d'autres symptômes des plus cruels, & qui fourniront des semences & de la pâture aux vers dont les enfans sont si communément affligez : la coûtume que toutes les nourrices ont de laisser dormir leurs enfans dés qu'ils sont saouls, est encore une

source de sucs indigestes qui tendent à la destruction de ces foibles machines.

La quatriéme cause de la dépravation du tempérament des enfans, est l'imprudente indulgence qu'on a pour leur accorder l'usage des liqueurs spiritueuses, les nourrices s'imaginant que le vin qui les égaye, & les fortifie, & qui leur est ordinairement nécessaire pour aider à la coction des chairs de bœuf, ou d'autres semblables dont elles se remplissent la panse, aura les mêmes effets dans les enfans dont les fibres sont si délicates & si peu capables de soûtenir l'effort des fermentations qu'un liquide aussi animé produiroit.

On doit interdire aux enfans les breuvages spiritueux.

On avouë que plus on avance en âge, plus le vin semble convenir au soûtien de nos corps, parce que la chaleur des vieillards étant languissante a besoin d'être fomentée & accrûë par des matieres pleines d'esprits, & de fermens proportionnez à la grossiereté de leur sang, & à la solidité de leurs fibres; mais il n'en va pas de même aux enfans dont les parties toutes molasses se fondroient, ou se brûleroient à l'ardeur d'une boisson si active, &

Raison pour quoy le vin est utile aux personnes âgées, & pernicieux aux enfans.

leurs fermens ne manqueroient pas de se perdre & de s'altérer notablement : Nous n'avons qu'à comparer la santé des enfans des gens de qualité, ausquels on donne des alimens si délicieux, si chauds & si brûlans, avec la constitution des enfans de paysans, ou d'autres manœuvres, qui ne peuvent leur fournir qu'une nourriture des plus simples & des moins irritantes, pour être persuadés que la vie frugale, & l'abstinence des liqueurs de grande fermentation doivent être recommandées pour les enfans qu'on veut préserver de fiévres, & d'amas d'humeurs impures.

Toutes les causes éloignées concourent à l'acidité.

Mais quelles que soient les causes antécédentes & médiates, ou éloignées des maladies qui survienent dans l'enfance, il est certain qu'elles concourent toutes à une même cause immédiate & prochaine, sçavoir, à une acidité qui se répand dans toutes les humeurs: & voicy les symptômes qui attaquent plus communément les petits enfans malades.

Histoire de la maladie ordinaire des enfans.

Leur ventricule contracte des aigreurs qui lui font changer les alimens en un chile étérogéne, ou en une espece de lait caillé, où l'acide domi-

nant excite entr'autres des envies de vomir & des vomissemens, outre quantité de rots aigres : Si cette affection persévere les enfans palissent, même leur visage se teint d'une couleur jaune verdâtre : leur estomac se gonfle de vents dont une grande partie sort de tems en tems par la bouche : il s'éleve une pustule ou deux à la peau en quelque partie superieure du corps tantôt aux jouës, tantôt au menton, quelquefois au front, ou au col ; l'enfant empire de plus en plus, il a de la peine à respirer, & il le fait souvent avec ronflement quand il est d'une complexion charnuë, & que la maladie devient aiguë ; au reste il est ordinairement pressé d'une petite toux séche à raison de l'acrimonie des humeurs qui picottent les rameaux trés-sensibles de la trachée-artere ; & cette toux menace plusieurs fois de suffocation, parce que les bronches des poumons se trouvent à la fin surchargées des sérosités que cette sorte de légere convulsion y attire, & qui n'ont pas de voye pour s'écouler ailleurs ; & même on voit le malade comme suffoqué, ayant le visage tout noir à cause de la molesse & de la délicates-

Toux suffocante.

se extrêmes des organes qui font mouvoir la poitrine, & qui sont incapables alors de soûtenir les violentes irritations de ces matiéres acides.

Origine des trãchées.

Mais si les coagulatious qui se sont faites dans le ventricule passent aux intestins, il en naîtra des tranchées, des déjections verdâtres, & des cours de ventre terribles, lesquels accidens sont d'ordinaire accompagnés d'une fiévre des plus aiguës où la vie est fort en danger; ou bien la douleur s'apaisant un peu par une dureté & une enflûre de l'abdomen qui la termine, le mal dégenere en un rachitis ou en des tumeurs scrophuleuses; les intestins se débarrassent par les selles d'une gelée blanchâtre, ou jaune & verte, ou brune trés-propre à engendrer des vers; Les malades frottent souvent leur nez, non seulement quand ils ont des vers dans le corps, mais aussi en toute sorte de fiévre qui dépend d'une corruption d'humeurs, dont les particules acrimonieuses s'élevant jusqu'aux narines, y piquent des membranes d'un sentiment exquis.

Naissance du rachitis & des écrouelles.

Les tranchées dont je viens de parler ne sont presque jamais sans veilles, inquiétudes, plaintes & cris le jour & la

nuit, à quoy il n'y a guere d'interruption que dans les momens qu'ils tettent: & quand la nourrice néglige de leur présenter d'heure en heure la mamelle pour les appaiser la continuation des cris forme insensiblement des descentes par les impulsions réiterées du diaphragme, & des muscles du bas ventre contre les intestins qui trouvent moins de résistance au droit des anneaux au travers desquels ils prolongent le peritoine, pour s'engager dans les bourses aux garçons, & dans les grandes lévres aux filles.

Suite des douleurs des trãchées.

Durant les douleurs des tranchées, le lait, ou tout autre aliment se cuit mal, il s'aigrit & se coagule de plus en plus; il survient une petite fiévre, la soif s'augmente, tous les membres deviennent flasques, le col n'a plus la force de suporter la tête; enfin il s'excite des mouvemens convulsifs, & les muscles du cœur ne pouvant agir que trés-foiblement, le sang circule avec lenteur dans ses vaisseaux, & toutes les fonctions s'éxécutent avec une langueur affreuse.

Si c'est le tems qne les dents doivent percer, la plûpart de ces symptômes tourmenteront encore davantage

les enfans, & seront accompagnés d'aphtes, ou d'ulceres dans la bouche prevenans d'intemperie chaude, qui quelquefois empêchent les malades de tetter, & qui par leur forte impression suspendent plusieurs jours les larmes & les plaintes dont les enfans ont accoûtumé de tirer leur principale consolation ; c'est pour cela que lorsqu'aprés cette suspension les pleurs & les cris recommencent, l'on en doit bien augurer, comme étant une marque de la fin de la maladie.

Cause du mal de tête des enfans às la fiévre.

Les enfans un peu plus âgés se plaignent toûjours d'un mal de tête, quand ils sont attaqués de fiévres, ce qui n'est apparemment produit que par la sympathie naturelle des parties de la tête avec celles du ventricule, & de quelques autres du bas ventre qui sont principalement affectées. Or que tous ces maux procédent de quelque principe acide ou coagulant, c'est de quoi il y a peu lieu de douter en examinant tout ce qui paroît aux sens, & en faisant réfléxion sur les remédes qui ont icy le plus de succés, & qui ont tous la proprieté d'émousser les pointes des acides, & de résoudre les matieres coagulées.

Tous les remedes pour les enfans detruisent les acides & dissolvent.

Les vomiſſemens fréquens d'une pituite viſqueuſe, & coagulée, & ſa couleur verte, ainſi que l'haleine ſentans l'aigre, ſont des choſes trés-manifeſtes dans les enfans malades, leſquelles on ne ſçauroit attribuer qu'à quelque eſpece d'acides, de même que les excrémens ſtercoraux teints de verd par un acide mêlé à la bile, vû que les changemens de toutes les couleurs en verdure ne s'accompliſſent que par les acides. Les cruelles douleurs des tranchées, & la pâleur du viſage confirment pareillement que l'acide a le deſſus; & ce ſera ſuivant cette hypothéſe que j'expliqueray toute la conduite qu'on doit tenir dans la cure des enfans malades, me conformant en cela à nôtre Maître Hippocrate qui nous apprend que les principales cauſes qui doivent être conſiderées dans les maladies, ne ſont point les figures, la groſſeur, la maſſe, les mouvemens naturels des atômes ou premiers principes d'où tout le corps commence, & en quoy il ſe réſout; mais que ce ſont les ſecondes qualités, ſçavoir l'acidité, l'amertume, la ſalure, &c. jointes aux ſymptômes de la chaleur & du refroidiſſement qu'il faut contenir dans le

Qualités ſécondes, à obſerver dãs la cure des malades.

temperament requis en émoussant les pointes de l'acide, en alterant les amers, moderant le salé, incisant & atténuant les humeurs épaisses, épaississant celles qui sont trop atténuées & trop fluïdes, aducissant celles qui sont rudes, & levant enfin toutes les obstructions pour débarrasser les vaisseaux & les fibres.

Prognostic des maladies de l'enfance.

Les prédictions qu'on peut faire sur les infirmités des enfans doivent plûtôt être fondées sur la maniere dont on les traite que sur la nature & la grandeur de ces maladies mêmes, car leurs fiévres sont peu ardentes à moins qu'un usage inconsideré de cordiaux, & de liqueurs spiritueuses ne change la constitution du sujet.

Les enfans charnus & gras, qui abondent en pituite, qui ont le sommet de la tête mou, ou les sutures ouvertes à la fontanelle sont disposés soit au rachitis, c'est-à-dire à la maladie de l'épine du dos qu'on nomme en chartre & noueure, soit à des toux convulsives, & à des aphtes opiniâtres, ainsi qu'aux écroûelles: Les enfans maigres & menus sont les plus fluets de tous, & ils ont coûtume d'être brûlés d'une chaleur acre, ou d'être attaqués de fié-

vres inflammatoires trés-contraires au genre nerveux.

Ceux qui naissent de meres hysteriques, délicates, maladives, accoûtumées à manger des fruits de peu de durée, ou des choses aigres & acerbes; qui mangent par excés, ou qui ont l'appetit dépravé se retirent plus difficilement des maladies notables qui leur arrivent, à cause qu'ils ont un mauvais fond de temperament.

Ceux qui ont le ventre lâche se portent mieux que ceux qui l'ont trop resserré.

Saisons favorables à la cure des enfans malades.

La saison du printems & celle de l'été leur est favorable pour la guérison des fiévres, & non l'automne ni l'hyver.

Depuis le milieu de Juillet jusqu'à la Mi-Septembre des tranchées épidemiques regnent parmi les enfans, à cause que les chaleurs précedentes de l'air leur ont épuisé les forces; c'est pour cela qu'on voit plus perir d'enfans en ce tems-là pendant un mois, qu'en un autre pendant quatre mois entiers.

L'epilepsie tuë d'ordinaire les enfans.

Les convulsions, ou d'autres mouvemens irréguliers de membres abrégent ordinairement les jours des en-

fans qui ont été attaqués de maladies durant quelque-tems, ou qu'un régime chaud aura enflammés.

Cure. Pour jetter les fondemens d'une bonne méthode de traiter les enfans malades, il faut avoir égard sur tout à la foiblesse de leur corps pour leur choisir des médicamens qui conviennent à des organes si tendres, & à des humeurs si peu actives ; plus ces remédes seront icy doux, & seurs, plus nous aurons de succés, car on doit bannir ces médecines vigoureuses qu'on tire des mineraux & des métaux les plus durs, parce qu'elles ne peuvent avoir de proportion avec tant de molesse : & comment dans une constitution où le lait est à peine digeré se trouveroit-il des parties capables de soûtenir l'action de médicamens caustiques & inflammables ? L'aliment des enfans étant trés-foible & trés-simple, on ne peut luy substituer sans danger une drogue qui aura des qualités fortes, ou qui seront trés-composées.

Les remedes les plus doux sont à preferer icy

L'acidité des humeurs étant la principale cause des mauvaises affections des enfans, nous devons diriger toute leur cure à la destruction de l'acide, lequel

lequel dessein renferme deux intentions dont la premiere est de préparer les acides pour les rendre propres à être chassés avec les humeurs excrémentitielles : La seconde sera de trouver les voyes par lesquelles ils pourront être plus commodément expulsés, & le corps purgé ; l'on est obligé de remplir ces deux intentions pour guérir promptement, & en seureté, les maladies aiguës des enfans, ou pour en dissiper les dispositions qu'ils ont aux maladies croniques.

Raison d'employer les purgatifs pour les enfans malades.

On pourroit croire que l'âge trop tendre des enfans ne permet pas d'employer la purgation quand ils sont malades ; mais comme l'on est revenu de l'erreur où l'on étoit autrefois de défendre les purgatifs aux adultes affligés de maladies aiguës qui abattoient extrémement les forces, & qu'on réüssit aujourd'huy à donner ces remédes dans les fiévres continuës, l'experience a aussi appris depuis peu que l'on pouvoit avec avantage en user de même à l'égard des enfans malades, vû que quelque foiblesse qu'on supose chez eux, leurs forces se répareront quand par la vertu de quelque médicament simple on viendra à débarras-

ſer de l'humeur morbifique les premieres voyes qu'il importe toûjours aux adultes mêmes les plus ſains de tenir nettes pour prévenir la corruption & les vapeurs nuiſibles des matieres qui y croupiroient.

La néceſſité de préparer les acides, lorſqu'on ne peut pas encore les évacuer eſt fondée ſur les pernicieux effets qu'ils cauſent ſans ceſſe dans le corps où ils ſont exaltés ; ces effets ſont d'épaiſſir & de coaguler, d'engendrer par là des obſtructions, & de conduire à la pourriture & à la vermine les matieres où ils abondent, de rendre les maladies plus opiniâtres, & d'exciter des tranchées trés-cruelles.

Mauvais effets du ſéjour des acides dans le corps.

Mais ce n'eſt point par des cordiaux, par des ſudorifiques, ni par des fébrifuges préparés chimiquement que l'on doit commencer la préparation des acides qui augmenteroient les crudités par de tels moyens ; il faut ſe ſervir de matieres temperées qui abſorbent l'acide, qui appaiſent peu à peu les ébulitions du ſang, & qui diſſipent les douleurs ; telles ſont les pattes & les yeux des écrévices, les écailles d'huître, les coquillages, les coquilles d'œufs, les perles, la mere des perles,

Medicamens ſimples & composés propres contre les acides.

l'os de séche, la craye, les coraux, la pierre de bezoard, la corne de cerf, l'yvoire brûlé, le bol d'arménie, la terre sigillée, la pierre hématite, &c. Et entre les médicamens composés vous avez la poudre de pattes d'écrevisses, la pierre de goa, les especes de la confection hyacinthe, &c. je ne cite point icy les esprits de sel armoniac, de corne de cerf, les sels lixiviels, les eaux cardiaques, & plusieurs autres compositions faites avec beaucoup de soins & de dépense, parce qu'elles ne sont pas meilleures que celles qu'on donne à vil prix, outre qu'étant trop échaufantes elles causeroient des fiévres qui consumeroient les parties délicates des petits enfans. Voicy les doses des remédes que nous venons d'indiquer. Premierement pour un enfant d'un an qui a la fiévre, ou qui souffre des tranchées on pourra prescrire quelqu'une des trois recettes suivantes.

Formules de ces remedes.

Prenez poudre composée de pattes d'ecrévices, & perles préparées une dragme de chaque, mêlez & partagez le mélange en six doses égales.

Secondement, prenez Bezoard oriental, perles préparées, yeux d'écre-

vices préparés demi dragme de chaque ; des especes de la confection hyacinthe un scrupule ; formez-en une poudre à diviser en six parts semblables.

Troisiemement, prenez poudre de pattes d'écrevices simple, & yeux d'écrevices préparés deux scrupules de chaque ; cochenille six grains : mêlez & réduisez ces drogues en poudre trés-subtile à mettre en six égales portions : faites-en d'abord avaler une dose, & si le mal presse prescrivez-en une pareille deux heures aprés, & consumez les autres doses à quatre heures d'intervale l'une de l'autre, excepté durant le tems du somneil ; ce que l'on continuera pendant les deux premiers jours : mais on observera de donner pour véhicule à ces poudres une cuillerée de julep suivant pour chaque fois, en beuvant ensuite une seconde cuillerée.

Formules de juleps & d'émulsiõs à prescrire après les remedes decrits cy-dessus.

Prenez eau de laictuë alexitere quatre onces ; eau de cerises noires, eau de pivoine composée, & eau épidémique deux dragmes de chaque ; sucre perlé demie once : mêlez pour en faire un julep. Ou prenez eau de pouliot & eau de laictuë alexitere trois once

de chaque ſirop de geroſle ſix dragmes mêlez.

Autrement prenez amandes douces pelées au nombre de dix ; pilez-les dans un mortier de marbre, y répandant peu à peu de l'eau d'orge, ou de l'eau de laictue alexitere demi-livre ; paſſez la mixtion, & ajoûtez à la colature ſix dragmes d'eau de fine canelle, & demie once de ſucre trés-blanc ; faites le mêlange de ces drogues, & en uſez pour émulſion.

Je ne me ſers quelquefois que du julep perlé, ayant ſoin de bien remuer la bouteille avant que de la verſer dans le gobelet : On compoſe ainſi ce julep.

Préparation du julep perlé.

Prenez eau de ceriſes noires quatre onces ; eau de citron deux onces ; eau admirable, & perles préparées deux dragmes de chaque ; ſucre trés-blanc demie once : faites-en un julep dont vous donnerez trois cuillerées, comme auparavant. Mais ſi l'enfant étoit accablé d'une toux preſſante, il faudroit luy faire mâcher ou lécher quelque mêlange mol & doux, ne répetant pas ſi ſouvent l'uſage des poudres cy-deſſus marquées.

Prenez poudre coraline, & poudre

ſimple de pattes d'écrevices une dragme & demie de chaque; ſirop de capillaire, & ſirop de guimauve une once de chaque; baume de Tolut demie once; délayez ces choſes dans une demie once d'eau de pavot rhéas. On y pourra joindre le bol d'arménie comme un remède des plus propres pour arrêter les fluxions qui tombent ſur le poumon. Le ſuc de pouliot échauffé où l'on aura diſſout du ſucre candy, y convient encore beaucoup, ainſi que l'huile d'amandes douces quand on s'apperçoit que l'enfant y trouve du goût.

Vſage du ſuc de pouliot.

Le ſouphre vif, ou les fleurs de ſouphre deſtinées pour abſorber les acides dans une conſtitution phlegmatique, doivent être icy fort recommandées à raiſon de leur admirable vertu de deſſécher, de pénétrer, & de diſſiper les humeurs épaiſſies en quelque endroit qu'elles ſe rencontrent; car le ſouphre réſiſte puiſſamment à la corruption des humeurs.

On uſera plus ou moins fréquemment de toutes ces poudres ſelon que les ſymptômes de la maladie ſeront plus ou moins rudes : on ſe reſſouviendra ſeulement que les tran-

chees, les inquiétudes, & les veilles des enfans sont aussi seurement adoucies & guéries par les coquillages prudemment administrés, que les douleurs & les veilles des adultes le sont par les narcotiques prescrits à tems : c'est ce que jusqu'à present les Medecins n'avoient point assez consideré, & dont ils se convaincront aisément par la pratique. Trois jours aprés qu'on aura ordonné ces remedes, s'il n'y a point de verole, de rougeole, ni de fiévre pourprée on doit purger de la maniere suivante les enfans d'un an, ou environ, attaqués de maladies.

Avantage des coquillages pour absorber les acides.

Prenez sirop de chicorée préparé avec la rhubarbe deux dragmes; rhubarbe en poudre quinze grains ou un scrupule ; eau de laictuë alexitere une dragme, ou trente goutes d'eau de canelle fine pour délayer. Autrement prenez sirop de nerprun cathartique une dragme & demie ou deux dragmes ; poudre diasene huit grains, & faites le mêlange.

Autrement prenez poudre de la comtesse de Warvic décrite dans la pharmacopée de Londres, ou bien de la poudre cornachine six grains que

Purgatifs propres aux enfans.

vous brouillerez dans une cuillerée d'eau de cerises noires adoucie avec un peu de sucre pour la faire avaler à vôtre malade.

Prenez amandes douces pelées au nombre de trois que vous pilerez dans un mortier de marbre où vous répandrez peu à peu une once, ou une once & demie d'eau d'orge, ou de quelqu'autre simple; passez & dissolvez dans la colature trois dragmes, ou demie once de mane pour en composer une émulsion purgative.

Prenez deux ou trois dragmes d'un électuaire lénitif que vous dissoudrez dans une once d'eau de laictuë alexitere.

Remede contre la pourriture des humeurs.

Dans les symptômes qui proviennent d'une extréme pourriture d'humeurs on mêle six grains d'éthiops mineral, ou quatre grains de mercure doux avec autant de fleurs de souphre dans une cuillerée de quelque sirop agreable, brassant le tout dans un mortier de verre pour le donner la nuit qui précedera la purgation.

Lorsque l'enfant est parvenu à l'âge de trois ou quatre ans, ou que les dents lui ont presque toutes percé les gencives, & principalement lorsqu'on

ſoupçonne des vers, ou une grande corruption d'humeurs, il ſera bon de préparer un bol du mêlange de ces ſortes de drogues avec de la pulpe de coings, ou de l'écorce de citron confite, paſſée par le tamis.

Précaution ſur l'uſage des bols.

Mais ces bols ſont peu profitables à ceux dont le ventre eſt trop reſſerré & difficile à émouvoir par les médicamens quoiqu'ils ſoient en d'autres cas fort utiles pour diſpoſer le corps à recevoir le lendemain un purgatif: il ſera auſſi quelquefois avantageux d'appliquer ſur la région du nombril l'emplâtre ſuivant ou un ſemblable.

Compoſition d'un emplâtre ſur le nombril.

Prenez une dragme d'aloés ſuccotrin; feuilles de ſabine, ſommités de petite centaurée, fleurs de camomille pulveriſées un ſcrupule de chaque; térebentine de Veniſe autant qu'il en faut pour former l'emplâtre aux bords duquel on étendra un peu d'emplâtre du cumin qui fera mieux tenir le reméde: on pourroit ſouvent ajoûter un ſcrupule de coloquinte aux autres drogues. Mais je ne connois point de médicament plus propre & plus ſeur que la rhubarbe qui chaſſe avec le moins de violence du monde les ſucs vicieux qui cauſent la fiévre, & la-

quelle en même-tems fortifie le corps qu'elle a purgé ; c'est pour cela qu'on ordonne heureusement cette drogue aux femmes grosses, aux vieillards, & à tous les autres qu'une maladie aura fort affoiblis, aussi-bien qu'aux enfans. La rhubarbe merite plus justement que tout autre le titre de hiera ou de sacrée si vantée chez les Anciens. L'aloës qui tient le premier rang, ou qui fait la base dans toutes les pilules purgatives est certainement digne de grands éloges, à raison de son amertume si efficace pour atténuer & chasser au dehors les matieres impures épaissies; mais ce médicament se prend rarement sans danger à cause de son acrimonie, de sa corrosion, & de l'ardeur qu'il répand dans le corps.

Préference de la rhubarbe.

Le lendemain de l'operation de quelque doux purgatif, l'on prescrira les poudres susdites pour en user le soir, & on les ordonnera trois ou quatre fois par jour pendant les deux jours suivans; puis le troisiéme on réiterera la purgation dont on proportionnera la quantité à l'effet que la précedente medecine aura eu. Quand ces choses ont été bien éxécutées, les plus fâcheux symptômes disparoissent, ou

ſont notablement diminués , & le malade hors de danger.

On doit ſuivre la même méthode à l'égard des enfans un peu plus âgés, c'eſt-à-dire préparer les humeurs, purger aprés, & proportionner les médicamens pour l'un & l'autre effet ſelon les âges. Obſervez que la premiere purgation que nous donnons aux enfans qui ont la fiévre leur eſt non ſeulement procurée par des remédes lénitifs, mais auſſi par une petite doſe de ces remédes; & que quelquefois la nuit qui précede cette purgation nous faiſons prendre un lavement de quatre onces de lait de vache adouci avec du ſucre, aiguiſé avec tant ſoit peu de ſel, quand il y a conſtipation pour hâter la force de cette premiere purgation, & pour ſupléer au défaut du médicament cathartique: il n'y a rien à craindre en donnant aux enfans un ſcrupule ou deux de cryſtaux de tartre diſſous dans quelques cuillerées de bouillon d'avoine, ou de liqueur ſemblable; mais il faut bien choiſir ces cryſtaux.

Avis ſur la purgation.

Quand un enfant charnu, gras ou d'un temperament trés-humide où les humeurs commencent à s'aigrir, eſt

attaqué d'une maladie opiniâtre dans un tems d'hyver, il faudra persister plus long-tems dans les purgations marquées cy-devant pour dompter l'acide, prenant garde seulement que le remede n'excede pas les forces du sujet; sur cela je ne puis oublier l'endroit où Hippocrate nous donne des loix pour purger, dans son livre des Medicamens purgatifs. *Il ne faut point donner, dit-il, de Médicamens pour purger ceux qui sont surpris de fiévres violentes, jusqu'à ce qu'elles soient sensiblement ralenties; du moins s'en doit-on abstenir durant quatorze jours: car les chairs, & les cavités du corps de ces malades étant déja chaudes de tels médicamens ne feroient qu'augmenter la fiévre, & ne vuideroient rien; la bile étant donc alors plus émuë sans être purgée donneroit pour toutes choses de l'aversion au malade qui ne voudroit ni boire ni manger; & s'il est absolument necessaire d'évacuer l'on pourra seulement prescrire des clysteres.*

Conseil d'Hippocrate sur la purgation.

Mais sur ces paroles vous remarquerez qu'Hippocrate n'entend que les fiévres des adultes qui ont coutume d'être trés-véhementes, & trés-ar-

dentes, au contraire de celles des enfans qui ſont douces & traitables : d'ailleurs on ſaura que les purgatifs de ſon tems étoient trés-forts, car ils n'employoient que le ſuc des concombres ſauvages, la colochinte, l'ellebore, & ſemblables, au lieu que nous uſons pour purger de lenitifs trés-temperés & trés-doux que les Anciens ne cõnoiſſoient non plus que l'Amerique: de plus nôtre art eſt beaucoup perfectionné, l'on ſait à preſent préparer les fiévres à la purgation, les temperer par de copieuſes ſaignées faites aprés l'operation des purgatifs, & enfin les dompter comme il arrive quelquefois le même jour de la purgation, ce que j'ay vû d'ordinaire dans les enfans, principalement au printems, ou en été.

Purgatifs violens anciennement uſités.

Quant à la ſaignée des enfans j'avoüëray qu'elle ne leur convient pas plus qu'à des gens d'un âge décrepit, & qu'on ne la doit permettre que dans des toux convulſives où la matiere febrile menace de ſe jetter ſur les poumons, ou bien dans de rudes contuſions que les enfans pourroient avoir reçûës par des chutes, ou autrement.

Cas où la ſaignée eſt utile aux enfans.

La raiſon qui me fait beaucoup eſ-

Vtilité des coquillages. timer les testacées ou coquillages dans les maladies de l'enfance, c'est que de tels medicamens dessechent tous, & qu'ils émoussent les acidités que les humidités ont coutume de contracter dans le corps des enfans; outre qu'ils n'échaufent point; ajoûtez qu'en cet âge le ventricule s'imbibe d'un certain ferment vorace qui donne un appetit insatiable que les seules liqueurs sont peu capables d'apaiser, & l'on trouve souvent des enfans en langueur parce que les nourrices leur auront fait trop avaler de liquides pour dissiper cette grande avidité qu'elles leur voyent:& les impressions que font ces remedes sur l'estomac ne passent pas si vîte que celles des medicamens liquides.

Ce qu'õ doit entendre par coquilages. Je comprens sous le nom de coquillages ou testacées toutes les matieres de nature & de vertu semblables à celles des écailles, comme les coraux, la coralline, la craye, les bézoards, &c. trés-propres à absorber l'acide.

Quoique tout le monde sçache les qualités de ces medicamens, personne cependant n'en a fait assez d'application, sur tout à l'égard des enfans, la plûpart des Medecins ayant toûjours

eu recours aux opiats dans les veilles & les douleurs qu'il faloit calmer; mais tous ces ſecours tirés de l'opium ſont dangereux dans des conſtitutions foibles, parce qu'ils diminuent encore les forces en attenuant les humeurs, & en engourdiſſant les fibres, au lieu que les teſtacées ſont anodyns & aſſoupiſſants, comme les plus puiſſans opiats, & n'expoſent la vie à aucun peril : tous les medicamens échaufans à qui l'on donne les beaux noms de cordiaux & d'alexiteres ſont auſſi pernicieux que les opiats, principalement quand on en preſcrit de grandes doſes qui ne manquent point de donner au mal de plus profondes racines, aprés l'avoir d'abord diminué en apparence, qui allument davantage la fiévre, & qui augmentent la ſoif en rendant la langue aride.

Fâcheux effets des cordiaux & des opiats.

On objectera que ces medicamens tirés des coquillages & des pierres, dont je fais tant de cas doivent cauſer des obſtructions, & multiplier celles auſquelles les enfans ſont déja fort ſujets, à cauſe du rétreciſſement de tous leurs vaiſſeaux qui ſe pliſſent d'ailleurs & ſe froiſſent tres facilement.

Objection & reponſe.

Je répons à cela que l'intemperie acide est la cause la plus ordinaire de tous les embarras qui se trouvent dans le corps des enfans, & que par consequent tous les moyens qui peuvent avec sureté détruire tous les acides étrangers, remedient aux obstructions en prévenant les coagulations, ou en les dissolvant; ainsi les coquillages qui viennent aisément à bout de détruire la cause des embarras pourront toûjours être pris avec fruit, parceque la moindre compression, & toutes sortes de liqueurs les diviseut & les subtilisent assez pour traverser sans obstacle tous les filtres, & être évacués avec les humeurs inutiles.

La crise depend de la maniere de traiter.

Quelques-uns trouveront à redire que nous negligions les crises observées par les Anciens avec tant de scrupule. Mais les jours critiques, c'est-à-dire les intervales de tems ausquels il se fait un changement subit dans la maladie à l'avantage, ou au des-astre du malade, dépendent entierement, chez les enfans entr'autres, de la methode que l'on suit dans le traitement; car si la cure est principalement appuyée sur des évacuations generales procurées à propos, les cruditez qui

accompagnent la fiévre ſont plûtôt cuites que de coûtume, une partie de la matiere morbifique eſt d'abord chaſſée, & le reſte cede promptement aux medicamens qu'on employe dans la ſuite. Mais lorſqu'on procede par des diaphorétiques & des cordiaux qui agitent extraordinairement les humeurs, & mettent les parties ſpiritueuſes en confuſion, & que d'un autre côté on abandonne la ſortie, ou la correction des mauvais ſucs aux ſeuls lavemens qui ne paſſent point les gros inteſtins, la criſe ou la coction de la matiere corrompuë & des crudités tarde beaucoup à s'achever.

Les derniers efforts de la nature ſont les criſes.

La criſe n'eſt autre choſe que le dernier effort de la Nature qui tend de toutes manieres à pouſſer les matieres morbifiques au dehors par les voyes les plus commodes, ſçavoir par les ſueurs, quand on a uſé de drogues échaufantes, ou par des hemorragies, par des vomiſſemens, & quelquefois par des urines copieuſes, ce qui montre que cette Nature à laquelle tous les Medecins doivent ſe conformer dans le gouvernement des malades, ne juge point autrement les fiévres & le reſte des maladies que par des écoulemens,

& par la dissipation de toutes les choses qui incommodent.

Dispute des Medecins sur les precipitans.

On a long-tems disputé parmi les Medecins modernes sur l'usage des précipitans, & plusieurs ont prétendu que nous serions en état de guérir toutes les maladies qui affligent le corps humain si nous connoissions le précipitant propre & specifique à chacune: mais on remarquera qu'il ne s'agit icy que des maladies aiguës qui se terminent fort vîte, & non des maladies chroniques qui donnent de longues tréves aux medicamens, & le loisir d'éprouver de nouvelles facultez des drogues, ou des manieres de traiter: de plus la précipitation est la séparation des particules les plus grossieres, & les plus massives d'un mélange où elles étoient imperceptiblement suspenduës par l'action d'un dissolvant acide, & au fond duquel elles tombent dès qu'une substance capable de briser l'acide vient à les débarrasser, & à leur permettre de se réünir pour composer des volumes plus pesans que le reste: or la crudité que nous appercevons dans les fiévres des enfans est un effet naturel d'un acide qui prédomine; & la coction un signe de cet

acide bridé, & vaincu par la nature; c'eſt pourquoy la purgation excitée par art, pouſſe en bas les crudités auparavant élevées, ou diſperſées, & leur fait prendre la route des ſelles, ou des urines; & même toute autre ſorte de medicamens ne précipite que comme purgatif. Ainſi la fiévre occupant principalement les parties vitales, & les ſuperieures ſur tout, il faut d'abord recourir aux précipitans veritables, & à des évacuations proportionnées, pour extirper radicalement la matiere fébrile qui cauſeroit trop de ravage par ſon ſéjour. Mais comme quantité de Medecins des plus illuſtres ont accoutumé de combattre preſque toutes les fiévres par des ſudorifiques qu'ils diſent propres à meurir la matiere, je declareray icy mon ſentiment ſur une telle conduite.

Les purgatifs tiennent lieu de precipitans.

Auſſi-tôt que ces Medecins voyent quelqu'un attaqué d'une fiévre épidemique, ils y conçoivent toûjours une certaine malignité qu'ils ne ſçauroient bien définir, & qu'ils tâchent ſans ceſſe de ſurmonter par des alexipharmaques & des diaphorétiques des plus chauds: durant ce tems-là cette fiévre qui ſouvent étoit peu de choſe

Reflexion ſur les alexipharmaques.

en ſon commencement & facile à traiter, devient maligne par certe mauvaiſe méthode, vû que les ſudorifiques adminiſtrés hors de ſaiſon, ou trop fréquemmment épuiſent les ſéroſités qui doivent ſervir à tranſporter le ſang par les veines, & par les artéres, & que par conſequent le ſang trop épaiſſi eſt interrompu dans ſon mouvement, & croupit ; le pouls en eſt affoibli & rendu inégal, tremblant, fourmillant, ou intermittant : Les urines ne coulent preſque pas, ou bien elles marquent une extrême crudité ; & enfin l'on apperçoit les premiers indices de malignité, ſçavoir des taches pourprées, parce que toute l'habitude du corps arroſée auparavant d'une humidité abondante, & fomentée d'une chaleur benigne, ſe ſéche & ſe brule par un régime trop chaud, en ſorte qu'il ne reſte pas aſſez de lymphe pour humecter les parties, & que le ſang arrêté dans les vaiſſeaux exterieurs repouſſe la peau en divers endroits, & l'y fait paroître rouge, ou livide.

Pratique des Turcs opposée

Les Turcs qui n'ont leur pratique fondée que ſur l'experience, ſuivent plus heureuſement une méthode op-

posée à celle-cy ; dans la peste, la plus dangereuse des fiévres malignes, ils détrempent avec des sucs de limons toutes les substances dôt ils nourrissent les malades, ils leur font souvent mâcher des morceaux de limons sucrés, & ils leur donnent pour boisson une liqueur trés-froide apppelée *Shorbett* : le mithridat, la thériaque d'andromaque, la racine de serpentaire, de virginie, & nos autres remedes chauds nommés alexipharmaques leur sont inconnus, ou inusités, à leur grand avantage, puisqu'il perit moins de gens attaqués de fiévres malignes, ou pestilentielles chez eux que chez nous.

J'avouëray toutefois que les sudorifique peuvent avoir du succés dans les fiévres, sur tout aux premieres attaques, lorsque la transpiration sensible ou insensible est empêchée ; mais ils doivent être temperés non spiritueux & inflammables, les boüillons & les autres choses que l'on prépare dans les cuisines y suffisent quelquefois pour fournir de la matiere capable de provoquer les sueurs, & d'ouvrir les pores du cuir, plûtôt par une chaleur exterieure qu'ils causent, que par un feu qu'ils produisent de leur propre fond.

Sudorifiques temperés sont preferables.

Nous avons vû l'une de ces dernieres années regner une fiévre que les Medecins célébres pour le grand usage qu'ils font des diaphorétiques, baptisoient du nom de maligne. Elle avoit commencé au milieu du mois de May, & continué quelques semaines : les malades d'abord attaqués d'une petite fiévre, se plaignoient de legeres douleurs qui survenoient de tems en tems à tous leurs membres, & d'une douleur de tête qui occupoit principalement le front, avec une espece de vertige. Elle avoit apparemment été produite par une intemperie de l'air qui d'une chaleur tres forte pendant plusieurs jours avoit passé subitement à un froid tres-sensible, en consequence duquel les pores extraordinairement dilatés vinrent à se fermer tout à coup.

D'une fiévre épidemique particuliere.

Jamais on ne vit tant de personnes malades en même tems, & jamais il n'en réchapa tant de quelque maniere qu'on les traitât par des saignées, par des purgations, par des sudorifiques, par l'exercice, en sortant à l'air, ou se tenant enfermé, &c. s'il y en eut qui succomberent ce furent la plûpart des jeunes gens qui mêlerent avec leur temperament bouillant des sudorifiques trés-chauds.

Diverses methodes de traiter cette fiévre.

Avant que d'apporter des exemples de cures accomplies suivant nôtre méthode, je parcoureray quelques symptômes fâcheux, dont les enfans sont plus frequémment affligez dans les changements qu'ils subissent en croissant. Il n'y a point de maux qui leur soient plus rudes que ceux qu'ils souffrent quand les dents leur percent les gencives qui souvent en deviennent enflamées ; ainsi l'on ne doit pas s'étonner qu'alors les enfans soient attaquez de symptômes fébriles des plus insupportables, comme de tranchées, de cours de ventre ou de constipation, de veille, d'inquiétude, d'aphtes, de convulsions, de vomissemens d'humeurs verdâtres, &c. Tous lesquels desordres sont néanmoins rétablis par une méthode qui tempere l'acide & qui le purge doucement, à moins que la maladie cronique ne dégénere en aiguë, en jettant de profondes racines dans les principaux visceres, ou que les corps ne soient d'une complexion trop délicate.

Simptômes des dents qui percent.

On observe deux sortes de tems où les dents percent ; le premier est lors que la dent commence à sortir de l'os de la machoire, & que la partie ex-

Deux tems à observer sur la sortie des dēts

térieure & supérieure des gencives a coûtume de paroître circonscrite d'un cercle blanc sans tumeur ; le second, est lorsque la dent augmentée de volume gonfle toûjours la gencive, l'enflamme, & s'efforce de l'ouvrir pour se faire passage : en ces deux tems de la dentition il y a des Chirurgiens qui ne feignent point au moindre symptôme de douleur qu'ils apperçoivent, de faire des incisions à la gencive au droit de la dent ; mais cette playe est ordinairement inutile & augmente le mal, & on ne doit la permettre que dans le second tems. Il faut de plus remarquer qu'il y a des Chirurgiens, qui pour cette opération se servent de la lancette avec quoy ils ouvrent la veine, d'où il arrive que l'incision se cicatrisant promptement il ne reste pas de trou pour recevoir la pointe de la dent, ce qui rend infructueuse la douleur qu'on a causée, pendant qu'on néglige les autres remedes : On doit donc employer un instrument plus commode, par exemple un canif, ou un rasoir, c'est à dire un couteau dont la lame aille en épaississant du côté du dos.

De l'incision à faire à la gencive.

Des aphtes.

Les apthes provenants des vapeurs acres

acres qui s'élevent d'un feu interne, & rongent, ou déchirent la tendre pellicule du dedans de la bouche, ne peuvent pas être traitez par de meilleurs remédes que par ceux qui ſont propres à émouſſer l'acrimonie des humeurs, ou à la détruire entierement: les gargariſmes, ny les topiques, non plus que les ſtomachiques, n'ont point ici de lieu, car les enfans ne ſçauroient retenir dans leur bouche ce qu'on y répandroit; ils avalent tout & même ne veulent pas cracher l'humeur que la toux leur fait tomber dans le goſier, ſi ce n'eſt que par quelque irritation on ne les contraigne de vomir; d'ailleurs la matiere dont on compoſe les gargariſmes ſeroit ſouvent nuiſible à des tempéramens ſi débiles. Il eſt certain que les aphtes qui ont coutume d'empêcher de teter ou de manger, s'en vont incontinent aprés qu'on a uſé prudemment des teſtacées en les donnant par intervalles, comme je l'ay ſpécifié; Car ces remedes vont à la cauſe qui réſide dans l'eſtomac. Or la raiſon pour laquelle la ſurface interne de la bouche eſt favorable à la génération de ces petits ulceres, ſe tire de la continuité que la membrane qui

Pourquoy la bouche eſt le ſiege de ces petits ulceres.

tapisse cette cavité a naturellement avec la membrane interne de l'œsophage, & du ventricule même ; c'est pourquoy les exhalaisons picquantes que l'effervescence excessive des hypocondres poussent en haut s'enfermant dans la bouche y sont épaissies par l'air qui les arrête en les refroidissant : aussi la langue est elle le principal organe de toutes les saveurs par lesquelles nous distinguons les matieres propres à la nourriture, ou nuisibles à l'œconomie animale, & les Medecins connoissent sur tout par cette partie du corps la tempetature de tout le reste, parce que les particules qui font la matiere de l'insensible transpiration abordant à la bouche en plus grande quantité à cause que les pores y sont plus ouverts & les ouvertures plus échaufées, font avec l'air de la respiration une espece d'enduit qui marque les humeurs dominantes.

La constitutiō de la langue dénote l'état d'un malade.

Cours de ventre.

La diarrhée des enfans qui vient toûjours d'une fermentation d'humeurs qui tombent dans les intestins, ou de l'effervescence de la bile avec l'acide plus puissant, ne doit pas être suspenduë par des astringens propre-

ment dits, ni par des narcotiques, vû que les astringens ont coutume de produire un reflux d'humeurs acres vers les parties nobles, ce qui met en risque la vie des sujets qui ont un temperament trés-fluide dans le sang, & facile à dissoudre dans les parties solides: quant aux narcotiques ils assoupissent pour un tems la furie des humeurs fermentatives, mais ces mêmes humeurs ont coutume de se fortifier durant cette trêve, & de se rallumer avec plus d'ardeur; outre que les petites forces des enfans déja enervées par la maladie sont beaucoup en danger de succomber à l'énergie des opiats. Mais les drogues qui ramolissent les duretés, & mitigent les acretés qui causoient tout le mal, sont prescrites avec plus de seureté, & réüssissent mieux: ainsi la craye, les coraux, les perles, & les autres medicamens de cette nature qui sans exciter de chaleur étrangere apaisent les humeurs les plus farouches, & les disposent à être enfin purgées par la rhubarbe dompteront plus aisément le symptôme, & seront d'un soulagement plus certain que le diascordium, & les autres substances semblables qui

Ramolissans & mitigéans à preferer.

ne pourroient ſans peril être ordonnés à des enfans fébricitans.

Et l'on apprendra par la pratique qu'il y a encore plus de profit à uſer de ces remedes abſorbans ou émouſſans, que des autres pour moderer un flux d'humeurs, ſoit par en haut, ſoit par en bas, ou pour apaiſer un vomiſſement; car pendant que le trouble eſt dans le ventricule, & que l'acidité exerce ſa puiſſance principalement dans les premieres voyes, les medicamens dont je parle conſerveront leur vertu toute entiere dans les mêmes lieux : les émétiques, comme le ſel de vitriol, le vin beni, le tartre émétique, &c. ne leur ſont point à préferer dans la cure des enfans chez qui les coagulations ſont faciles à réſoudre, & à diſſiper par des choſes qui ne font point de violence à la nature, & qui ne tirent aprés leurs bons effets aucune fâcheuſe conſequence. Ces mêmes drogues ne profitent pas ſeulement dans toutes ſortes de flux, mais auſſi dans les tranchées des enfans de quelque ſource qu'elles procedent : le quinquina n'eſt pas plus ſpecifique pour les fiévres intermittentes, ni l'opium pour procurer le ſom-

Les teſtacées conſervent leur force dans la ſource du mal.

meil, & diminuer les douleurs, que nos testacées pour apaiser les tranchées des enfans.

A l'égard des convulsions, ou des attaques improprement nommées d'épilepsie, qui naissent tant de l'abbatement des forces, que de l'acrimonie de la matiere morbifique qui s'attache principalement aux parties nerveuses, nos testacées sont d'une efficace prodigieuse, sur tout quand on les accompagne de castoreum, quoique la plûpart des Praticiens les regardent comme des rebuts de boutique qui n'ont aucune proprieté; au lieu que les eaux antiépileptiques, & les esprits volatils quels qu'ils soient, & que l'on recommande tant, brulent les parties délicates des pétits enfans, & leur communiquent un feu fiévreux, parce que la tunique interieure de l'estomach étant toute nerveuse, & par consequent trés-capable de communiquer aussi-tôt les impressions soit des alimens, soit des medicamens jusqu'aux parties les plus intimes du corps, il paroît plus raisonnable d'essayer de pacifier tout ce tumulte imprimé dans les nerfs par l'acrimonie des matieres, en se servant

Leur mêlange avec le castoreum dissipe les convulsiõs.

d'absorbans qui émoussent toutes les pointes de cette acrimonie, & calment les esprits, que d'y employer des medicamens qui augmentent l'émotion, & la chaleur.

Autre bon effet des testacées.

Ajoûtez que les testacées disposent toute la matiere morbifique acide ou acrimonieuse à sortir hors du corps, aprés en avoir émoussé ou rompu les pointes. C'est ce que j'ay heureusement éprouvé dans une fille qui n'avoit pas encore un an, lorsqu'elle fut surprise de convulsions réiterées avec beaucoup de violence par tout le corps, plusieurs jours durant; elle ne rendoit que trés-peu d'excrémens, & d'une couleur verte; & pendant ses convulsions elle crioit fort haut, ne se soûtenant que par quelques cuillerées d'alimens, & de cordiaux qu'on lui faisoit avaler de tems en tems: m'ayant été mise entre les mains dans ce pitoyable état, je luy fis prendre pour tout médicament quelques onces d'yeux d'écrevices mêlez avec des crystaux de tartre. Elle prenoit à toutes les heures un ou deux scrupules de cette simple poudre dans de l'eau de pouliot, & par les répetitions de cette dose on luy procura le sommeil, & ses

paroxyſmes convulſifs furent conſidérablement adoucis : j'avois ordonné un clyſtere de lait ſucré & ſalé, qui fut redoublé, pendant que les cryſtaux de tartre doués d'une faculté ſinguliere de relâcher doucement le ventre, & de lever les obſtructions, operoient interieurement, & s'ouvroient un chemin par les conduits inferieurs, avec ces remedes de peu d'apareil je tiray cette enfant de l'état le plus déplorable où elle eût pû être réduite, & je n'emploïai pour cela ni véſicatoires, ni autres médicamens violens, comme on a coutume de faire en de ſemblables cas. Depuis que j'ai la methode de me ſervir de ces poudres abſorbantes & adouciſſantes, je ne manque point d'arrêter dés les premieres priſes les convulſions & les inquiétudes des petits enfans.

Poudre abſorbantes bonnes dans les convulſions & les inquiétudes.

La petite verole & la rougeole de ces jeunes ſujets ne conſiſtent ordinairement que dans une efferveſcence du ſang aſſez moderée pour n'avoir pas beſoin du ſecours des Medecins ; mais lors que ce mouvement eſt déſordonné, & que les forces de la nature ſeules ne paroiſſent pas ſuffire pour le calmer & le vaincre, tout ce que l'art y pourra contribuer de mieux, ce ſe-

ra de faire prendre aux enfans malades nos préparations de testacées qui auront chez eux pour le retablissement de la santé le même effet que les narcotiques ont coûtume d'avoir à l'égard des adultes attaqués de telles maladies: mais les esprits volatils, les eaux cordiales, le mitridat, la thériaque, & le reste des alexipharmaques chauds ou diaphorétiques sont extrêmement à éviter, comme n'étant propres qu'à hâter à contre tems l'expulsion des boutons, & de changer le mal supportable, en lui-même ou facile à dompter en des affections périlleuses & rebelles par l'irritation qu'ils donnent à la matiere morbifique, & par le mouvement qu'ils lui font prendre vers les parties intérieures, d'où s'ensuivent de cruelles difficultés de respirer, & des catarrhes suffoquans, augmentant hors de mesure la fermentation qui se passoit si tranquillement dans les humeurs. J'ay souvent admiré la conduite que tiennent dans ces maladies non seulement les femmelettes & les nourrices, mais encore des Médecins qui ont acquis de la réputation dans le monde; car ils observent un régime de vivre trés-chaud, quoyque ce soient des maladies inflamma-

Les diaphoretiques irritent les humeurs viciées.

toires;& que tous les ſupuratifs qu'on applique aux parties externes du corps tuméfiées, & diſpoſées à la ſupuration, ſoient tous des médicamens fort temperez, par exemple, les racines de guimauve & de lys, les feüilles de mauve, & de guimauve, de branche urſine, les farines de graines de lin, de fénugrec, de bled, le beurre, la graiſſe, l'huile, le jaune d'œuf, les mucilages, les moëlles, & ſemblables qui certainement ne paſſent pas pour drogues chaudes : je ne ſçay donc pas quelle pourroit être la raiſon de cette pratique, vû que tous les remédes chauds, ſoit internes, ſoit externes, ſont doués de facultés qui diſcutent & qui raréfient, outre qu'ils troublent les opérations de la nature qui tendent à la ſuppuration ; au lieu que les teſtacées dont les forces ſe contiennent dans la médiocrité, & qui approchent beaucoup par leur bénignité des medicamens ſupuratifs, réſiſtent d'ailleurs à la pourriture univerſelle du corps, & n'interrompent en aucune façon les fonctions ſoit animales, ſoit naturelles, ayant coutume de les remettre dans l'ordre, quand elles s'en ſont éloignées, en quoy ils doivent être fort à

Les ſupuratifs doivent être temperez.

Les médicamens chauds pervertiſſent les operations naturelles.

considerer pour le traitement des petites veroles.

Je pourrois justifier par un grand nombre d'argumens la méthode pour laquelle je me déclare icy, mais sans prévenir le jugement des Lecteurs, il me suffira de rapporter les observations que j'ay faites en la suivant dans la cure des enfans de toute complexion attaqués de differentes maladies.

OBSERVATIONS

Sur la Méthode de traiter par les Testacées les maladies des Enfans.

I. OBSERVATION.

D'une Fiévre aiguë avec difficulté de respirer.

LE fils de l'illustre Comte de Vigorn ayant le corps d'un tempérament fort sanguin & plein de suc, mais dont les parties nerveuses étoient trés foibles, fut plusieurs fois surpris d'une fiévre aiguë, & la matiere fé-

brile s'écouloit toûjours principalement ſur les poûmons ; il avoit pendant ce tems-là une grande difficulté de reſpirer, & on s'en apercevoit la nuit par ſes haletemens quand il dormoit ; il avoit une ſoif preſſante, une chaleur mordicante ſur toute la peau, le viſage pâle ; & un mouvement perpétuel aux membres qu'il jettoit deçà & delà. Je le fis premierement ſaigner aſſez copieuſement du bras, & en ſuite je le traitay par la méthode que j'ay décrite cy-devant, & avec laquelle je diſſipay tous les ſymptômes, & luy rendis ſa premiere ſanté. La premiere fois que je viſitay cet enfant, c'étoit au mois de Juin, le quatorziéme mois de ſon âge; il étoit alors trés-affoibly d'une toux convulſive, & l'on m'aſſocia pour en avoir ſoin avec le Docteur Short : on tira au malade environ quatre onces de ſang du bras droit, & je propoſay l'uſage des perles & d'autres drogues ſemblables qui temperent l'acidité dominante, en une doſe un peu plus forte que de coutume, nous lui faiſions avaler deux ou trois fois par jour une cuillerée de ſuc de pouliot adoucy avec du ſucre candy, & de trois jours en trois jours

Cure de ces maux.

on luy relâchoit le ventre avec de la manne ; & par cette conduite nous guérîmes entierement nôtre malade dans l'espace de dix jours, quoyqu'on nous eût donné trois mois pour en venir à nôtre honneur.

Le même enfant étant tombé malade à l'âge de cinq ans, & se plaignant d'abord d'une douleur de tête & de ventre qui le prenoit de tems en tems & qui dans la suite fit place à de cruelles tranchées qui le tourmentoient vers la région de l'ileon, ayant quelque ressemblauce à la passion iliaque, fut remis entre mes mains : je luy trouvay un pouls trés-foible, une fiévre aiguë & continue qui se changea en intermittente moins dangereuse, dont le paroxysme n'étoit accompagné au commencement, ny d'horreurs, ni de frissons, mais auquel se joignoit une toux séche qui le prolongeoit : il revenoit tous les jours aprés le diner ; cela me fit éprouver la vertu du quinquina, qui ne fit néanmoins que pallier le mal, jusqu'à ce que quelques goutes de sang qui coulerent du nez, une toux trop véhémente, & une fiévre qui se fortifioit me firent résoudre à ordonner une sai-

Fiévre aiguë changée en intermittēte

gnée du bras, dont on luy tira au moins ſix onces de ſang, & le lendemain on le purgea, aprés quoy il prit un julep corroboratif propre ſur tout à chaſſer les reſtes de la toux; ce remede le rétablit de jour en jour dans une ſanté qui ſe confirma de plus en plus, & dont il joüit encore à préſent.

Cure par la ſaignée la purgation & les corroborans.

II. OBSERVATION.

D'une Fiévre aiguë accompagnée de toux.

LA petite fille du même Seigneur âgée d'onze mois, graſſe & d'une corpulence épaiſſe ayant contracté au commencement du printems qu'il faiſoit encore trés-froid une fiévre aiguë avec une toux quaſi convulſive, fût guérie par nôtre methode, mais en un eſpace de tems un peu plus long, à cauſe des rigueurs de la ſaiſon, en ajoûtant ſur la fin de la cure pour la ſeconde fois quelques goûtes d'élixir de propriété doux aux médicamens teſtacées que je faiſois préparer.

Fievre aiguë avec toux.

III. OBSERVATION.

Sur des déjections vertes avec tréssaillement.

LE fils unique du Comte de Pembrok âgé de dix-sept semaines fut tourmenté à l'entrée de Février, de tranchées, de déjections vertes, d'inquiétudes continuelles, & de tressaillemens fréquens de membres; les oreilles qui ont coûtume à cet âge de rendre une abondance d'humeurs, lui étoient devenues entierement séches & arides, j'en eûs le soin, & je le remis parfaitement en santé au bout de six jours en préscrivant les choses qui suivent.

Cure par des absorbans. Prenez une dragme de poudre de pattes d'écrevices composée, de deux scrupules de perles préparées, sel prunel un scrupule, mêlez pour en former une poudre à diviser en huit parties égales dont le malade prendra d'abord une dans une cuillerée de julep suivant, avalant par dessus une seconde cuillerée du méme breuvage. Prenez eau de laituë alexitere quatre onces, deux

onces d'eau de pouliot, trois dragmes d'eau de pivoine composée & préparez en selon l'art avec une once de sucre perlé, un julep pour en user comme je viens de dire. Aprés que l'enfant eut avalé à plusieurs reprises pendant les deux premiers jours des poudres spécifiées cy-devant pour assoupir les symptômes irritans qui le fatiguoient, je luy fis donner le troisiéme jour au matin ce syrop solutif qui luy relacha doucement le ventre, & qui mit sa vie hors de tout danger.

Prenez syrop de chicorée préparé avec la rhubarbe, & syrop de nerprun une dragme de chaque; rhubarbe en poudre douze grains; teinture de safran dix goutes mêlez : je continuay les deux jours suivans d'ordonner des mêmes poudres; & le troisiéme ensuite il prit un purgatif : aprés quoy la maladie s'évanoüit entierement, la couleur pâle de la face se changea en un teint vif & fleury, & les oreilles commencerent à suinter comme à l'ordinaire.

IV. OBSERVATION.

D'une Fiévre lente avec redoublemens.

LA petite fille du même Comte, âgée de trois ans & demy étoit attaquée d'une fiévre lente opiniâtre, avec des redoublemens irreguliers, & souffroit de grandes douleurs de tête, & quelquefois de ventre : elle étoit degoûtée de toute sorte d'alimens, & de tems en tems accablée de sommeil, en sorte que tous les domestiques y soupçonnoient des preludes de petite verole, il luy prenoit par intervalles des tressaillemens de nerfs pendant qu'elle dormoit, & une petite toux seche s'excitoit en certaines heures de la journée : je prescrivis pour la cure de toutes ces mauvaises affections les remedes qui suivent.

Cure avec de l'eau alexitere & des testacées.

Prenez eau de laituë alexitere six onces; eau épidemique demi once; perles préparées une dragme ; poudre de pattes d'écrevices simple deux dragmes, sucre crystalin demi once ; mêlez, & composez du tout un julep

dont on fera prendre trois cuillerées de quatre en quatre heures, aprés avoir bien agité le vaisseau où il sera en reserve.

Prenez aloës succotrin, une dragme; sommets de petite centaurée, & feüilles de sabine desséchées demi dragme de chaque; poix de Bourgogne une dragme; térebentine de Venise autant qu'il faut pour en former avec les drogues susdites un emplâtre qui doit être appliqué à la région de l'ombilic: le jour suivant on persista dans l'usage du julep, & l'on mit au dessous de la nuque un épispastique ou remede attractif; on donna aussi un lavement de six onces de lait sucré & salé, parce que le ventre n'étoit pas assez libre: sur le soir on fit user de ce bol.

Emplâtre pour l'ombilic.

Prenez Ethiops mineral, & calomelanos six grains de chaque, gelée de coings deux scrupules, & faites le bol, le lendemain le syrop catartique suivant fut employé. Prenez syrop de nerprun deux dragmes; poudre de la Comtesse de Warvick six grains; poudre de Rhubarbe douze grains; teinture de safran vingt goutes; eau de cerises noires une drag-

Formule d'un syrop purgatif.

me; mêlez, & ordonnez dans une prise de liqueur possetique demi dragme de crystal mineral pour aiguiser le purgatif: la même nuit la malade avala sur l'heure du sommeil quatre cuillerées de julep dont je viens de donner la description : puis les quatriéme & cinquiéme jours on luy présenta à lécher, ou à savourer par cuillerées la mixtion suivante, sans suspendre les autres remédes.

Mixtiõ pour succer.

Prenez coralline deux dragmes; feuilles de mente séchées & pulvérisées un scrupule; poudre de pattes d'écrevices simple, une dragme; syrops de baume de tolu, & de guimauve une dragme de chaque; eau d'orange demie once, mêlez tout cela. Le soir qui précedoit le sixiéme jour on rëitera la prise du bol marquée cydessus, & le matin suivant le syrop cathartique fut mis en usage; la force de ce purgatif fit sortir du ventricule par la bouche un ver long d'un empan; ce vomissement arriva sur le midy; & la malade fut incontinent aprés delivrée de toutes sortes d'infirmitez.

La sortie d'un ver finit bien des symptomes.

V. OBSERVATION.

Sur des vomissemens & des tranchées.

LA fille unique du Duc d'Ormond, n'ayant pas encore atteint un mois fut attaquée de nausées & de legers vomissemens, elle faisoit des selles vertes & elle avoit des tranchées que je dissipay en luy faisant avaler deux ou trois fois par jour huit grains ou un demi scrupule de poudre de perles dans une cuilrerée d'eau de menthe ; & je chassay doucement la matiere morbifique par le moyen de six grains, ou d'un peu plus de rhubarbe dans un peu de syrop de chicorée préparé avec la rhubarbe : la couleur des déjections devint meilleure, les nuits & les jours se passerent tranquillement, les envies de vomir & les douleurs de ventre ayant cessé aprés la purgation des premieres voyes, & la correction des mauvais levains de l'estomac.

VI. OBSERVATION.

D'une Fiévre maligne avec aphtes.

LA fille du Chevalier Onslou âgée de six mois avoit souffert quelque tems les attaques d'une fiévre rebelle & maligne : ses selles étoient vertes, & la couleur de sa face trés-pâle approchant de la couleur plombée ; les aphtes de sa bouche l'empêchoient entierement de teter ; & des symptômes extraordinaires la faisoient croire en grand danger ; elle levoit le menton autant qu'elle pouvoit, & tenoit jour & nuit la téte fléchie en arriere, de sorte que je soupçonnois quelque apostume autour du gosier ou un étranglement soudain dés que je la vis : & j'ordonnay de lui faire avaler quelqu'une des poudres susdites au poids de quinze grains à chaque fois suivant la métho le décrite auparavant : mais toutes les fois qu'elle avaloit une telle dose il lui survenoit un boüillonnement que je n'ay jamais observé en aucun autre enfant, car tout se troubloit dans son corps, & elle étoit réduite en la même extrémité que si elle alloit incontinent

Cure.

être ſuffoquée ; cette ébulition reſſembloit à celle qui s'excite entre un acide & un alkali au moment qu'ils ſont mêlez enſemble dans un vaiſſeau; mais cette effervescence étant finie ſon corps ſe couvroit tout de ſueurs.

Toutefois aprés pluſieurs doſes de ces poudres, & une douce purgation que je procuray en ſuite, le ſymptôme dont j'ay parlé ne diminua point, & l'état de l'enfant ne ſe changea point en mieux : c'eſt pourquoy j'ordonnay qu'on uſât ſur le ſoir de quatre grains de mercure doux, & d'autant de fleurs de ſouphre, brouillant ces deux drogues dans un peu de ſyrop d'œillets ; puis le lendemain matin je réiteray la même choſe dans le deſſein de purifier les mauvaiſes humeurs, ou de les chaſſer : & la ſeconde matinée que j'avois preſcrit une ſemblable doſe, la malade vomit peu de tems aprés l'avoir priſe une grande quantité d'humeurs pourries & puantes, bigarrées de quelques filets de ſang, le tout repreſentant les couleurs de l'arc-en-ciel étant vû d'un certain côté : elle commença à ſe mieux porter aprés cette criſe, & nos poudres ne luy faiſoient pas d'horreur, ny ne

Vſage du mercure doux & des fleurs de ſouphres

Vomiſſement d'humeurs bigarrées.

causoient en elle aucune émotion : depuis ce tems-là elle pleuroit & crioit avec force comme si elle avoit été saine ; il se reveilloit de tems en tems une petite toux qui se dissipa enfin, ainsi que les apthes & la fiévre ; une couleur vive se répandit sur son visage, son tempérament se remit en son premier état, & elle reprit en toutes manieres sa premiere vigueur

VII. OBSERVATION.

Sur des tranchées avec aphtes.

LE fils unique de M. Burton Capitaine de vaisseau pour les Indes Orientales, n'ayant que huit jours accomplis dans un tems d'hyver fut assailli de tranchées avec des déjections verdâtres, & des inquietudes continuelles ; le dedans des lévres & de la bouche étoit si remply d'aphtes qui ressembloient à des croutes blanches, qu'il ne pouvoit succer le mamelon de sa nourrice. J'ordonnay donc ces remedes pour le guérir.

Cure par les poudres absorbantes dans du julep.

Prenez deux scrupules de perles préparées, & un scrupule de poudre simple de pattes d'écrevices : mêlez pour

en faire une poudre commune à partager en huit doses que vous garderez en pareil nombre de morceaux de papier afin d'en employer une trois fois par jour à des intervales proportionnés, répandant chaque dose dans une cuillerée du julep suivant.

Prenez eau de laitue alexitere deux onces; eau de pouliot une once; sucre perlé trois dragmes: faites le mêlange. Le premier jour & les suivans, les tranchées furent appaisées, & le sommeil rendu tranquille. Le troisiéme jour je luy fis prendre ce syrop solutif.

Préparation d'un syrop laxatif.

Prenez syrop de chicorée composé avec la rhubarbe six grains; eau rose trente goutes: mêlez le tout ensemble. Le soir il prit une dose de nos poudres: & le quatriéme jour il commença à teter, les aphtes ayant disparu, & les excrémens n'ayant plus de verdure, il persevera néanmoins dans le premier usage des poudres ce quatriéme jour & le cinquiéme; mais le sixiéme il prit demi scrupule de syrop rosat solutif préparé avec la rhubarde, aprés quoy il se porta parfaitement bien.

VIII. OBSERVATION.

D'un violent cours de ventre.

LA fille de M. Sclater Théologien & Recteur de Paroisse, âgée d'environ dix mois, fut attaquée d'un cours de ventre trés-violent, durant le tems que les dents luy perçoient ; ses déjections étoient presque continuelles, en sorte qu'elle resta prête à rendre le dernier soupir ; je luy fis prendre un scrupule des poudres nommées cy-dessus, entre lesquelles on doit préferer la craye quand il s'agit d'arrêter les diarrhées : elle avaloit donc de quatre en quatre heures cette dose d'un scrupule, & dès le commencement la férocité de la bile fut réprimée, le flus diminua, la malade dormit, & les forces luy furent un peu réparées. Les humeurs ayant été ainsi disposées à l'évacuation, j'ordonnay le troisiéme jour une préparation de rhubarbe, drogue aussi efficace pour fortifier les parties débilitées, que pour chasser sans peine les impuretez hors du corps. Elle ne cessa point d'user de ces mêmes poudres trois ou quatre fois le jour,

Guerison par les testacées.

jour, jusqu'au sixiéme que je renouvellay la purgation ; en suite de quoy elle se trouva parfaitement guerie.

J'avertiray icy , qu'autant que la rhubarbe convient aux enfans qui ont besoin d'être purgez, autant l'aloë de quelque façon qu'on le prépare leur est pernicieux, à raison de sa qualité brûlante & corrosive trés-capable de détruire le tissu délicat des tendres parties des jeunes enfans, dont la chaleur douce ne manqueroit pas de s'éteindre ou de changer de nature par l'action d'une chaleur étrangere si forte & si acre.

Aloë dangereux aux enfans.

IX OBSERVATION.

D'une forte Fiévre avec enflûre des parotides.

LA fille d'un bon Bourgeois âgée de quatre ans, fut affligée en Eté d'une fiévre des plus violentes que j'aye vûes en aucun enfant ; toute l'habitude de son corps étoit extrêmement maigre, elle avoit une soif inextinguible, & on sentoit à sa peau une chaleur acre & mordicante : Les pa-

rotides luy étoient enflées & luy faisoient de la douleur ; ses joues étoient ordinairement fort rouges, & elle paroissoit accablée d'inquiétudes continuelles : L'ayant visitée le soir je luy fis prendre une demie dragme de mes poudres testacées, & la dose en fut repetée peu de tems aprés dans une cuillerée d'eau de pouliot : Le lendemain matin, on réitera la même chose ; mais deux heures aprés la prise il luy sortit beaucoup de sang des narines; tout son front devint livide & enflé avec rougeur insigne, & sous la temple gauche on apercevoit une tache pourprée toute ronde, large de deux doigts : je n'en fus point étonné, & je continuay à luy faire avaler ce jour-là les poudres propres à temperer l'acide, mais que j'avois renduës un peu moins expulsoires : Le troisiéme jour de ma visite, la fiévre, la chaleur, & la soif persistoient dans leur premiere vigueur, ce qui ne m'empêcha pas néanmoins d'ordonner une poudre purgative dont je fis augmenter la vertu par les crystaux de tartre que j'y mêlay ; elle en alla cinq ou six fois à la selle ; & le même jour la fiévre cessa entierement, la soif fut

Cure par les poudres qui absorbent les acides.

Crystaux de tartre augmentent la vertu dss purgatifs.

appaisée sur le soir, & la chaleur de la peau étoit temperée au toucher : enfin la nuit elle s'écria de joye, qu'elle étoit parfaitement guérie ; aussi la maladie ne se montra plus dans la suite.

X. OBSERVATION.

D'une enflure de la Luette dans une Fiévre.

LA fille de M. Golton fut surprise à l'âge d'un an d'une fiévre très-forte, à cause de la difficulté que les dents avoient à percer, son visage étoit très-pâle, & un peu verdâtre; toutes les fois qu'elle commençoit à teter il luy survenoit une toux qui l'empêchoit de continuer & luy faisoit quitter la mamelle; cela me donna la pensée que la luette étoit enflée, & souffroit inflammation : La bouche étoit toute ulcerée d'apthes, & se tenoit presque toûjours fermée, si ce n'est lorsqu'on serroit étroitement les narines, auquel cas la malade étoit contrainte de l'ouvrir pour recevoir l'air, & en même tems le medicament qu'on luy vouloit faire prendre. Ses selles

étoient trés vertes, & sentoient l'acide, & ses mouvemens fréquens témoignoient que les tranchées la tourmentoient; on s'apercevoit par le bruit qu'elle faisoit en sommeillant, que sa respiration étoit embarassée; d'ailleurs elle ne pouvoit nullement crier, jusqu'à ce qu'au bout d'une semaine pendant laquelle elle prenoit nos remedes suivant la methode que j'ay décrite, le cry usité aux enfans luy revint: Aprés la seconde purgation tous les symptômes se relâcherent beaucoup; & le troisiéme purgatif n'eut pas plûtôt eu son effet que la couleur du visage redevint fleurie & vermeille, mêlée d'une blancheur trés-nette, la bouche se cicatrisa, & tous les ulceres internes disparurent, les yeux reprirent leur vivacité accoûtumée, & l'enfant rentra dans tout son embonpoint gras & potelé, &c.

Tranchées & embaras de la respiration.

Succés de la même methode dans tous ces cas.

J'ajoûteray icy l'exemple d'une maladie chronique extraordinaire, qui ne m'éloignera pes de mon dessein, par lequel je prétens prouver l'utilité des absorbans & des adoucissans les plus simples.

XI. OBSERVATION.

D'un deffaut de nourriture causé par des vers.

ISaac Pope garçon âgé de treize ans, avoit été tellement amaigri par une atrophie vermineuse qu'il ressembloit plûtôt à un squelet, qu'à une personne vivante ; il avoit une face cadavereuse nommée par les Medecins, *face Hippocratique*, ayant les yeux enfoncez dans la tête, les narines aiguës, la peau colée sur les os : la maladie l'avoit rendu fou & sans aucun usage de raison : à peine pouvoit-il se traîner d'une chambre à l'autre en rampant comme un limaçon, & il n'avoit pas la faculté de retenir ses urines, ny ses excremens grossiers; en traitant ce malade, je luy faisois prendre matin & soir vingt-cinq grains ou demie dragme de mon éthiops mineral, & je le purgeois fort doucement de quatre en quatte jours, ce qui luy faisoit vuider plusieurs vers par en bas : les chairs luy revinrent par cette pratique, & peu à peu il recouvra sa santé. Or

Guérison par l'ethiops mineral.

Préparation singuliere de l'ethiops mineral

la préparation de mon éthiops mineral, qui fut le principal remede dans tout le cours de cette maladie, se fait d'une maniere differente des autres, & qui m'a toûjours paru plus sûre & plus efficace: Elle consiste à mêler ensemble quatre parties de mercure, & trois parties de fleurs de souphre, & à les broyer dans un mortier de verre jusqu'à ce que les globules du vif-argent ayent entierement disparu, & que tout le mélange ayt été reduit en poudre très-menue de couleur brune, qui gardée un peu de tems se change en une poussiere très-noire: Au lieu que la methode de composer l'éthiops mineral la plus commune c'est d'incorporer le mercure crud avec partie égale de fleurs de souphre, & d'y mettre le feu, jusqu'à ce que par la combustion il reste une espece de terte damnée sous la forme de poudre, & d'un volume égal à la moitié de celuy de toute la mixtion avant son embrasement; mais je doute que le feu n'ait point diminué les facultez naturelles de ces deux drogues: au lieu que par ma préparation le mercure perd sa volatilité, & ne provoque jamais la salivation toûjours très-nuisible aux en-

ſans qu'elle épuiſe des humeurs dont leur temperament doit être inceſſamment ſoûtenu.

Je conſeillerois volontiers de rappeller l'ancienne & loüable coûtume de prévenir les maladies des enfans par des médicamens reconnus pour empêcher la corruption des humeurs, & diſſiper les cruditez en les tenant prêts tous les mois pour les faire prendre aux enfans dans un tems commode. On doit pareillement choiſir les nourices & leur interdire la frequentation avec leurs maris; les nourir quand on le peut dans ſa maiſon, afin que vivant à peu-prés des mêmes alimens que la mere quand elle portoit ſon fruit, elles faſſent un lait plus conforme au temperament du nouriſſon, & l'accoutument à vivre dans l'air où les parens ont deſſein de l'élever.

On condamnera peut-être mes remedes de ce qu'ils ſont trés-ſimples, & qu'ils n'ont pas beſoin pour leur compoſition de ces grands appareils de la Chymie & de la Pharmacie, à quoy je reponds que moins on s'éloigne des diſpoſitions que la nature a introduites dans les matieres, moins

on eſt en danger de corrompre le temperament des corps dans leſquels elles doivent être diſtribuées : Or plus l'action du feu aura ſubtiliſé les ſubſtances des médicamens ſimples plus elle les aura ôtées de la proportion dans laquelle elles étoient avec nous, & les aura renduës capables d'alterer nôtre conſtitution; c'eſt pour cela que les Anciens recommandoient tant d'imiter la maniere d'opérer de la nature, & qu'ils n'alloient point chercher ſi intimement dans les mixtes de quoy dompter les maladies, appréhendant que ces ſecours étrangers ne fuſſent moins propres à rétablir les choſes dans l'ordre, que les ſeuls efforts de la nature ſecondez par les moyens les plus faciles & les plus vulgaires : d'ailleurs il n'eſt pas aiſé de s'aſsûrer ſi ces remedes Chymiques ont été préparés ſelon les veritables regles de l'art ; vû que l'avidité du gain en fait paſſer beaucoup de faux parmy peu de véritables.

On pourra de plus m'objecter que la ſaignée ne doit point être preſcrite à des ſujets auſſi foibles que le ſont des enfans de quelques mois, ou d'un an ; mais ſi ce ſeroit diminuer de leurs

forces mal à propos dans l'état naturel & de santé, quoyque selon la Loy de Moïse la Circoncision, par laquelle il s'excitoit souvent des hémoragies considerables, fût ordonnée indifferemmēt à tous les enfans nez depuis peu de jours, on peut toutefois saigner utilement les plus petits enfans quand on leur remarque des symptômes qui dépendent d'un sang trop abondant, ou trop actif, & que les purgatifs n'operent pas avec le succés qu'on auroit desiré.

Cas où la saignée des enfans est praticable.

Il est vray que le sang est la principale source de toute la vigueur des animaux ; mais les bonnes influences de cette humeur sont arrêtées ou diminuées quand elle n'a pas un cours libre dans ses canaux, à raison de son excessive quantité qui l'empêche de fermenter à son ordinaire ; d'ailleurs en évacuant une petite portion de la masse du sang, on cause toûjours des révulsions capables de lever beaucoup d'obstacles aux filtrations naturelles, parce que l'on ne manque point de relâcher par-là les fibres des organes & de donner ainsi lieu au rétablissement de l'œconomie.

On pourroit aussi appliquer sur les corps des enfans quelques legers cauteres ou des drogues propres à exciter des tumeurs superficielles ou des vessies qui ont coûtume de se remplir des sucs les plus corrosifs & les plus éterogênes, d'où dépendra la maladie : & l'on suivroit en cela l'exemple de la nature, qui souvent n'a pas de voye plus salutaire pour les détourner des visceres, & pour purger dans un si bas âge ; mais il faudroit avoir la précaution de n'employer ces remedes ulceırans qu'en des endroits où il seroit aisé de guérir les ulceres ; & où les cicatrices ne paroîtroient point.

TABLE DES MATIERES contenuës dans ce second Tome.

A

ACCIDENS des pustules rentrées, *pag.* 481
Acides manifestés par la qualité des matieres que les ẽfans rejettẽt est la cause de leurs maladies particulieres & communes, 510
Diagnostic de ces maladies, 511
Acides sont d'un bon usage dans les dissolutions du sang, & dans le défaut de fermentation qu'elles causent, 321
Acreté des excrémens des enfans, son effet sur leur peau, 513
Action du feu corrompt souvent les médicamens, 584
Ægylops maladie des yeux sa cause, 480
Affection cœliaque sa difference spécifique, & son siége, 226
Affection comateuse, sa difference d'avec la léthargie, 139
Affections comateuses proviennent d'un épanchement de serositez, 142
Affections convulsives, 149. leur caractere, leur pronostic & leur explication, 150, leur remede, 151

Affection soporeuse particuliere aux fiévres malignes, & aux benignes 140, 141. Sa cause, & son explication, 141, 142
Affections soporeuses, leurs especes, 139
Aiguille avalée a produit une inflamation du ventricule, 207
Air froid nuisible aux petites veroles, 382
Album græcum, sa préparation pour l'esquinancie, 173
Alkalis à donner aprés la saignée quand le sang est coagulé par des aigres dans les fiévres malignes, 325
Alkalis fixes, & les acides corrigent également les sels volatils âcres, & ralentissent les fermentations, raisons de cet effet de differentes causes, 24 & 25
Alimens corrompus causent de la malignité dans les humeurs, 300
Aloë dangereux aux enfans. 577
Alteratiõ du sang dans la petite verole, 457
L'air infecté la cause souvent, 458
Alum à rejetter pour astringent dans les diarrées commençantes, & seulement permis sur la fin de la maladie, 240, 241
Amulettes, leur inutilité par eux mêmes, & leur avantage pour les personnes qui s'y fiẽt chassent la crainte de leur esprit, 317, & avec elle une disposition au mal, 318
Ancienne coutume de prévenir les maladies des enfans, 583
Anthrax, Caractere de cette tumeur maligne, 346, sa guérison, 349
Aphtes, petits ulceres dans la bouche, leur origne, 553, 554
Apoplexie causée quelquefois dans la petite verole, 468
Apoplexie, ses differẽces d'avec les affectiõs

soporeuses, 140
Apparéces trés-tristes&trés-salutaires n'ont pas toûjours des suites qui leur répődét, 311
Ardeurs de la fiévre, leur effet, 473
Assodes fiévres accompagnées d'envie de vomir & de maux de cœur, espece de causus, 51
Attenuans & apéritifs propres à discuter les humeurs vicieuses, 68
Automne mauvaise aux fiévres lentes, 102

B

BAUME anodin de Rousseau, ses defauts & sa composition, 91
Bellis, bugle, sanicle bons vulneraires, dans les fiévres qui proviennent d'abscés, 104
Bile coagulée par des esprits de vinaigre, de sel & de nitre, se dissout d'elle-même un moment aprés, 465, 466
Boissons de mauvaises eaux produisent des fiévres malignes, 301
Boissons pour les malades attaqués d'inflammations internes, 92
Bol pour purger sur la fin des petites veroles, 387, 398
Bouillon ou prisanne à seringuer par force dans l'œsophage, quand l'esquinancie est pressante, 171
Bouillon aux écrevices bons, incrassans dans les fiévres ardentes, 62
Bouillons & soupes doivent être assaisonnez de cordiaux aromatiques pour achever la guérison des fiévres malignes, 340
Breuvages cőtre les frequétes défailăces, 63
Breuvages restaurans dans un affoiblissement extréme, 499, 500
Breuvages spiritueux utiles aux adultes, & pernicieux aux enfans, 519

Broncotomie n'a lieu qu'en certaines circonstances, 174
Bubonocele guéri par un émetique donné à propos, 96
Bubon pestilentiel, ses caracteres & son pronostic, 341
Danger de la saignée & du purgatif dans ce mal, 342, 343
Fomẽtatiõs à faire sur les parties affectées de cette même tumeur contagieuse, 344

C

CACHEXIE scorbutique occasionne les affections soporeuses, 143
Calomelanos de Riviere, sa préparation, 103
Carie des os, leur cure dans la petite verole, 505
Carus en quoi il differe de la léthargie, 140
Carus, sa cause dans la petire verole, 468
Cas où la saige est utile aux enfans, 541, 585
Castoreum mêlé avec les testacées dissipe les convulsions, 557
Cataplasmes pour faire supurer, ou pour ouvrir les bubons, 344
Décoctions pour laver les ulceres, 345
Causes externes d'une maladie doivent regler sa cure, 264
Causus fiévre allumée par une quantité excessive de souphres exaltez avec ou sans redoublement, 44, 45
Son caractere & ses causes externes; explication; il est plus ordinaire aux jeunes gens & aux coleriques, 46, 47, 48
Cauteres garentissent quelquefois de la maladie épidémique, 318, 319
Cendre de crapaux calcinée utile dans la

suppression d'urine, 260
Cendre de crapaux contre les frequentes envies d'uriner, 388
Cephalique pour corriger les narcotiques dans le délire, 162
Champignons mangez causes d'une fiévre cōtinue avec de pressās symptômes guérie promptemēt par l'émetique, 262, 263
Changement de cordiaux pour combattre des levains morbifiques de differente nature, ou en differens sujets, 332
Changement de fiévre continue aigue en intermitente chronique, est l'effet d'une mauvaise conduite, 64
Charbon, ses caracteres, 346
Le ventricule entre les parties interieures y est principalement sujet, son prognostic, 346, 347
Choix des veines pour les saignées, utile en certains cas, 21
Choleramorbus demande des remedes qui calment, 95
Choleramorbus, ses caracteres, 212
Ses causes, il est quelquefois excité pour avoir mangé des trufes, des champignons, bû trop de vin pur, &c. 212
Les urines noires sont de tristes signes, sa cure consiste principalement à exciter de doux vomissemens quand le flux de vētre est trop grād, ou biē à évacuer par en bas quād le malade vomit beaucoup, 213, 214
Chyle trop subtil demande des acides, 387
Chyle vicié produit des pustules, 374
Climats differens rendent les mêmes maladies plus ou moins pernicieuses; l'Eté est moins favorable pour les petites veroles à Montpellier, 488

Circoncision suivie d'hémorragies, 585
Clysteres à donner en suite de la saignée dans la petite verole, 490
Raison de leur utilité, & la maniere de les composer, 491
Clysteres utiles dans les dispositions malignes du sang, 322
Coliques, leurs differences & leurs caracteres, 245, 246
Leurs causes, 247
Explication de leurs symptômes tirée de la structure de la partie, 248
Leurs convenances dans les effets, 249
leur prognostic, 250, 251, leur cure, 252
Coliques, veilles, maux de côté, &c. leur cure dans la petite verole, 381
Colliquante, fiévre fondante qui dégenere en hectisie, 51
Collyre pour les yeux ulcerez, 392
Coma, son origine dans la petite verole, 468
Conseil d'Hippocrate sur la purgation, 540
Constitution maligne de l'air cause des dysenteries épidémiques, 236
Contorsion du col dans l'esquinancie est mauvaise par la grande difficulté de respirer qu'elle cause, 167
Contrayerva, racine sudorifique étant donnée dans de l'eau de chardon beni, 410
Convulsion succedant à la fiévre est un mauvais signe, non la fiévre succedant à la convulsion, 151
Coquillages, leurs bons effets contre les acides des enfans, 535
Cordiaux à donner aprés les émétiques dans les fiévres malignes, 320
Cordiaux à ordonner aux malades affoiblis & comment? 27

Cordiaux chauds à éviter en certain cas, 382
Et à employer en d'autres, 384
Cordiaux & opiats, leurs fâcheux effets chez les enfans, 543
Cordiaux plus chargez de parties volatiles, lorſqu'il y a de la malignité, 39
Cours de ventre violent, ſa cure par les teſtacées, 576
Cours ſubit d'humeurs deſcendant de la tête par les jugulaires, dangereux dans pluſieurs fiévres, 13
Crême formée ſur diverſes diſſolutions de ſels eſſentiels, 110
Criſe dépendante de la cure, 544
C'eſt un dernier effort de la nature qui tend à chaſſer du corps par les voyes les plus commodes la matiere nuiſible, 545
Croutes qui couvrent la peau dans la petite verole, leur cauſe, 478
Cryſtal mineral, ſon uſage dans les maladies aigues, 232
Cryſtaux de tartre augmentent la vertu des purgatifs, 578
Cure d'une maladie qui procede d'une autre, doit aprocher de celle de cette autre, 82
Cure generale des ulceres de la petite verole, 394

D

DECOCTION de figues & d'orge cōvient à une petite verole prête à paroître, 376
Décoction de tabac, ſa préparation pour la pleureſie,
Défaut de nourriture cauſé par des vers, ſa cure, 581, 582
Déjections noirâtres cauſées par du ſang croupi, ou par des ſucs vitrioliques font toûjours apréhender, 129, 130

Déjections vertes avec tressaillemens; formule des remedes qui guérirent le malade, attaqué de ces symptômes, 566, 567
Délire excité dans une fiévre, & continuant aprés la guérison de cette fiévre qui fut arrêtée par l'émétique joint au purgatif, 436, 437, 438
Délires, leurs differences & leur guérison en divers cas, 159
Délire succedant à la léthargie est moins à craindre que la léthargie qui succede au délire, 145
Demangeaison des mains & des pieds guérie par l'eau chaude où l'on tient longtems ces parties, 395
Dents qui percent, leurs symptômes; deux tems à observer sur cette sortie, 551
Instrument propre pour l'incision de la gencive, 552
Dérangement des saisons est une des causes externes des fiévres épidemiques malignes, 298
Les exhalaisons des lieux infectez en sont une autre cause, 299
Description des petites veroles; ce qui s'observe dans le changement des boutons qui y naissent, 446, 447
Despumation du sang arrive une fois en la vie de la plûpart des hommes, 362
Déterfifs & déficcatifs à employer pour les maux des oreilles dans la petite verole, 504
Diacode, son syrop bon dans les convulsions, 154
Diaphorétique pectoral pour les fiévres catharrales, 126
Diaphorétiques irritent les humeurs corrompues, en leur donnant plus de mouvement, 560

Diarrhée, en quoy elle consiste, 225
Diascordium, son usage dans les flux immoderez, 242
Diéte severe à observer dans les inflammations des parties internes, 87
Diéte trés attenuâte dans l'esquinancie està prescrite aussi-bië que les purgatifs pour éviter ou diminuer l'abscés, 169, 170
Differences du bubon venerien & du Charbon, 348, 349
Disposition des humeurs dans la petite verole, 449, 450
Le sang y est quelquefois dissout, & d'autre fois desseché, 450, 451
Ses causes éloignées & occasiönelles, 452
Disproportion entre les fiévres malignes & leurs symptomes qui le plus souvent sont beaucoup plus considerables que leurs causes, 297
Dispute des Medecins sur les précipitâs, 546
Les Purgatifs tiénent lieu de précipitâs, 547
Dissertatiö nouvelle sur la petite verole, 443
Diurétiques puissans sont à éviter quand il y a des obstacles invincibles au passage de l'urine, 261
Dormir long-tems est bon dans les dispositions à l'hétisie, 115
Douleur de la partie à appaiser dans les inflammations, 89
Liniment excellent pour cet effet, 90
Douleur de poitrine, sa cause, 472
Dysenterie, sa définition, 226, 234
Dysurie à craindre dans les petites veroles, 258

E

EAU alexitere & testacées, heureusement employées dans une fiévre lente avec redoublement, 568

Eau pour laver la bouche dans les fiévres ardentes malignes, 418
Eau chaude pour laver les pieds dans le délire, 419
Eau pour ôter les cicatrices de la petite verole, 397
Eclegmes, leur préparation pour les fiévres catharrales, 135
Ecume à la bouche, signe fatal dans l'esquinancie, 168
Effets des acres salez, 453, 454
Effets des pustules qui percent, qui supurẽt, & qui se desséchent, 475, 476, 477
Elodes, espece de causus où le malade se fond en sueurs, 51
Embaras de la respiration, sa cure, 580
Embrocation fortifiante, 81
Embrocations d'huiles atténuantes propres à la colique, 254
Embrocations propres aux hoquets fatigans, 201
Emétiques à mêler aux purgatifs quand on craint l'inflãmation de l'abdomen & que le sang ne fermente trop, auquel cas on usera d'une ptisãne rafraichissante, 39, 40
Emétiques à ordonner dans les coliques qui dépendent d'humeurs acres & gluantes dans les premieres voyes, 253
Emulsions & ptisannes rafraichissante préferables aux remedes chauds dans la petite verole, excepté le sel de Vipere, 492
Enfans nez avec la verole, les meres étant saines, 484
Enfans nez avec la fiévre quoique leurs meres se fussent toûjours bien portées, 485
Enflûre de la luette, sa cure par les absorbans, 579

Ephemere fiévre: ses caracteres, ses causes: elle est fréquente en Été & familiere chez les Orientaux, 2, 3
Son explication, & ses prognostics, 3, 4, 5
Elle est souvent suivie de la sinoque, lorsqu'elle vient d'indigestion, & dans des corps cacochymes, 5, 6
Sa cure demãde des remedes qui dissolvẽt doucement le sang, & qui purgent, 6, 7, 8
Epiale, fiévre où l'on se sent du froid & du chaud en même tems dans toutes les parties du corps: comment elle est composée de fiévres intermittentes. 73, 74
Epine-venteuse, cause de cet abscés, 398
Epiploon de mouton à appliquer dans la passion iliaque, 222
Epuisement dans les malades interdit la saignée, & indique les cordiaux, 38
Erreur de Galien sur l'abondance de l'eau qu'il prescrit à ses malades, 17
Esprit de souphre fige moins le sang, 97
Esprit de vin diaphorétique pour pousser par la transpiration, 333
Sa préparation, 334
Esprits de geniévre & de nitre dulcifié atténuent les matieres visqueuses, 68
Esquinancie ou inflãmation du pharinx & du larinx, ses caracteres & ses causes, 162, 163
Son Explicatiõ & son prognostic, 164, 165
La déglutitiõ y est quelquefois plus empéchée que la respiration, d'autrefois c'est le contraire: l'inflãmation au fond du gosier se termine souvent en abscés, 165, 166
Etat du malade se manifeste par la lãgue, 554
Eternûment procuré pour faire finir le hoquet, 198

Ethiops mineral, ses bons effets, & sa meilleure préparation, 581, 582
Ethisie, son origine dãs la petite verole, 489
Evacuations grandes conviennent au commencement des fiévres aigues, 153
Evacuations par les selles, ou par les sueurs sont des contrindications de la saignée, 39
Evacuations plus copieuses aux jours impairs de la maladie, 273
Exanthêmes malins plus à craindre que les taches pourprées, 312

F

FEMMES grosses sujettes à l'avortement dans la petite verole, 483, 484
Fermentation augmentée par les cordiaux sulphureux, 417
Fermentation du sang, cause moins dangereuse des taches pourprées que sa dissolution, 406, 407
Fermentation du sang diminuée, indique les purgatifs pour l'évacuation de la matiere étérogêne séparée, 31
Fermentations naturelles à augmenter dans les fiévres malignes, 231
Feuilles d'or pour couvrir les yeux dans l'aplication des remedes qu'on y fait, 391
Fiévre aigue & continue avec difficulté de respirer, sa cure, 563 Semblable fiévre changée en intermittente, 564
Fiévre ardente comprise sous le nom de causus, n'a pas un prognostic different des autres maladies aigues, 49
Fiévre ardente guérie par un lavement & un émetiq̃ue donnés au commencement, & par des saignées suivies de sudorifiques, 270, 271, 272
Fiévre de Hongrie, ses caracteres & ses

causes externes, 412, 413
Le pouls y est si fort élevé, le flux de ventre & les parotides y soulagent les malades, 414, 415
Fiévre de lait causée par l'affluence & par la filtration abondante du lait dans les mamelles, 136
Ce qu'elle a de singulier consiste dans sa cure par la sortie des vuidanges à entretenir, ou à procurer, 137, 138
Fiévre épidémique singuliere, diverses méthodes de la traiter, 550
Fiévres catharrales, leur caractere & leur cause. 120, 121
Elles redoublent le soir, 122
Elles sont plus dangereuses dans les corps cacochymes, 123
Les catharrales épidémiques demandent un prompt secours, 124
Leur longueur les fait dégenerer en phthisie, 125
Fiévres continues à redoublemẽs dereglez, sont des suites des fiévres intermittentes maltraitées: Elles sont difficiles à connoître & à guérir, 72, 73
Fiévres continues de deux sortes; sçavoir, avec, ou sans redoublement, *pag.* 1, 2
Fiévres irrégulieres ou composées, 73
Fiévres lentes, espece de continue des moins violentes: ses caracteres, 98
La masse du sang y est souvent corrompue par des particules acres qui s'y insinuent de quelque abscés, 99
Ses causes & son explication, 100
Son prognostic: les purgatifs l'aigrissent, 101
Sa cure; les épiceries y sont à éviter, 102

Fiévres malignes leur définition. 292
Elles ne sont pas toûjours pestilentielles & contagieuses, 293
Il y en a d'épidémiques, & de périodiques, 294
Leurs caracteres & leurs symptômes, 295, 296
Fistule lacrymale, son origine, 481, 482
Flux de ventre differens, leurs caracteres, leur cause, 225, 226
Fluxion sur les parties internes, moyen de la détourner, 389
Fœtus, comment il se nourrit, 459
Fomentations avec les aromats pour fortifier les malades, 337
Fonte du sang par des sels acres volatils est la principale cause des taches noires ou pourprées, 403
Formation de la petite verole & de la rougeole, 363, 364
Les accidens qui les précedent, 364, 365
Formules pour l'usage des acides, 26
Formules de juleps & d'émulsions pour les enfans, 533
Formules de medicamens à prescrire quand le froid l'emporte sur le chaud, & quand la chaleur interne est plus forte que le froid externe dans une fiévre, 60, 61
Formules d'émulsions pour la petite verole, 494
D'un julep dans la dysenterie, & d'un purgatif dans l'assoupissement pour la même maladie, 494, 495
Formules d'un emplâtre pour l'ombilic; & d'un syrop purgatif, 569
Foye enflammé dans sa partie cave ne manifeste point de tumeur au dehors, 197

Fréquentes ſaignées engraiſſent. 57
Fricodes, fiévre ardente où l'on eſt attaqué de fréquens friſſons, ſans évacuation, 52
Friſſons & chaleurs excités pluſieurs fois par jour dans les premiers tems de la petite verole, 466
D'où procedent le trouble de l'eſprit, & le mal de tête dans cette maladie, 467
Fumées propres à fortifier, ou à reſſerer les glandes de la baſe du crane, 131

G

GALIEN expoſoit les hétiques au vent du Septentrion, 113
Gargariſmes les plus convenables dans l'eſquinancie, 172
Gayac, eſquine & ſaſſaffras pour une ptiſanne dans la remiſſion de la fiévre, 68
Génération des corpuſcules acres dans les fiévres lentes, 111
Génération de l'enfant dans l'ovaire de la mere, 460
Gilla vitrioli, émétique trop violent dans la dyſenterie, 240
Graines qui retiennēt les principes fermētatifs de la plāte doivent être défendues aux malades en qui le ſang fermente trop, 18
Grandes évacuations au commencement ſoûtenues par des cordiaux abrégent la durée des fiévres, 290
Gruau, orgeats, amandes, &c. ſont de bons alimens pour les hétiques, 114

H

HEMITRITE ou demie tierce, fiév ecōpoſée d'une intermittente & d'une cō-

tinue, 74, 75
Hemitrite périlleuse guérie dans une femme grosse par une saignée, un lavement acre & un émétique, 278, 279
Hémorragie arrêtée par un tampon mis par force à l'ouverture du vaisseau, 427, 428
Hémorragie suspecte dans les taches pourprées, 406
Hérisie, en quoi elle differe d'avec la fiévre lente, 107
Ses caracteres, ses causes, 108, 109
Hirondelle & castor préparés pour en tirer une eau propre aux mouvemens convulsifs, 156
Histoire de la maladie ordinaire de petits enfans, 520
Causes de cette maladie, & de leur toux suffoquante, 521
Homotone, fiévre dont la rigueur persiste 41
Hoquet & vomissemenr, caractere du Hoquet, ses differentes causes, & son explication: Le diaphragme y entraine subitement l'œsophage en bas, 194, 195
Horrifique, fiévre avec frissons sans sueur; ses causes, ses caracteres & ses symptômes trés-mauvais, 52
Que cette fiévre est la suite des fiévres catharales, ou du déreglement des saisons, 75, 76
Explication de ses symptômes, 77
Son prognostic, & sa cure qui demande à peu prés le même régime que celle de la tierce bâtarde, 78, 79
L'émétique y convient: Formule d un bon purgatif, 79, 80
Précautiō sur la saignée en cette occasiō, 81

Huile d'œuf battue avec un peu de ceruse propre à frotter les pustules veroliques, 39, 40
Huiles distillées des végétaux dans toutes les fiévres malignes, 335
Hydrocephales sans assoupissement, 142
Hypocondres gonflés, mais signe dans la passion iliaque, 221
Hypopyum, sa cause & sa cure dans la petite verole, 473

J

Icterice ou jaunisse vient souvent de la colique 251
Jeunesse plus sujette aux fiévres hétiques.
Inconveniens du mauvais lait de la nourrice, & des vapeurs ausquelles elle sera sujette, 517, 518
Indices de matieres étrangeres déterminent aux purgatifs, 58
Choix de ces remedes, 59
Infirmitez incurables suivent souvent les petites veroles, 449
Inflammation du foye causant le Hoquet, ses signes, 196
Inflammation du ventricule, ses signes & ses causes, 206, 207
Son prognostic & sa cure, 208
Intemperie & inconstance de l'air dispose les enfans à la fiévre, 516
Joel, composition de sa poudre, 381
Jour de relâche dans les maladies propre à donner l'émetique, 291
Jugement incertain sur les flux de ventre, les sueurs & les urines dans les fiévres malignes, 313, 314

Jugulaire externe communiquant avec les sinus de la dure-mere par la jugulaire interne doit être ouverte dans les affections soporeuses, 146
Julep perlé, sa préparation, 533

L

LAIT à préscrire pour le regime dans les fiévres lentes, 105
Langue brûlée sans soif dans un malade est un signe de fiévre pourpreuse, 402
Lavemens anodins & émolliens à donner d'abord dans les coliques, 252
Lavemens émolliens propres à l'inflammation du ventricule, 209
Lavemens émoliens, leur usage dans l'inflamation des intestins, 223
Lavemens, leur usage avantageux contre la pratique de *Sydenham* 28, 29
Lépreux confondus avec les verolez, 445
Létargie, ses plus tristes signes, 145. 146
Sa cure, 146 147
Son caractere, 139
Levains irritans dans les maladies aiguës y causent des diarrées, 227
Leucoma ou taches blanches dans l'œil, leur origine, 480
Liniment pour faire suer, 410 411
Lin, son huile excellente pour l'expectoration, 191
Liqueurs caustiques & rongeantes à évacuer dans les dysenteries, le moyen d'y réussir, 238, 239
Loocs pour détourner les fluxions, 389, 390
Lotions des pieds avec frictions conviennent aux phrénétiques, 169

Lubricité des femmes grosses énerve souvent leur fruit, 515
Lymphe viciée cause les phtisies les plus incurables, 286
Lypirias, fiévres où les parties exterieures gêlent, & les interieures brûlent, son explication. 50

M

MALADIES aigues des petits Enfans, 509
Maniere de fortifier le Malade aprés la purgation, 421, 422
Manne & casse dans le petit lait pour les hétiques, & les phthisiques, 116
Marques blanches sont un bon signe dans un charbon extérieur, & les marques jaunes ou rouges au contraire, 347
Marques d'une dysenterie dangereuse, 237
Mastic dans une ptisanne est un bon astringent, 234
Matieres acres des premieres voyes doivent être purgées par les émétiques, 416
Matieres étérogênes dans les premieres voyes, indiquent les émétiques, ou les autres purgatifs, 95
Matiere morbifique, acide, émoussée & chassée par l'usage des coquillages, 558
Maux veneriens peu connus des Anciens: ces maux viennent des lieux mêmes d'où nous avons tiré leurs remedes, 445, 446
Médicamens chauds pervertissent souvent les fonctions naturelles, 561
Médicamens emético-cathartiques bons pour vuider les premieres voyes, 41
Médicamens épaississans à éviter dans les

rhumes avec fiévre, 277
Médicamens ſimples & composez propres aux enfans, 530
Formules de ces médicamens, 531, 532
Mélange des purgatifs & des cordiaux en certains cas, 335
Mélons mangez cauſes d'une fiévre dangereuſe pour n'avoir pas été traitée d'abord par les émétiques, 264, 265
Mercure doux, ſon mélange avec d'autres drogues, pour les fiévres catharrales, 129
Miel violat rafraichiſſant, & bon dans les fiévres où il y a excés de chaleur, 20
Mochliques qui font vomir ordonnez par *Hippocrate* dans les pleureſies hypochondriaques, 185
Mouvemens convulſifs, en quelle occaſion ils ſont à craindre, 152
Mouvemens convulſifs dans la petite verole, 470
Mouvemens longs & rudes corrompent les humeurs, 302

N

NARCOTIQUES à mêler aux diaphorétiques dans les extrêmes foibleſſes, 233
Narcotiques conviennent dans la vigueur de la maladie, ainſi que ſur la fin, 269
Narcotiques non contraires aux purgations, 385
Narcotiques ſoulagent dans la phthiſie, 118
Narcotiques ſous la forme de julep dans la fiévre fondante où les ſueurs abbatent, 62
Narcotiques temperans les acides dont on doit uſer dans une grande diſſolution, 330

Necessité de l'usage du baume du Perou, & de la terebentine dans l'hétisie, ou il y a ulcere interne, 117

O

Observation de la consistance du sang pour tirer des indications, 128
Observations sur la méthode de traiter les enfans par les testacées, 562
Occasion pour ordonner les cordiaux dans la petite verole, 379
Odeur de violette communiquée à l'urine par l'usage de la therebentine, 462
Oeuf descendant dans la matrice par la contraction de la trompe, 461
Onguent résomptif à mettre sur le côté douloureux dans la pleurésie, 192
Opiate à donner dans l'intermission ou dans la rémission de la fiévre & des douleurs, 245
Opium à mêler dans les emplâtres que l'on applique sur la tête pour fortifier, 135
Opium se corrige par les acides, 149
Ordre renversé du mouvement des fibres de l'estomac, 219
Orgasme où il faut purger sur le champ, 87
Ou donner des lavemens les premiers jours, 88
Origine des petites veroles, 443, 444
Elles étoient inconnces aux Anciens: elles ont commencé à paroître en Arabie, & ont passées des Européens, qui la reçûrent des Arabes, dans l'Amérique, 444, 445

P

POEDARTRACACE abscés malins des jointures, ainsi nommés par *Severin*, leur cause & leur cure, 398
Pareirabrava, racine excellente pour la colique néphrétique, 255
Parotide rentrée sans danger, 432
Parotides, leur caractere; elles sont moins à craindre que le bubon & que le charbon. Il est bon de les percer dès le commencement, on doit relâcher les fibres par des fomentations émollientes, 352, 353
Cas où les diaphorétiques sont à employer, 354
Parotides tuméfiées tristes marques dans les convulsions d'intestins, 221
Parties internes souvent attaquées de pustules dans la petite verole, 371
Passion iliaque, ses caracteres, 217
Les boyaux y sont quelquefois enflammez, & rentrét les uns dans les autres, 218
Passions violentes portent le poison dans le sang, 302, 303
Paupieres se peuvent guerir par un collyre, 498
Penote, sa pratique dans les convulsions, 155
Perce mousse, plante antipleuretique, éprouvée par M. Rongeard Medecin, 140
Peripneumoninie, causée par le venin verolique, 482
Peripneumonie, & pleurésie, explication de leurs accidens qui dependent d'un épaississement excessif du sang ou de la lymphe, 177, 178
Pourquoy ces humeurs sont plûtôt rete-

nues dans la plévre que dans le péritoine, ou ailleurs; & pourquoy les pleurétiques ne ressentent pas de douleurs aux parties exterieures, 179, 180
Leurs causes & leur pronostic. La peripneumonie, est plus dangereuse que la pleurésie, 181
Leur cure, 184
Petites hémorragies, sont des signes salutaires dans une petite verole cōmençante, 368
Petite verole & rougeole, leurs présages les plus surs, 355, 356
Differēces de ces deux maladies, 356, 357
Leur prognostic en biē ou en mal, 357, 358
Caractere de la petite verole, 359
Caractere de la rougeole, 360
Cause de ces maladies, 361
Leur cure, 376
Petit lait & eau de poulet émulsionnée mal employez dans une fiévre aigue, 439, 440
Phrénésie, son caractere, son explication, 157
Son prognostic & sa cure, 158, 159
Phrénésie souvent produite dans une petite verole, 464
Phthisie, n'est que palliée par l'usage de la conserve de roses, 106
Phtisie scrofuleuse demande les apéritifs & les attenuans, & devient trés-dangereuse par l'usage des fruits & des autres alimens visqueux & froids, 284, 285
Pituite corrompue cause des fiévres quotidiennes selon les Anciens, 66
Plantes vertes se corrompant dans un lieu chaud montrent que leurs sucs disposent à la fiévre, 40, 41
Pleuresie accompagnée de pourpre, heureusement traitée par la saigée, & par la

réïteration du tartre stibié, 434, 435
Pleurésie & peripneumonie, leurs caracteres, 175, 176
Pleurésies & peripneumonies épidémiques, & malignes, raison de leur difference d'avec les autres, les divers traitemens de celles-cy & de celles-là, précautions sur la purgation & sur la saignée, 185, 186
Pleurésie traitée par les saignées, les lavemens, & les potions cordiales suivies de purgatifs, & guerie par un empyême qui perça au dehors 280, 281, 282
Pleurétiques vomissant dés le commencement ont coûtume de guérir, 182
Poisons coagulans font le desordre, par des parties nitreuses arsenicales, 308
Pommades contre les marques des pustules de la petite verole, 499
Pomade pour la langue noire & brulée des fiévreux, 63
Potion à ordonner dans les affections soporeuses, 148
Potion à prendre dans les fiévres malignes, ou pestilentielles 328
Potion cordiale & narcotique pour les grandes foiblesses, 28
Potion pour appaiser le hoquet & le vomissement, qui se guerissent aussi par des potions carminatives, 200
Potions pacifiques, pour les inflammations des visceres du bas ventre, 224
Poudre absorbantes de bon usage, contre les mouvemens convulsifs des petits enfans, 559
Poudres absorbantes pour dissoudre les humeurs trop tenaces. 210
Pouls tantôt égal, & d'autres fois inégal,

dans les fiévres malignes, 311
Pouls très frequēt ordinaire aux enfans, 512
Pourpre dissipé par les émetiques, & par l'usage frequent des eaux cordiales, 429, 430
Précautions pour l'usage du laict dans la phthisie, & dans l'hetisie, 119
Précautions sur l'usage des purgatifs dans les quotidiennes, 67
Précipitans à employer aux jours de redoublemens, 59
Précipitans & absorbans utiles dans les violentes fermentations du sang, 42
Précipitans & diaphoretiques d'un bon usage contre l'acreté des humeurs, & des levains, 241
Précipitans tirés de l'Antimoine, bons pour embarasser les acres, & les acides, 329
Présages de la peste, 309, 310
Présages sur le pourpre à venir, 401
Préservatifs de la petite verole, difficiles à trouver, 375
Un des meilleurs est le Mercure doux joint à d'autres purgatifs, 376
Préservation des fiévres malignes 215
Par la purification de l'air au moyen feux, & par l'usage du bon vin, 316
Par le vinaigre distilé avec la theriaque, 317
Principes extraits du sang, par la chymie, 455, 456
Pronostic à tirer des matieres que le malade rend par les selles, 228
Pronostic des maladies de l'enfance, 526
Saisons favorables à leur cure, 527
Guerisons de ces maladies par les remedes les plus doux, 528

Pronostic des petites veroles, 485
Taches noires ou livides, ou qui occupent les parties intérieures, sont à craindre, 486
Si la peau est couverte de croutes épaisses, le danger est grand, 487
Ptisanne pour la petite verole, 496
Purgatifs conseillés dans les inflammations des visceres, par les plus fameux Autheurs, 93
Purgatifs fondans conviennent dans les coliques, qui precédent de vers, 253, 254
Purgattfs propres aux enfans, 536
Composition d'un emplâtre purgatif, 537
Avis sur la purgation des enfans, 538, 539
Purgatifs qui détruisent l'acide, convien nent aux enfans malades, 529
Purgatifs qui diminuent le fermétation, tels que le sel Végétal, le Polychreste &c. 23
Pustules de petites veroles renduës pernicieuses par les rafraichissans & par les saignées, 432, 433
Pustules veroliques, leurs differences, 448
Pustules veroliques se forment, se meurissent, & se desséchent en pareil nombre de jours, 369

Q

QUALITE's occultes ont toûjours pour cause, une disposition mécanique des parties, 307
Qualités secondes à observer dans la cure de toutes sortes de maladies, 525
Quantité peu abondante d'humeurs super-

fluës, & de liqueur chileuse dans le sang des femmes qui travaillent, les exemte de la fiévre de laict, 137
Quarte continuë, son Caractere, & ses causes externes 69, 70
Elle dépend d'acides fixes & grossiers, 70
Elle est rare, difficile à guérir, & quelque fois suivie de la fiévre hectique, 70, 71
Son pronostic: sa guérison est principalement procurée par les aperitifs tirés du Mars & mêlés aux antiscorbutiques, 71, 72
Quercetan usoit de Sublimé d'Arsenic corrigé avec le vinaigre pour purger fortement, 336
Quinquina en opiate, à prendre dans les intervalles des redoublemens, 49
Quotidienne, continuë, ses caracteres & ses causes, 64, 65
Son pronostic & sa cure, 65, 66
Quotidienne continuë, traitée par le Tartre stibié & la Manne, 287, & guérie par de doux purgatifs répétés, & par les cordiaux & les absorbans, 288, 289

R

RACHTHIS, & tumeurs écrouelleuses dãs les enfans, l'origine de ces maux, 522
Rafraichissans quelques fois utiles dans les fiévres catharrales, 134
Raisins secs, jujubes &c. propres à composer les prisannes dans les fiévres catharrales, 136
Ramolissans & mitigeans à préferer pour les maladies de l'enfance, 555
Réflexions sur l'usage des Alexifarmaques, 547, 548

Réfutations de ceux qui disent que la saignée rend la bile plus ardente, 56
Régime des convalescens dans les synoques, pour les foiblesses universelles, ou pour les enflûres de jambes, 33, 34
Régime de vivre humectant & peu nourrissant, bon aux maladies trés-aigues, 53
Remedes adoucissans & absorbans, fortifians & narcotiques sont à ordonner dans le Cholera-morbus, où l'irritation est curable, 215
Remédes plus doux & plus moderés dans la rougeole & dans les pustules aqueuses, que dans la petite verole, 506
Renouvellement des cris suspendus est d'un bon augure dans les enfans, 524
Repercussifs défendus dans les pustules veroliques du visage, 393
Repétition de la saignée dans la petite verole, 380
Respiration froide, mauvais signe dans un malade, 314
Respiration inégale & tardive est mauvaise dans les maladies assoupissantes, 144
Reste de la petite verole & leur cure, 502, 503
Rétention des mois, ses effets, 459
Rhubarbe, la préference qu'on en doit faire pour purger des constitutions affoiblies, 538
Rhubarbe, sel végéral, & manne pour purger doucement dans le Cholera-morbus, 216
Rhume avec fiévre, sueurs & cours de ventre s'augmente fort par les saignées, & par de violens purgatifs, 274, 275, 176
Rougeole, ses marques essentielles, 360

Ses causes, 361
Sa cure, 376
Rougeur, & chaleur du visage dans la petite verole, leur cause, 471
Rougeur introduite par les sels volatils, ainsi que par les acides. 404

S

SACHET de plantes aromatiques à apliquer dans l'inflamation du ventricule, 216
Saignée dissipant quelquefois le hoquet, 199
Saignée les cas où elle est utile, 20, 21
Saignée, purgation. émetique, à préscrire pour préparer la sortie des pustules, 377, 378
Saignées à réïterer dés le commencement des pleurésies, 187
Saignées profitables ou nuisibles en differens cas des fiévres malignes, 323, 324
Salivation accompagnant les petites veroles continues ou ramassées, 372
Sa cause & ses utilitez, 373
Salivation suprimée à guérir par l'émetique, 396
Sang dépouillé de lymphe dans des visceres reçoit en sortant de ces mêmes organes des serositez qui la réparent. 493
Sang tantôt coagulé, tantôt dissout dans les fiévres malignes, 394
Signes pour reconnoître ces differens états du sang, 304, 305
Séjour du sang sous la cuticule, ses diverses causes, 405
Sel volatil de l'Abbé *Rousseau* tiré des chairs de la vipere fermentés avec l'hydromel, 412

Sels acres volatils à corriger par le mélange des acides, 19
Semence virile passe dans le sang de la femme pour féconder les œufs, 461, 462
Serpolet, son jus mêlé avec l'eau de chadon beni pour la pleurésie, 189
Shorbet, boisson froide dont usent les Medecins Turcs dans les fiévres malignes,
Sidobre Médecin de Montpellier auteur d'un Traité Latin sur la petite verole, dont on donne icy la Traduct'on, 443, 444, &c.
Siéges des dysenteries, à bien distinguer, 253
Signes bons, & signes mauvais de la petite verole & de la rougeole, 366, 367
Signes mixtes qui marquent d'un côté la coagulation du sang, & de l'autre sa dissolution, 306
Sobrieté recommandée dans les fiévres catharrales, 127
Sortie des pustules à moderer par les narcotiques, 386
Sortie d'un ver met quelquefois fin à plusieurs symptômes, 570
Souphre vif propre à absorber les acides par ses parties rameuses, 534
Staphyloma, la définition & sa cause, 480
Sa cure, 503
Sternuatoires détournent l'humeur surabondante du dedans de la tête, 132
Strangurie, symptôme pernicieux dans les maladies aiguës, 258, 259
Suc de pouliot, son usage, 534
Suc salivaire épaissi, sa cause, 474
Suc des plantes non fermenté excitent trop de fermentation, 40
Sudorifiques pour la pleurésie: l'on ne doit plus retourner aprés leur usage à la sai-

gnée, 188
Sudorifiques temperés à préferer, 549
Sueur *Angloise*, sa description & sa cure par les abscorbans, & par les sudorifiques & les boissons chaudes, 421, 422
Sueurs fondantes à temperer par des acides, 339
Sumac, sa décoction pour les narines attaquées de pustules, 393
Superpurgations causes fréquentes du hoquet, 202
Supression d'urine prouvant d'inflammatiō au col de la vessie, ses signes, 256, 257
Comment on s'aperçoit que la cause de ce mal est une obstruction formée par un corps étranger, 258
Sa cure, 259
Supuratifs du charbon les plus convenables & les plus certains, 350
En quel cas on les doit méler, aux cordiaux, 351
Usages des scarifications, du bésoard mineral, du diaphoretique d'antimoine dans cette sorte de mal, 351, 352
Sur les Maladies aigues diverses Observations & Reflexions,
Premiere Observation, d'une fiévre maligne guérie par l'usage alternatif des purgatifs, & des cordiaux, 423, 424, 425
Seconde Observation d'une fiévre pourpreuse guérie par le vomissement & les sudorifiques, 426, 427
Sydenham, son erreur dans l'usage des acides, pour fortifier les fermentations, 30 & sur la saignée dans les maladies contagieuses, 373
Symptomatiques, fiévres toûjours accōpa-

gnées d'autres maladies, 83
Leurs principaux caracteres, les jours critiques y sont de nulle consideration, 84
Causes & explication, pronostic, & cure, 85, 86, 87
Symptômes de la petite verole, leur explication, 463, 464, 465
Symptômes extraordinaires guéris par le mercure doux & les fleurs de souphre, 572, 573
Symptômes perilleux de la petite verole, 372
Symptômes principaux des fiévres continues aigues, 138
Syncopale, fiévre accompagnée de foiblesses, 52, décoction détersive avec l'orge & le syrop rosat y convient, 54, aussi-bien que la préparation d'antimoine, aprés la saignée, 55
Synoque putride causée par des chagrins & des fatigues, & guerie par la saignée, par la purgation & par une boisson abondante, 266, 267, 268
Synoque putride, ses caracteres & ses causes, 34, 35
Explication des symptômes, de la chaleur acre de la peau, de la secheresse de la langue, de la soif, de la rougeur de l'urine, 35, 36 son prognostic, & sa cure aprochante de celle de la simple, 36, 37
Synoque, son caractere, il y a plus d'alteration, que dans l'éphemere : ses divisions mal fondées chez les Auteurs, 8, 9, 10
Explication de ses symptômes; elle attaque souvent à la fin du printems, 11, 12
Son prognostic ; elle est sujette à des changemens notables, & à un catharre, 13

T

TAches noires ou livides plus à craindre que les rouges, 408
Taches pourprées moyen de les distinguer des morsures de puces, 399 Leur difference d'avec les taches des scorbutiques, des icteriques, &c. 400, 401
Taches pourprées ne sont pas toûjours des signes patognomoniques de la fiévre maligne, 293
Taches rouges ou rougeole volante, sans danger, 360
Tapsus barbatus bon pour fomenter l'abdomen dans les dysenteries, 244
Tartre émetique à mêler dans une infusion laxative pour les Létargiques, 147
Tartre Stibié bon vomitif pour la colique néphretique, à laquelle convient pareillement la poudre de cloportes, ou d'écorce de racine de chausse trape, 255
Tartre Stibié comparé à l'ypécacuanha pour les dysenteries, 230
Temperamens forts durent moins que de foibles constitutions plus moderées, 517
Temperamens vigoureux doivent être rétablis non par des remedes qui diminuent les forces: mais par ceux qui animant les humeurs excitent des mouvemens ordonnez & dans les humeurs & dans les fibres, 441, 442
Tems des purgatifs déterminé par les saisons, 32
Tems humides, alimens corrompus, mouvemens extraordinaires sont des causes externes de la petite verole & de la rou-

geole, 361

Térébentine dissoute dans un jaune d'œuf pour guérir un ulcere sordide dans les intestins, 242

Testacées, leur utilité, & ce qu'on doit entendre sous ce nom, 542

Tetanus, espece de convulsion, 151

Toiles d'araignées dans les urines des hétiques, 109

Tortue en syrop pour la fin des fiévres colliquantes, 62

Toux accompagnant une fiévre aigue, sa cure par les coquillages, 565

Toux à traiter avec l'huile d'amandes douces & le sucre candi, 338

Toux réïterée dans la petite verole, 473

Traitement des maux du dedans de la bouche dans la petite verole, 497

Tranchées avec aphthes, leur cure, 514

Préparation d'un syrop qui y fut employé, 575

Tranchées, leur cause & leur suite dans les enfans, 522, 523

Transmission des mauvais levains se fait mécaniquement, 362, 363

Transmission du levain de la petite verole, 458

Elle ne se fait pas par le sang menstruel qui passe dans le fœtus que nourrit un suc laiteux, 459

Transmutation de la pleurésie ou de la péripneumonie en empyéme, ses causes, 183 184

Trochisques de *Gondon*, contre les ulceres des reins, 391

Tumeur dure & schirreuse enflamée à la trachée-artere proche le larynx a été

cause d'une esquinancie, 165, 166
Tumeur exterieure du col est un bon signe dans l'esquinancie, 166
Tumeurs aqueuses ou veroles volantes supurent ou se dissipent d'elles-mêmes sans danger, 360, 361
Turcs, leur pratique sur les maladies aigues, 548, 549

V

Veau & bœuf bons pour les alimens dans l'hérisie à cause de leurs parties gluantes, 115
Venin pestilentiel diminue les fermentations naturelles des humeurs, 303
Venins volatils, leurs effets, 309
Ventouses peu utiles dans les fiévres malignes, 326
Vertu des testacées cõservée jusqu'à la source du mal pour lequel on les employe, 556
Vesicatoires, pour rechauffer les parties externes dans la fiévre *fricodes*, 62
Vesicatoires, précautions pour leur usage, 326, 327
Vesicatoires propres dans l'assoupissement, 383
Vesicules blanches & remplies d'eau dispersées par tout le corps, particulieres aux enfans, leur cure par la saignée, 507, 508
Vice des parens cõtracté par les enfans, 462
Comment les mauvais levains seminaux rendent les maladies héreditaires, 463
Vie déréglée de la mere est la principale des causes préparantes des maladies de son enfant, 514
Vin pris plus abondãment dans le pourpre

que dans les autres fiévres malignes, 404
Ulceres ont souvent guéri des fiévres malignes, 327
Vomissemens & tranchées, leur cure dans un jeune sujet, 571
Vomissement plus seur que la purgation par les selles dans la pleurésie, 283
Vomissement son caractere & ses causes, 203, 204
Il est quelquefois produit par des mouvemens spasmodiques de nerfs qui communiquent avec ceux de l'estomac, ou par une obstruction du pilore, 205, 206
Vomitifs bons quand l'abscés est renfermé dans les poumons, 193
Vomitifs legers avec le tartre émétique indiquez en diverses circonstances, 22
Urines sanglantes à craindre dans les petites veroles,
Usage du lait dans la petite verole, 500 501
Utilité des flux de ventre, 385
Vvierus, son observation contraire à la saignée dans un catharre épidémique, 325 326

Y

YEBLES leur décoction bonne pour appaiser les douleurs des parties affligées dans les catharres, 133
Yeux d'écrevices, bêzoard mineral, &c. bons absorbans dans les fiévres catharrales, 130
Yeux d'écrevices préparez avec le sel de tartre à préscrire dans une coagulation du sang, 331
Ypecacuana, ses effets imitez par le tartre

stibié pris dans une potion cordiale, pour la dysenterie, 94
Yvoire & corne de cerf correctifs des levains, 332
Yvrognerie cause des affections assoupissantes peu dangereuses, 114

Z

Zacutus Lusitanus conseille les caustiques comme l'arsenic dans les lavemens détersifs : précautions sur cette pratique, 243
La remarque de cet Auteur sur les crachats dans la pleurésie, 186
Zechius, son observation sur le filet coupé, 16
Zechius, *Tulpius* & *Pison* attribuent à l'inflammation du poumon les symptômes de la pleurésie, 176
Zédoaire, dictame, scordium, camphre, &c. excellens cordiaux dans les fiévres malignes, 330

FIN.

[illegible]

[illegible] principaux [illegible] suspects.
[illegible] la syncope. [illegible]
[illegible] & cause de [illegible]
[illegible]
[illegible] des [illegible]
[illegible]

[illegible] consulte les
[illegible] en les
[illegible]
[illegible] pratique.
Remarque de cet Auteur sur les cas
dans la [illegible]
[illegible] Leur observation sur le [illegible] corps.

[illegible] Tulpius, [illegible]
[illegible] leurs [illegible]
[illegible]
Remarque, [illegible] Cordiaux [illegible]
excellens cordiaux dans les [illegible] qualité [illegible]

18